"Le Canada est une nation souveraine et ne peut avec docilité accepter de la Grande-Bretagne, ou des États-Unis, ou de qui que ce soit d'autre, l'attitude qu'il lui faut prendre envers le monde. Le premier devoir de loyalisme d'un Canadien n'est pas envers le Commonwealth britannique des nations, mais envers le Canada et son roi, et ceux qui contestent ceci rendent, à mon avis, un mauvais service au Commonwealth."
(12-X-37) Lord TWEEDSMUIR

LE DEVOIR

Directeur-gérant : Georges PELLETIER
FAIS CE QUE DOIS
Rédacteur en chef : Omer HEROUX

Montréal, samedi 22 novembre 1941
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
430 EST, NOTRE-DAME
MONTRÉAL
TOUS LES SERVICES
TÉLÉPHONE : BElair 3361*
SOIRS, DIMANCHES ET FÊTES
Administration : BElair 3361
Rédaction : BElair 2984
Gérant : BElair 3361

Trois siècles de Vie et d'Oeuvres sulpiciennes

(voir pages 5 et suivantes)

L'hommage à Saint-Sulpice

Nous avons le plaisir d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs tout un supplément consacré à la vie et à l'oeuvre des Sulpiciens. Si riche qu'il soit, il ne l'est pas autant que nous l'aurions voulu. Certains auteurs n'ont pu s'acquitter à temps de la besogne dont on les avait chargés. Ainsi nous n'avons point l'étude sur le rôle des Sulpiciens dans l'école primaire à Montréal, pas plus que celles où il devait être question de leurs oeuvres sociales, particulièrement auprès de la jeunesse, et du rôle qu'ils ont tenu dans la vie administrative de notre ville. D'autre part, certains travaux tout prêts n'ont pu trouver place — et nous nous en excusons particulièrement auprès des auteurs — dans ce numéro. Nous nous sommes heurtés à des difficultés d'ordre technique que devineront facilement tous ceux qui sont au courant des choses de presse.

Il y a là des lacunes que nous regrettons, qui ne tiennent point à la bonne volonté des gens et que nous nous efforcerons de combler le plus tôt possible.

Mais, tel quel, notre *supplément* contient une série de travaux d'une valeur très considérable, d'une grande variété et dont l'ensemble, pour la plupart des lecteurs, fera l'effet d'une révélation.

* * *

Depuis près de trois siècles, Montréal vit tout près des Sulpiciens. On s'est tellement habitué à leur présence, à leurs bienfaits, qu'on ne s'arrêtait guère à scruter ces bienfaits, encore moins à en mesurer l'ensemble. Puis, les générations oublient facilement. La plupart de ceux qui vivent aujourd'hui ignorent ce qui s'est fait dans le passé, — dans un passé récent même. On voit certaines formes de l'activité actuelle, on ne songe pas suffisamment à celles d'hier, aux missions, par exemple, qui portèrent les Sulpiciens jusqu'en Acadie et sur les grands lacs. Même dans le présent, que savent la plupart de l'activité réelle des Sulpiciens? *Nos Messieurs*, depuis les débuts, ont pratiqué une discrétion, une modestie, un désir de rester dans l'ombre si marqués, si caractéristiques, qu'on a fini par les qualifier expressément de *sulpiciens*.

Cela ne prête point à la propagande extérieure; cela ne facilite pas, de la part du grand public, la connaissance de la vie et des oeuvres de la Société.

* * *

Nous avons cru que l'heure était venue de percer l'ombre où se cachait la Société, de rompre la consigne de silence qui semblait planer sur elle.

Comme tous les Montréalais, comme tous les Canadiens, nous avions pour cela, on le devine, une double raison.

La Compagnie de Saint-Sulpice est l'une des grandes institutions religieuses de l'univers. D'éclatantes manifestations viennent de rappeler ce qu'elle a fait pour les catholiques des Etats-Unis; la France, en d'autres circonstances, lui rendrait sûrement le plus somptueux hommage.

Chez nous, le nom de M. Olier et celui de ses fils se lient, chacun le sait, à toute l'histoire de notre pays et, d'une façon plus particulière, à celle de notre ville.

Que serait, sans les Sulpiciens, l'histoire de Montréal?

Pour offrir à l'illustre Société un hommage qui ne fût pas trop indigne d'elle, nous avons sollicité de nombreuses collaborations. Nous remercions, du fond du coeur, tous ceux qui ont bien voulu s'associer à cet hommage. C'est à eux, certes, qu'en revient le principal, pour ne pas dire l'exclusif mérite.

* * *

A nos lecteurs, nous ne demandons qu'une chose. Quand ils auront pris connaissance de ce témoignage, quand ils auront revu par lui l'immense dette de reconnaissance que nous devons à Saint-Sulpice, — et que la plupart soupçonnent à peine, — qu'ils veuillent bien communiquer à d'autres leur savoir.

Jamais, là-dessus, nous ne serons trop renseignés. Plus nous connaîtrons ces pages glorieuses, plus grande et plus vive se fera notre gratitude envers ces humbles et ces modestes, qu'il n'est que juste de qualifier de grands serviteurs de l'Eglise et de pères de la Cité.

22-XI-41 **Omer HEROUX**

Une nouvelle forme de collaboration franco-allemande

Entretiens entre Hitler et Pétain ?

La retraite de Weygand — Darlan succéderait à Pétain — Une mission allemande en Afrique du nord

WASHINGTON ETUDIE LA SITUATION

NEW-YORK, 22 (A.P.) — Des dépêches de provenance sérieuse reçues hier soir d'Europe par l'"Associated Press" disent que de très hauts personnages officiels français et allemands doivent se rencontrer sous peu, probablement pour discuter quelque nouvelle forme de collaboration franco-allemande ou même de l'adhésion pure et simple du gouvernement de Vichy à l'Axe. Les informateurs disent même que le maréchal Pétain et le chancelier Hitler eux-mêmes prendraient place à la table des délibérations. La censure de Vichy n'a pas permis d'autre commentaire en marge de cette rumeur que la phrase suivante : "Les cercles officiels ne savent rien de tout cela." On n'a pu rien savoir à ce sujet dans la capitale allemande.

Les rumeurs d'une modification de la politique française dans le sens de la collaboration avec l'Allemagne ont paru recevoir une quasi-confirmation du fait de la retraite du général Weygand qui se serait opposé à cette décision. L'une des dernières rumeurs à circuler dans les centres d'observation neutres de l'Europe veut que le maréchal Pétain se retire lui-même lorsque la politique de collaboration aura été mise en vigueur et que le vice-président du conseil, l'amiral Darlan, devienne chef de l'Etat français.

Dans les cercles officiels allemands, on s'est abstenu de tout commentaire en marge de la démission du général Weygand. Le journal "Deutsche Diplomatische Politische Korrespondenz" a, par contre, fait allusion à l'accusation des Etats-Unis à l'effet que le général Weygand aurait été déposé à la demande du chancelier Hitler. "Depuis sa chute, la France a constamment eu à souffrir d'ingérence et de manoeuvres sournoises de la part des Etats-Unis, dit le journal allemand."

Un autre fait qui semble confirmer l'imminence d'un changement de politique à Vichy, c'est ce qu'a rapporté hier soir par une dépêche de l'agence d'information de la France libre, datée de la "frontière française", qui dit que l'on s'attend au départ prochain d'une mission militaire, économique et consulaire allemande qui se rendrait en Afrique-nord française.

* * *

VICHY, 22 (A.P.) — Le ministère de l'aviation, le général Jean-Marie Bergeret, est parti hier soir en avion pour l'Afrique-nord française où il doit procéder à une inspection des défenses dans les territoires qui avoisinent l'Afrique italienne où les Anglais et les Germano-Italiens sont actuellement aux prises. Le ministre des colonies, le contre-amiral René Platon, avait accompli une semblable mission en Afrique-nord tout récemment.

* * *

WASHINGTON, 22 (A.P.) — Le secrétaire d'Etat Cordell Hull a déclaré hier qu'il s'efforçait de rassembler tous les faits et les renseignements possibles au sujet de la collaboration de la France avec l'Allemagne. Il a fait cette déclaration en réponse aux journalistes qui l'interrogeaient sur les relations des Etats-Unis et de la France à la suite du départ du général Weygand: il a dit qu'il n'avait rien à ajouter à sa déclaration d'avant-hier à savoir que le gouvernement réétudie ses relations avec la France à la lumière des récents événements.

L'actualité

Souvenirs d'un "philosophe"

Au collège, c'est du matin au soir et du soir au matin la vie en commun, à la chapelle, à l'étude, en classe, au réfectoire, au dortoir, en récréation. Je crois qu'à cause de cela les derniers ennemis du communisme se recruteront chez d'anciens collégiens.

Il y a deux autres élèves du Séminaire de philosophie au Devoir, *MM. Edouard Biron et Etienne Gaulin. Tous trois nous nous accordons à dire que c'est un aspect accessoire de la vie de "philosophe" qui nous séduisit le plus: avoir sa chambre à soi.*

Simple cellule blanchie à la chaux que cette chambre et meublée d'un lit étroit, qu'on devait faire soi-même, d'un lavabo, d'une bibliothèque juchée sur une table aux pieds grêles. Mais on avait sous la main sa malle personnelle aux compartiments secrets.

La règle proscrivait les images profanes et les murs hauts et blancs ne s'ornaient que de quelques photos familiales et de chromos de la rue "Saint-Sulpice" de Paris.

Propre, la cellule l'était tant qu'on le voulait: on n'avait qu'à manier soi-même balai et époussetoir. Mais telle qu'elle c'était un "home".

Le luxe incomparable de ces chambrettes, c'était la lumière. Accroché au flanc du Mont-Royal que les gratte-ciel n'escaladaient pas encore, l'édifice du Séminaire dominait la cité. Ah! les rayons d'or qui, les jours ensoleillés, inondaient les murs immaculés et attiraient vers la fenêtre le séminariste. Au loin, il voyait briller le fleuve, entre le joug noir des ponts à travers des nuages d'une paresseuse fumée qui effilochait son crêpe aux flancs des élévateurs; plus près de lui, reliées par des vergers dévalants que l'automne piquait de points vermillon, la masse de pierres patinées du Grand et du Petit Séminaire. Là s'achevait l'élégante chapelle du Grand Séminaire et l'architecte, en pleine vogue, construisait en face la maison-mère des Soeurs de la Congrégation, élevant sur son dôme, en une assomption perpétuelle, la reine de Ville-Marie.

Tout n'était pas, à mon modeste avis, très esthétique dans la construction du Séminaire due, disait-on, à M. de Foville, ancien polytechnicien entré tard à Saint-Sulpice. Il fallait admirer de confiance une maison de belle pierre sans doute, mais au front ceint, comme une Andalouse de son peigne, de fioritures de tôle.

La propreté des cellules reflétait celle de toute la maison dont les parquets, miroirs périlleux, étaient cirés comme en France par des domestiques qui chaussaient des brosses à leurs pieds, dont les rampes vernies fulguraient d'éclairs; cependant qu'à chaque palier brillait, immarcessible, une statue de la Vierge.

Dans toute la maison, quelque chose de discrètement cossu, introuvable dans nos collèges de campagne: ameublement moderne et astiqué, cabinets de physique et de chimie nantis de tout le bric-à-brac de laboratoires sérieux, réfectoire bien garni, tables solides et propres chargées de mets bien préparés, dont il y avait assez pour tout le monde, malgré la voracité celtique.

C'était cette présence irlando-américaine qui créait dans la maison une sorte d'atmosphère incertaine où il entrait quelque malaise, une sorte de dualité dans la vie communautaire. En principe, exception pour personne, mais ces rudes gaillards sanguins, aux allures de joueurs de rugby, qui connaissaient pour la première fois le pensionnat, brisaient comme malgré eux les filets ténus de la règle sulpicienne. Quand ils prenaient la soutane, (en philosophie beaucoup d'élèves prennent la soutane, ils ne restaient point sans cela jusqu'à la fin du cours), ils avaient plus l'air de Moines ligueurs que de fils spirituels de M. Olier. Ces deux courants continuaient de s'avérer partout: les Irlandais ne suivaient pas exactement les mêmes classes que nous. Ils remplaçaient les études de science par les études de français et les cours de philosophie qui se donnaient en latin les déroutaient beaucoup, car ils étaient incapables au sortir de la "High School" de comprendre même cette langue de cuisine. A la lecture spirituelle, M. LePoupon leur expliquait le règlement en anglais. Le règlement était compliqué et l'anglais du directeur point toujours intelligible, ce qui donnait de la marge aux interprétations.

Il résultait parfois de ceci des conflits entre élèves de deux groupes, mais si la Société des Nations avait réussi à régler les siens avec si peu de casse, nous n'aurions pas la guerre.

* * *

Cet article est déjà trop long et je m'aperçois que j'ai surtout parlé du côté matériel de la vie de "philosophie". C'est rendre une bien fragmentaire justice à mes maîtres. Car ce qui faisait surtout la "philosophie", c'était l'atmosphère. La règle était austère, mais facile à suivre dans les pas de maîtres qui s'y soumettaient de corps et d'esprit. De différences avec les élèves, il n'y en avait que d'insignifiantes: au réfectoire s'avérait, marquée par un quart de bouteille de "rouge" ou de "blanc", la présence de plusieurs professeurs français. Encore parmi ceux-ci, bon nombre se montraient-ils, par scrupule, abstèmes à table ou bien, faisaient-ils, en compensation, bénéficier leurs voisins immédiats du faux-filet aux petits pois que la cuisinier leur offrait plus souvent qu'à nous.

Dans peu de maisons, outre les sulpiciennes, existe cette intimité de vie entre élèves et professeurs: au réfectoire, en récréation, partout. C'était là l'un des charmes moraux de l'institution. A vingt ans comme à dix, on est enfant et sans pitié. Nous moquions les travers de nos bons maîtres et de ceux aussi qui avaient été leurs maîtres et dont les attitudes penchées ou cassées, dans les vieux cadres de la salle de lectures spirituelles, nous ont causé plus d'une distraction. (La seule exception dans la galerie était M. Olier, roide comme la justice et qui portait barbiche de mousquetaire, frivolité éloignée de la mortification sulpicienne).

Mais quand nous étions accrochés *en récréation et entraînés à faire les cent pas avec un professeur, nous étions forcés d'admettre* in petto *que nous avions la bonne fortune de causer le plus souvent avec des érudits qui avaient le savoir aimable des saints.*

Et c'est ainsi que même les réfractaires — et il y en avait parmi 150 élèves! — gardaient et gardent quelque chose de leur passage à Saint-Sulpice, ne serait-ce que le souvenir de prêtres sacrifiés, clouant leur vie, par un acte volontaire quotidien — car le Sulpicien quitte la compagnie quand il veut —, à une haute règle spirituelle.

De plus, quelques-uns, comme moi, eurent la chance d'avoir comme directeur et professeur un homme aussi versé dans les sciences exactes que dans les lettres. Ancien polytechnicien comme M. de Foville, il ne fit jamais de son dirigé un mathématicien ni même un laborieux; mais, avec un tact sans pareil, il aida l'entrée dans un monde où ce dirigé avait à se débattre seul. Ce sage, ce savant était mon aîné d'à peine quatre ans!

Comme le fait dans son article M. Montpetit, beaucoup de gens déploreront la disparition des professeurs français dont tous, il faut le dire, ne s'adaptaient pas, mais ils apportaient en compensation le fruit de longues traditions humanistes, un culte de la discipline qui semble être d'un autre climat un désintéressement qui est le reflet du plus pur esprit religieux et, pour leurs élèves, sans le manifester jamais, en s'abstenant pudiquement même de faire semblant de les suivre hors des murs du Séminaire, une affection de grand frère.

Quel malheur que pendant tant d'années une sorte de pont-levis moral ait semblé se relever sur les élèves dès qu'ils sautaient de ces douces oasis sulpiciennes dans le "siècle".

22-XI-41 **Louis DUPIRE**

Bloc-notes

Demain, à la Paroisse

Le tout-Montréal catholique se doit d'assister, demain, à la grand'messe à la Paroisse, sa paroisse, tout comme cela se pratiquait, à l'occasion de chaque fête majeure, en un autrefois qui n'est pas encore si lointain, dont les Montréalais de moins de cinquante ans ont souvenance. Tous les catholiques montréalais redeviennent, demain, c'est de haute convenance, paroissiens de la Paroisse. La cérémonie de ce jour revêtira une solennité particulière, elle se présente; en effet, comme la partie centrale de la célébration du troisième centenaire de Saint-Sulpice. La vaste nef de Notre-Dame devrait déborder de fidèles, être pleine à craquer, jusqu'au dernier de ses jubés. Son Excellence Mgr l'Archevêque sera lui-même l'officiant de la grand'messe pontificale; Son Eminence le cardinal Villeneuve sera présent au trône et Mgr Camille Roy, un ancien prédicateur du carême à Notre-Dame, donnera le sermon de circonstance.

Ainsi que l'a dit S. H. le maire Raynault, les Montréalais ont le devoir, en cette circonstance, d'exprimer aux grands bienfaiteurs de Montréal qu'ont été les Messieurs de Saint-Sulpice leur reconnaissance et leur affection, d'aller, avec eux, en l'église de la Paroisse, remercier Dieu des nombreuses grâces que rappelle à tous un anniversaire aussi mémorable.

Le commandant Danis du "Kearny"

Fin d'octobre, un corsaire allemand attaquait, dans l'Atlantique, un navire de guerre des Etats-Unis, le *Kearny*, qui était sous les ordres du commandant Danis. Le rédacteur de notre chronique de guerre écrivait alors du commandant: "celui-ci porte un nom quasi canadien-français, il s'appelle Danis".

M. Eugène-L. Jalbert, avocat à Woonsocket, (Rhode Island), l'un des dirigeants de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, nous communique à ce sujet une information précise. Il nous écrit: "Permettez que je vous donne cette nouvelle qui peut devenir une précision d'importance historique. Le commandant Anthony Leo Danis est né du mariage d'Alfred Danis, natif de Saint-David, et d'Ursula Smith, une Américaine convertie. Le père du commandant Danis est le frère de ma mère, née Julie Danis et elle-même originaire de Saint-David. Le commandant Danis est donc mon cousin germain. Et si je ne me trompe il est né à Woonsocket.

"C'est donc un Franco-Américain. Bien que sa mère parlât assez bien le français, je ne saurais dire si le Commandant Danis le parle lui-même couramment. La famille quitta Woonsocket durant le bas-âge des enfants. Ils étaient 4 garçons et ils vivent tous encore — pour aller demeurer à Attleboro, Massachusetts, puis leur mère alla établir son domicile à Washington, D.C. Le jeune Anthony Leo fut placé par un Sénateur de l'ouest à l'école navale d'Annapolis où il brilla. Depuis il monta successivement tous les échelons qui le conduisirent au poste de Commandant du *Kearny*. Il est tenu au premier rang dans le monde naval américain. Deux de ses frères sont architectes à Washington et un troisième frère s'est taillé à Chicago une carrière enviable, se spécialisant comme expert-évaluateur pour les grandes compagnies américaines de chemin de fer.

"Et voilà! Comme l'incident du *Kearny* peut être destiné à jouer un rôle-facteur de tout premier ordre dans l'histoire de cette guerre et surtout dans l'évolution de l'attitude des Etats-Unis, j'ai cru que tous ces détails vous intéresseraient. Ils prouvent une fois de plus que le "fait français" n'est pas seulement un thème de conférence, mais une éloquente réalité."

Il nous reste à remercier, en notre nom et au nom de nos lecteurs, M. Jalbert, pour son information précise et intéressante. Ce que nous faisons avec le plus grand plaisir.

22-XI-41 **Emile BENOIST**

Le carnet du grincheux

Notre numéro d'aujourd'hui est tout rempli de souvenirs sulpiciens. Non seulement "les Messieurs" ont fondé Montréal, mais plusieurs fois au cours des trois cents ans ils l'ont sauvé.

* * *

Ils furent les premiers éducateurs de notre ville. Ne le restent-ils pas encore puisqu'ils forment le clergé et que celui-ci n'enseigne point que du haut de la chaire?

* * *

Quelle tristesse que ce troisième centenaire doive être célébrée en sourdine! Peut-être qu'en faisant voir aux citoyens de Montréal leurs lettres de noblesse, ils auraient recouvré, même sous la tutelle, cette fierté civique sans laquelle les cités n'ont point d'âme et point de coeur.

* * *

Le consommateur a bien hâte de savoir s'il lui en coûtera moins cher de manger au plafond que sur le plancher.

* * *

C'est tout ce qui l'intéresse dans cette réglementation savante, compliquée, où il faudra bientôt une armée de fonctionnaires, non pas pour l'appliquer, mais seulement pour s'y retrouver.

* * *

Si quelque Dédale pouvait enfermer le Minotaure Hitler dans ce labyrinthe législatif, nous aurions tôt fait de le battre.

* * *

Un psychiatre nous apprenait, mardi soir à la radio, qu'il y a bien moins de cas d'aliénation mentale en Angleterre en temps de guerre qu'il y en avait en temps de paix. Doit-on conclure de cela que moins de gens sont tenus de préparer leur rapport de l'impôt sur le revenu, parce que la guerre aurait fait baisser les recettes?

* * *

La police n'a pas le droit, par simple caprice, de forcer les citoyens à montrer leur carte d'enregistrement. C'est là une excellente décision du juge Archambault.

* * *

Du reste, pourquoi les agents ne font-ils pas montre des mêmes caprices dans les raids contre les tripots où tant de gens s'en tirent en donnant faux nom et fausse adresse?

Le Grincheux

22-XI-41

Remis

Nous sommes contraints, à cause de l'extrême abondance de la matière, d'ajourner un certain nombre de nos rubriques du samedi. On voudra bien nous en excuser.

Ainsi parle le lecteur...

Les Canadiens français doivent-ils détester la France ?

Un mythe en formation

Par M. Hervé BIRON

Après un mois de méditation, le défenseur des gloires canadiennes, M. de Roquebrune, vient de briser son silence hautain pour nous donner la clef de ce qu'il appelle un mythe historique. Négligeant le fond du débat: la responsabilité de Montcalm dans la perte du Canada, il nous apprend gravement que c'est un Anglais qui nous a habitués à rendre hommage à ce Français. On voit que les choses ont changé depuis la publication de *Ton Histoire est une épopée*.

C'est Dalhousie qui fit ériger dans le Jardin du Fort, à Québec, cette colonne qui honore les deux héros de la bataille du 13 septembre 1759. Je crois avoir lu ces détails, il y a assez longtemps, dans les *Monuments Commémoratifs* de M. P.-G. Roy. On voit que l'érudition du chantre de Montcalm va bientôt nous donner le vertige. Ce Dalhousie, qui n'aimait pas les Canadiens plus qu'il ne faut, leur aurait joué un bon tour. Celui de proposer à leur vénération le souvenir d'un homme de peu de valeur. Et c'est depuis ce jour-là que les Canadiens français conserveraient dans leur mémoire le nom de celui qui causa leur malheur.

Dater la gloire de Montcalm de l'érection du monument de Dalhousie, c'est avoir la mémoire un peu courte. Car Montcalm entra vivant dans la gloire. Les quelques batailles qu'il livra dans des conditions normales lui avaient assuré une auréole légendaire. Les Ursulines de Québec n'ont pas attendu Dalhousie pour conserver précieusement le crâne du grand général.

Mais on sait que M. de Roquebrune, professeur de logique, n'y regarde pas de si près. Ce que Dalhousie désirait d'abord, c'était d'angliciser le peuple en lui imposant comme héros national le général Wolfe, qui demeure assez terne même chez ses apologistes. Le meilleur moyen de réussir dans son entreprise, c'était de raccrocher cette gloire de feu-follet à celle, infiniment plus brillante, de Montcalm, preuve que le mythe de celui-ci existait depuis longtemps.

Dalhousie ne désirait pas créer le mythe Montcalm, mais le mythe Wolfe et il *utilisait* à cette fin la gloire justifiée ou non, mais solide, du général français.

Il nous importe assez peu que dans cette besogne un Taschereau et le franc-maçon Dénéchaud aient trempé. Il y eut toujours de ces Canadiens indignes pour se prêter à de telles manoeuvres. Nous les dénonçons avec assez de franchise pour qu'on ne nous reproche pas le contraire.

Au fait, le mythe Montcalm date des jours mêmes durant lesquels Montcalm se dépensa pour la défense du Canada. Les Ursulines le notent avec clarté. Après avoir décrit la mort du héros et son inhumation dans un cercueil préparé à la hâte par leur vieux serviteur: "Alors, raconte la Chronique du monastère, éclatèrent les pleurs et les sanglots; il semblait que la Nouvelle-France descendit dans la tombe avec la dépouille du général".

Plutôt que de contredire notre exposé établissant que Montcalm ne fut pas responsable de la perte du Canada, M. de Roquebrune se contente de répéter sa turelure: "Montcalm a perdu le Canada par son impéritie". Il juge sans doute que les affirmations de ce genre, sans se préoccuper de les prouver, démontrent la primauté de l'esprit sur les sentiments.

Incapable de rien prouver, M. de Roquebrune sonde mes intentions et s'imagine que c'est par patriotisme que je défends Montcalm. Le motif n'aurait rien de malhonnête. Mais comme le patriotisme a chez ce monsieur, comme chez bon nombre de ses collègues, un sens péjoratif, je tiens à préciser que mon but consiste à réclamer le respect de l'histoire. Rien de plus.

Notre petit monsieur a voulu s'appliquer modestement une parole de M. Henri Bourassa concernant la réflexion. Nous sommes faciles à émouvoir. M. de Roquebrune l'est beaucoup moins. Après un mois de réflexion, certain de ne pas se laisser guider par ses sentiments, il me décerne de sang-froid les qualificatifs suivants: "manque absolu d'esprit critique, étranges attaques, confusion pénible, délire affreux, confusion d'esprit, désordre intellectuel, incohérence, bizarreries, bassesse, indigence, inconscience, confusion intellectuelle". Ceci, remarquez bien, après un mois de sérieuse méditation. Comme on le voit, l'intelligence a eu le dessus sur le sentiment. Ou plutôt, le sang-froid a résolument fait place à une colère tout intellectuelle.

(Suite à la page deux)

SOMMAIRE

des articles consacrés au TROISIEME CENTENAIRE de Saint-Sulpice

PAGE 1
Hommage à St-Sulpice —M. Omer HEROUX
Souvenirs d'un "philosophe" —M. Louis DUPIRE
PAGE 5
Jean-Jacques Olier —Mgr Paul-Emile LEGER
St-Sulpice et la fondation de Ville-Marie —Mlle Marie-Claire DAVELUY
St-Sulpice dans le monde —M. Henri GARROUTEIGT, P.S.S.
Hommage des anciens —M. Frs FAUTEUX
PAGE 7
Les Supérieurs provinciaux de St-Sulpice à Montréal —M. Henri GAUTHIER, P.S.S.
PAGE 9
Des murs imprégnés de la piété d'un peuple croyant —Jean DOMBREVAL
Monseigneur Lartigue —R. P. Léon POULIOT, S.J.
PAGE 10
Les Sulpiciens soutiens spirituels des communautés —M. l'abbé Elie AUCLAIR
Pour la formation du clergé indigène —Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.
PAGE 11
Le Grand Séminaire, oeuvre sulpicienne par excellence —M. Barthélemy GATTET, P.S.S.
Le Collège de Montréal, féconde entreprise de M. Curatteau —M. Jean-Baptiste VINET, P.S.S.
PAGE 12
Le Collège "Grasset" —M. Gérard CHAPUT, P.S.S.
Le Séminaire de Philosophie —M. Jean-Paul LAURENCE, P.S.S.
PAGE 13
Le Collège Canadien —M. Philippe LAJOIE, P.S.S.
Les cours de littérature à l'Université —Mgr Emile CHARTIER
PAGE 14
St-Jacques-le-Majeur —M. Julien PERRIN, P.S.S.
Notre-Dame de Lourdes —Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.
PAGE 15
Archives d'une rare valeur —M. l'abbé Raoul BONIN
Le plus beau temps... —M. Edouard MONTPETIT
"Mon vieux collège" —M. le sén. J.-Edouard PREVOST
PAGE 16
Réminiscences d'un doyen —M. le sén. Raoul DANDURAND
PAGE 17
Sulpiciens et élèves de St-Sulpice élevés à l'épiscopat —M. Georges-Henri LACASSE, P.S.S.
L'Institut Pie XI —M. J.-Baptiste DESROSIERS, P.S.S.
Charités incalculables —M. le sénateur J.-H. RAINVILLE
PAGE 18
La Bibliothèque St-Sulpice —Mlle Cécile LAGACE
PAGE 19
L'apport littéraire des Sulpiciens —M. Antonio DANSEREAU, P.S.S.
Où l'on prie dans la beauté —M. Ethelbert THIBAULT, P.S.S.
PAGE 20
La chauve-souris M. le sénateur Gustave LACASSE
Maison de vocations —M. Edgar PELTIER, P.S.S.
PAGE 21
La rénovation grégorienne —M. Clément MORIN, P.S.S.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

par Paul SAURIOL

Obligations de l'agent d'immeubles — Conditions pour qu'il ait droit à sa commission — L'offre d'achat et l'acheteur doivent être sérieux et sincères

Arrêt de la Cour d'appel, 30 mai 1941. Dossier no 1978 (C.S. 180,-344) Jean Taschereau, demandeur appelant, v. Georges-A. Dionne, défendeur intimé. Appel rejeté.

M. Taschereau, agent d'immeuble, a intenté une action à M. Dionne pour se faire payer une commission à laquelle il prétendait avoir droit pour la vente d'un magasin. Il prétendait que, le 16 février 1939, le défendeur l'avait autorisé à négocier la vente et s'était engagé à lui payer une commission de $1,500 jusqu'au 15 mars 1939, et après cette date, une commission basée sur le taux ordinaire; que le 23 mars le défendeur avait accepté par écrit une offre d'achat d'un nommé Léo Chénier, pour le prix de $60,000, dont $17,000 pour le roulant et les marchandises, et $43,000 pour les immeubles. Le demandeur réclamait $2,990, soit 3% sur le prix des immeubles, et 10% sur le prix des marchandises et du roulant.

M. Dionne a admis avoir signé les écrits invoqués par le demandeur. Mais il a plaidé que l'acheteur présenté par l'agent n'était pas un acheteur sérieux, ne l'avait jamais été, et qu'il a été incapable de payer les sommes mentionnées dans l'offre d'achat; qu'enfin, le demandeur était parfaitement au courant de la situation financière de Chénier, et a fait des représentations fausses au défendeur, n'ayant en vue que de se faire payer une commission. Le défendeur concluait que le demandeur ayant agi de mauvaise foi n'avait droit à aucune commission.

M. le juge Demers, de la Cour supérieure, a rejeté cette poursuite par jugement du 21 mai 1940. Le demandeur a appelé du jugement, et la cause a été entendue par sir Mathias Tellier, juge en chef, et MM. les juges Létourneau, Hall, Galipeault et Barclay, qui ont rejeté l'appel. Voici des extraits des notes de MM. les juges Létourneau et Galipeault:

M. le juge Létourneau:

"Je n'ai aucune objection à reconnaître que l'acceptation d'une offre implique en thèse générale l'acceptation de celui qui la fait.... mais il y a une raison à ceci, c'est que toute offre digne de ce nom présuppose que celui qui la fait existe, est sérieux et capable de la réaliser; qu'il n'est pas un mythe, enfin.

"Retenons que l'autorisation de l'intimé à l'appelant est avant tout à l'effet qu'il négociera la vente de son magasin, etc., et qu'ainsi la commission convenue n'a toujours été que pour le cas où l'offre permettrait cette vente.

"Je n'entends pas dire que l'agent qu'était le demandeur appelant devait garantir la solvabilité de celui qu'il présentait comme acheteur éventuel, mais bien au moins qu'il ne fût pas, à toutes fins pratiques, un simple mythe.

"L'offre, tout comme celui dont elle émanait, devaient être sérieux, sincères. Autrement, celui qui se serait interposé en vue d'une commission aurait manqué à la première de ses obligations, celle d'apporter "l'habileté convenable et tous les soins d'un bon père de famille" (art. 1710 C.C.)

"Cette Cour a déjà décidé que pour que l'agent d'immeubles ait droit à une commission du vendeur, il fallait avant tout que l'acheteur amené fût sérieux.... d'après la preuve, le demandeur appelant savait que celui qu'il présentait comme acheteur ne pourrait pas donner suite à son offre.

"Que Chénier fût sans aucun moyen, insolvable et encore sous le coup d'une récente faillite, alors qu'il ne s'agissait rien moins que d'un achat de $60,000, l'appelant ne nie pas que tout ceci fût à sa connaissance, mais il objecte que l'intimé également le savait.

"Il y a toutefois pour celui-ci cette explication ou atténuation qu'il lui aurait été représenté au moment précis de l'offre de Chénie, qu'il pouvait pour réaliser cet achat et reprendre les affaires, compter sur les moyens de son épouse, sur l'aide de son beau-père et peut-être aussi sur une réserve de $8,000 qu'il avait par ailleurs, et qu'avec ce concours et cette aide, il serait en état de faire au moment du contrat, savoir dans 30 jours, le versement de $25,000 auquel il s'engageait.

"Remarquons que ce travail de persuasion auprès du défendeur intimé se faisait non seulement en présence du demandeur appelant, mais encore avec son concours.

"L'on comprend assez qu'un vendeur anxieux de vendre, puisse se laisser prendre à de telles représentations; mais l'excuse ne vaut pas pour l'appelant, qui, lui, connaissait bien Chénier et ne pouvait manquer de savoir que tout ceci ne reposait sur rien... Il est à peine utile d'ajouter qu'après avoir ainsi obtenu cette "acceptation" de l'intimé, rien n'a été fait, d'après le dossier, pour permettre à Chénier de donner suite à l'offre ni par l'appelant ni par Chénier lui-même. Ajoutons à cela... que le demandeur appelant aurait aussitôt poursuivi sans attendre le délai que s'était donné son acheteur pour réaliser les premières et décisives conditions de son achat...

"C'est à bon droit que dans ces circonstances le tribunal l'a débouté de sa demande".

M. le juge Galipeault:

"...il ressort de la preuve que le demandeur n'avait pour tout souci que sa commission, peu importe que l'affaire qu'il avait amorcée, de concert avec Chénier, pour induire le défendeur en erreur... eut un résultat désastreux ou non pour son mandat. Il est des obligations qui s'imposent au mandataire; il doit exécuter son mandat honnêtement, avec loyauté... Ce n'est pas ce que le demandeur a fait. L'offre de Chénier à Dionne était plus qu'une mauvaise plaisanterie...

"Après tout, qu'est-ce que le défendeur a accepté aux termes de l'écrit du 23 mars 1939? Il a convenu de vendre ses biens pour $60,000, mais $25,000 devaient être payés dans les trente jours sur passation d'un acte de vente.

"L'offre d'achat n'ayant pas eu de suite, ne devant pas, dans l'esprit du demandeur comme dans celui de Chénier, avoir un résultat, que vaut l'acceptation de Dionne puisque en aucun temps, Chénier n'était et ne pouvait être dans la situation d'acquitter le prix qui devait être payé. Il a répudié son offre d'achat qui n'a aucune valeur, et il ne pourrait, aujourd'hui, après tout le délai couru, même forcer Dionne à se soumettre aux obligations de l'écrit. Ce que Dionne a paru accepter, ce n'est pas une offre, c'est un trompe-l'oeil...

"Sous les circonstances, ce serait payer une prime à la malhonnêteté que de décider que le demandeur a accompli ses obligations, a droit à une commission qu'il n'a jamais gagnée, qu'il n'a jamais tenté de gagner honnêtement, mais dont il a cru, songeant à s'enrichir aux dépens d'autrui, aux dépens de son mandant, à l'aide du subterfuge de la conspiration tramée entre lui et Chénier, pouvoir s'emparer. Dionne n'a pas à demander l'annulation de l'offre d'achat; il ne plaide pas avec Chénier; quant au mandat librement donné, il n'a pas été exécuté; il est devenu lettre morte.

"Il serait étrange et contraire aux principes du droit et de la justice que les tribunaux accueillerait avec la moindre faveur la réclamation du demandeur appelant".

Avis de décès

PERRAULT — A Beloeil Station, le 20 novembre, est décédé à l'âge de 79 ans Herménégilde Perrault, époux d'Angéline Beaudin. Les funérailles auront lieu lundi, le 24 courant, en l'église paroissiale de McMasterville où le service sera célébré à 10 heures. Inhumation à Beloeil où un libéra sera chanté. Parents et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.

SIGNORI. — A Montréal, le 21 novembre 1941, à l'âge de 56 ans est décédé Georges Signori, époux de feu Lily Malo. Les funérailles auront lieu lundi le 24 courant. Le convoi funèbre partira des Salons Monty, Gagnon et Monty, No 1926 rue Plessis, à 8 h. pour se rendre à l'église Saint-Pierre Apôtre, où le service sera célébré à 8 h. 30 et de là au cimetière de l'Est, lieu de la sépulture. Parents et amis sont pris d'y assister sans autre invitation.

Remerciements

GUAY — M. J.-Lorenzo Guay et ses enfants remercient sincèrement toutes les personnes qui ont bien voulu témoigner leurs sympathies, à l'occasion de la mort de Mme J.-Lorenzo Guay, soit par offrandes de messes, fleurs, télégrammes, bouquets spirituels, visites, assistance aux funérailles.

NECROLOGIE

ALLARD — A Montréal, le 20, à 31 ans, Yvonne Allard, épouse de feu Albert Allaire.

AUBE — A Montréal, le 16, à 81 ans, François-Xavier Aubé.

BRUNEAU — A Montréal, le 20, à 74 ans, Philippe Bruneau, époux d'Eva Séguin.

BYETTE — A Montréal, le 18, à 16 ans, Alice, fille de Paula Avon et d'Armand Byette.

CHAGNON — A Montréal, le 20, à 76 ans, Mathilda Domingue, épouse de Bruno Chagnon.

CHAMBERLAND — A Montréal, le 20, à 68 ans, Edouard Chamberland, époux de Maria Gervais.

DAVID — A Montréal, le 20, à 74 ans, Mme veuve Alfred David, née Aline Bernard.

DESILETS — A St-Lin, le 20, à 57 ans, Imelda Béland, épouse d'Octave Desilets.

DUBE — A Montréal, le 19, à 73 ans, Rose-Alba Boyer, épouse de feu Joseph Dubé.

FAVREAU — A Montréal, le 20, à 84 ans, Maurice Favreau, époux de feu Mathilda Gagné.

Tél. : WEllington 1145 Siège social : 2630 NOTRE-DAME OUEST
La Compagnie d'Assurance Funéraire
URGEL BOURGIE, Limitée
Incorporée par Lettres Patentes de la Province de Québec au capital de $150,000
ASSURANCE FUNERAIRE ET DIRECTEURS DE FUNERAILLES
Taux en conformité avec la loi des assurances sanctionnée par le Parlement de Québec le 22 décembre 1916
Dépôt de $25,000.00 au Gouvernement — Salons mortuaires à la disposition du public
SERVICE JOUR ET NUIT

Derniers devoirs . . .
— Laissez-nous vous assister dans vos derniers devoirs envers ceux qui partent. Nos conseils sont basés sur l'expérience.
SALONS MORTUAIRES SERVICE D'AMBULANCE
GEO. VANDELAC
FONDEE EN 1890 LIMITEE
G. Vandelac, Jr. — Alex. Gour
120 EST, RUE RACHEL, MONTREAL — BElair 1717

POURQUOI ?
Vous venez de recevoir ce numéro consacré au 3ème centenaire de St-Sulpice, et vous ne l'aviez peut-être pas commandé. C'est qu'un parent ou un ami vous l'a fait adresser.
Si vous trouvez le "Devoir" intéressant, POURQUOI ne pas le lire régulièrement? Vous serez tous les jours renseignés de façon impartiale et complète sur tous les grands événements: guerre, campagne électorale, session de Québec et d'Ottawa, etc. Retenez votre numéro tous les jours chez votre dépositaire de journaux; ou abonnez-vous immédiatement pour le recevoir par la poste. Dans ce dernier cas, vous n'avez qu'à remplir la formule ci-dessous et la retourner avec le montant de votre remise.
PRIX DE L'ABONNEMENT PAR LA POSTE
(édition quotidienne)
Montréal et la banlieue . . . . . 1 an $9.00
Canada (sauf Montréal et la banlieue) . . 1 an $6.00
Etats-Unis . . . . . 1 an $8.00
Union postale . . . . . 1 an $10.00
(3 et 6 mois: au prorata dans tous les cas)
Payable par mandat-poste, bon postal ou chèque PAYABLE AU PAIR à Montréal.
.....1941
LE "DEVOIR"
430 est, rue Notre-Dame,
Montréal.
Ci-inclus $..... en paiement de ..... mois d'abonnement à l'édition quotidienne du "Devoir" à compter du..... 194.....
(Nom) .....
(Adresse postale) .....
.....

Imprimés de deuil
MEMENTOS — REMERCIEMENTS
Imprimés ou gravés.
Liste des prix et spécimens sur demande.
L'Imprimerie Populaire, Limitée
430, Notre-Dame est. Montréal
Tél. : BElair 3361

CALENDRIER

Demain: DIMANCHE 23 NOVEMBRE 1941.
XXV Pent. S. Clément, pape, martyr.
Lever du soleil, 7 h. 10.
Coucher du soleil, 4 h. 22.
Lever de la lune, 11 h. 29.
Coucher de la lune, 9 h. 35.

11e mois NOVEMBRE 20 jours
Pleine lune, le 3, à 9 h. 0m. du soir.
Dernier quartier, le 11, à 11 h. 53m. du soir
Nouvelle lune, le 18, à 7 h. 4m. du soir.
Premier quartier, le 25, à 0 h. 52m. du soir

NOVEMBRE 1941

Dim.	Lun	Mar	Mer	Jeu	Ven	Sam
P.L.3	DQ11	N.L.18	PQ25			1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30						

Les Canadiens français doivent-ils détester la France ?

(Suite de la première page)

Les lecteurs du *Devoir* se rendront compte de la logique de ce pseudo-écrivain en lisant ce paragraphe où le discernement ne le cède qu'à la plus fine psychologie:

"Pour démontrer que j'ai tort d'approuver le dernier ouvrage de M. l'abbé Maheux, le critique du journal *Le Devoir* écrit que je me nomme Larocque. Ce singulier argument m'a beaucoup étonné. Il témoigne d'une telle confusion d'esprit, d'un tel désordre intellectuel que l'on reste muet de surprise. Car on ne voit vraiment pas le rapport entre le nom patronymique de ma famille et le dernier ouvrage de M. l'abbé Maheux."

Comme vous voyez, c'est écrit dans le style incantatoire. Les phrases se répondent à la façon d'un rondeau! Je ne lui ai pas reproché d'approuver le livre de l'abbé Maheux, mais de diffamer Montcalm. Car ses appréciations littéraires n'engagent que son goût et ses connaissances. Mais poursuivons:

"L'intention que l'on peut démêler dans l'article obscur du journal *Le Devoir* est de me contester le droit de signer du nom de Roquebrune mes livres, mes articles et autres produits de ma façon. Il est pourtant admis dans toutes les littératures de tous les pays qu'un écrivain a le droit de signer ses ouvrages d'un pseudonyme". (1)

Que M. Larocque apprenne donc que si je l'appelle par son nom plutôt que par son pseudonyme, c'est que la lâcheté qu'il a commise implique l'homme plus que l'écrivain. Il invoque les précédents de Molière et de Voltaire, histoire de nous apprendre la modestie.

Tout ce qui ressort de son article, en définitive, c'est que nous avons tort d'admirer Montcalm, qui n'était pas canadien, n'aima pas les nôtres et les perdit. Qu'il nous ait fait tant de mal et que nous l'aimions quand même, voilà qui surpasse notre docteur en patriotisme. Il a une idée tellement basse du sentiment national qu'il nous refuse même le droit d'admirer ceux qui auraient pu nous faire du tort, bien qu'ils aient été grands. Or Montcalm est grand, noble, de vraie noblesse, pas de celle dont M. Larocque se fait un nom de plume. Et il faut que cette noblesse de coeur soit bien faible chez notre pontife pour qu'il veuille à tout prix la nier chez un héros comme Montcalm.

Il nous suggère, il est vrai, d'autres héros, y compris "le Père de Brébeuf" (sic). On pourrait s'attendre de M. de Roquebrune qu'il orthographiât au moins correctement les noms de nos héros. Et pour nous, Canadiens français et catholiques, les Pères Jogues et de Brébeuf se nomment désormais saint Isaac Jogues et saint Jean de Brébeuf. Leur canonisation eut lieu du temps que M. de Roquebrune vivait à Paris.

Si ce monsieur avait écouté sa raison plutôt que son ressentiment, il aurait vu dans les lettres de Montcalm autre chose que la haine des Canadiens et l'irrespect à l'égard de l'évêque de Québec.

Le mot sur le mandement de Mgr de Pontbriand n'est pas édifiant, il est vrai, mais il s'agit beaucoup plus d'une boutade qu'autre chose, d'autant plus que Montcalm entretenait avec l'évêque des relations suivies, qu'il le recevait régulièrement et le visitait de même. Il le note à plusieurs reprises. En toute équité, attribuons cette passade (à peine une ligne) à sa légèreté que M. de Roquebrune dénonçait dans son premier article. Ce mot sent son XVIIIe siècle. On pourrait le retrouver dans la bouche de maints abbés de cour du temps de Louis XV. Il en est de même de quelques gros mots que le général lance parfois: Rigaud est un sot (ce qui était probablement vrai) et ainsi de suite. Voilà pour la haine et l'anticléricalisme de notre héros.

Montcalm fut-il injuste à l'égard des Canadiens? Jugez-en:

"Défense aux soldats et Canadiens d'avoir des disputes ensemble. Lorsqu'ils auront des démêlés, ils en rendront compte à celui qui commandera le bateau, et, si le cas mérite attention, au commandement de division. Les soldats (il s'agit des Français) percheront, rameront, et tireront la cordelle, et porteront indistinctement avec les Canadiens, laissant cependant aux derniers la direction et la conduite des bateaux, et exécuteront ce qu'ils leur demanderont pour la manoeuvre". (2)

"Je prie M. le chevalier de Lévis de distinguer, un peu, deux sergents de milice, qui m'ont paru très intelligents, qui sont, le sieur Hyard, qui a tout le détail de ces milices, sous l'autorité des officiers-majors des troupes de la marine, et le sieur Eymé, qui commande le va-et-vient. Il y a aussi deux officiers de milice, détachés avec M. Duplessis, qui m'ont paru de bonne volonté, les sieurs Riverin et Brisebois. On peut les employer au détail de ce corps, utilement, et en plus d'une occasion, ne fût-ce qu'à conduire et escorter des convois de bateaux" (3).

"Dites à votre camp que j'ai été très content de Messieurs de la colonie. Souvenez-vous que Mercier est un ignorant et un homme foible, Saint-Luc, un fanfaron et un bavard, Montigny, admirable, mais un pillard, Ligneris, Villiers, Léry, bons, Langy, excellent, Marin brave, mais sot; tout le reste ne vaut pas la peine d'en parler, même mon premier lieutenant général Rigaud" (4).

On y distingue un peu d'exagération dans les termes, mais en général rien de cette haine que M. de Roquebrune feint d'y voir. C'est le portrait, peint d'un trait, à la militaire. D'ailleurs, Montcalm a connu la guerre canadienne; il l'a comprise. Il devait nécessairement lui vouer une espèce de mépris. Quand on s'est battu à Prague! Mais il a su profiter des avantages que lui fournissaient les Canadiens et les Indiens. Ceux-ci, par exemple, il les fit disséminer dans tous les détachements de Français afin d'effrayer les Anglais à qui les Sauvages donnaient la jaunisse. Il inventa même ce subterfuge digne de la propagande moderne: faire répandre des circulaires promettant aux ennemis d'échapper au scalp s'ils se constituaient prisonniers.

Montcalm se rendait compte de la détresse du peuple et des difficultés du ravitaillement. Sa première idée fut que l'armée devait immédiatement être mise à la ration, à commencer par les officiers. Il donne l'exemple et annonce que dès que la population mangera du cheval, il veut en avoir à sa table à tous les repas.

"Nous manquons de pain cette année, écrit-il à Lévis; les moyens que l'on va prendre pour y suppléer nous feront manquer de viande la prochaine. Quelques difficultés que les troupes qui sont dans les côtes éprouvent pour vivre chez l'habitant, leurs soldats seront encore moins à plaindre que ceux qui seront en garnison dans les villes. Les temps vont être plus durs, à certains égards, qu'à Prague. Je suis, en même temps, persuadé que ce va être le beau moment de gloire pour les troupes de terre, sûr d'avance qu'elles se prêteront à tout avec le meilleur ton, et que nous n'entendrons aucunes plaintes ni jérémiades sur la rareté des vivres puisqu'il n'y a aucun remède. Aussi nous allons donner l'exemple de la frugalité nécessaire par le retranchement des tables et de la dépense, et qu'au lieu de se piquer de bonne chair, de dépenser et de régaler, comme fait l'officier françois accoutumé à penser avec autant de noblesse que de générosité, celui qui vivra, si j'ose le dire, le plus mesquinement, et qui par là consommera le moins, donnera les marques les plus sûres de son amour pour la patrie, pour le service du roi et sera digne des plus grands éloges" (5).

Plus tard, il répète les mêmes choses et ajoute:

"Tout ce qui habite Québec est réduit au quarteron, à commencer par moi..." (6).

Dans la même lettre il précise:

"Il y aura égalité sur cet article entre les troupes de la colonie et les nôtres" (7).

Où trouver la haine dans ces lignes? Tout cela ne consiste pas qu'en paroles:

"J'ai ouvert hier l'avis du retranchement des tables. M. de Vaudreuil l'a adopté et a promis de donner l'exemple.

"Toute la colonie applaudit; l'intendant, pas trop. Il aime le faste et ce n'est pas le cas. J'ai été d'avis d'un seul service, conformément à l'article 16 de l'ordonnance. J'ai été d'avis qu'il ne fallait, de tout l'hiver, ni bals, ni violons, ni fêtes, ni assemblées" (8).

A plusieurs reprises il revient sur cette idée, non seulement de frugalité dans les repas, mais de sévérité, de sobriété dans les divertissements, même les plus honnêtes. Il gémit sur le jeu qui se pratique partout, surtout chez l'intendant. Voilà, je crois, une certaine droiture, un certain héroïsme qu'il convient d'honorer.

"Que tous vos propos, mon cher chevalier, écrit-il à Lévis, tendent toujours à inspirer une diminution dans le luxe et la dépense à nos officiers; car le pays s'épuisera et ils laisseront des dettes, d'autant plus que les Canadiens ont une grande facilité à leur prêter..." (9).

Détestait-il tant ce pays qu'il ne voulait pas épuiser?

Vaudreuil ne manque jamais une occasion de vexer Montcalm en ne le consultant pas ou en ne tenant pas compte de ses avis, en lui cachant même parfois des gestes importants. Montcalm répète toujours, au moins vingt fois: Pour nous, on peut nous manquer d'égards, mais gardons-nous bien d'en manquer. Cette attitude ne comporte-t-elle pas une certaine noblesse?

Montcalm détestait les Canadiens? Qu'on apprenne avec quelle sévérité il traitait les soldats français et l'on verra qu'il n'y avait chez lui que de la rectitude de jugement, une fermeté militaire, rien de plus. Voici un de ces jugements. Appréciez la différence qu'il met entre un crime commis à la caserne et un autre chez un brave habitant canadien: "Deux des nouveaux venus de France, soldats de la Reine, ayant fait des vols, l'un qui ne l'a fait qu'aux casernes, bien fustigé, l'autre qui a pris chez un habitant de la basse-ville, remis à M. Daine pour le faire pendre ou aller aux galères". (10).

Comment Montcalm envisage-t-il la misère du peuple? M. Larocque dit qu'il ne s'en soucia jamais. Voyez plutôt:

"La misère est grande. Je suis de votre avis: nourrir le peuple avant de songer à entrer en campagne". (11).

Y a-t-il quelque chose de plus antimilitaire? de plus peuple? C'est pourtant Montcalm qui le dit. Vous voyez que notre petit monsieur en prend à sa guise avec la correspondance du général.

Un autre texte du même genre: Il est adressé à M. de Beauclair:

"Je comprends à merveille que vous et votre troupe auriez mieux aimé faire la guerre que travailler; mais ce dernier article n'est pas moins nécessaire et important pour la colonie". (12)

Montcalm s'est toujours préoccupé du bien de la colonie comme de la population canadienne. Notre petit faux-noble aura beau gratter de l'ongle les armoiries de Montcalm, il ne réussira pas à en enlever assez pour se faire un blason.

Souvent, Montcalm prescrit certains traitements à l'égard des soldats canadiens. Je n'ai pas à m'en scandaliser. Quand il demande, par exemple, que les Canadiens rapportent le butin prix aux Anglais, surtout lorsqu'il promet que ces articles leur seront payés comme si on les achetait. (13)

Notre personnage a toute la taille d'un héros. On peut l'admirer sans crainte. Aussi pouvait-il avec raison se dire:

"La colonie est perdue si la paix n'arrive pas; je ne vois rien qui puisse la sauver. Ceux qui la gouvernent ont de furieux reproches à se faire; pour moi, je n'en ai point à me faire". (14)

Moi non plus. Je ne sais pas si M. de Roquebrune peut en dire autant. Il peut sembler amusant de jouer au paradoxe. Pour ces jeux-là, les gens d'esprit tels que M. de Roquebrune feraient bien d'adopter d'autres sujets que l'histoire.

Hervé BIRON

P.S. — L'érudition de M. de Roquebrune va de plus en plus nous éblouir. La semaine dernière notre auteur utilisait une page des *Monuments Commémoratifs* de M. P.-G. Roy. Cette semaine, il semble avoir mis la main sur un Garneau. Car il le cite abondamment. Parfois en l'avouant, d'autrefois en ne le disant pas, dans le but peut-être de dérouter ses lecteurs. Il faut qu'il ait pour eux bien peu de respect pour croire qu'ils n'ont pas lu F.-X. Garneau. Parmi les citations qu'il n'avoue pas, il y a cette histoire d'écurie que Garneau met dans la bouche de Berryer. Il ne s'agit, tout le monde sensé le sait, que d'une boutade qui ne prétend pas décrire le Canada mais l'état dans lequel se trouvait la politique française. A Bougainville (le néfaste Bougainville, comme dit M. de Roquebrune) qui plaidait la cause du Canada avec trop d'acharnement, le ministre répondit: "Quand le feu est à la maison on ne s'occupe pas des écuries". A quoi Bougainville répondit: "Au moins, on ne dira pas que vous parlez comme un cheval!" Berryer ne disait pas que le Canada était une écurie, bien qu'il s'en souciât assez peu, mais qu'il fallait d'abord sauver la métropole. Je ne crois pas que les empires aient agi différemment depuis. On a honte de rappeler de telles choses à un homme qui se donne comme historien.

Le nouvel article de M. de Roquebrune n'est que rabâchages. Il va encore jusqu'à louer Vaudreuil. Je le répète: nous ne sommes pas assez étroitement nationalistes pour préférer un Canadien sot et incapable à un Français de coeur et de courage. Vaudreuil a commis la sottise de défendre Bigot. Il a probablement profité des rapines de l'intendant. Il a commis la lâcheté de dénoncer Montcalm et de fausser les faits après que celui-ci eut perdu la vie dans le combat. En somme il accomplissait la même besogne que ceux qui aujourd'hui s'emploient à fausser l'histoire.

Pour vanter les qualités de Vaudreuil, les historiens du passé se sont servis de la correspondance de celui-ci. Or, nous savons aujourd'hui que Vaudreuil fut assez malhonnête pour exprimer deux points de vue différents suivant les personnages auxquels ils destinaient ses lettres. On ne peut plus attacher aucun crédit à sa correspondance, et les rapports des conseils de guerre qu'il fit rédiger doivent nous être suspects. — H. B.

(1)—*Le Canada*, 14 novembre 1941; (2)—*Lettres du Marquis de Montcalm au Chevalier de Lévis, publiées sous la direction de l'abbé H.-R. Casgrain*, page 13; (3)—idem, 23; (4)—idem, 35; (5)—idem, 54; (6)—idem, 63; (7)—idem, 64; (8)—idem, 65; (9)—idem, 78; (10)—idem, 127; (11)—idem, 151; (12)—idem, 222; (13)—idem, 214; (14)—idem, 163.

Les élections à Lachine

La mise en candidature pour la mairie et trois sièges du conseil aura lieu à Lachine, lundi après-midi, à 2h. L'officier-rapporteur est M. René Laberge, directeur des finances de la Cité, et le secrétaire d'élection M. Emile Daoust, greffier de la Cité.

M. le maire Edgar Leduc et les conseillers Thomas Massie, Louis Gaston et Arcade Fournier ont terminé leur mandat. Les trois autres conseillers: W. A. Gilbery, Arthur Leblanc et E. Bélanger ont été élus l'an dernier par les propriétaires seulement.


Théo. BONIN, prés.
CHOIX INSURPASSABLE DE PALETOTS D'HIVER
POUR HOMMES $19.50 à $75
COMPLETS pour HOMMES WORSTEDS et TWEEDS $24.50 à $45
Paletots d'hiver POUR GARÇONS
CHOIX TRES VARIE à partir de $8.95
Bonin FRERE LTEE
"OU L'ON S'HABILLE BIEN"
901 est, rue Sainte-Catherine (coin Saint-André)

L'Art dans les fleurs . . .
LA PATRIE, Fleuriste
Service télégraphique partout
Radio-programme C.H.L.P. le jeudi entre 12.15 et 12.30 h.
Serre chaude attenante au studio.
168 STE-CATHERINE EST PL. 1786-87
J.-R. BRULE, prop.-kiwanien
Prés. Ass. Fleuristes de M.

EXAMEN DE LA VUE
Paul-E. Talbot
Bachelier en optométrie
OPTOMETRISTE
6761 S.-Hubert, CA. 7616
A St-Jérôme 330 ST-GEORGES Tél. 171


VOLCANO
Propriétaires: Vous pouvez réduire de 30% à 50% le coût du chauffage, diminuer votre main d'oeuvre, en faisant installer un Foyer Mécanique Volcano, pour charbon bitumineux canadien à bon marché et toujours facile à obtenir. Volcano est vite installé, se paie de lui-même, fournit chaleur abondante, élimine la fumée et les gaz. Propre, automatique, sûr.
Consultez-nous sans vous engager.
VOLCANO LIMITEE
(Chalifoux & Fils Limitée)
1106, Côte Beaver Hall
Montréal — PL. 8531
UN PRODUIT DE CHEZ NOUS FABRIQUE A ST-HYACINTHE

Vient de paraître :
Un message de l'abbé Groulx aux jeunes
aux jeunes de tous les milieux et de tous les âges :
"Paroles à des étudiants"
par l'abbé Lionel GROULX
Un élégant petit volume de 80 pages. 25c l'ex., $2.75 la doux. et $20.00 le cent. En vente à la librairie du "Devoir" et
AUX EDITIONS DE L'ACTION NATIONALE
C.P. 133, Outremont, CR. 2221


Assortiment complet de bandages herniaires, bas élastiques, béquilles, chaises roulantes, etc.
C. MARTIN Enr.
— Maison établie en 1856 —
Spécialités :
APPAREILS ORTHOPEDIQUES — MEMBRES ARTIFICIELS — CORSETS POUR DIFFORMITES
48 et 50 est, rue Craig - - - Montréal
Dép. 21 — Tél. : HArbour 3727
PAS DE SUCCURSALE

Vient de paraître :
Nos écoles enseignent-elles la haine de l'Anglais ?
par André LAURENDEAU
10c l'exemplaire, $1.00 la douz., $8.00 le cent, $70.00 le mille.
C'est "L'ACTUALITE" no 6 des
Editions de l'Action Nationale
C.P. 133, Outremont, P.Q. CRescent 2221

LUNDI: Le "Devoir" commencera lundi la publication d'un nouveau feuilleton.

VOLUME XXXII — No 271

TROIS SOUS LE NUMERO
ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE
CANADA (Sauf Montréal et la banlieue) $6.00
E.-Unis et Empire britannique 8.00
UNION POSTALE 10.00
EDITION HEBDOMADAIRE
CANADA 2.00
E.-UNIS et UNION POSTALE 3.00

LE DEVOIR

Le DEVOIR est membre de la "Canadian Press", de l'"A.B.C." et de la "C.D.N.A."

SAMEDI, 22 NOVEMBRE 1941

TEMPS PROBABLE DEMAIN : PLUS FROID.

La nouvelle règlementation des prix en temps de guerre

M. Yves Lamontagne explique, à la radio, son fonctionnement — Aucune ouverture ne devra être pratiquée dans le "plafond" à partir du 1er décembre — Non seulement les marchands mais les consommateurs devront voir à ce que les prix ne soient pas haussés au-dessus des niveaux imposés par la Commission

Ottawa, 22 (D.N.C.) — M. Yves Lamontagne, membre de la Commission des prix et du commerce en temps de guerre, parlant au nom de cette commission, a donné hier soir, à la radio, les explications sur le fonctionnement de la nouvelle réglementation des prix. Voici un résumé de sa causerie:

Derrière le front militaire, dont l'importance est vitale, il y en a un autre dont l'importance est tout aussi grande, c'est le front monétaire financier et économique, pour lequel il faut aussi un plan de bataille.

Depuis l'entrée du Canada en guerre, la Commission des prix et du commerce a exercé une surveillance et du contrôle sur les prix, contrôle qui s'est d'abord appliqué aux articles de première nécessité, et qui a été étendu par la suite sur une foule d'autres produits, sur les loyers et jusqu'aux ventes par tempérament.

Le coût de la vie a néanmoins augmenté: devant la menace d'une nouvelle poussée vers une hausse encore plus prononcée qui ne pourrait être arrêtée si l'on attendait plus longtemps, le gouvernement a pris la résolution d'employer des mesures plus rigoureuses.

Dans un discours radiodiffusé le 18 octobre, le premier ministre a révélé au pays les traits principaux de la politique qui allait dorénavant être adoptée.

Nous entrons dans une nouvelle phase, le resserrement des contrôles. La nouvelle politique, en tant qu'elle intéresse le Commission des prix et du commerce en temps de guerre, comprend l'imposition de ce qu'on appelle un "plafond" sur les prix des produits qui font l'objet d'un commerce ainsi que sur le coût de certains services essentiels.

A partir du 1er décembre, les prix ne devront pas dépasser les niveaux les plus hauts atteints au cours de la période de base allant du 15 septembre au 11 octobre. L'ensemble de tous ces prix constitue un plafond dans lequel aucune ouverture ne devra être pratiquée si l'on veut assurer le succès de la politique nouvelle. En particulier, les prix de détail, les prix payés par les consommateurs, ainsi que le coût des services essentiels, ne doivent pas hausser.

Le mot d'ordre doit désormais être le suivant: défense de hausser les prix au-dessus des niveaux imposés, qui sont ceux de la période de base. L'intérêt des particuliers coïncide avec l'intérêt général. Ceux qui accepteront de payer des prix qui sont plus hauts que ceux du plafond le feront à l'encontre d'une politique qui est conforme aux plus hauts intérêts du pays.

La Commission des prix et du commerce dispose de pouvoirs très amples qui, surtout, si chacun veut y apporter un concours loyal, permettront d'assurer le succès de la politique actuelle. La Commission est fermement résolue d'aller jusqu'au bout, tout en tenant compte des intérêts légitimes des fabricants et distributeurs. Certains problèmes se poseront dans le domaine de la distribution à cause des ajustements qui devront être faits. La Commission apportera son concours à l'aplanissement des difficultés de la manière la plus équitable pour les intéressés.

La Commission étudie en ce moment les problèmes spéciaux qui se présenteront dans les cas où une augmentation se produirait dans les prix des matières premières qui doivent être importées, ce qui obligerait les fabricants à écouler leurs produits à des prix plus élevés que les prix de base. Lorsque cette nécessité sera clairement démontrée, la Commission sera disposée à recommander au gouvernement l'adoption de certaines mesures qui comprendront, si cela est jugé nécessaire, l'utilisation de fonds qui pourront être avancés par l'intermédiaire d'une corporation pour la stabilisation des prix qui sera instituée dans le but de fournir ces matières premières aux prix stabilisés.

La Commission est reconnaissante aux industriels et aux commerçants qui se sont soumis volontairement à la discipline exigée d'eux.

Il s'agit d'un projet de grande envergure. La Commission a fait un premier énoncé de ce projet, qui a été publié hier dans les journaux.

Il importe à tous d'en prendre connaissance en vue d'éviter les malentendus qui pourraient s'élever. Dans la suite la Commission publiera des règlements et des décisions ainsi que des renseignements dont il conviendra aux intéressés de bien se mettre au courant.

Rappelons-nous le mot d'ordre: Pas de percement du plafond des prix après le 1er décembre. Le salut du pays en dépend.

RUSSIE

"Stratégie de destruction d'Hitler"

Les prétentions allemandes

Berlin, 22 (A.P.) — On prétend dans les cercles officiels allemands que 10,000,000 de soldats russes ont été tués, blessés ou faits prisonniers au cours des cinq mois de guerre contre l'Union soviétique. Ces chiffres se trouvent dans un communiqué intitulé "analyse de la stratégie de destruction d'Hitler". Les Allemands auraient fait depuis le début du conflit 3,792,060 prisonniers. Ils auraient pris ou détruit 15,877 avions, 27,452 chars d'assaut et 27,121 canons. Ils auraient détruit 52 navires de guerre russes et en auraient endommagé 59 autres; ils auraient détruit 138 navires marchands et en auraient endommagé 137 autres. Les Allemands prétendent en outre avoir occupé un territoire de 1,700,000 kilomètres carrés, soit six fois la superficie de l'Angleterre.

Les Allemands insistent en outre sur le rôle joué par leur aviation pour le ravitaillement des armées en marche à travers les immensités couvertes de neige de la Russie. Ils disent que leurs avions de transport ont apporté en première ligne 83,000,000 de livres d'approvisionnements au cours de quelque 30,000 envolées qui représentent 500 fois le tour du monde.

M. Murray réélu président de la C.I.O.

Détroit, 22 (A. P.) — M. Philip Murray, de Pittsburgh, a été réélu hier président du Congrès de l'Organisation Industrielle (CIO) pour un deuxième terme. Il a été réélu par acclamation et les délégués au congrès de cette grande fédération syndicaliste américaine lui ont fait une ovation de plus d'une demi-heure lorsque sa candidature a été proposée.

Dans son discours d'acceptation, M. Murray a demandé au gouvernement et au capital de collaborer de bonne foi avec le travail et déclaré qu'il combattrait toute tentative de ligoter les syndicats ouvriers par des lois. Il a demandé au président de donner plus de chance aux ouvriers de collaborer avec lui aux grandes entreprises de la défense nationale et il a pris à partie les hommes d'affaires qui se mettent au service du gouvernement à $1 par année et qui se servent de leur influence pour assurer des contrats lucratifs aux compagnies qu'ils représentent.

Le congrès avait auparavant adopté une résolution demandant au président Roosevelt de voir à ce que l'on mette fin à l'entraînement que l'on donne aux conscrits et aux autres militaires pour leur apprendre à briser les grèves.

Les routes d'hiver

Québec, 22 (D.N.C.) — Les démarches se font de plus en plus pressantes au ministre de la Voirie, pour obtenir l'entretien de la route Trois-Rivières-Québec au cours de la prochaine saison d'hiver. M. T.-D. Bouchard n'a aucune objection à faire droit aux requêtes, à condition que les municipalités intéressées veuillent bien coopérer. Nous apprenons que M. Lucien Plamondon, député de Portneuf, s'occupe très activement de la question de l'entretien de la route Trois-Rivières-Québec, cet hiver. Il ne serait pas impossible que ses démarches soient couronnées de succès. On poursuit également des démarches pour obtenir l'entretien de la route Lévis-Sainte-Marie. L'autre partie de la route Lévis-Jackman, de Ste-Marie à la frontière est déjà entretenue, grâce à l'initiative privée. Le refus de la ville de Lévis d'entrer dans le mouvement n'a pas découragé ceux qui sont intéressés à l'entretien de cette route et on cherche un moyen de régler la question.

Si l'on en croit une rumeur, la nouvelle route appelée la sortie ouest de Montréal sera entretenue cette année depuis la métropole jusqu'à la frontière de l'Ontario. La distance est de 17 à 18 milles.

Actuellement le ministère de la Voirie est organisé pour entretenir le même circuit que l'an dernier.

Feu Mme J.-O. Turgeon

Ces jours derniers est décédée, à sa demeure, à l'âge de 89 ans, Mme Joseph-O. Turgeon, née Berthelot (Marie-Julie). Lui survivent, outre un fils, Paul-Louis, et une fille, Hélène, de nombreux petits-enfants, ainsi que son neveu, M. Pierre-F. Casgrain, et sa nièce, Mme Rosalie Bourgeois.

Quelques bombes sur l'Angleterre

Londres, 22 (C.P.) — Les ministères de l'Air et de la Sécurité intérieure ont émis le communiqué suivant:

L'aviation ennemie a jeté quelques bombes sur le sud-ouest de l'Angleterre et sur le sud du pays de Galles au début de la nuit. Ces bombes ont causé peu de dommages matériels, mais à un endroit elles ont fait un certain nombre de victimes.

Une colonne massive de chars anglais

Moscou, 22 (A.P.) — La radio de Moscou a annoncé de bonne heure ce matin qu'une colonne massive de chars anglais d'une longueur de plusieurs milles avait été conduite au combat hier par des soldats russes.

M. Lapointe encore dans un état critique

Renseignements pris à l'hôpital Notre-Dame, ce matin, à huit heures, M. Ernest Lapointe, ministre de la Justice du Canada, est toujours dans le même état critique.

Les Nazis réclament la prise de Rostov

(Dernière heure)

BERLIN, 22 (A.P.) — Le haut-commandement allemand réclame aujourd'hui la capture, par les Nazis, de Rostov-sur-le-Don.

Au Mont-Saint-Louis

Les "Auxiliaires mentaux" au catéchisme

Conférence et classe du Frère Liguori — Les exemples, les comparaisons et les histoires — Allocution de M. l'abbé Beaudin

Le cours d'hier soir, à la semaine d'enseignement religieux qui se tient au Mont-Saint-Louis, a été donné par le Frère Liguori, qui est le frère de S. Em. le cardinal Villeneuve. Ce religieux, qui a enseigné surtout dans l'Ontario, notamment à l'époque des luttes scolaires, est actuellement directeur des jeunes Freres des Ecoles chrétiennes qui suivent les cours de l'Ecole normale publique d'Ottawa.

Le Frère Liguori a parlé des auxiliares mentaux dans l'enseognement du catéchisme. Ces auxiliaires sont les exemples, les comparaisons et les histoires. Ce sont des moyens d'activité intellectuelle propres à retenir l'attention des élèves et à susciter leur émotion.

Soutenir l'attention est le problème à résoudre dans toute leçon, en particulier dans les leçons de catéchisme. Avec ces auxiliaires on parvient à rendre par le concret ce qui est abstrait, et par le naturel ce qui est surnaturel. Ces trois moyens sont toujours bien accueillis par la curiosité des enfants. Notre-Seigneur s'en est servi à profusion dans ses instructions au peuple juif par ses paraboles. Toujours Notre-Seigneur s'attachait à revêtir de formes sensibles les vérités les plus sublimes.

Le conférencier a indiqué les conditions et les qualités que doivent remplir ces auxiliaires employés par le professeur de catéchisme. Comme application de cette leçon, il a fait une classe sur l'ange gardien, en se servant du rôle de la mère à titre d'exemple, et le l'histoire de Tobie et de l'ange Raphaël. On avait amené au Mont-Saint-Louis, cette fois, une classe de 5e année de l'école Plessis.

Le président de la séance était l'aumônier du Mont-Saint-Louis, M. l'abbé Beaudin. Dans son allocution, il a recommandé aux professeurs de catéchisme de bien pénétrer les enfants du sentiment de la bonté de Dieu.

Jugement en faveur du député de Stanstead

Sherbrooke, 22 (C.P.) — Les juges Fabre-Surveyer et McDougall, de la Cour supérieure, ont rejeté, une pétition demandant la déqualification de M. Robert C. Davidson, député libéral de Stanstead aux Communes. Ils ont dit, dans leur jugement, que les agents officiels du défendeur n'avaient commis ou encouragé aucun acte illégal, et qu'en se référant aux autres élections, la campagne électorale avait été dirigée d'une manière conventionnelle.

La Cour a ordonné que M. Davidson paye les frais des ajournements, survenus au cours de l'enquête, mais que les auteurs de la pétition, M. Albert Sideleau et les autres, payient les frais de l'action.

M. Davidson a été élu à l'élection générale du 26 mars 1940. Il a défait à cette date M. Alphonse Girard, candidat libéral indépendant, par une majorité de 306 voix.

M. le juge Fabre-Surveyer a lu le jugement.

Insuccès prévu de la mission de Kurusu

Tokyo, 22 (A.P.) — Le correspondant de Washington du journal japonais *Nichi-Nichi* laisse entrevoir aujourd'hui dans une nouvelle téléphonée à ce quotidien l'insuccès de la mission de Saburo Kurusu, envoyé spécial du Japon à Washington.

Ce correspondant dit que Washington ne voit pas d'ouverture à de nouvelles négociations tant que la politique du Japon restera basée sur les trois points énoncés par le premier ministre, le général Hideki Tojo, devant la Diète il y a peu de temps.

Le sixième "Cahier des Dix"

Le sixième *Cahier des Dix* paraîtra aujourd'hui même et sera mis en vente dès lundi. Ce cahier contiendra cette fois encore une étude de M. Aegidius Fauteux, l'érudit historien décédé au cours de l'année. Le nouveau membre des Dix, Me Maréchal Nantel, y publie son premier article dans cette collection qui fait désormais prime chez les libraires. M. Nantel aborde une question très importante: le maintien du français au Canada à la lumière des mesures consititutionnelles et de la jurispeudencee. Les autres membres des *Dix* apportent leurs intéressantes contributions de spécialistes de la petite histoire.

L'armée canadienne

Promotion de trois chefs de l'état-major

Nelles devient vice-amiral, Crerar lieutenant-général et Breadner maréchal de l'Air

Ottawa, 22 (D.N.C.) — Le ministère de la défense nationale et les ministère de la défense nationale pour l'air et pour le service naval annoncent conjointement que les trois chefs de l'état-major ont été promus en grade, et le contre-amiral P. W. Nelles, chef de l'état-major naval, devient vice-amical, le major-général et le vice-maréchal de l'air L.-S. Breadner, chef de l'état-major de l'air devient maréchal de l'air.

Voici le texte du communiqué ministériel:

"Un communiqué conjoint du ministre de la défense nationale, du ministre de la défense nationale pour l'air, et du ministre de la défense nationale pour le service naval, annonce que la promotion des trois chefs de l'état-major avec grades suivants a été autorisée:

"Le contre-amiral P.-W. Nelles, chef de l'état-major naval devient vice-amiral. Le major-général H.-D.-G. Crerar, chef de l'état-major général, devient lieutenant-général; le vice-maréchal de l'air, L.-S. Breadner, chef de l'état-major de l'air, devient maréchal de l'air.

"Ces promotions sont en rapport avec le service des officiers intéressés, les responsabilités croissantes de leurs fonctions et le grade des officiers qui occupent les postes correspondants dans les autres dominions.

"Conséquemment à la promotion du major-général Crerar, chef de l'état-major général, le sous-chef de l'état-major général, le brigadier K. Stuart, sera promu au grade de major-général.

Les difficultés de M. Pattullo

Victoria, 22 (C.P.) — Le premier ministre de la Colombie canadienne, M. Pattullo, qui détient déjà les portefeuilles des finances et de l'éducation, prend aussi celui de procureur général de cette province, à la suite de la démission de M. N.-W. Whittaker, assermenté il y a une semaine seulement comme membre du cabinet colombien.

On sait que les libéraux ont perdu leur majorité parlementaire aux élections d'octobre dans la Colombie. Les résultats ont été les suivants: libéraux, 21, les coopératistes 14, les conservateurs 12 et les travaillistes 1.

M. Pattullo s'oppose à la formation d'un cabinet d'union. De là les démissions de trois de ses ministres, qui réclament, eux, la coalition. M. Pattullo préfère se présenter au Parlement prochainement comme le chef d'un gouvernement entièrement libéral et faire face à la musique.

Mobilisation du travail au Japon

Tokyo, 22 (A.P.) — Un décret impérial ordonne la mobilisation des garçons et filles de 14 ans et plus en un corps national de travail pour fournir à la nation trente jours de travail annuellement. Cette mobilisation frappe les hommes jusqu'à l'âge de 45 ans et les femmes célibataires jusqu'à l'âge de 25 ans.

Au Conseil de l'Instruction publique

L'agenda du comité catholique, pour le 10 décembre

Québec, 22. — La prochaine réunion du Comité catholique du Conseil de l'instruction publique sera tenue à Québec le 10 décembre prochain. Voici l'agenda qui a été préparé:

1o, Examen du procès verbal de la dernière réunion; 2o, rapport de la commission des programmes et des manuels concernant diverses questions, et notamment, les suivantes: a) approbation d'un programme de pédagogie spécialisé pour l'Institut pédagogique de Montréal, b) approbation des manuels ci-dessous: *Cours de lecture à haute voix*, Lagacé; *Le Chant à l'école*, 6e et 7e années, C.N.D.; *Cours en religion*, 8 volumes, Rév. Alexander-P. Schorsch, C.M., Ph.D., et Sister M. Dolores Schorsch, O.S.B., A.M., Chicago; *Méthode éclair* pour l'enseignement de l'anglais, A. Lebel; *Trigonométrie élémentaire*, F. E. C.; 3o, rapport du sous-comité de la cinémathèque; 4o, rapport du sous-comité de l'enseignement ménager; 5o, rapport de la sous-commission des écoles normales de filles; 6o, voeux du congrès des principaux des écoles normales de filles; 7o, voeux du congrès des principaux des écoles normales de garcons; 8o, nominations à faire dans diverses écoles normales: Beauce, St-Hubert et Institut médico-pédagogique.

Les scolasticats-écoles normales

Québec, 22. — Un grand congrès des scolasticats-écoles normales de religieux sera tenu à Montréal, le 1er décembre. Les délégués se réuniront à l'école St-Jean-Baptiste.

La province de Québec compte présentement douze scolasticats-écoles normales de religieux. Le premier date de 1933.

Chaque année, les scolasticats-écoles normales de religieux présentent 400 à 500 sujets à l'examen officiel, préparé sous le contrôle du département de l'instruction publique. Ceux qui le subissent avec succès reçoivent un certificat équivalant à celui qui est décerné dans les autres écoles normales. Ils se trouvent à jouir des mêmes privilèges que les élèves de ces dernières écoles.

Nouvelle offensive de grande envergure contre Moscou

Malgré un succès temporaire à Tula, les Allemands sont repoussés de nouveau par les Russes — La guerre entre dans son 6e mois

Londres, 22 (C. P.). — Les armées du front central allemand, qui, selon une source d'information sûre britannique, ont apparemment reçu l'ordre d'atteindre Moscou à tout prix, se battent désespérément pour conquérir les postes avancés, aujourd'hui, après avoir vu leur temporaire succès à Tula arrêté par les Russes.

Comme la guerre germano-russe entre dans son sixième mois, les Russes signalent qu'un combat particulièrement violent se joue actuellement à Tula, centre de munitions situé à 100 milles au sud de Moscou, et à Volokolamsk, centre de filatures de coton à 65 milles au nord-ouest de la capitale.

M. A. S. Lozovsky, vice-commissaires des Affaires étrangères, porte-parole officiel à Kuibyshev, admet que les Allemands ont brisé les lignes de défense de Tula mais déclare qu'ils sont repoussés de nouveau par des troupes russes bien déterminées à vaincre. Il ajoute qu'en dépit de l'importance de la nouvelle grande offensive lancée par les Nazis contre Moscou, les Russes conservent l'initiative du combat en plusieurs points.

On rapporte que l'armée rouge "mobilise toutes ses forces" pour faire face à la menace d'un mouvement d'encerclement nazi à Tula, sur le secteur inférieur de l'écran de défense qui sépare l'ennemie de Moscou.

Des rapports soviétiques assurent que les Allemands paient par des pertes considérables les plus petits succès.

Des combats violents se poursuivent aussi dans d'autres régions sur toute l'étendue du long front oriental où les Allemands cherchent à développer leur offensive générale dont voici les trois principaux objectifs: capturer Moscou, se frayer un chemin jusqu'au Caucase en passant par Rostov et pratiquer des ruptures de communications entre les armées russes des fronts de Leningrad, de Moscou et de l'Ukraine.

Pertes respectives des deux camps

M. Lozovsky, parlant au nom du gouvernement russe, affirme que les Allemands ont perdu plus de 5,000,000 d'hommes durant les cinq premiers de la guerre, alors que les autorités allemandes prétendent que, durant la même période, 10,000,000 de Russes ont été tués, blessés ou faits prisonniers.

La radio de Moscou, parlant de la bataille qui se livre au sud-ouest et au sud-est de Tula a annoncé que les Russes avaient détruit sur ce secteur, 50 chars d'assaut allemands et tué un grand nombre de soldats de l'infanterie, depuis trois jours.

Le communiqué Russe

Moscou, 22 (A. P.). — La radio de Moscou publie, comme communiqué officiel du milieu du jour, ce qui suit:

"Durant la nuit du 21 novembre, nos troupes ont combattu l'ennemi sur tous les fronts.

"Le 20 novembre, l'unité de Darbinaian, opérant dans l'une des directions du front sud-ouest, a porté de durs coups à l'ennemi, le faisant retraiter après avoir laissé plus de 400 hommes sur le champ de bataille.

"Dans un seul jour de combat, la batterie de canons de l'unité du commandant Rakoyin, opérant dans un secteur du front de Leningrad, a annihilé plus de 800 officiers et soldats allemands, détruit six forts ennemis et quatre nids de mitrailleuses.

"L'unité du commandant Lopatin, opérant dans un secteur du front sud-est, a annihilé, au cours d'un violent combat, plus de 2,000 Nazis de la division "Viking". Nos troupes ont capturé 11 canons, deux batteries de lanceurs de mines et environ 100 camions chargés de munitions."

L'épargne de guerre

La campagne se terminera le 29 novembre

Montréal a atteint 91 p.c. de son objectif alors que 25 petites villes dépassent le leur — La souscription dans les écoles

A cause de l'immensité de sa tâche, le comité provincial de la campagne d'automne de l'épargne de guerre a décidé de prolonger cette campagne jusqu'au 29 novembre prochain. A date, cependant, les résultats sont plutôt encourageants puisque Montréal, qui avait le plus lourd objectif — soit l'achat de deux corvettes par mois — a atteint actuellement les 91 pour cent de son objectif, Hull, 90 p. c., les Trois-Rivières, 80 p. c., et Sherbrooke, 74 p. c. (On n'a pas le dernier rapport de la ville de Québec). Par ailleurs, 25 petites villes ont atteint ou dépassé leur objectif; ce sont les suivantes: Bais-Comeau, Ayerscliff, Brownsburg, Sainte-Thérèse, Coaticook, Huntingdon, Magog, Rock-Island, Stanstead, Beebe, Thetford les Mines, Valleyfield, Waterloo, Asbestos, Cowansville, Knowlton, Richmond, Windsor-Mills, East-Angus, Ormstown, Bromptonville, Waterville, Dolbeau, Shawinigan, Rawdon et Priceville.

L'organisation dans les écoles

Le comité de l'épargne a mis officiellement sur pied, hier, dans les écoles dépendant de la Commission scolaire de Montréal, une organisation complète qui s'occupera de recueillir, dans chaque classe de chacune des écoles, les petites souscriptions que feront les écoliers à l'épargne de guerre. Le plan scolaire a été placé sous l'administration de MM. L.-P. Lussier et C.-E. Gravel, délégués à cet effet. Au cours d'une réunion générale des écoliers, à l'école du Plateau, hier, MM. Lussier, directeur général adjoint des études, E. de B. Panet, brigadier général du district militaire no 4 et F.-Philippe Brais, président conjoint du comité provincial de l'épargne, ont porté la parole devant les écoliers et leur ont montré l'importance de l'épargne, particulièrement en temps de guerre où cela devient un devoir patriotique. D'autres séances analogues auront lieu, la semaine prochaine, dans diverses écoles supérieures.

Terribles engagements dans le triangle Tobrouk -- El Gobi -- Salum

LONDRES, 22. (C.P.) — On annonce aujourd'hui de source autorisée que de terribles engagements se livrent entre les forces blindées anglaises et allemandes quelque part dans le triangle formé par Tobrouk, El Gobi et Salum.

Les autorités anglaises annoncent que les troupes nazies se battent désespérément pour échapper à l'encerclement anglais, mais avec des forces qui diminuent. Le triangle en question a une superficie de 2,000 milles carrés, avec base de 60 milles au sud, allant de Bardia à Maddalena et Tobrouk comme sommet dudit angle. Les Allemands ont tenté par trois fois de s'échapper, mais ont été repoussés. Le commandement anglais dit que les Allemands ont perdu 130 chars d'assaut et que les Anglais en ont perdu le tiers de ce chiffre, et que les Allemands ont perdu la moitié de leurs chars d'assaut lancés dans la bataille.

LES JUIFS

Un commonwealth juif en Palestine

Une armée juive

Boston, 22 (A.P.) — Le *Junior Hadassah* a demandé au gouvernement britannique de donner à la Palestine un status clair de commonwealth juif après la guerre et de permettre la formation immédiate d'une force militaire juive combattant sous son propre drapeau.

La requête envoyée par la *Zionist Young Women's Association*, à lord Halifax, ambassadeur anglais aux Etats-Unis, déclare que le gouvernement anglais "n'a rien dit jusqu'ici" au sujet des Juifs sans patrie, et que le rejet par ledit gouvernement anglais d'une armée juive était une politique "à courte vue" et "un amer désappointement pour le peuple juif".

Cette requête a été adoptée hier par environ 1,000 délégués des 42 Etats à la 18e convention nationale de l'organisation. Elle porte notamment ce qui suit:

"Si grave et étendu sera le problème d'une juiverie européenne déracinée après la guerre, que seule la Palestine rétablie dans ses frontières historiques, ayant un status non équivoque comme commonwealth juif, sans restriction quant à l'immigration juive et l'achat de terre par les Juifs, résoudra le problème séculaire des droits des Juifs et des Juifs sans patrie, et contribuera par là à la stabilisation de l'Europe."

Au sujet de l'armée juive, la requête dit que "dans une situation où la Grande-Bretagne, de son propre aveu, a besoin de toute l'aide qu'elle peut recevoir, le gouvernement britannique a jugé préférable de refuser l'offre de l'agence juive palestinienne d'organiser une armée juive considérable sous son propre nom et drapeau, sous commandement britannique. Le rejet de cette offre, à la suite de promesses répétées de la mettre à exécution, est un amer désappointement pour le peuple juif..."

L'indice du coût de la vie

Ottawa, 22 (C.P.) — La Commission nationale de travail de guerre annonce que l'indemnité de vie chère payée actuellement doit se calculer d'après l'indice du coût de la vie pour la période du 1er octobre au 15 novembre, qui est de 115.5 pour 100. Ce chiffre représente un accroissement de 14.6 du coût de la vie par rapport à août 1939.

Von Werra a été tué au front

Son évasion du Canada

Berlin, 22 (A. P.). — L'Allemagne a annoncé hier la mort du capitaine baron Franz von Werra, l'as allemand qui s'était enfui d'un camp de prisonniers au Canada. Le communiqué dit que le capitaine von Werra a été tué au front en conduisant son escadrille de chasse au combat, mais il ne précise pas s'il est tombé sur le front occidental ou le front oriental. On avait attribué à ce jeune aviateur de 27 ans la destruction de 21 appareils ennemis et son évasion sensationnelle lui avait valu une grande popularité en Allemagne.

(Le baron Franz von Werra, qui n'était alors que sous-lieutenant, s'était évadé d'un train de prisonniers dans la région des Laurentides le 23 janvier dernier, il avait trouvé le moyen de se faire conduire par des automobilistes jusqu'au fleuve Saint-Laurent qu'il avait ensuite traversé à la rame et il avait franchi la frontière aux environs d'Ogdensburg, New-York. Arrêté par les autorités américaines pour entrée illégale au pays et menacé de déportation, il profita de la liberté provisoire qu'on lui accorda à la suite d'un cautionnement de $5,000 du consulat allemand pour s'enfuir des Etats-Unis avant le procès, gagna l'Amérique du Sud où il retourna en Allemagne en avion le printemps dernier.) A son retour en Allemagne, il fut promu au rang de capitaine et décoré de la Croix de Fer par le chancelier Hitler.

Dans le nord de la Carélie

Helsinki, 22 (A.P.) — Les correspondants attachés à l'armée finlandaise réclament la destruction d'une division russe au cours d'une furieuse bataille dans le nord de la Carélie. Les troupes finlandaises auraient pris d'assaut 1,300 redoutes de bois, tué 3,000 soldats russes, fait 1,600 prisonniers, capturé 30 canons, 30 mortiers et 400 chevaux. Les dépêches du front disent que les Russes ont été encerclés, mais qu'ils ont soutenu une résistance qui confinait au suicide et obligé les Finlandais à enlever les redoutes les unes après les autres.

Les ouvriers français en Allemagne

New-York, 22 (A.P.) — Une émission de la radio de Berlin captée hier aux Etats-Unis, a annoncé que "le 100,000e ouvrier français venait de quitter Paris pour aller travailler en Allemagne"

Messages pour Laurier

Celui de M. Meighen

Ottawa, 22 (C. P.). — Le ministre des Ressources naturelles, M. Crerar, rend publics les messages de personnages distingués empêchés de participer à la célébration du centenaire de Laurier, à Saint-Lin, province de Québec. Ces messages sont ceux, entre autres, de M. Arthur Meighen, chef conservateur; de M. Malcolm Macdonald, haut-commissaire anglais au Canada; de sir William Glasgow, haut-commissaire australien; de M. John J. Hearne, haut-commissaire irlandais; de M. R. B. Hanson, chef conservateur parlementaire; de sir William Mulock, ancien juge de la Cour d'appel et contemporain de Laurier à la Chambre; de M. John W. Dafoe, journaliste de Winnipeg; de M. de Wall Meyer, représentant au Canada de l'Afrique du Sud; de sir Lyman Poor Duff, juge en chef du Canada.

M. Meighen s'exprime comme suit:

— Mon profond respect pour sir Wilfrid Laurier et la place que je lui donne dans l'histoire canadienne sont depuis longtemps connus du public. Personne n'a été plus cher que lui-même à notre peuple dans toutes les provinces et dans toutes les classes de la société."

La grève continue à Kirkland Lake

Kirkland-Lake, Ont., 22 (C.P.) — La grève dans huit des mines d'or de la région de Kirkland-Lake, Ont., est entrée aujourd'hui dans sa quatrième journée. Le calme continue parmi les grévistes mais il n'y a encore à l'horizon aucun projet de nouvelles négociations permettant d'espérer la reprise du travail.

Chronique de l'automobile

Henry Ford

L'homme d'hier, d'aujourd'hui et de demain — Son oeuvre — Exemple pour nous

Ceux qui ont lu les nombreux ouvrages concernant la vie et l'oeuvre de Henry Ford n'apprendront rien de nouveau dans cet article; mais nous avons raison de croire que plus nombreux sont ceux qui ne connaissent ce magnat de l'automobile que par la voiture qui porte son nom. En effet, que ce soit dans les pays les plus éloignés de la civilisation, tout comme dans les grandes villes, la voiture Ford est connue et seules, nous pouvons dire, quelques peuplades en ignorent encore l'existence.

Plusieurs grands financiers modernes ont débuté dans leur commerce avec de nombreux atouts dans leurs mains; et leur succès en affaire est dû en grande partie à leur habileté à jouer ces atouts. Le cas de Henry Ford, l'exemple par excellence du *self made man*, est différent. Voyons ensemble quelles ont été et quelles sont encore les raisons de ses succès.

Henry Ford est né à Dearborn dans l'État de Michigan aux Etats-Unis, en 1863. C'est encore aujourd'hui à l'âge de 79 ans un homme des plus actifs. Son père était un modeste agriculteur et lui fit donner le simple enseignement de l'école primaire; le goût pour la mécanique lui était inné et, en 1875, la vue d'une locomotive à vapeur l'enthousiasma et détermina sa vocation. A l'âge de dix-sept ans et au regret de son père, qui aurait préféré en faire un agriculteur, il débuta à titre d'apprenti à l'atelier de machines à l'usine Drydoch. Le délai réglementaire pour cet apprentissage était de trois ans, mais bien avant qu'il fût expiré, Henry Ford était qualifié mécanicien. Le travail, pour cet homme, fut bien plus un agrément qu'un labeur. Et pendant ces années il employait ses soirées à des travaux de réparation chez un bijoutier. Un jour même il pensa pouvoir fabriquer une montre pour 80.30, mais sachant qu'alors les montres n'étaient pas d'usage universel et que, de ce fait, la demande en serait restreinte, il renonça à s'établir horloger. Dès son jeune âge, sur la terre paternelle, Ford avait constaté les difficultés que rencontrait le cultivateur pour l'exécution du labourage et des nombreux travaux de la ferme; aussi la construction d'un véhicule à vapeur léger et peu coûteux d'achat et d'entretien le préoccupait. A ce moment-là, c'est-à-dire en 1879, Ford travaillait avec un représentant local de la société *Westinghouse* de Schenectady, en qualité de spécialiste pour la réparation de machines à vapeur, dont on se servait tantôt comme tracteurs, tantôt comme source d'énergie pour le fonctionnement de certains instruments de la ferme. A cause de l'expérience acquise avec cette compagnie, il lui fut assez facile de construire un tracteur à vapeur. L'exécution de ce travail eut lieu sur la ferme de son père dans un atelier bien outillé, grâce à ses économies personnelles; et c'est durant cette période que lui vint la pensée de faire une machine routière. Il ne voulut cependant pas mettre immédiatement à exécution cette dernière idée, car pour lui la chose la plus pressée était d'améliorer les conditions de travail sur la ferme. Le public, à ce moment-là, semblait plus intéressé par la routière que par une machine aux travaux agricoles. C'est pourquoi il abandonna bientôt l'idée première, c'est-à-dire la construction de machines à l'usage des fermiers.

La première voiture que construisit Henry Ford était mue par la vapeur et donna satisfaction tant au point de vue force qu'au point de vue souplesse. Elle présentait cependant un très grand danger; car pour obtenir l'énergie nécessaire et diminuer le poids et la grosseur de la chaudière, il fallait que celle-ci travaillât à haute pression. Le danger d'une telle construction étant trop considérable, la pesanteur de la chaudière dut être augmentée au détriment du rendement. Après deux années de recherches, Ford mit au rancart l'idée de construire une voiture routière à vapeur, ne pouvant pas éliminer les inconvénients de la vapeur pour les voitures légères. Il travailla une année seulement pour la société *Westinghouse* et quitta cette organisation, préférant faire différentes expériences lui-même pour la construction d'un véhicule routier à la fois léger et résistant.

* * *

Ford employait soigneusement tous ses moments de liberté à perfectionner son idée d'une voiture légère et peu coûteuse. C'est en lisant une revue scientifique anglaise qu'il apprit l'existence de la machine Otto, machine fonctionnant au gaz d'éclairage. Cette nouvelle invention présentait cependant deux graves inconvénients; le premier, c'était la nécessité de l'emploi d'un volant très lourd pour le fonctionnement régulier du piston dans l'unique cylindre de ce moteur; le second, c'était la difficulté de l'emmagasinage et du transport de ce gaz d'éclairage sur la route. Le moteur à vapeur à cette époque semblait être le seul qui pût être amélioré et les différentes études sur les possibilités de remplacer le gaz d'éclairage par un gaz dû à la vaporisation de l'essence, furent reçues sans enthousiasme. Depuis qu'il avait abandonné l'idée d'employer la vapeur comme force motrice pour son petit véhicule, Ford cherchait une nouvelle source d'énergie. Et c'est pourquoi ces études sur le gaz provenant de la vaporisation de l'essence l'intéressèrent particulièrement. En 1885, une compagnie de Détroit lui demanda de réparer une machine Otto et, bien qu'il n'eût jamais vu cette machine avant, il entreprit cette réparation.

Ce travail lui fournit l'occasion d'étudier soigneusement la construction de ce moteur Otto fonctionnant à quatre temps, tout comme fonctionnent les moteurs de nos voitures modernes. Il sut profiter de cet avantage puisque deux ans plus tard, en 1887, il construisait un moteur de petite dimension mais semblable au moteur Otto. Ce travail fut, en somme, son début dans la construction des moteurs à combustion interne.

Henry Ford demeurait alors sur la terre paternelle et le brave cultivateur qu'était son père ne comprenait pas beaucoup les goûts de son fils. Afin de lui faire abandonner ses idées, il lui offrit une terre bien boisée de 40 arpents. Le jeune homme désirant se marier et ayant beaucoup plus d'ambition que d'argent accepta cette offre. Son goût pour la mécanique cependant ne pouvait pas disparaître aussi rapidement que son père l'eût souhaité, car déjà il en connaissait trop les avantages. Pour faciliter son nouveau travail, il mit donc à profit ses connaissances en mécanique en construisant une scierie mécanique à vapeur et aussi une *locomobile*, machine à vapeur qui pouvait être utilisée pour faciliter certains travaux particuliers sur la ferme. Sa vie conjugale débuta dans une maison de trente pieds carrés, consistant en un seul rez-de-chaussée. Son atelier y fut annexé. Et lorsqu'il n'était pas occupé à abattre des arbres, il travaillait dans celui-ci.

Comme nous l'avons vu précédemment, un moteur du type Otto, à cause de son poids et de son carburant, n'était pas pratique pour une petite voiture de tourisme. Et c'est pourquoi en 1890, contournant ces difficultés, Ford construisait un moteur à deux cylindres avec carburant provenant de la vaporisation de l'essence. Sa première idée fût d'installer ce moteur sur une bicyclette, mais voyant bientôt que ce moteur lui-même, le réservoir à essence et les différentes commandes, seraient trop lourds pour celle-ci, il l'abandonna. Cela se passait comme nous l'avons déjà dit en 1890 et la terre que son père lui avait donnée était maintenant déboisée, c'est pourquoi il fut tout heureux d'accepter un emploi d'ingénieur mécanicien à la société d'électricité *Edison*.

Ses appointements étaient de 845.00 par mois, ce qui représentait une somme plus considérable que celle rapportée mensuellement par son travail sur la ferme. Il partit donc pour Détroit où il alla demeurer; bien entendu, le contenu de son atelier le suivit et fut installé dans un petit bâtiment en brique situé en arrière de sa maison. Comme il fit d'abord partie de l'équipe de nuit, il eut peu de temps à disposer pour ses essais dans ce nouvel atelier; mais un peu plus tard, travaillant le jour, il put chaque soir et durant la nuit du samedi, continuer ses recherches. Encouragé par sa femme, il ne devait jamais perdre courage malgré les difficultés sans nombre qu'il rencontrait; et comme il aime à le déclarer, cet encouragement lui fut un secours des plus précieux.

* * *

A cette époque, tout comme aujourd'hui, la concurrence existait car Ford n'était pas le seul à rechercher la construction d'une voiture sans chevaux. Chacun travaillait dans le plus grand secret et le jeune Américain savait que pour réussir, il lui fallait produire vite et bien. Les deux plus grands problèmes qu'il eut d'abord à résoudre furent l'invention d'un système d'allumage et la diminution du poids du moteur, de ses organes, et de la voiture. L'expérience acquise dans la fabrication des tracteurs à vapeur l'aida dans la construction de la transmission, de la direction et de la voiture en général. Au printemps de l'année 1893 cette voiture sans chevaux ressemblant à un *buggy*, donna enfin sur la route des résultats satisfaisants. Son moteur consistait en deux cylindres de deux pouces et demi d'alisage *(bore)* et de six pouces de course *(stroke)* et ces cylindres étaient placés horizontalement, côte à côte, sous l'essieu arrière de la voiture. Le tuyau d'échappement provenait d'une machine à vapeur qu'il avait achetée et le moteur développait une puissance d'environ quatre chevaux. La force de ce moteur était transmise à l'arbre de transmission par une courroie et de cet arbre à la roue arrière par une chaîne.

Le siège pour deux personnes, reposait sur des montants et l'ensemble de la voiture était suspendu sur des ressorts elliptiques. La force motrice pouvait être transmise par deux vitesses, le maximum obtenu en première était de dix milles à l'heure et en seconde de vingt milles à l'heure. Pour faire ce changement il fallait diriger un levier placé devant le siège de la voiture, soit en avant pour la grande vitesse, soit en arrière pour la petite et lorsque ce levier était droit, le moteur tournait à vide. La mise en marche du moteur se faisait, bien entendu, à la main au moyen d'une manivelle et l'arrêt de la voiture s'obtenait par un frein à pédale, le levier de vitesse devant être dans une position verticale. La marche arrière de cette "voiture sans chevaux n'existait pas, et l'on contrôlait la vitesse du véhicule par la manette de l'admission des gaz. Les pièces métalliques du châssis, le siège, les ressorts, et les roues caoutchoutées de bicyclette, d'une hauteur de 28 pouces, durent être achetés. Le volant *(flywheel)* fut coulé par Ford lui-même et il dut aussi fabriquer les parties délicates du mécanisme. Un engrenage compensateur (différentiel) dut être ajouté pour permettre les virages. Le réservoir à essence, d'une capacité de trois gallons, était placé sous le siège et l'alimentation du moteur se faisait par un tuyau et un mélangeur. L'étincelle électrique fournissait l'allumage. Le moteur était censé se refroidir à l'air, mais ce système ne donna pas satisfaction plus d'une heure de marche; c'est pourquoi l'inventeur dut ajouter une chemise d'eau autour des cylindre. Cette chemise d'eau était reliée par un tuyau à un réservoir disposé à l'arrière de la voiture au-dessus du niveau des cylindres.

Ford avait fixé à l'avance les principales caractéristiques de sa voiture sans chevaux et avait soigneusement étudié chaque détail avant d'en commencer la construction. Les plus grandes difficultés qu'il rencontra furent le manque de métaux convenables et le manque d'outils. Le peu de temps et d'argent dont il voulait disposer l'empêcha de fabriquer un véhicule aussi bon qu'il l'eût souhaité. Cette invention, cependant, fut considérée à juste titre comme un très grand succès

(à suivre)

Raymond HURTUBISE

LEXIQUE

Aluminum, ribbed — aluminium strié.
Aluminum, rolled — aluminium laminé.
Aluminum, sheet — plaque ou feuille d'aluminium.
Aluminum, strip — aluminium en bande.
Aluminum, structural shape of — profil d'aluminium.
Amalgam solution — bain d'amalgamation.
Amber (yellow amber) — ambre (m); succin.
Amber light — feu jaune ambré (couleur de l'un des trois feux dirigeant la circulation dans les rues de Montréal.)
Ammeter — ampèremètre (m).
Ammeter case and bracket — boîtier (m) et support (m) d'ampèremètre.
Ammeter clip — fiche (f) d'ampèremètre.
Ammeter, coil-testing — ampèremètre pour essayer les bobines.
Ammeter, dashboard — ampèremètre pour planche de bord.
Ammeter, dashboard, flush-type, with narrow flange — ampèremètre avec collerette pour encastrer dans la planche de bord.
Ammeter (dial) stop — ergot (m) d'arrêt de cadran d'ampèremètre.

L'ASPIRIN coûte maintenant moins de 1c le comprimé.

Flacon-aubaine offert par les pharmaciens du Dominion ! Soulagement presque immédiat des douleurs rhumatismales, du mal de tête, de la névralgie.

100 comprimés: 98c



Tous les pharmaciens du pays offrent aujourd'hui, à moins de 1c le comprimé, un sédatif reconnu comme ultra-rapide et sûr — l'Aspirin. Songez-y bien . . . l'Aspirin commence à agir presque instantanément, et son prix est maintenant si raisonnable que n'importe qui a les moyens de se procurer ce soulagement. Des heures de bien-être pour quelques sous ! Achetez sans tarder le flacon "économique" à la pharmacie . . . 100 comprimés : 98c seulement. C'est une occasion sans précédent.

ATTENTION :
Exigez la marque Aspirin

"Aspirin" est la marque de commerce de la Cie Bayer, Ltée. Fabrication canadienne.
Si chaque comprimé ne porte pas le nom BAYER en forme de croix, ce n'est pas de l'Aspirin. N'en croyez que vos yeux.

BAYER

L'Oeuvre de la Soupe et la radio

La vente de charité au profit de l'Œuvre de la Soupe aura lieu cette année encore dans la grande salle de la Bibliothèque Saint-Sulpice, 1700, rue Saint-Denis, les 24, 25 et 26 novembre, en matinée et en soirée.

Cette fête au bénéfice des pauvres est placée sous le vocable: "Les Ailes et les Ondes". Les artistes de la radio feront les frais du programme d'amusement dans la soirée, ainsi nous aurons le plaisir d'entendre le premier soir la populaire Sita Riddez; un jolie sketch de M. Robert Choquette: "Une répétition de la Pension Velder" — personnages: Mme Velder, Lumina, M. et Mme J.-B. Latour. Mlle Camille Bernard nous réserve aussi des surprises avec ses chansons de genre. Pour la deuxième soirée, nous plaçons le nom si connu de Jovette Bernier qui, elle aussi, prépare quelque chose de très intéressant, ainsi que M. José de Laquerrière avec son "coeur". La troisième soirée: "Nazaire et Barnabé" dans un sketch. Mlle Simonne Quesnel, chanteuse, accompagnée au piano par M. Pierre Bédard.

Chaque comptoir de vente porte un titre le mettant sous la protection d'un programme de radio.

IIIe Centenaire de Montréal

Montréal Missionnaire

Une exposition nouveau genre. Celle que la Ligue missionnaire des étudiants, patronnée en cela par le Comité missionnaire des fêtes du IIIe centenaire, organise du 3 au 8 décembre, en la salle paroissiale de l'Immaculée-Conception.

LE THEME GENERAL —

Le rayonnement missionnaire de Montréal. — Une série de maquettes pour reconstituer Ville-Marie missionnaire. Une série de grandes toiles pour illustrer les principales dates de l'histoire missionnaire de Montréal. Une exhibition des meilleurs travaux d'un concours interscolaire. Une salle de lecture. Une jungle missionnaire. Et nombre de kiosques missionnaires attrayants.

DES MAQUETTES. —

Un travail scientifique. L'on reproduit, à l'échelle, la topographie de l'île de Montréal, en indiquant les centres d'intérêt missionnaires. Un travail artistique. La réalisation est due au gracieux concours des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts et de son distingué directeur, M. Charles Maillard.

D'autres détails suivront ce communiqué. L'Exposition durera du 3 au 8 décembre. Entrée 10 sous. Salle paroissiale de l'Immaculée-Conception, 1963, rue Rachel est, Montréal. (Comm.)

A la mémoire de Louis-Philippe Hébert

Une inscription marquera la place natale du sculpteur: Sainte-Sophie de Halifax, comté de Mégantic

Au mois de juin prochain, la Commission des sites et des monuments historiques du Canada, dédiera une inscription à la mémoire de Louis-Philippe Hébert, artiste-sculpteur, à Sainte-Sophie d'Halifax, dans le comté de Mégantic. Le délégué de la Commission à cette dédicace sera M. le juge Edouard Fabre-Surveyer, représentant de la province de Québec dans cet organisme du gouvernement canadien.

Louis-Philippe Hébert est le père de deux autres artistes: Adrien et Henri Hébert, respectivement sculpteur et dessinateur. Il s'était formé dans l'atelier de Napoléon Bourassa, père de l'ancien directeur du *Devoir*, M. Henri Bourassa.

Le 12 avril 1940 a paru sous le pseudonyme de *Valdic* un article biographique sur Louis-Philippe Hébert, que voici:

"Louis-Philippe Hébert naquit à Sainte-Sophie de Halifax, comté de Mégantic, le 27 janvier 1850; il était le fils de Théophile Hébert et de Julie Bourgeois, tous deux de descendance acadienne.

"Dès sa plus tendre enfance, Hébert sentit naître en lui sa vocation de sculpteur. Il préférait la solitude aux leçons de grammaire et aux jeux de l'enfance et s'il s'échappait de l'école, on le voyait errer dans les bois et les montagnes avoisinantes de son village. Là, avec un couteau, il s'efforçait de sculpter dans le bois, les formes que son imagination lui suggérait. Il commença ses études artistiques avec Napoléon Bourassa, à Montréal. Il était à l'atelier de ce peintre et sculpteur lorsque l'on fit appel aux Canadiens pour la défense de Pie IX. Il avait alors 19 ans. Il se joignit aux Zouaves et partit pour Rome. C'est au cours de ce voyage, en visitant les musées, qu'il sentit davantage son goût pour la sculpture. Revenu au Canada, avec les Zouaves, il se fixa à Montréal et se livra à la sculpture.

"L.-P. Hébert épousa en 1879 Marie Roy, fille de Thomas Roy, de Montréal. Hébert était doué d'une puissance créatrice prodigieuse. Il a puisé dans l'histoire du Canada la plupart de ses inspirations. Il devint le plus remarquable sculpteur et architecte de monuments de son temps au Canada.

"Parmi ses monuments on remarque: les monuments Maisonneuve, Jeanne Mance, et Mgr Bourget, à Montréal, deux statues de Salaberry, le comte de Frontenac, dont on a adopté la figure comme portrait de ce personnage, Madeleine de Verchères, etc, etc.

"L.-P. Hébert fit partie depuis 1883, de l'Académie royale canadienne. Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur de France, en 1901, et compagnon de l'Ordre très distingué de Saint-Michel et de Saint-Georges, en 1903.

"L.-P. Hébert est décédé à Westmount, Montréal, le 13 juin 1917. Ses deux fils, Henri et Adrien, sont, le premier sculpteur, et le second, artiste-dessinateur. (Ils poursuivent leur travail dans l'atelier même de Napoléon Bourassa)."

Assemblées de l'A. P. C. V.

Section Mont-Royal. — Assemblée régulière samedi soir, le 22 novembre, à 8 h. 15, au salon de la Palestre nationale, 840, rue Cherrier, Montréal.

Au programme: cours de vente donné sur "La connaissance du crédit", par M. P.-R. Charuest, membre de la section Mont-Royal.

Section Crémazie. — Assemblée régulière, samedi soir le 22 novembre, à 8 h. 15, à la salle de bibliothèque de la paroisse Saint-Alphonse d'Youville, rue Saint-Gérard, Montréal.

Au programme: causerie donnée par un membre de la section Crémazie, sur un sujet intéressant les vendeurs.

Section Mercier. — Assemblée régulière ce soir, à 8 h. 30, dans une salle attenante à l'église Saint-Denis, rue Berri, près Laurier, Montréal.

Cordiale invitation aux voyageurs de commerce, aux agents d'assurances et aux vendeurs en général.

L'A. P. C. V. DU CANADA

La plus grande crise de l'Australie

Canberra, 22 (A.P.) — Le ministre de l'armée, M. Francis Forde, a déclaré que l'Australie traverse la grande crise de son histoire. Il a parlé du danger qui se profile à l'horizon au nord, tout près du pays, de la menace d'une crise locale qui serait la pire que l'Australie eût jamais connue si elle se réalisait.

"Notre attitude vis-à-vis de la situation dangereuse dans le Pacifique est bien connue, dit-il, et ce ne sera jamais nous qui commencerons une guerre dans le Pacifique ou ailleurs. Si cependant nous sommes entraînés dans la guerre contre notre volonté, nous nous défendrons de toutes nos forces".

"La Revue du Barreau"

SOMMAIRE D'OCTOBRE

Anachronismes juridiques, (art. 1301-1265 C. C.) Louis Morin; Pension alimentaire, Jean-Pierre Houle; Bibliographie, Louis-Philippe Gagnon; Interprétation des lois, Louis Morin; Jeune barreau et le système des appels, I.-J. Deslauriers; Tribunaux d'appel, Antonio Perrault; Nos disparus, Jean-Jacques Lefebvre, Louis-Philippe Gagnon.

La "Wartime Merchant Shipping Limited"

Nominations

Ottawa, 21 — M. Howe, ministre des Munitions et approvisionnements, a annoncé aujourd'hui la nomination des officiers et fonctionnaires suivants de la *Wartime Merchant Shipping Limited*, compagnie de la couronne, qui construit 153 cargos:

On a nommé dans le bureau de direction, le lieutenant-colonel A. H. Cowie, M.C., de Montréal. Lui et M. Austin C. Taylor, de Vancouver, C.B., ont été élus vice-présidents de la compagnie.

Comme gérant général on a nommé M. R. E. Heartz, autrefois chef ingénieur adjoint de la *Shawinigan Engineering Company*; M. G. O. Vogan, autrefois ingénieur en chef de la Commission des eaux courantes de Québec, a été nommé directeur de la production; M. George S. Burrows, autrefois gérant de succursale à la *United Steel Corporation*, devient gérant du bureau à Vancouver, où il succède à M. J. O. O'Halloran, rappelé à son poste d'ingénieur en chef de l'*Anglo-Canadian Pulp and Paper Mills Limited*.

Le lieutenant-colonel Cowie est gérant de la *Dominion Bridge Company*, division de l'est, et travaille pour cette compagnie depuis 1910. Il s'est distingué au cours de la dernière guerre.

S'enrôlant en septembre 1914, il a mérité, en 1917, la croix de guerre avec barre.

M. Taylor est un homme d'affaires bien connu de la côte du Pacifique. Au cours de la dernière guerre, l'*Imperial Munitions Board* a eu recours à ses services. Il est président de la Bralorne Mines et de la Home Oil Distributors.

Magazines, revues et journaux indésirables

La section Notre-Dame de Grâce de la Société Saint-Jean-Baptiste a adopté la résolution suivante:

"Attendu qu'un flot grandissant de revues, magazines et journaux indésirables inondent notre province et ce au détriment de la morale et de la jeunesse...

"Attendu que nos gouvernements ne semblent pas prendre de mesure sévère à ce sujet

"Il est proposé par M. J.-Alfred Huot

"Secondé par M. Joseph Boutin,

qu'une campagne soit immédiatement commencée dans nos journaux et plus spécialement par notre société, dans le but de faire proscrire par les membres cette littérature dans les foyers, et la remplacer par des lectures saines."

L'Amicale des anciens de l'école Plessis

L'amicale des anciens élèves de l'école Plessis se réunira en assemblée générale lundi prochain, pour élire les officiers qui formeront le prochain conseil de l'amicale au cours de 1942. Un rapport des activités de cet organisme pendant l'année qui vient de s'écouler, sera présenté par M. Napoléon Morency, président actuel.

Cette assemblée, avec laquelle coïncidera le concert-boucane annuel, débutera vers 8 h. 30 du soir, à l'école Plessis, entré 2040 rue Maisonneuve. Il y aura projection des vues filmées lors du congrès de la Fédération des amicales des anciens élèves des F. E. C. à Québec en juin dernier.

"Regards"

SOMMAIRE DE NOVEMBRE

La Direction: "Regards" votre revue; Gabriel-M. Lussier, O.P.: De la chair à l'esprit; Damase Potvin: Les visages de l'Histoire; Réal Benoît: L'Empereur de Chine (conte); Jean Vallerand: Le Théâtre et la Musique; Résultat du "Concours de Regards".

Chroniques:—

Littérature: René Garneau; Beaux-Arts: Jean-Paul Lemieux; Sciences: Paul-Antoine Giguère; Théâtre: Judith Jasmin; Revue des livres: Willie Chevalier, André Giroux.

Prix: 25 sous. Case postale 212, Québec.

LUNDI: Le "Devoir" commencera lundi la publication d'un nouveau feuilleton.

PLateau 1122 LAUZON 4001 BERRI



Drive yourself

25IÈME Vente Anniversaire

DURANT NOVEMBRE

DIX ÉTAGES DE MEUBLES AUX PLUS BAS PRIX EN VILLE

TERMES FACILES

Venez nous consulter sur nos quatre nouveaux modes d'achat.



Plus de 150 aubaines spéciales non annoncées dans les journaux. Venez dès aujourd'hui à notre magasin profiter du premier choix.

J. Donat Langelier LIMITEE

Maison 100% canadienne de chez nous

510 EST, RUE STE-CATHERINE entre S.-Denis et S.-Hubert

Trois siècles de Vie et d'Oeuvres sulpiciennes

St-Sulpice et la fondation de Ville-Marie

A l'illustre Compagnie notre ville doit l'armature religieuse et civile qui a assuré son existence — La "folle entreprise" de la Dauversière, d'Olier et de leurs nobles associés se révèle la plus sage et la plus prévoyante des oeuvres

par Marie-Claire Daveluy

Rarement deux fondations contemporaines furent, à leurs origines, baignées d'un tel mysticisme élevé, empreint d'un caractère aussi achevé, si on considère les moyens adoptés, les buts atteints, si profondément marqués du sceau de la contradiction, comme toutes les oeuvres que Dieu bénit.

Aussi bien, le rayonnement spirituel des fondateurs atteignait, éclairait, animait tout. Quel apôtre que Jean-Jacques Olier, si l'on songe aux commencements de Saint-Sulpice; et, si l'on se souvient des débuts de Ville-Marie, quel admirable ouvrier évangélique que Jérôme Le Royer de la Dauversière, auquel vint très tôt se joindre Jean-Jacques Olier lui-même. Chaque geste créateur, chaque élan décisif qui affermissaient les oeuvres nouvelles se revêtaient de la force morale de chacun d'eux, de la ferveur de leurs prières, de la féconde beauté de leurs sacrifices.

Aujourd'hui, nul ne conteste, croyons-nous, à Jérôme Le Royer de la Dauversière la place prépondérante, le rang suprême dans l'oeuvre de la fondation de Montréal. Et c'est précisément le fondateur de Saint-Sulpice, ce premier collaborateur et donateur, aux heures où l'entreprise de Ville-Marie posait ses assises, qui en a rendu le plus clair et le plus authentique des témoignages: "Etant instruit, écrivait-il en 1642, dans ses *Mémoires autographes*, des biens qui se font en Canada, pays habité par des peuples gentils, et *me trouvant lié de société comme miraculeuse à celui à qui Notre-Seigneur a inspiré le mouvement et commis l'entreprise de Ville-Marie*, je me suis toujours senti porté d'aller finir mes jours en ces quartiers avec un zèle continuel d'y mourir pour mon Maître..."

Déclaration de première importance, nous le répétons, en ce qui concerne la reconnaissance, dès 1642, du rôle de premier plan tenu par M. de la Dauversière dans l'établissement de notre ville; mais aussi, aveu qui jette de vives lueurs sur l'action qu'exerce déjà le fondateur de Saint-Sulpice, "lié de société comme miraculeuse, ainsi qu'il le dit lui-même, à celui à qui Notre-Seigneur a inspiré le mouvement et commis l'entreprise"...

Suivons donc pas à pas ce prêtre-fondateur dans sa participation à l'oeuvre du Montréal. Présentons dans un raccourci par ordre chronologique ce que notre ville doit à la Compagnie de Saint-Sulpice dans la personne de son fondateur; puis, dans la suite, plus brièvement, aux Messieurs de Saint-Sulpice pris collectivement. Car ce furent les efforts réunis, longtemps soutenus, toujours surnaturalisés de tous ces artisans durant le premier quart de siècle de fondation de notre ville qui en assurèrent le maintien, l'existence, en un mot. La Dauversière, Olier, les membres de la Société de Notre-Dame de Montréal, Maisonneuve, Jeanne Mance, la Compagnie de Saint-Sulpice, firent de *la folle entreprise* la plus sage et la plus prévoyante des oeuvres. Ville-Marie leur dut, d'abord, son étonnante survie, nonobstant quelles années de détresse et de sanglants holocaustes; puis, peu à peu, cette armature solide, à la fois religieuse et civile, qui en fit très vite une cité importante de la Nouvelle-France.

1636 — Le premier appel

Il est intéressant de noter les similitudes surnaturelles qui enveloppent les premiers appels de Dieu autour de l'établissement de Montréal. L'antériorité des communications spirituelles revient, ici encore, à M. de la Dauversière, à sa vision de La Flèche le 2 février 1630, au jour où l'Eglise célébrait la fête de la Purification de Marie. Date mariale qui va devenir, dorénavant, l'occasion de grâces privilégiées, ou encore, d'avertissements donnant le branle aux volontés des fondateurs.

Ainsi, c'est le 2 février 1636 que M. Olier entend résonner dans son coeur, pour la première fois, une invitation aux lointains apostolats, présage de sa vocation canadienne: "Lumen ad revelationem gentium!" Ces paroles du psaume que l'Eglise chante et propose à la méditation des fidèles, en la fête de la Purification, se rythmèrent de façon obsédante dans l'âme du jeune prêtre de vingt-huit ans. Pourtant, en ce moment, on lui offrait, non une mission dans des pays infidèles, mais un siège épiscopal, celui de Langres, à la demande du titulaire lui-même, Mgr Sébastien Zamet. Le bon M. Vincent, ce premier directeur du jeune abbé de Pébrac, se montrait fort aise et encourageait le projet. Installer de pieux et doctes évêques dans chaque diocèse de France lui tenait au coeur. "Lumen ad revelationem gentium", être une lumière qui éclaire les gentils, reprenait avec suavité la voix intérieure. Doucement, Jean-Jacques Olier répliquait: "Mais ce diocèse dont on me parle n'est pourtant pas situé chez les gentils" ... Seigneur, illuminez l'entendement de votre serviteur.

Bientôt, le sens des paroles liturgiques commença de se préciser. L'état de perplexité et d'obscurité devint moins pénible. M. Olier entrevit la volonté de Dieu. Son directeur, le Père de Condren, deuxième général de l'Oratoire, lui enjoignit tout d'abord de refuser l'épiscopat. Dieu avait d'autres vues sur lui. Ce qui, au fond, étonna peu M. Olier. Il se souvenait. Deux ans auparavant, à Langeac, une moniale au mysticisme transcendant, la Vénérable Mère Agnès de Jésus, dominicaine, avait soulevé un peu le voile de l'avenir autour des volontés divines, et cela avec quels mots directs et bouleversants. "Dieu vous destine à jeter les fondements des séminaires de ce royaume", avait prononcé avec assurance la religieuse, en s'adressant à M. Olier. Mon Dieu! A quelle tâche considérable ne voulait-on pas l'employer, lui, jeune missionnaire inexpérimenté, qui travaillait, non sans crainte, à ranimer le sens chrétien dans les pauvres campagnes de France. Quelle confusion il ressentait chaque fois que le souvenir de la visite au couvent de Langeac se présentait à sa mémoire.

Et voici qu'en cette année 1636, la prédiction de la moniale se répétait sous une autre forme. Car, outre le psaume au verset impératif, une vision préoccupait son âme. Elle lui révélait bien l'existence d'une double vocation, française et extérieure à la France. Une image symbolique envahissait son esprit, et, chaque fois, s'y fixait avec netteté. Il apercevait "un pilier sur lequel venaient se joindre deux églises, dont l'une était vieille et ancienne et l'autre nouvelle".

Il en écrivit lui-même là-dessus: "Je me voyais comme une pierre fondamentale sur laquelle deux arcades ou deux églises venaient se poser, et... je recevais dans mon sein un grand nombre de personnes qui, après, en sortaient tout enflammées pour le service de Dieu et portaient son Saint Nom dans le monde".

Derechef, cependant, le "Lumen ad revelationem gentium" le pénétrait de sa musicalité. La pensée lui vint soudain que l'évangélisation du Canada, dont on parlait avec tant de feu autour de lui, répondrait peut-être à ce commandement intérieur persistant. Il devait se rendre dans ces contrées lointaines, si bien peuplées d'infidèles. N'était-ce pas là "l'Eglise nouvelle" qui lui était apparue dans sa vision? Elle requérait ses services. Bientôt, l'idée de son départ se mua en un désir brûlant. Il en parla avec instances à son directeur, à cet admirable Charles de Condren, lumière de toutes les belles âmes de son époque. Mais la science du discernement des esprits et le vouloir silencieux du grand oratorien savaient contenir, modérer, tout autant qu'éclairer,

(suite à la page 8)



En l'église Notre-Dame de Paris, M. Olier, ayant à ses côtés M. de la Dauversière, et autour d'eux leurs associés de la Compagnie de Montréal, consacre Ville-Marie à la Sainte-Vierge.

(D'après un tableau de Delfosse)

Jean-Jacques Olier

Formateur du clergé — Fondateur — Ecrivain — Apôtre

"Ville-Marie-Montréal ne saura jamais ce qu'elle lui doit"
par Mgr Paul-Emile Léger

Les fêtes du IIIe Centenaire de la fondation de Montréal devaient nécessairement rappeler le souvenir de Monsieur Olier. Comme nous le dit en effet son historien M. Faillon, c'est lui qui "conçut le dessein de bâtir, dans l'île de Montréal, une ville qui serait tout à la fois le siège des missions, une barrière aux incursions des sauvages et le centre du commerce pour les peuples voisins; elle serait consacrée à la très Sainte Vierge, et appelée pour cela Ville-Marie".

Remarquons, dès maintenant, chez M. Olier, ce mélange de réalisme pratique et de haut mysticisme: ce fief de Marie sera tout à la fois un rayonnement spirituel par le travail des ouvriers apostoliques, un comptoir commercial où les peuples voisins viendront faire leurs échanges, et enfin un donjon inexpugnable où viendront se briser les hordes des Iroquois. Nous aurons à signaler souvent ce solide équilibre qui est un des aspects saillants de la physionomie morale du fondateur de Saint-Sulpice. Nous n'avons pas à raconter, ici, la rencontre providentielle, pour ne pas dire miraculeuse, de M. Olier avec M. le Royer de la Dauversière, et le résultat, plus merveilleux encore, de leur action. Comme l'écrivait le Père Vimont, jésuite, à son Provincial de France: "Un grand homme de bien (M. Olier), n'ayant jamais vu le Canada que devant Dieu, se sentit fortement inspiré d'y travailler pour sa gloire. Ayant fait rencontre d'une personne de même coeur (M. de la Dauversière) ils envoyèrent... (la lettre donne ici des détails sur les expéditions faites par la Cie de Montréal). Cette entreprise paraîtrait autant téméraire qu'elle est sainte et hardie, si elle n'avait pas pour base la puissance de Celui qui ne manque jamais à ceux qui n'entreprennent rien qu'au branle de ses volontés..."

Mais au même moment où M. Olier songeait ainsi à l'établissement d'une colonie consacrée à la gloire du Seigneur et de sa très Sainte Mère, il mettait à exécution un autre projet: "Celui de former en communauté les prêtres de la Cure de Saint-Sulpice dont il avait pris possession au moins d'août 1642".

"C'est le propre des grands coeurs, dit Lacordaire, de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent et de s'y consacrer". Monsieur Olier fut certainement "un grand coeur". La nature l'en avait doté. La grâce dilata cette nature riche et sensible, et ne soyons plus surpris de voir ce prêtre accomplir en une dizaine d'années des oeuvres gigantesques dont nous sommes encore les témoins émerveillés: Ville-Marie est devenue la métropole d'un nouveau monde; la petite communauté de prêtres groupés autour de M. Olier s'appelle encore la "petite Compagnie" de Saint-Sulpice, mais, qui pourrait dire tout ce que le clergé du monde entier lui doit! Enfin, après trois cents ans, la paroisse Saint-Sulpice de Paris conserve toujours ce cachet de solide piété que lui donna son curé, et qui en fait un foyer rayonnant de vie chrétienne.

Ce IIIe Centenaire, que les Messieurs de Saint-Sulpice de Montréal vont célébrer par un Triduum de fêtes religieuses les 21, 22 et 23 novembre, a donc une signification plus ample que le troisième centenaire de la fondation de Montréal. Il enveloppe dans un souvenir ému et reconnaissant toute l'oeuvre de Monsieur Olier. Des voix autorisées glorifieront dignement les mérites de ce "bon et fidèle serviteur" du Seigneur. On m'a demandé d'écrire ces quelques lignes sur la personne du fondateur. J'ai essayé d'y mettre l'admiration que j'ai toujours éprouvée pour l'oeuvre que ce saint prêtre nous a laissée, et la piété d'un coeur qui demeure "filialement" attaché à son esprit.

I

L'Homme et les Préparations providentielles

"Oui, ton amour pour nous est grand
"Comme celui du feu pour la bûche [quand il prend.

Ces vers claudéliens expriment une immense réalité. De même que le feu s'attaque à la bûche pour détruire en elle toute cette sève qui l'empêche de flamber, ainsi l'amour de Dieu doit calciner en nous la verdeur d'une nature trop "charnelle". Celui qui dira plus tard: "C'est que d'un côté le S. Esprit, qui est en nous, nous porte au mépris, à la pauvreté, aux souffrances, et de l'autre, notre chair désire l'honneur, le plaisir, les richesses", (Catéchisme chrétien) oui, celui qui reprendra ce thème sous toutes ses formes devait vivre d'une manière, pour ainsi dire, "expérimentale" ce travail de la grâce au plus intime de sa nature. Il devait assister à ce "combat stupéfiant que la mort et la vie ont engagé — Mors et vita duello conflixere mirando", afin de pouvoir écrire dans son beau livre de "La Vie et des Vertus chrétiennes: "La mort doit toujours précéder la vie. Et cette mort n'est autre chose que la ruine entière de tout nous-mêmes, afin que, tout ce qu'il y a d'opposé à Dieu en nous étant détruit, son Esprit s'y établisse dans la pureté et dans la sainteté de ses voies. *C'est donc par la mort qu'il faut entrer dans la vie chrétienne.*"

Jean-Jacques Olier nait le 20 septembre 1608 — deux ans après le grand Corneille — à Paris dans un bel hôtel de la rue du Roi-de-Sicile. On comprend aisément que dans un tel milieu, *"la superbe"* ait poussé des racines profondes. Sa famille appartenait, depuis quelque cinquante ans, à la noblesse de robe. En 1612 son père est nommé intendant de justice à Lyon, charge qu'il occupera pendant sept ans, avec intelligence et fermeté sachant à l'occasion rappeler que "Dieu l'avait fait naître de maison", mettre en conséquence "chacun à sa place et se maintenir lui-même à la sienne". Jean-Jacques n'aura pas cette raideur cassante et nous ne trouverons pas chez lui cette morgue arrogante commune aux grands de l'époque.

Mais son caractère sanguin et très vif causait des appréhensions à ses parents, et si le trait suivant est digne de foi nous comprenons les craintes de sa mère: "Je me souviens, nous dit-il lui-même dans ses Mémoires, qu'étant écolier et me jouant avec un oiseau qui s'échappa et s'envola sur les toits, je sautai après avoir dit mon Angele Dei et fait le signe de la croix, d'une fenêtre du troisième étage sur un toit à quartier et plus élevé que la fenêtre même; ce qui donna une telle frayeur à mon maitre, qui entendit le saut, que je fus traité par lui-même comme je le méritais". Aussi lorsque en décembre 1622 Madame Olier profita du passage de saint François de Sales à Lyon pour lui présenter ses enfants, elle lui fit part de ses anxiétés au sujet de Jean-Jacques: "Le plus jeune n'est point sage, mais dyscole, et tellement déreglé en ses déportements qu'il donne souvent sujet à son père et à moi-même de pester contre lui...". Nous connaissons la réponse du Saint; elle est de ton "salésien": "Madame,il faut pardonner quelque chose à la jeunesse; les humeurs gaies ne sont pas les plus malignes... Soyez consolée, le ciel l'a choisi pour sa gloire et le bien de son Eglise".

Les saints voient plus loin que la courte sagesse du "monde". Si Madame Olier voulait son Jean-Jacques plus sage, c'était pour lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais ses intentions étaient "charnelles". Aussi le jeune abbé profitait largement de cette sollicitude trop humaine de ses parents, et il accumulait les bénéfices et les honneurs, conformément à la coutume déplorable du temps.

Etudiant à la Sorbonne, Monsieur Olier, comme plusieurs de ses compagnons, devint "la proie de la dissipation du quartier latin". La vivacité de son esprit, ses manières nobles et aisées, les agréments de sa personne le font rechercher dans les sociétés. C'est ainsi qu'il se lie d'amitié avec quatre ou cinq étudiants de son rang, avec lesquels il dissipera les revenus de ses bénéfices en folles dépenses.

Seule la grâce divine pourrait émonder ce qu'il y a d'excessif dans cette vivacité juvénile et dans cette turbulence inquiétante. Pour le moment la voix divine est étouffée par la dissipation d'une vie trop mondaine.

Ne soyons pas trop prompts à blâmer notre jeune étourdi. Il sera l'une des dernières victimes d'un régime néfaste que les prescriptions du S. Concile de Trente essayaient de faire disparaître. Si plus tard Monsieur Olier consacra toutes ses forces à l'institution des Séminaires, au point d'user prématurément sa vie au service de l'Eglise, c'est qu'il voulait épargner à la jeunesse cléricale les dangers qu'il avait lui-même rencontrés durant le temps de sa formation.

Dans le creuset de la souffrance

Monsieur Olier possédait une nature droite et loyale; il fut de ceux qui ne "pèchent pas contre la lumière". L'histoire de sa conversion nous le prouve. Le premier trait de lumière pénétra dans son âme un soir de février de l'an 1629, lorsque faisant les cent pas dans les allées de la Foire Saint-Germain, il entend une femme lui dire ainsi qu'à ses compagnons: "Hélas! Messieurs, que vous me donnez de peine! Il y a longtemps que je prie pour votre conversion. J'espère qu'un jour Dieu m'exaucera!" Cette sainte femme dont le nom revient souvent dans les biographies de M. Olier, Marie Rousseau, aura la joie de voir ses désirs réalisés, quand plus tard il sera devenu curé de Saint-Sulpice. Mais l'entière conversion de l'abbé Olier ne tient pas seulement à cette apostrophe sévère. Si la grâce le talonne, il devra cependant passer par le dur creuset de la souffrance avant d'arriver à la pleine lumière Il ne peut pas encore dire ce qu'il écrira plus tard: "J'accepte dès à présent tout l'état crucifiant qu'il vous plaira d'ordonner sur moi dans la vie présente... en l'honneur et en l'union des douleurs qui vous ont mérité ce beau nom d'homme des douleurs..."

Vers l'année 1630 nous trouvons l'abbé Olier à Rome où il est venu pour compléter ses études. Mais voici que tout à coup il est menace de cécité. C'est alors qu'il entreprend un pèlerinage à Lorette où il obtient la guérison des yeux. Mais en même temps aussi il "voit" au plus intime de son âme tout le problème chrétien. Comme le jeune Augustin à Milan, il est saisi puissamment par la grâce divine qui l'arrache à lui-même pour le donner irrévocablement au Christ. Aussi, comme tous ces grands convertis qui ont connu comme d'expérience la faiblesse de l'homme, quand il est loin de Dieu, Monsieur Olier étalera dans ses écrits les plaies de la nature humaine déchue. C'est ce que les historiens de la spiritualité ont appelé son pessimisme augustinien.

Rentré à Paris tout changé, M. Olier va vivre selon "l'homme nouveau" et il va s'attacher à "faire mourir le vieil homme, pour ressusciter en Jésus-Christ, par Jésus-Christ, pour Jésus-Christ. Il va se dépouiller, s'humilier, s'anéantir, victime comme Jésus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. "C'est dans ces saintes dispositions qu'il reçut l'onction sacerdotale le 21 mai 1633. Durant cinq ans, M. Olier travaillera à réaliser ce programme de vie sacerdotale en prêchant des missions dans les provinces les plus reculées de la France, en introduisant de salutaires réformes dans les monastères placés sous sa juridiction, et surtout en collaborant à l'effort gigantesque des Bérulle, des Condren et des Vincent de Paul qui luttaient vers cette époque pour donner au sacerdoce catholique son apostolique splendeur; "Gigantes autem erant super terram".

La grâce, ce n'est pas simplement un souvenir, c'est avant tout une présence, un compagnon sur la route; on ne le reconnait pas encore; mais comme les disciples d'Emmaüs, on se sent le coeur ardent tandis qu'il parle au dedans de nous: son nom est Jésus-Christ; Jésus-Christ d'abord caché peut être, puis manifesté, qui nous appelle, qui nous accompagne, qui nous guide. Mais ces cheminements du Christ dans nos vies ne se font pas sans qu'il en coûte beaucoup à la nature.

Dans les années 1640-1641 l'abbé Olier passa par des peines extraordinaires et des humiliations accablantes dont la description et la nature embarrassent fort les historiens. Les explorations de la médecine contemporaine dans les régions mystérieuses de la psychologie humaine nous permettent de juger ces cas avec plus d'objectivité. L'action de la grâce en nous ne produit pas nécessairement ces "réflexes" et ces "complexes" de nature pathologique qui affectent le système nerveux. Mais les relations intimes du "charnel" et du "spirituel" sont encore inconnues, même de la science, et nous ne pouvons pas juger des repercussions du travail de la grâce sur un organisme désaxé par le péché. Ne nous demandons pas si les tentations terribles par lesquelles M. Olier passera seront cause de sa neurasthénie, ou si ce ne serait pas la neurasthénie commençante qui les aurait fait naître et leur aurait donné une acuité aussi imprévue.

(suite à la page 6)



JEAN-JACQUES OLIER
Fondateur de Saint-Sulpice et co-fondateur de Ville-Marie.
(D'après un bronze au Séminaire de Théologie)

Hommage des Anciens

Vous avez déjà vu ces jardins magnifiques où sont plantées les plus belles fleurs, où sont cultivés les plus beaux fruits et où poussent les plus riches essences; vous avez vu ces jardins, entourés d'une haie mystérieuse que ne peuvent percer les regards des profanes. Ils passent, respirent le parfum de ces fleurs et de ces fruits et marchent à l'ombre de ces beaux arbres; ils passent mais ne voient jamais le jardinier, parce qu'il ne veut pas être connu, *ama nesciri*, il ne compte pas.

C'est ainsi que, dans sa bienheureuse solitude, *beata solitudo*, son seul bonheur, le sulpicien accomplit son oeuvre, oeuvre considérable, religieuse et nationale: Fondation de Montréal, formation d'archevêques, d'évêques, de prêtres et d'hommes publics, créateur de séminaires en France, aux Etats-Unis, au Canada, Collège Canadien à Rome, établissement de petits séminaires, silencieusement, patiemment il poursuit son chemin, observant tous les jours de l'année le règlement, et s'y astreignant avec une régularité d'horloge, pratiquant ce que Pie X appelait "le terrible quotidien".

Ce serait un plaisir bien naturel, un devoir, à l'occasion de ces fêtes, de dire tout haut ce que l'on pense, de proclamer les vertus, le désintéressement de ces hommes éminents, de ces professeurs émérites, de ces savants qui ont passé dans notre vie; oui, pour nous, ce serait un bonheur, mais il ne s'agit pas de nous, et nous savons tous qu'ils n'aiment pas qu'on ouvre la porte du séminaire ou de leurs cellules, qu'ils sont ennemis de la publicité et que leur plus grand tourment serait de les mettre en lumière; cependant, nous ne pouvons pas ne pas dire que leurs actes les suivent, et que l'histoire de notre ville et de notre pays est plus éloquente que tout ce que nous pourrions dire.

L'Association des anciens élèves du Collège de Montréal me permettra de présenter en son nom à nos professeurs qui sont encore avec nous l'hommage de notre reconnaissance, le témoignage de notre admiration et l'assurance de notre dévouement, et de donner à ceux qui sont disparus un souvenir ému du bien qu'ils nous ont fait.

Notre voeu le plus vif, notre désir le plus ardent, est de les voir continuer chez nous leur mission admirable; que Ville-Marie puisse encore pendant de longues années bénéficier des travaux de ces éducateurs admirables, de ces façonneurs d'âmes sacerdotales, de ces prêtres exemplaires, qui ont passé dans notre pays en faisant le bien.

Frs FAUTEUX
président de l'Association des anciens élèves du Collège de Montréal.

Les Sulpiciens dans le monde

De France, leur berceau, où ils perpétuent leur oeuvre des séminaires, les fils de M. Olier ont porté les lumières de leur enseignement en Orient et en Amérique — Riche floraison d'ouvrages sacrés — Issy, Paris, Rome, Baltimore

par M. Henri Garrouteigt, P.S.S.

Il s'agit ici des pays où les Sulpiciens ont établi leurs oeuvres, en laissant de côté le Canada dont il est traité dans d'autres articles.

I. FRANCE. — Comme on le sait, Paris est le berceau de la Compagnie. Le séminaire fondé par M. Olier en 1641 a pris, aux XIXe et XXe siècles, un développement considérable. A Paris même, rue du Regard, nous trouvons la maison destinée aux diacres qui se préparent à la prêtrise. Ils sont environ soixante-dix. Mais c'est à Issy, près Paris, que bourdonne la grande ruche ecclésiastique de la capitale. Là, dans une belle maison, qui a remplacé la villa de Marguerite de Valois, quatre cents séminaristes, répartis en philosophes et en théologiens, se forment à la science et aux vertus de leur état. Ils viennent de Paris d'abord, mais aussi de tous les diocèses de France. On compte également parmi eux bon nombre d'Américains, d'Anglais, d'Ecossais, d'Irlandais. On y trouve même des Orientaux, voire des Chinois et des Japonais. Communauté admirable, où règne un grand esprit ecclésiastique, et où la fraternité entre jeunes gens venus de pays si différents forme le caractère en élargissant les idées.

En province, les Sulpiciens dirigent vingt-six séminaires. Tous leur sont chers, mais en tenant compte de l'importance des villes, et du nombre d'élèves, je désignerai en particulier: Lyon, siège du primat des Gaules; Marseille, aujourd'hui seconde ville de France pour la population, et porte ouverte sur l'Orient; Bordeaux, métropole de l'Aquitaine; Toulouse, ville universitaire, et ville des fleurs; Rodez, peu importante par le chiffre de ses habitants, mais possédant un séminaire nombreux d'où sortent beaucoup de missionnaires; Angers et Nantes, forteresses sulpiciennes de l'Ouest, qui ont donné beaucoup de sujets à Montréal; enfin, Bayeux et Coutances, dans cette Normandie dont se réclament tant de familles canadiennes.

Dans ces dernières années, Saint-Sulpice s'est conformé au désir de Pie XI, qui voulait que toutes les congrégations fussent missionnaires, et il a fondé deux séminaires en Extrême-Orient: l'un à Hanoï, au Tonkin, et l'autre à Yun-Nan-Fu, en Chine. Parmi ses directeurs, ce dernier compte un sulpicien chinois, ancien élève du séminaire de Paris.

Pépinière de prêtres et d'apôtres

Toutes ces maisons ont fourni et continuent à fournir leur contingent de prêtres et d'apôtres. Qu'il me soit permis de faire remarquer en particulier que le Séminaire Saint-Sulpice de Paris a formé une bonne partie de cet épiscopat d'Ancien Régime qui s'est montré si héroïquement fidèle au Pape pendant la Révolution française. Dans les temps modernes, bon nombre d'évêques daignent se rappeler avec reconnaissance qu'ils ont puisé à cette source les principes de leur éducation sacerdotale. Entre tous, comment ne pas mentionner ici notre grand archevêque, Mgr Bruchési, qui aimait Saint-Sulpice, et que Saint-Sulpice aimait?

A côté des évêques, il faut placer les fondateurs sortis de la maison: Mgr de Mazenod, lui-même évêque de Marseille, disciple chéri de M. Emery, fondateur des Oblats de Marie Immaculée; le P. Lacordaire, restaurateur de l'Ordre de Saint-Dominique en France; le P. Moreau, fondateur de la Congrégation de Sainte-Croix. C'est un souvenir d'autant plus opportun à rappeler que les premiers religieux de ces communautés envoyés au Canada venaient de France.

Les Supérieurs généraux de Saint-Sulpice ont tous rempli avec zèle, plusieurs avec éclat, la charge qui leur était confiée. Je ne puis m'arrêter que sur les sommets. Après M. Olier, c'est M. Tronson, homme de doctrine et de gouvernement, qui a tant fait pour la colonie de Montréal, et en particulier pour les Soeurs de la Congrégation. A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe siècle, c'est M Emery qui, avec une intrépidité et une sagesse admirables, a fait face à la Révolution, et n'a pas craint de tenir tête à Napoléon lui-même pour défendre les droits du Saint-Siège. Au XXe siècle, c'est M. Garriguet, qui, par son intelligence, sa patience et sa bonté, a reconstitué la famille sulpicienne dispersée par la loi de séparation en 1905, et a mérité par là d'être appelé par le nonce apostolique "troisième fondateur de la Compagnie" (après M. Olier et M. Emery). C'est enfin le Cardinal Verdier, l'honneur de Saint-Sulpice, dont les dix années d'épiscopat ont, entre autres oeuvres, doté la banlieue de Paris de cent-dix églises nouvelles.

Travaux ecclésiastiques de marque

Les professeurs ne se sont pas bornés à donner l'enseignement quotidien, plusieurs d'entre eux ont publié des ouvrages qui ont fait marque dans la science ecclésiastique. Dans le domaine de l'Ecriture sainte, M. Le Hir était un hébraïsant de première force, et Renan, devenu, hélas! disciple infidèle, n'a pu s'empêcher de lui offrir le tribut de son admiration. M. Vigouroux a continué les travaux de son devancier. Pendant une vie de travail acharné, il a publié les ouvrages suivants: Manuel biblique — La Bible et la critique rationaliste — La Bible et les découvertes modernes — La Cosmogonie mosaïque — La Bible polyglotte — un Dictionnaire de la Bible. Sa compétence reconnue l'avait fait appeler à Rome par Pie X en qualité de secrétaire de la Commission biblique. Dans le même ordre de travaux, il faut mentionner la grande oeuvre de M. Louis-Claude Fillion: un Commentaire de la Bible en 8 volumes.

En Théologie, M. Carrière, devenu plus tard Supérieur général, a donné des traités sur la Justice, les Contrats et le Mariage qui ont joui d'une grande autorité. M. Tanquerey, professeur à Baltimore, puis à Paris, a rendu aux séminaires un service signalé en composant son excellente Théologie dogmatique et morale, en six volumes. Il y a ajouté un Précis de théologie ascétique et mystique, en français, universellement apprécié dans le clergé et les communautés religieuses.

Pour le Droit canon, nous avons M. Icard avec son manuel en trois volumes. Ce prêtre éminent, mort Supérieur général en 1893, avait passé soixante ans de sa vie au Séminaire Saint-Sulpice de Paris. Au Concile du Vatican, il avait été théologien du Cardinal Bernadou, archevêque de Sens, et l'un des Cardinaux-légats l'avait félicité du rôle de conciliation que son autorité et ses amitiés lui permirent alors de jouer entre les différents groupes des évêques français. Après lui vient Mgr Many avec ses trois précieux volumes: "de Missa", "de Locis sacris", "de sacra Ordinatione", oeuvre de maître que la nouvelle législation ecclésiastique de 1918 laisse subsister presque en entier. Lui aussi fut appelé à Rome par Pie X pour travailler au Code de droit canonique, et il devint, en outre, auditeur de Rote.

(suite à la page 6)

Jean-Jacques Olier

(suite de la page 5)

Dans les mains de Dieu

M. Olier allait devenir, dans les mains de Dieu, l'instrument de l'oeuvre, excellente entre toutes, de la formation du clergé. Or, nous dit Bossuet: "Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, et puis il agit."

Ainsi, durant ces deux années, l'abbé Olier, âgé de trente ans, souffrit d'une sorte d'impuissance dont il nous a fait connaître les symtômes dans ses Mémoires. Sa mémoire lui faisait défaut. Il sentait le vide dans son cerveau, si bien qu'aucune pensée ne lui venait à l'esprit. La conversation lui était presque impossible et ses amis se disaient: "Vous diriez qu'il soit devenu hébété... "Autant de signes d'une névrose aigüe.

Au cours de cette douloureuse épreuve, il semble à chaque instant, quand on en lit dans ses Mémoires le récit tout frémissant encore d'émotion, que l'infortuné va perdre pied et succomber corps et âme sous l'étreinte du mal. On croirait entendre le cri du jeune François de Sales dominan' cette marée du mal qui monte: "Eh! plût à Dieu que ce ne fussent que des peines et qu'elles pussent durer... toute l'éternité, pourvu que je ne fusse haï de Dieu! Je ne m'en soucierais pas." Et on admire ce duel admirable entre le malade toujours à la veille de sombrer dans les pires ténèbres, et le saint qui profite de toutes les lueurs, de toutes les énergies qui lui restent pour faire tourner sa détresse à la plus grande gloire de Dieu. Les préparations providentielles sont accomplies. M. Olier peut nous enseigner maintenant "les trois branches de la Croix". Ecoutons Brémond nous dire cela avec la magie incomparable de son style:

"C'était mieux qu'une guérison. Le J.-J. Olier qui reparaissait au sortir de cette longue éclipse était, en vérité, un homme nouveau, très supérieur au J.-J. Olier d'avant la crise, et deux fois méconnaissable. A l'insu de tous et de lui-même, il n'avait cessé de croître, s'initiant avec une énergie d'assimilation qui tient du miracle, à la pensée et à la vie de son maître, Charles de Condren. Travail souterrain et sans joie, où la grâce divine aura eu sans doute une large part, mais qui nous revèle aussi les plus rares dons de nature. Regardez-le, au milieu de ses compagnons, assistant, l'oreille tendue, le regard vide, la figure contractée, à ces entretiens sublimes que ni les uns ni les autres ne doivent enfin comprendre qu'après la mort de Condren. Bon gré, mal gré, comme il a voulu rester, on n'a pas eu le courage de le congédier tout à fait; on le tolère, mais comme un néant, on ne lui adresse la parole que pour la forme. Il est là, masse tour à tour inerte ou bruyante, mais également pitoyable. Qui donc alors eût imaginé que pas un atome de la précieuse semence n'était perdu pour lui, et que cette agonie sans nom préparait à l'Eglise un second Condren" ?

II

L'Ecrivain

"Il nous présente le bérullisme à la manière des poètes".

Ces paroles de Brémond résument, ou renferment un long traité de critique littéraire sur l'oeuvre de M. Olier.

Héritier de la doctrine si substantielle, si théologique du fondateur de l'Oratoire de France, le Cardinal de Bérulle; disciple fidèle de celui qui était devenu comme un "intérieur vivant de Jésus-Christ", le Père de Condren, Monsieur Olier a su nous présenter leur pensée parfois abstraite, avec une richesse d'imagination et une ferveur que nous retrouvons seulement chez les grands poètes. M. Olier possédait, [illegible] d'homme d'action, celles d'écrivain. Assemblage assez rare, qui dévoile un nouvel aspect de cette nature très riche. Mais M. Olier n'écrira pas en dilettante. C'est un apôtre, et comme saint François de Sales, il n'a pris la plume que lorsque les intérêts de son ministère l'y ont contraint. Quand il publia son premier ouvrage, *La Journée chrétienne*, en 1665, il était déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter deux ans plus tard. Comme saint François de Sales l'avait fait pour son *Introduction à la Vie dévote*, il puisa les éléments de son livre dans ses lettres de direction. C'est pourquoi ce livre est une petite somme de la doctrine bérullienne et olérienne.

M. Olier veut apprendre à son disciple à agir toujours en chrétien en rapportant tout à Dieu par le Christ, aussi bien "quand on voit le soleil.... quand on voit la terre, les herbes, les fleurs et le fruits...., quand on va aux champs ou à la promenade...., quand on est oblige de sortir en carrosse" que lorsque l'on récite l'office divin.

Le cantique de S. François à notre "frère le soleil" est bien connu. Le passage suivant de la *Journée chrétienne* l'est moins; et cependant que de richesse dans ces strophes:

"Mon Dieu, je vous adore en ce bel astre où vous habitez
comme en votre tabernacle...
"S'il court par tout le monde, c'est pour annoncer partout cette vérité,
que vous êtes le Père de toute la créature
et la source de vie de tout ce qui subsiste..
"Jésus-Christ, mon soleil, vous remplissez de vertu vos sacrements,
qui sont comme des planètes et des astres qui soutiennent le monde.
"Faites, ô beau soleil de justice, que jamais votre lumière ne défaille sur nous,
que jamais votre Eglise ne sente votre éclipse,
qu'à jamais votre clarté et vos saintes influences se répandent sur nous.
"C'est vous, comme dit saint Jean, qui êtes le soleil du paradis..
"O Seigneur, que je serai content quand je verrai cette splendeur..
"Faites, ô mon Maître, que ce soit bientôt que vous me soyez toutes choses, et que j'entre dans cette lumière qui ne souffre point d'obscurité".

Et maintenant laissons-nous prendre à la beauté du morceau suivant:

"Dans les temps d'automne et d'hiver,
voyant à la campagne les arbres dépouillés de leurs fruits et dénués de leurs feuilles,
le chrétien doit être en vénération pour Dieu, et lui dire:
"O! Dieu que votre créature honore
par ses états changeants stériles et mourants,
la beauté immortelle de votre fécondité.

Toujours le même mouvement bérullien qui s'ouvre par l'adoration.

"Ces arbres, si gais et si verts en leur printemps,
faisaient voir votre beauté divine,
qui est de toute éternité et ne finit jamais par la révolution des années.

Et devant ces arbres dépouillés voici que le bérullien va s'élever au plus haut de nos mystères, mais cette évocation sera enveloppée dans un symbolisme vraiment claudélien;

"Votre fécondité, mon Dieu, demeure toujours la même, et votre fruit est toujours attaché à vous.

On ne s'attendra pas à trouver ici le texte démodé des "Actes quand on est obligé de sortir en carrosse".... Mais que l'on lise d'abord! On verra qu'à la hauteur où s'élève la pensée de M. Olier, il importe peu que le carrosse soit voiture à chevaux, ou wagon, ou automobile, avion même si l'on veut.

"Je vous adore, mon Dieu, suffisant à vous-même;
vous êtes votre monde, et portez en vous toutes nécessités.
"Que vous êtes heureux dans votre indépendance,
et que je me réjouis de vous voir au-dessus de la nécessité et de l'indigence de toutes choses.

De la terre vers les sommets

Et maintenant la "gradation descendante", le contact avec la terre:

"Quand je vois même combien il faut de créatures
qui soulagent ma peine et qui travaillent pour me secourir dans l'incommodité que je souffre à aller,
je suis tout couvert de confusion.
"Un oiseau vole, un lion marche, un poisson nage, le soleil court...
et moi, pauvre misérable, je ne saurais marcher sans des machines et sans l'assemblage d'un nombre de créatures..."

D'un nouveau coup d'aile nous regagnons les sommets et, dans les créatures mises à notre service, nous reconnaissons Dieu secourant notre infirmité:

"Vous me regardez par mille yeux,
vous travaillez pour moi par mille mains..."

Et comme le vrai disciple de Bérulle ne peut regarder longtemps ni du côté de la créature, ni du côté de Dieu sans évoquer le divin trait d'union entre l'un et l'autre, à la fin de ces "Actes quand on est obligé de sortir en carrosse" on trouve le souvenir, à la fois inattendu et touchant du Verbe Incarné, le Christ-Jésus:

"Mon Seigneur Jésus, par esprit de sainteté
vous n'avez pas voulu être dans la dépendance de tant de choses;
Vous avez voulu vous servir vous-même
et vous passer de tant de créatures;
Vous étiez pauvre en cela aux yeux du monde:
Mais, aveugle qu'il était,
Il ne voyait pas que c'était une marque de vos richesses et de votre indépendance.

Ainsi si Notre Seigneur n'a pas usé de tant de "machines" que nous, ce fut par esprit de pauvreté sans doute, mais bien plus encore — et là se découvre la profondeur de M. Olier — "esprit de sainteté": Notre Seigneur "n'a pas voulu être dans la dépendance de tant de choses créées". Ainsi ce qui pouvait le faire passer pour pauvre aux yeux du monde est, au regard de M. Olier, la meilleure "marque de ses richesses et de son indépendance". Et maintenant je transcrirai cette lettre sur les orgues, afin de faire voir les étonnantes ressources d'écrivain qui permettent à M. Olier d'illustrer, d'enrichir, de renouveler infiniment une seule et même idée:

"Il me semble que les orgues, dans leur arrangement, représentent l'harmonie réglée et ordonnée du ciel. La multiplicité des tuyaux représente la multiplicité des saints, qui chantent tous les louanges divines selon leur rang. Et cette harmonie se fait par le moyen du vent, qui exprime le Saint-Esprit, qui remplit chaque saint selon sa capacité, et qui le fait ainsi résonner à proportion de sa portée, et louer Dieu selon la mesure de sa grandeur et de sa grâce. Le vent est porté par le secours de l'homme qui le pousse, qui signifie Jésus-Christ ...Car, soit en la terre, soit au ciel, c'est Jésus-Christ en nous qui pousse les souffles de l'Esprit. "Je vous donnerai l'Esprit, dit-il, qui vous distribuera ses dons selon la mesure que je jugerai à propos".

"Celui qui représente le Père, qui ne remue rien que conformément à l'idée qu'il a conçue en son Esprit, et qui, après avoir préparé et forgé lui-même les instruments de sa louange et de sa gloire, selon son bon plaisir, s'en sert après selon ce qu'il lui plaît, pour composer cette divine musique et cette admirable harmonie de ses louanges..."

Tout le bérullisme n'est-il pas contenu dans ce court "schéma" que le souffle poétique de l'Ecole symbolique" pourrait difficilement porter à plus haute perfection?

* * *

Arrêtons-nous ici, notre dessein n'était pas de faire une étude complète des écrits de M. Olier, mais simplement de rendre son souvenir plus vivant en cet anniversaire qui nous rappelle son oeuvre apostolique. Et c'est par là que je voudrais finir: Monsieur Olier fut un apôtre et un grand apôtre. C'est ce qui explique l'efficacité de son action et le dynamisme de son génie. Dès que M. Olier eut compris la nature de la perfection chrétienne et le mystère de l'Eglise, il sentit son coeur s'embraser d'un zèle ardent qui devait le consumer en peu de temps. Alimenté à la source pure d'une piété eucharistique éclairée et solide, ce zèle dilata son coeur à des dimensions d'univers. Il aurait voulu traverser les mers et porter le nom de Jésus-Christ à tous les peuples infidèles. Il n'était pas dans la destinée de M. Olier de s'en aller au delà des mers, mais ses Sulpiciens devaient travailler un jour "dans ces quartiers, avec un zèle continuel d'y mourir pour leur Maître". Ville-Marie-Montréal ne saura jamais ce qu'elle leur doit.

Quand les Sulpiciens ont terminé leur année de "Solitude" et qu'ils ont été admis dans la "Compagnie", le supérieur général de Saint-Sulpice leur fait vénérer le coeur du Fondateur, précieuse relique conservée dans une enveloppe d'or. Au contact de ce "grand coeur", ils reçoivent comme un supplément de grâce sacerdotale, et ils comprennent mieux l'idéal du prêtre, tel que M. Olier se le représentait lorsqu'il sortait des entretiens du Père de Condren:

"Une des raisons qui me porta à la fondation du séminaire fut une lumière dont je fus éclairé dans l'oraison. Je voyais qu'il fallait former des prêtres pleins de zèle pour inspirer partout la dévotion au Saint-Sacrement. Il me fut mis devant les yeux un homme qui serait aux pieds de Notre-Seigneur, pendant que les prêtres, formés et instruits par lui, iraient partout répandre cette dévotion. Je voyais un homme devant Dieu et des prêtres de feu grimpant sur les montagnes, et portant jusque dans les lieux les plus pauvres la piété envers la sainte Eucharistie. Le Père de Condren me recommandait d'avoir une grande dévotion à cet ange de l'Apocalypse qui, vers les derniers temps de l'Eglise, prend sur l'autel le feu du ciel avec son encensoir et le répand sur la terre. Il croyait voir en cet ange la figure d'un prêtre qui donnerait à l'Eglise l'amour du très Saint-Sacrement, et il souhaitait beaucoup que je travaillasse à répandre cette dévotion."

Condren et l'Ange de l'Apocalypse, Olier et ses prêtres de feu. Que de glorieuses mémoires à commémorer! Que de beaux modèles à suivre!

Mgr Paul-Emile LEGER
vicaire général du diocèse
de Valleyfield.

Les Sulpiciens dans le monde

(suite de la page 5)

La science historique s'est enrichie des neuf volumes de l' "Histoire de l'Eglise" publiés par M. Mourret.

M. Jean Guibert, particulièrement appliqué aux sciences, a publié ses leçons d'Apologétique scientifique: "Les Origines" (du monde et de l'homme) et un manuel d'histoire naturelle. Dans l'ordre de l'éducation et de la spiritualité, il a composé "L'Educateur apôtre", une "Retraite spirituelle" très appréciée, un volume sur "l'Education des Clercs" et des "Méditations". Il a laissé une marque profonde de son influence au séminaire d'Issy et à l'Institut Catholique de Paris.

Enfin M. Sauvé a publié de nombreux volumes dans lesquels il expose le dogme et la vie spirituelle: "Dieu intime", "Jésus intime", "L'homme intime", etc. De l'énumération un peu sèche qui précède, il résulte du moins que Saint-Sulpice a fourni à la science ecclésiastique une importante contribution.

La liberté de l'enseignement supérieur, laborieusement obtenue en 1875, a permis aux évêques de France de fonder cinq Universités catholiques ou Instituts. Auprès de ces Universités, il fallait établir des maisons où seraient réunis les jeunes prêtres destinés par leurs évêques aux études supérieures. Les Sulpiciens sont chargés de la formation spirituelle dans quatre de ces "séminaires universitaires" à Paris, à Lyon, à Toulouse et à Angers. Plusieurs d'entre eux occupent aussi une chaire de professeur dans les Facultés.

Toute société religieuse possède un noviciat. Bien que les Sulpiciens ne soient pas des religieux proprement dits, puisqu'ils ne font pas de voeux, ils sont appliqués pendant un an à la formation spirituelle dans une maison appelée "Solitude", et située à Issy.

Paroisse à Paris, maison à Rome

La paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, dont M. Olier a été curé, reste sous la direction des Sulpiciens. Cette paroisse compte aujourd'hui 30,000 âmes, et est desservie par seize prêtres. Au XVIIe siècle, elle était beaucoup plus vaste encore, et l'histoire nous rapporte que la religion n'y fleurissait guère. Aidé de nombreux auxiliaires, M. Olier la transforma, et en fit une des meilleures paroisses de la capitale. Les oeuvres établies par le saint curé y exercent encore, après trois siècles, leur influence profonde.

Il était impossible que la Compagnie ne fût pas représentée à Rome. C'est M. Captier qui, en 1878, donna à cette représentation sa stabilité en organisant la Procure de Saint-Sulpice, "alle Quattro Fontane". Cette maison, anciennement "palazetto" de la famille Albani, est la résidence du Procureur général de Saint-Sulpice près le Saint-Siège, chargé de toutes les affaires de la Compagnie à Rome. Elle reçoit une vingtaine d'étudiants: jeunes Sulpiciens et jeunes prêtres de différents diocèses, qui suivent les cours des Universités romaines. M. Captier, particulièrement estimé de Léon XIII, a su créer à la Procure une situation honorable dans la Ville éternelle. Son successeur, Mgr Hertzog, y maintient depuis près de cinquante ans les meilleures traditions. Il a eu, en 1899, l'honneur, plus grand qu'on ne pouvait alors le soupçonner, de recevoir pour ses retraites d'ordination, celui qui, en ce temps-là, s'appelait don Eugenio Pacelli, et qui aujourd'hui se nomme Pie XII, glorieusement régnant. Quant à Mgr Hertzog lui-même, ses nombreux amis savent quels services il a rendus, et comment, par sa connaissance du milieu romain, par son obligeance et par son sourire, il a résolu plus d'un problème diplomatique.

Tel est le bilan de Saint-Sulpice de France et des maisons qui en relèvent directement. L'établir en toute objectivité ne constitue pas une faute de sotte vantardise, mais un acte de simple justice envers l'oeuvre et les ouvriers.

Aux Etats-Unis

II. ETATS-UNIS. — La Compagnie a constitué aux Etats-Unis une province composée de sept maisons. Les premiers Sulpiciens sont arrivés à Baltimore en 1791: ils célèbrent donc en cette année 1941 le "sesquicentenary" de leur venue. De concert avec Mgr Carroll, alors seul évêque de cet immense pays, M. Emery, supérieur général, avait formé le dessein de fonder un séminaire pour assurer à la nation grandissante un clergé indigène. La tâche fut très dure, car pendant les dix premières années, à peu près personne ne se présentait, et en cet espace de temps on ne réussit à donner que quelques prêtres. Pour ne pas rester inactifs, les Sulpiciens se livraient aux missions, et c'est ce qui explique que,dans la première moitié du XIXe siècle, dix d'entre eux aient été élevés à l'épiscopat.

Mais M. Emery n'avait envoyé ses prêtres en Amérique que pour fonder un séminaire, et, voyant que le projet menaçait de ne pas aboutir, il avait résolu de les rappeler. Le pauvre évêque en était désolé. Devant ses supplications, le Supérieur général se décida à profiter du séjour de Pie VII à Paris, à l'occasion du sacre de Napoléon, pour lui soumettre ce cas angoissant. Le Pape répondit: "Mon fils, laissez, laissez subsister ce séminaire qui portera son fruit dans le temps. En rappeler les directeurs pour les employer en France dans d'autres maisons, ce serait dépouiller saint Pierre pour revêtir saint Paul". Et c'est ainsi, grâce à Pie VII, que le séminaire de Baltimore fut sauvé.

La bénédiction du Souverain Pontife a fécondé l'entreprise. Aujourd'hui, la Compagnie compte aux Etats-Unis une centaine de membres répartis comme il suit. A Baltimore, trois maisons: le vieux séminaire qui abrite les philosophes, le nouveau et superbe séminaire de Roland Park, séjour des théologiens, et le Petit Séminaire Saint-Charles, situé dans la banlieue, à Catonsville. Ce Petit Séminaire a une histoire intéressante. Il a d'abord été bâti en 1848, sur un terrain donné par Charles Carroll, un des signataires de l'Acte d'Indépendance. L'édifice ayant été consumé par un incendie en 1911, on transféra l'institution dans une localité plus rapprochée de la ville. Seuls les aspirants à l'état ecclésiastique y sont admis. La générosité du clergé et des fidèles, la munificence de l'archevêque de Baltimore et les sacrifices de la Compagnie ont permis de donner au diocèse et aux régions voisines un séminaire digne de sa destination. On y admire surtout la splendide chapelle, don de la famille Jenkins, à laquelle appartenait un des supérieurs de la maison.

Le séminaire de Baltimore s'est dilaté. Au cours du XIXe siècle et en celui-ci, il a donné naissance aux séminaires de Boston (Brighton) et de New-York (Dunwoodie). Pour diverses raisons, Saint-Sulpice n'a pas gardé la direction de ces maisons. Par contre, on a fondé à Washington un séminaire universitaire (Caldwell Hall) destiné aux jeunes prêtres étudiants — plus récemment un autre séminaire de plein exercice, rattaché, lui aussi, à l'Université Catholique.

Saint-Sulpice a essaimé jusque dans le Far West. A San-Francisco, il a ouvert un séminaire complet de théologie et de philosophie, St. Patrick's Seminary — et un Petit Séminaire, St. Joseph's Seminary. Enfin, Grand et Petit Séminaire, St. Edward's Seminary, existent depuis dix ans à Seattle. Toutes ces maisons représentent en bloc environ 1600 élèves.

Telle est l'activité de la Compagnie de Saint-Sulpice en Europe et aux Etats-Unis. En remerciant Dieu des grâces passées, elle lui demande celle de pouvoir continuer son oeuvre pour le bien de l'Eglise et du clergé.

Henri GARROUTEIGT, P.S.S.

"Jusqu'au bout"

par DOLLARD DES ORMEAUX

Une histoire romancée sur la vocation, histoire attrayante, inspiratrice d'idéal. Intéressera particulièrement les éducateurs et les membres des mouvements spécialisés. Volume de 128 pages, format 6 x 9, illustré.

Au comptoir .50s, par la poste .60s.

Service de Librairie du Devoir.

Tél. : HArbour 6241°

J. Clovis Dagenais, LL.,M.

BLAIN & FAUTEUX, AVOCATS
Immeuble Transportation,
Suite 720
132 ouest, rue St-Jacques,
MONTREAL

Hommage d'un ancien

Omer Legrand
AVOCAT

Avez-vous besoin de bons livres? Adressez-vous au Service de Librairie du "DEVOIR", 430 rue Notre-Dame (est), Montreal.

1641
Aux fils de monsieur Olier qui célèbrent leur 3ème centenaire
Ad Multos Annos.
1941

JOS. PONTON Enrg.
Louis AUTHIER, prop.
COSTUMES DE THEATRE
Spécialistes pour collèges et couvents
35, Notre-Dame est, Montréal - HA. 8744

3ème centenaire
—
Aux Fils de monsieur Olier tous nos hommages.

Tél. : LAncaster 6139-30
Langevin & Forest, Ltée
MARCHANDS DE BOIS
1435, St-Dominique, Montréal

LA COMPAGNIE GLIDDEN LIMITED
Albert FAUTEUX, gérant
est heureuse de présenter ses hommages aux Sulpiciens à l'occasion de leur TRICENTENAIRE.

Toute une documentation intéressante
Livres, brochures et cartes illustrés préparés par nos experts, sur le choix et l'harmonie des couleurs extérieures et intérieures est vôtre sur simple demande au magasin GLIDDEN.
C'est absolument gratis.

GLIDDEN
SUR TOUT ET PARTOUT
PEINTURES — VERNIS — EMAUX
1622, Sainte-Catherine ouest, (près Guy) Montréal
Tél. : Fitzroy 7401

Confiez vos impressions à l'Imprimerie Populaire, Ltée, éditrice du "DEVOIR"

"HOMMAGE D'UN ANCIEN"

Charles Duval
NOTAIRE
10 est, rue St-Jacques
Tél. HArbour 6121-6125

Hommage d'un ancien

JOSEPH GINGRAS, C. R.
AVOCAT
1403, Edifice Aldred
PLateau 8451 Montréal

Ad multos annos !
En ce troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice

QU'ON nous permette de rendre ici un respectueux hommage aux Messieurs de Saint-Sulpice qui célèbrent actuellement le troisième centenaire de la fondation de leur Compagnie ainsi qu'au Clergé et aux Communautés Religieuses, artisans de la merveilleuse croissance de l'Eglise en ce pays depuis plus de deux siècles. Ces progrès étonnants témoignent éloquemment de leur zèle et de la dévotion des fidèles.

Nous éprouvons une fierté toute particulière à constater que la vogue de nos produits a marché de pair avec le développement de l'Eglise depuis quatre-vingt-six ans.

La Cie de Chandelles
WILL & BAUMER
Limitée
422 est, rue Notre-Dame
Montréal Tél. HA. 9626

Les supérieurs provinciaux de Saint-Sulpice à Montréal

Une glorieuse galerie — Tous prêtres à fond, sans réserve, partout, toujours — Quelques figures dominantes: MM de Casson, de Belmont, Montgolfier, Roux, Quiblier et Colin — "Au devoir, au sacrifice, crânement, pour Dieu"

par M. Henri Gauthier, P.S.S.

Ils sont au nombre de dix-neuf. Pas tous également brillants. Non, certes. Mais tous également bons, généreux, pieux, dévoués à leur tâche, travaillant à étendre dans les âmes et sur le pays qui était ou qu'ils avaient fait leur pays, le règne de Jésus-Christ. Noble but, but très élevé et très chrétien. Ce fut leur but, le terme de leurs efforts, de leurs fatigues, et, ce but atteint, la récompense de leur zèle. Leur vie, par là même, s'enveloppe d'un rayonnement de gloire et, pour quelques-uns, d'un nimbe de sainteté. Ils furent, sans lésiner jamais sur le temps, le péril, la souffrance, les fondateurs, des éducateurs, des découvreurs, des constructeurs, des missionnaires, des héros, des martyrs. Ils le furent simplement, humblement, courageusement. Pour la plupart, les voix aimées qui avaient bercé leur enfance et encouragé leur jeunesse, s'étaient tues. Une voix les dominait. Elle guidait leurs démarches, elle stimulait leur travail. C'était l'appel des âmes. D'où qu'elle vint, de la montagne, de la forêt ou de la plaine; de la ville ou de la campagne; du wigwam ou de la maison rustique, il n'importait. Cette voix les conviait au sacrifice en leur indiquant le labeur sacré. C'était assez. Alors quoi? Le séminaire cessait d'avoir des charmes, la ville naissante avec sa population confiante ne les retenait plus. Il fallait partir. Et l'on partait. Vers les contrées encore inconnues, vers les peuplades païennes et cruelles, à travers neiges et vents et lacs et rivières. On allait porter Dieu aux âmes et avec Dieu on portait la vérité, la paix, le salut.

* * *

Voici la liste des supérieurs provinciaux:

1.	Gabriel de Queylus	1657-1661
2.	Gabriel Souart	1661-1668
	Gabriel de Queylus	1668-1671
3.	François Dollier de Casson	1671-1674
	Gabriel Souart	1674-1676
4.	François Lefebvre	1676-1678
	François Dollier de Casson	1678-1701
5.	François Vachon de Belmont	1701-1732
6.	Louis Normant de Faradon	1732-1759
7.	Etienne Montgolfier	1759-1791
8.	Gabriel-Jean Brassier	1791-1798
9.	Jean-Henri-Auguste Roux	1798-1831
10.	Jospe-Vincent Quiblier	1831-1846
11.	Pierre-Louis Billaudèle	1846-1856
12.	Dominique Granet	1856-1866
13.	Joseph-Alexandre Baile	1866-1881
14.	Frédéric-Louis Colin	1881-1902
15.	Jean-Marie-Charles Lecoq	1902-1917
16.	Narcisse-Amable Troie	1917-1919
17.	René Labelle	1919-1931
18.	Roméo Neveu	1931-1938
19.	Eugène Moreau	1938-

* * *

Dire de chacun de ces supérieurs tout ce que l'on en sait serait trop long. Ce serait fastidieux. Je prends plutôt l'ensemble. Je fais un partage. Dans une première série je mets ceux qui ont marqué les événements de leur influence. Dans une seconde série je range ceux que les événements ont dirigés sans les dominer et surtout sans les égarer.

La scène est la même pour tous. La forêt vierge d'abord. Ce jour de mai où les barques remontant le fleuve longèrent la rive, elle s'étala aux yeux émerveillés des colons, admirable comme aux temps de Jacques Cartier et de Champlain. Tous les deux ils avaient vu l'endroit favorable où pouvait se faire un établissement solide et prospère. En 1657 l'aspect de ce lieu n'a guère changé. Des maisons s'élèvent près du rivage. Un fort, une chapelle défendent et portent à la prière les premiers défricheurs. A travers les champs qui se défrichent, à l'orée des bois, des sentiers courent vers les hauteurs ou vers les limites prochaines de la ville naissante. C'est tout. Ils sont quatre qui arrivent alors, trois prêtres et un diacre. Ils sont venus, conduits par l'esprit qui avait animé le fondateur de leur communauté, pour établir, étendre, glorifier le règne de Dieu sur cette terre d'élection.

Dollier de Casson

Le premier ouvrier, celui qui arrête tout d'abord les regards, c'est Dollier de Casson. D'autres ont travaillé avant lui, d'autres travailleront après lui. Lui les domine de toute la tête. C'est un soldat. Il en a l'allure, la bravoure, l'endurance. C'est un fondateur. Il voit loin. Il pose des actes à longues et durables conséquences. Puis rien ne l'arrête. Il ne connaît pas la peur. On lui donne une taille et une force extraordinaires. Légende peut-être. Mais fondée sur l'histoire. Et l'histoire est là d'ailleurs pour témoigner.

Les randonnées de Casson ont quelque chose d'épique. A peine arrivé au pays, il cherche et atteint les sauvages. C'est pour eux qu'il est venu. Il ne connaît pas leur langue. Il l'apprendra. Ils ne sont pas à Ville-Marie. Il ira dans leurs forêts. Il vivra de leur vie, connaîtra leurs misères, partagera leurs dangers. Il leur parlera du Grand Esprit. Ces courses aventureuses ne l'empêcheront pas de secourir les soldats. Soins du corps et soins de l'âme, il leur donnera largement tous les encouragements. Là-bas, sur les confins du pays qui se civilise ils défendent les colons et leurs demeures contre les incursions ennemies. Il est bien juste qu'on les aide. Ce drapeau de la France dont ils déroulent au-dessus du territoire évangélisé les plis glorieux, Casson en portera les couleurs sur les bords du lac Ontario, le long de l'Ohio, jusqu'au Mississipi. Il accompagne alors Cavelier de la Salle.

Audace et sagesse

Mais à l'audace qui brave les difficultés il joint la sagesse qui organise le présent et prépare l'avenir. L'avenir! Que sera-t-il pour ce coin de terre où déjà les premières moissons mûrissent? Il l'ignore. Il a toutefois le pressentiment de grandes choses. Le grain de sénevé, dont à l'origine de la ville on a parlé, a percé le sol. Il grandit et des nids s'accrochent à ses branches. Ville-Marie compte à peine une centaine de maisons. Ces maisons, il faut les aligner, les relier, ménager de l'air et de l'espace. Bref, il faut penser à demain. Et ce sera fait. Les rues seront ouvertes, elles seront nommées. Ces noms évoqueront plus tard le souvenir de ceux qui vinrent les premiers et, les premiers aussi, se donnèrent à la tâche ardue et douloureuse de fonder et de faire vivre. Et plus que cela. Le fleuve en amont de la ville est impraticable à la navigation. Puis il faut de l'eau pour les moulins. Aux deux fins il faudrait un canal. Projet gigantesque. Casson ne le croit pas irréalisable. Alors il se met à l'oeuvre et commence une entreprise qui ne sera complétée que beaucoup plus tard.

Lorsque épuisé il retourne en France pour y mourir bientôt, il peut contempler au moment où se détachent les amarres qui retiennent encore son bateau, la ville qui progresse, les maisons qui se sont multipliées, sa chère église, l'église qu'il a voulue, dont il a hâté la construction et qui maintenant éclaire, guide, console le peuple auquel il aura donné sa vie, et dont il écrira l'histoire.

Vachon de Belmont

Vachon de Belmont est de la même lignée, lignée de soldats, de missionnaires, de héros. Peut-être est-il encore plus complet comme supérieur. Ses dons sont plus variés et plus éclatants. Il est non seulement fort et courageux, entreprenant et audacieux. Il est aussi orateur, artiste. Dans son travail il met avec du courage et de la persévérance, l'amour du beau, même du gracieux et du charmant. La mission de la montagne en témoigne hautement. Sans doute il la protège contre les incursions toujours à redouter des Iroquois. Mais que de choses il y met qui vont élever et ennoblir l'âme des sauvages. La chapelle est ornée de tableaux peints par lui. Il fait chanter, et le chant sera accompagné par des instruments de musique.

Idée de génie qu'il a eue là: rassembler les sauvages déjà convertis, les soustraire aux aléas de la famine et du chômage, les défendre contre les dangers de la ville et les fréquentations des méchants, les maintenir dans une atmosphère de piété et de tranquillité salutaires. Dans leurs forêts il est difficile de les atteindre. Lorsque vient la saison de la chasse, il est impossible de continuer auprès d'eux le ministère commencé. Près des villes, l'eau-de-vie les guette avec ses ivresses cruelles et souvent sanglantes. La Montagne, le Sault, Oka remplaceront Kenté, La Galette, La Présentation, l'Ile-aux-Tourtes. Ce sera durant bien des années une sorte d'oasis, un petit paradis. Hurons, Algonquins, Sioux, Renards, Têtes-Plates y vivront heureux et chrétiennement.

Pendant que la ville grandit

De là-haut, de la montagne qu'il a peuplée, Monsieur de Belmont suit les progrès de sa ville. Il lui a donné sa richesse. Il lui a consacré sa vie. Par des sentiers que les colons ont peu à peu tracés et élargis il y descend souvent, se rendre compte de tout ce qui s'y fait. Sous son impulsion, la ville s'entoure de fortifications, elle redresse ses rues, elle rend plus solides ses maisons. Il continue, pour en rendre les approches plus faciles, le creusage du canal de Lachine.

Aussi quelle influence! Influence, religieuse d'abord, comme grand vicaire de l'évêque de Québec, influence du curé, influence de l'orateur, influence du citoyen et du seigneur. Ensemble magnifique. Il servira à développer la ville, à faire aimer la France et l'Eglise. Tout autour de Ville-Marie les paroisses qui se sont lentement établies sont desservies par des Sulpiciens. Dans l'histoire de la communauté il n'y a peut-être pas de période plus prospère et plus glorieuse.

* * *

Des années passent et ce sont des années heureuses. Les administrations du premier Vaudreuil et de Duquesne sont des périodes de paix et de prospérité. La population augmente, les rives du fleuve s'embellissent de villages dominés par des clochers et des flèches. Le commerce des fourrures, les industries locales apportent aux habitants des villes le confort que l'agriculture répand dans les campagnes. Puis voici venir les épreuves, les luttes, les suprêmes défaites. Les colonies anglaises, ambitieuses et puissantes, menacent, attaquent, ruinent la colonie. C'est alors qu'apparaît Monsieur Montgolfier.

M. Montgolfier

Il est grand, il est bel homme, il est de manières distinguées, affable. Il est surtout dévoué, courageux, persévérant. Situation difficile et embarrassée que la sienne. Rester? Partir? Dilemme douloureux. Dans ce naufrage de tout, à quelles épaves se raccrocher? Pas un instant il n'y eut chez lui le découragement. Agir, agir vite, agir pourtant avec prudence et circonspection, ce fut là son programme. Encourager la population, se mettre en relations avec les vainqueurs, tirer parti des circonstances défavorables, il sera capable de toutes les initiatives pour arriver au résultat désiré, pour sauver ce qui reste des institutions d'autrefois. La séparation se fera d'avec Paris, les bien reviendront à la communauté de Montréal. Ils sont quarante au Séminaire. Ils ne seront plus que vingt-huit. Ce nombre ira en diminuant toujours à cause des dispositions hostiles du gouvernement anglais. Les paroisses seront sans curés, les communautés auront peine à subsister. Désarroi partout. Lui est toujours sur la brèche. Il parle, il écrit, il va à Londres, il va à Paris, il demande, supplie, fait appel à toutes les pitiés. Un instant le rôle prépondérant qu'il remplit le porte jusqu'à l'épiscopat. Il refuse. Il travaillera jusqu'à sa mort. Mort endeuillée: dans sa communauté ils ne sont que deux prêtres. Mais il aura sauvé l'avenir.

MM. Roux et Quiblier

L'avenir! Qui donc dans ces conjonctures aurait pu y penser sans frémir! Mais l'orage ne dévaste pas toujours. Il féconde. Les arbres, ébranlés jusque dans leurs racines, reverdissent après la tempête. Lentement la communauté se reconstitue. On se replie vers Montréal. Vraie mesure stratégique. Les paroisses lointaines, puis les paroisses près de la ville sont abandonnées les unes après les autres. On y laisse seulement le souvenir des travaux, des fatigues, des vertus de ceux qui les administrèrent. Toute une époque, celle qui va du commencement du XIXe siècle jusqu'à 1831, est remplie par le nom et les oeuvres de Monsieur Roux. C'est ensuite le gouvernement de Monsieur Quiblier.

Ce fut un supérieur de valeur. Il eut à faire face à de grandes difficultés. Elles lui vinrent d'où, semblait-il, elles n'auraient jamais dû surgir. Les événements s'enchaînent et se déroulent souvent contre toutes nos prévisions. Longtemps le supérieur de Saint-Sulpice avait connu l'honneur et joui du privilège d'être le premier à Montréal. Il traitait de pair avec les plus grands personnages, avec les gouverneurs, sous l'un et l'autre régimes. Son avis était non seulement écouté. Il était demandé, recherché. On lui rendait visite comme au seigneur et au maître. La fin vint de tous ces hommages. Mais le prêtre restait. Il savait le devoir qui lui incombait. Devant lui s'étendait la voie tracée par ses devanciers. Il n'avait qu'à y marcher. Et c'est bien ce qu'il fit. Il le fit avec noblesse, avec esprit de foi. Entre ses mains l'oeuvre sulpicienne continuera de se développer. Oeuvre paroissiale, oeuvre d'éducation, oeuvre chrétienne. Lui aussi avait grande allure. A sa distinction naturelle il ajouterait au déclin de sa vie une dignité plus haute: celle de la souffrance chrétiennement supportée.

La tâche de M. Colin

Il appartenait à Monsieur Colin d'opérer la transition entre le régime des premiers temps et celui des temps modernes. Saint-Sulpice avait connu une ère d'omnipotence. On était seigneur, on exerçait la justice, on concédait les terres, on faisait les lois. Dans la région de Montréal la voix qui se faisait entendre, la seule, c'était celle des souverains incontestés de la région. Il en fut ainsi longtemps. Puis l'autorité s'effrita, grugée par des autorités ou semblables ou hostiles ou supérieures. L'adaptation au nouveau régime se fit lentement, douloureusement, avec des regrets et des retours vers le passé. Elle était nécessaire pourtant. Ce fut Monsieur Colin qui parvint à la faire. De cela il faut lui être reconnaissant. On n'y pense peut-être pas assez. Il avait pour cette oeuvre des dons merveilleux. Il savait vouloir, attendre, se taire, se taire surtout, saisir les occasions, puis, l'heure venue, agir. Il savait aussi voir loin et grand. L'influence perdue ici il la retrouverait là avec cette différence que ce qu'on appelait dans un cas usurpation on devrait l'appeler maintenant activité légitime et fidélité à la vocation. Grand orateur, orateur parfois fulgurant, il était surtout un manoeuvrier incomparable. Il touchait juste, au point faible de l'interlocuteur. Celui-ci concédait la victoire sans trop se rendre compte comment il avait été retourné. La question des paroisses, le Collège Canadien de Rome, l'Université, bien d'autres grandes affaires et difficiles questions: ce sont là des titres à sa gloire. Que ce soit aussi des motifs d'honorer sa mémoire dans un souvenir reconnaissant.

Esprit de foi et dévouement

Dans cette galerie bien des portraits n'apparaissent pas. Leurs images se confondent avec celles qui ont été mises en lumière. Elles se ressemblent. C'est partout le même esprit de foi, c'est toujours le même dévouement à l'Eglise et au pays. Je résume leur travail dans les deux considérations qui suivent.

Pour les sulpiciens qui vécurent aux origines et dans les années qui suivirent immédiatement il s'agissait de maintenir coûte que coûte un vrai esprit sacerdotal. Monsieur Olier n'avait pas pensé en fondant son séminaire que les membres de sa communauté seraient un jour des découvreurs, des curés, des architectes et des bâtisseurs. Ils furent tout cela pourtant. Ils le furent car ils devaient l'être. Dans les régions inexplorées où ils venaient travailler, vivre et mourir, tout était à faire. Quelle erreur si au lieu d'accepter la tâche telle qu'elle se présentait, ils avaient dit: "Ce n'est pas là notre vocation", et si, après ces paroles, ils avaient tout quitté. Non, cela ne pouvait pas être. Mais avec cette forme inattendue d'activité et de zèle naissaient des dangers dont il eut été imprudent de nier la gravité. L'esprit qui avait conduit et amené les premiers missionnaires, qui les avait attachés à leur dure besogne, cet esprit, les distances, les courses, les absences, l'éloignement, bref un ensemble de circonstances favorables au relâchement, cet esprit risquait de s'évaporer, de s'amenuiser, de se dissoudre, de disparaître. Le conserver, le fortifier, l'adapter aux régimes nouveaux, ce devait être le devoir des supérieurs. C'est ce qu'ils firent. Des caricatures représentent la sulpicien de 1830 mal vêtu, inélégant, engoncé, rustaud même. Peut-être. Mais prêtre, certes, prêtre à fond, sans réserve, partout, toujours. Ce n'est pas un mince mérite.

Restait pour les temps plus rapprochés de nous une autre oeuvre importante elle aussi. L'adaptation. Le mot venait souvent sur les lèvres du cardinal Verdier. Il en faisait le leit-motiv de ses exhortations aux prêtres de son diocèse. Adaptez-vous. Les circonstances, les conditions, les moeurs, les besoins, les méthodes, tout est changé ou en voie de changement. Ne murmurez pas, ne dites pas: c'est affreux, c'est triste. Non, non! Mais allez au devoir, au travail, à la tâche, au sacrifice, gaiement, crânement, bravement, pour Dieu, l'Eglise, les âmes. Dieu vous aidera. Programme magnifique. C'est à le réaliser que s'employèrent dans ces toutes dernières années les supérieurs que nous avons connus, celui que nous avons le bonheur de vénérer.

Henri GAUTHIER, P.S.S.

LES TROIS PREMIERS SUPERIEURS PROVINCIAUX



Gabriel de Queylus



Gabriel Souart



Dollier de Casson

(Portraits d'après de vieilles gravures très rares)

Ad Multos Annos !
HOMMAGES
aux
Messieurs de Saint-Sulpice
En ce troisième centenaire de la fondation de leur Compagnie
Bertrand, Foucher, Bélanger Inc.
ORNEMENTS D'EGLISE
46, rue Notre-Dame (ouest) - Montréal - Tél. : PLateau 3809

Fauteux, Bissonnet & Fauteux
AVOCATS
57 ouest, rue Saint-Jacques - Montréal
Tél. : PLateau 8167-8168
Francis Fauteux, C.R.
Léon Bissonnet, LL.L.
Maurice Fauteux, LL. B.

Hommages respectueux à Saint-Sulpice
Bernard Bourdon, C. R.

Hommages aux Messieurs de Saint-Sulpice
"La Vieille Maison à l'ombre de l'église Notre-Dame"
C. X. Tranchemontagne & Cie
Limitée
(BERNIER & SES FILS)
459, RUE SAINT-SULPICE
Etablie en 1892 MONTREAL Tél. BE. 2531-2

Pour vos impressions, appelez
l'Imprimerie Populaire, Ltée,
(Tél.: BElair 3361) éditrice du "DEVOIR"

Hommages aux Messieurs de Saint-Sulpice à L'occasion du Troisième-Centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice
Pionniers de L'Ile de Montréal
La Sauvegarde
COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE
SIEGE SOCIAL :
MONTREAL

AGENCES BALMORAL Enr.
696, rue WILLIAM,
Montréal, P.Q. MA. 7391
J.-S.-A. BERNARD, prop.
CONSERVES DE FRUITS, LEGUMES, POISSONS, FRUITS SECS, ETC.
RECONNAISSANCE AUX MM. DE ST-SULPICE pour leur oeuvre immense au pays et dans le monde.
J.-S.-A. BERNARD

"Hommage d'un ancien"
Francis Fauteux

St-Sulpice et la fondation de Ville-Marie

(suite de la page 5)

les coeurs ardents qui s'empressaient, qui couraient à la recherche des tâches sublimes et ardues. Les voeux de M. Olier, touchant le Canada, firent de nouveau hocher la tête au Père de Condren. Pas plus que les charges de l'épiscopat, en France, les travaux des missions, au Canada, ne lui paraissaient "arrêtés dans les desseins du Seigneur" relativement à la vocation de M. Olier. Du moins, ce dernier désir d'apostolat devait mûrir... Mieux valait attendre... D'autres incidents, spirituels ou temporels, apporteraient une confirmation d'un caractère plus absolu que celle obtenue jusqu'ici.

Mais dans le coeur soumis de M. Olier, l'écho du "Lumen ad revelationem gentium" ne cessa pas, ne fit que s'affaiblir. Il s'éteignit lorsque le voeu qu'il contenait implicitement commença de s'exécuter.

Et c'est ainsi que Jean-Jacques Olier entendit le premier appel de sa vocation canadienne. Vocation qui devait, jusqu'à sa mort, à la fois tourmenter et ravir son âme, et dont il allait remplir des mêmes désirs brûlants l'esprit de ses fils. Plus heureux que leur fondateur, ils iraient eux, en personne et en nombre, porter sur les rives du Saint-Laurent le flambeau de la foi et cueillir les palmes du martyre; puis, plus tard, en des temps moins cruels,enseigner et guider les âmes, semer à profusion les bienfaits spirituels et temporels. Avec émotion, tous se souviendraient aux heures de générosité, que le premier don jamais offert à ce Montréal, qui fut jadis Ville-Marie, la Cité sainte, le fut par Jean-Jacques Olier, leur fondateur, au matin de l'entrevue de Meudon, alors qu'il glissait dans la main de M. de la Dauversière un petit rouleau d'or, murmurant, le front transfiguré par la joie: "Voici, Monsieur, pour commencer les oeuvres de Dieu".

Mais nous anticipons légèrement sur l'ordre de notre récit, car nous voici justement parvenue à cet inoubliable entretien de Meudon.

1639 — L'entrevue de Meudon et la fondation de la Société de Notre-Dame de Montréal

Trois années s'étaient écoulées. Période d'attente, de prières, de travaux employés par M. Olier aux oeuvres de régénération des âmes. Pour M. de la Dauversière, au contraire, l'ère des réalisations était commencée. En 1636, un institut d'Hospitalières de Saint-Joseph s'était fondé à La Flèche, par ses soins joints à ceux d'une merveilleuse et sainte collaboratrice, Mère Marie de la Ferre. Montréal hantait plus que jamais, maintenant, l'esprit du receveur de tailles. Il fallait coûte que coûte qu'une colonie se fondât dans cette île de Montréal, dont il décrivait avec exactitude la belle forêt sombre.. Sur le conseil du Père Chauveau, jésuite, son directeur, qui observait bien qu'il ne tenait plus en place dans sa petite cité angevine, il partit pour Paris.

Dans ce centre où se créaient et s'alimentaient les oeuvres les plus diverses, où florissait une puissante compagnie comme celle du Saint-Sacrement, et combien d'initiatives dirigées par des chefs où brillait le génie de la foi et de la charité, un Vincent de Paul, un Charles de Condren, un Saint-Jure, un Gaston de Renty, il y avait certes place pour un projet missionnaire et civilisateur tel que celui de M. de la Dauversière. Mais arrivé à Paris, et à la suite de sa visite à Notre-Dame de Paris, où une vision nouvelle venait le réconforter, où se dirigeait-il? Vers le couvent des Jésuites. Oui, il y retrouverait ses anciens maîtres du Collège de la Flèche si accueillants, si éclairés, parfaitement informés, quelques-uns,de l'oeuvre, qu'il poursuivait et qu'ils aideraient certes. Mais ensuite? Chez la mystique Marie Rousseau dont la réputation dans le Paris dévot grandissait sans cesse. Pourquoi ne pas croire à cette visite de la part de l'extraordinaire Fléchois, à la recherche des voies et des moyens pour la réussite de son entreprise? Et ce serait Marie Rousseau, idée si plausible après tout, qui l'aurait dirigé vers Meudon, vers le vieux château abandonné de Charles de Lorraine, résidence pour l'instant du garde des sceaux de la Couronne, Pierre Séguier, chancelier de France. La mystique possédait l'estime et l'entière confiance de cet influent personnage. A sa demande, il recevrait avec plaisir ce provincial qui rêvait de lointaines conquêtes apostoliques. Oui, le château de Meudon, à quelques milles seulement de Paris, lui semblait indiqué pour ce courageux Jérôme de la Dauversière.

Et c'est alors que la vision de l'entrevue de Meudon nous remonte à la mémoire. Qui l'ignore vraiment? Deux visiteurs s'engagent dans la galerie du château, en sens inverse, pressés, l'un et l'autre, d'y aller retrouver le chancelier de France. L'un, et c'est M. Olier, cousin des Séguier, doit y traiter d'une affaire personnelle; l'autre, et c'est M. de la Dauversière, désire confier son projet d'outre-mer au puissant Pierre Séguier. Ils approchent l'un de l'autre, se croisent, échangent un regard... L'illumination se produit. Leurs âmes leur sont révélées. Ils sont dans les bras l'un de l'autre. "Je connais votre dessein, Monsieur, s'écrie Jean-Jacques Olier, je veux être de la partie. Allons le recommander à Dieu". La messe se célèbre, l'Eucharistie est reçue par l'un et par l'autre. On peut maintenant deviser en paix sous les arbres séculaires du parc. Dieu habite les âmes de ces audacieux bâtisseurs de lointaines cités chrétiennes et françaises. On cause en cheminant. Que de projets veulent naître! Un seul retient l'attention et prend une forme définitive. Montréal se fondera, certes, car ces grands coeurs l'ont résolu, mais elle s'appuiera sur une société, un groupement d'élite, auquel ne manqueront, si l'on met tout en commun, ni le prestige, ni l'influence, ni le conseil, ni la puissance de l'or, ni le secours indispensable des prières et des sacrifices. Les mystiques exultent, à cette heure d'entière confiance, de ferveur spirituelle qui féconde chaque résolution, Mais, se demande-t-on, lequel de ces deux hommes de Dieu eut le premier l'idée de la fondation d'une Société, qui allait s'appeler, ou en avait déja décidé, la Société de Notre-Dame de Montréal?S'était-elle imposée d'abord à l'esprit de M. Olier ou à celui de M. de la Dauversière? L'histoire ne nous le dira sans doute jamais. Mieux vaut l'attribuer aux deux mystiques à la fois. Ne furent-ils pas, à l'égal l'un de l'autre, des organisateurs pleins de ressources, que la prudence et le sens des réalités n'abandonnaient jamais?... Puis, l'on voulut désigner des membres possibles "Mon disciple et compagnon, qui est ici à Meudon, même, Pierre Chevrier, baron de Fancamp, est déjà avec nous, annonça avec enthousiasme M. de la Dauversière.

— Et moi, j'espère décider le baron de Renty à collaborer à l'oeuvre, répliqua M. Olier. Je puis également compter sur l'assentiment de deux compagnons de labeur, que je vous ferai bientôt connaître", ajoutait-il encore.

L'entrevue de Meudon, on le voit, c'est la fondation de Ville-Marie, qui prend corps, devient une saisissante réalité. Elle se concrétisa, ne l'oublions jamais, dans l'esprit de deux grands mystiques et ascètes: La Dauversière et Olier. Le XVIIe siècle en compta-t-il beaucoup comme eux? Aucun ne fut plus clairvoyant qu'eux, mieux inspiré, d'une vertu plus sûre et plus humble. Ils eurent l'audace des saints que la prière a fortifiés et une imagination créatrice qu'un mysticisme éclairé maintenait dans un équilibre qui provoquait le succès, en dépit de tous les obstacles.

1642 — La Cérémonie du 27 février 1642 à Notre-Dame de Paris

Les six associés de mars 1639 se sont quintuplés. Les voici trente-cinq, en février 1642, agenouillés au pied de l'autel de la Vierge, à Notre-Dame de Paris. M. de la Dauversière regarde avec émotion l'assemblée que l'intérêt porté à l'oeuvre pour laquelle il sacrifie tout, aujourd'hui comme hier, a groupée autour de M. Olier. Celui-ci va célébrer la messe, puis présider à la consécration de l'île de Montréal par les *Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*, à la Sainte-Famille, sous la protection spéciale de la Sainte Vierge.

Comment ici encore ne pas voir se réaliser une idée commune à M. de la Dauversière et à M. Olier? Celui-ci, rappelons-le, est devenu, depuis décembre 1641, un des trois fondateurs du Séminaire, pour l'instant installé à Vaugirard, séjour ne précédant que de quelques mois une nouvelle installation à la cure de Saint-Sulpice, d'où le Séminaire tirera le nom qu'il garde depuis ce temps (août 1642). Il y a, à Notre-Dame, des compagnons de M. Olier, Nicolas de Barrault, Brandon du Laurent, Brandon de Bassancourt, celui-ci, accouru de Vaugirard avec M. Olier.

L'assurance que tout cela est plus que plausible, et la preuve manifeste d'une union de pensée et d'action entre M. Olier et M. de la Dauversière, nous pouvons la trouver avec quelle facilité dans certains détails de l'émouvante cérémonie de Notre-Dame. Ainsi, l'intention de vouloir mettre la ville future sous la garde de la Sainte Famille, mais c'est la volonté expresse de M. de la Dauversière qui se révèle. Rappelons-nous ses admirables visions du 2 février 1630 et de février 1639. Et cette protection spéciale de Marie que l'on désire, mais c'est le fidèle pèlerin de toutes les Notre-Dame de France qui en décide ainsi: M. Olier. Serait-ce également lui qui aurait songé à nommer la petite cité des forêts du Nouveau-Monde: Ville-Marie? Nous nous sentons à peine effleurée par le doute sur ce fait marial. Et le choix de février, ce mois cher tout autant à M. Olier qu'à M. de la Dauversière? Et le jour désigné, un jeudi? Ces dévots associés appartenaient presque tous à la Compagnie du Saint-Sacrement, M. Olier, depuis 1636, nous le savons pertinemment, alors quoi de plus justifiable, spirituellement? Du reste, celui-ci allait donner bientôt combien de preuves de son amour du Saint-Sacrement dans cette paroisse de Saint-Sulpice, où il allait instituer aux premières heures de son arrivée les saluts du Saint-Sacrement, le jeudi de chaque semaine. Tout ainsi fait abonder les preuves et explique l'intervention personnelle des deux fondateurs de la Société de Notre-Dame de Montréal.

Oui, admirons l'action concertée de M. de la Dauversière et de M. Olier dans cette cérémonie à Notre-Dame de Paris, unique au monde, peut-être, où l'on voit des fondateurs mettre solennellement sous la protection du Ciel une lointaine petite cité que les périls enveloppent, mais qu'ils fondent quand même pour la plus grande gloire de Dieu et de la patrie. "Dieu y pourvoira bien", répète l'un d'eux.

1643 — La publication des Véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France"

Ce célèbre *Mémoire*, paru à Paris, en 1643, durant l'été, comme il en ressort de l'étude des textes et contextes, ne portait point de nom d'auteur, et, apparemment, se présentait comme l'oeuvre collective des associés de Montréal. L'examen attentif de ce long plaidoyer de 127 pages in quarto, en faveur de l'action missionnaire et colonisatrice exercée autour de la fondation de Montréal, dont on suspectait les motifs, à Paris, a permis à des historiens d'attribuer la paternité de l'ouvrage à des membres particuliers de la Société de Montréal. M. Faillon y voit la main d'Elie Laisné de la Marguerie, cet ami du baron de Renty et de M. Olier, ce protecteur de la voyante Marie Rousseau, lorsqu'elle devint veuve et chargée de cinq enfants, cet ancien magistrat, ce membre influent de la Compagnie du St-Sacrement qui était entré dans les Ordres après la mort de sa femme, et dont l'aîné des enfants avait épousé la fille de la célèbre Madame de Villeneuve, cette fondatrice qui avait attiré à Vaugirard M. Olier et ses compagnons, lors de la fondation du Séminaire, le 29 décembre 1641. Pouvons-nous vraiment accepter cette opinion? L'abbé Verreau, président, vers 1880, de la Société historique de Montréal, et qui a réédité au Canada les *Véritables Motifs*, les accompagnant d'une introduction, de notes d'appendices et d'une bibliographie, ne partage point l'avis de M. Faillon. Il en donne des preuves probantes et clôt son argumentation par ces mots peu ambigus: "Jusqu'à preuve du contraire, nous pouvons regarder M. Olier comme l'auteur des *Véritables Motifs*".

Il était donc dans l'ordre, après qu'une telle voix autorisée de chez nous, se fut prononcée, de rappeler ce nouveau témoignage des travaux importants de M. Olier, autour du Montréal naissant.

Peut-être pourrions-nous avouer que, pour notre part, nous trouvons la collaboration étroite de M. Olier et de M. de la Dauversière, encore ici plus que probable. Tous deux désiraient exposer ces *Véritables Motifs*, destinés à éclairer les amis sincères de l'oeuvre apostolique canadienne. Souvenons-nous, pour justifier la collaboration du saint de La Flèche, de la prière de Jeanne Mance à celui-ci, à l'instant de l'embarquement de la recrue, à La Rochelle, à cette invitation de faire connaître par écrit, à d'influents personnages parisiens, le but de la fondation de Montréal. Cet écrit deviendrait un instrument admirable de propagande, pensait la sage Jeanne Mance, et la Société de Montréal, qui ne comptait alors (en juin 1641) que huit membres, verrait ses rangs se grossir de précieuses recrues. M. Olier ne pouvait certes pas ignorer ce petit fait sauveur, ni non plus ne pas se réjouir de ses heureuses conséquences, dont témoignait le chiffre des associés en 1642. Dès lors, M. de la Dauversière devait être consulté. Et comment alors, cela allait de soi, pour lui le grand promoteur de l'oeuvre, ne pas être invité à glisser ici et là, de précieux paragraphes, même s'ils dussent être retouchés pour unifier le ton par M. Olier. Travail habituel, ici, de tous les bons collaborateurs.

C'est donc de nouveau, conclurons-nous, une entreprise conjointe de MM. de la Dauversière et Olier, mais dont la part principale revient, incontestablement, au fondateur de Saint-Sulpice, à celui qui savait mieux manier la plume et condenser les textes. Ce mémoire, redisons-le, garde toujours une importance considérable. M. l'abbé Verreau, nous le citons avec plaisir de nouveau, n'a pas fait faute de le déclarer dans l'introduction de son édition des *Véritables Motifs* (Montréal, Berthiaume et Sabourin, 1880), qui sont devenus la neuvième livraison des *Mémoires de la Société historique de Montréal*. Ecoutons ce qu'il dit de façon presque lapidaire: "Il (le mémoire des Associés de Montréal) a une valeur qui n'échappera à personne: il est comme l'acte authentique qui atteste à la fois la naissance de notre ville et la noblesse de son origine".

1650-1657 — M. Olier directeur de la Société de Notre-Dame de Montréal

Quelles années de détresse connut Ville-Marie à partir de 1649! Tout manquait à la fois aux pauvres Montréalistes: les secours de France et l'aide que ne pouvait vraiment pas leur apporter Québec. Jeanne Mance, à l'arrivée des vaisseaux, durant l'été de 1649, fut bouleversée des nouvelles qu'elle recevait de France. La Société de Notre-Dame de Montréal, lui apprenait un correspondant, s'éteignait peu à peu et ne portait plus aucun intérêt, semblait-il, à la petite colonie, qui se débattait héroïquement dans un coin perdu d'outre-mer. Le correspondant donnait plusieurs autres détails navrants, qui serraient à crier le coeur de l'ardente infirmière. M. de la Dauversière était à la dernière extrémité dans sa maison de La Flèche; le baron de Renty était mort en avril dernier, et M. Elie Laisné de la Marguerie devenait membre du Conseil Privé et se retirait forcément de la Société, où il agissait comme directeur; les Liancourt, si influents en cour, se voyaient puissamment sollicités par d'autres oeuvres; et, enfin, le Père Rapine, ce Récollet qui servait d'intermédiaire entre la "bienfaitrice inconnue", la riche et munificente Angélique Faure de Bullion, et Jeanne Mance, était mort, le 12 décembre de l'année précédente (1648), coupant ainsi toute communication entre la généreuse amie de Montréal et Jeanne Mance, l'exécutrice de ses volontés. Et M. Olier? Et ses compagnons, les Messieurs de Saint-Sulpice, dut aussitôt se demander Jeanne Mance. Ils furent, à cet instant douloureux, n'en doutons pas, surtout M. Olier, le suprême espoir de Jeanne Mance. Elle ne se trompait pas, du reste.

Durant les derniers mois de l'année 1649, Jeanne Mance est à Paris. Elle rencontre M. Olier. Elle plaide chaudement et adroitement à son ordinaire la cause presque perdue de la petite colonie montréalaise, qui, justement en ces mêmes jours, paie un effroyable impôt du sang. ...M. Olier ne pouvait pas ne pas s'apitoyer, ni refuser la requête qu'était venue lui présenter cette femme héroïque, accourue de si loin pour le voir... le supplier d'étendre sa protection sur l'oeuvre qu'il aimait toujours... Elle mettait en lui une confiance éperdue, absolue, unique. M. Olier l'écoutait et sans doute souriait tristement. Hélas! les années avaient durement compté pour lui. Sa santé fléchissait de plus en plus. Vivrait-il encore de longues années? Mais quand même, déjà, il redressait le front. Pouvait-il songer à abandonner, à se désintéresser d'une oeuvre dont Dieu lui avait un jour commis en partie la garde, et à cette fin, le fiat "de société comme miraculeuse à celui à qui avait été inspiré d'abord le mouvement?"... Il promit donc sa collaboration ardente à l'oeuvre en péril du Montréal. Il accepta la direction de la Société de Montréal à peu près inexistante et lui ferait voir, avec l'aide de ses fils de Saint-Sulpice, des jours plus prospères.

Jeanne se retira chancelante, émue, mais les nerfs détendus et l'âme heureuse... M. Olier allait devenir le directeur de l'indispensable Société de Notre-Dame de Montréal! Deo Gratias!

Et soudain, chose curieuse, tout redevint florissant au lendemain de la généreuse acceptation de M. Olier. Guéri, fort inquiet de son oeuvre, M. de la Dauversière accourait à Paris. Les Liancourt reparaissaient aux assemblées, manifestant le même dévouement que jadis et promettant de travailler pour la Société à l'exclusion de beaucoup d'autres groupements. D'autres associés suivirent également ces exemples. Un renouvellement des forces vives de la Société rendit moins lourdes les responsabilites qui pesaient sur les épaules de M. Olier vieillissant.

Et, jamais depuis cette date, il ne reprit la parole donnée, ni n'abandonna le poste suprême qu'il n'avait accepté, pourtant, qu'à la prière émouvante de Jeanne Mance. A partir de 1652, malade, paralytique, il s'intéressa quand même aux gestes des sociétaires, ceux du Canada comme ceux de France.

Son dernier geste fut vraiment royal envers les Associés et envers Montréal. Il réalisa le voeu conçu, de concert avec M. de la Dauversière, aux premières heures de la fondation de Ville-Marie: l'envoi d'un clergé séculier, à Montréal, clergé qui serait formé des ecclésiastiques de Saint-Sulpice, des fils de son coeur et de son esprit. M. Olier entendit-il résonner une dernière fois dans son âme, alors qu'il choisissait lui-même les membres de ce clergé, le verset impératif du psaume du jour de la Purification de Marie: "Lumen ad revelationem gentium"? Le sens des paroles liturgiques, du 2 février 1636, lui était enfin révélé dans sa profondeur.Ce seraient ses fils, non lui, qui réaliseraient le voeu de sa jeunesse, et pleinement, et surabondammen... *Nunc dimittis!*

Puis, un matin de mars 1657, M. Olier bénit avec joie ses disciples, qui se mettaient en route pour le Canada: MM. de Queylus, Souart, Galinier et d'Allet.

Il s'éteignit peu de temps après, entre les bras de saint Vincent de Paul. Le lundi de Pâques, 2 avril 1657, à l'heure même où le navire qui conduisait des Sulpiciens vers la Nouvelle-France levait l'ancre, le fondateur expirait doucement.

1663 — Les Messieurs de Saint-Sulpice, propriétaires et seigneurs de l'île de Montréal

L'âme de Jean-Jacques Olier sembla planer, de façon presque ostensible, sur les oeuvres qu'il avait aimées et servies, et cela durant plusieurs années après sa mort. Souvenons-nous de la guérison de Jeanne Mance, en la fête du 2 février 1659, alors que sur son bras malade, invalidé, reposait une suprême relique: le coeur de feu de M. Olier.

Montréal, la petite colonie héroïque, allait plus que toute autre éprouver le bienfait de cette présence invisible. Lorsque, en 1663, la Compagnie de Saint-Sulpice, après plusieurs semaines de réflexions, de consultations et de prières, accepta le don de l'île de Montréal par la Société de Notre-Dame de Montréal (les dettes existantes, également. M. de Bretonvilliers, deuxième supérieur de Saint-Sulpice, déboursa à lui seul 130,000 livres), quel argument touchant put enfin vaincre les obstacles, lever les doutes et dissiper les hésitations? Le souvenir de M. Olier, la pensée, qui devenait obsédante, que l'on obéirait ainsi au voeu tacite suprême du fondateur.

Voici, d'ailleurs, ce que l'on peut lire dans le *Contrat de donation* des Associés de Montréal à Saint-Sulpice, le 9 mars 1663, clauses que tous les Montréalais devraient lire les yeux embués et l'âme profondément reconnaissante. N'y voit-on pas ainsi le couronnement de l'admirable vocation canadienne de M. Olier? La perpétuité de celle-ci y est assurée par ses fils, héritiers de son esprit et de ses oeuvres.

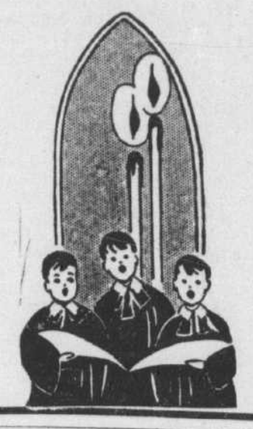
"Considérant, disent les associés survivants de la Société de Montréal, le baron de Fancamp, MM. Barillon de Morangis, Duplessis-Montbard, Jean de Garibal et quelques autres, les grandes bénédictions qu'il a plu à Dieu de répandre dans l'île de Montréal, *par les soins de M. l'abbé Olier et autres, et combien MM. du Séminaire de Saint-Sulpice ont travaillé pour soutenir cette bonne oeuvre, ayant exposé leurs personnes et fait de fortes contributions pour le bien de la colonie* et l'accroissement de la gloire de Dieu, les Associés [de Montréal], désirant de contribuer de leur part, pour seconder les pieux desseins de MM. du Séminaire *et honorant la mémoire de M. l'abbé Olier*, donnent par ces présentes à MM. du Séminaire l'île de Montréal".

Un quart de siècle de luttes héroïques de la part du petit peuple que dirigeaient Maisonneuve et Jeanne Mance, la bonne conseillère; un quart de siècle de soins vigilants de la part de la Société créée au matin de Meudon, par MM. de la Dauversière et Olier, avait, en effet, assuré le maintien d'une fondation difficile mais que Dieu savait sauver miraculeusement chaque fois que tout semblait bien perdu.

La Compagnie de Saint-Sulpice et la fondation de Ville-Marie, quel sujet à traiter d'une main qui frémit souvent. La sainteté et l'héroïsme conditionnent l'atmosphère, créent l'intensié de vision où l'intelligence prévoit, ordonne, maintient coûte que coûte... Ce fut l'atmosphère où évoluèrent avec aisance ces quatre grands coeurs auxquels Montréal sait-il bien tout ce qu'il doit: La Dauversière, Olier, Maisonneuve, Jeanne Mance. L'âme profonde du fondateur de Saint-Sulpice y ajouta ce bienfait qui dure encore: l'amour vigilant de ses fils spirituels pour notre ville, la leur aussi, de quel droit ancien, incontestable et justifié par des dons et des travaux trois fois séculaires.

Marie-Claire DAVELUY

Une firme industrielle canadienne-française presque centenaire offre ses meilleurs voeux aux Messieurs de Saint-Sulpice, qui écrivent à l'heure actuelle une brillante page de leur histoire: celle de **LEUR TROISIEME CENTENAIRE.**



Nos hommages et nos voeux

En ce 3ème centenaire de fondation de la

Compagnie de St-Sulpice

1867 - 1941 **LES DIX-SEPT PHARMACIES** **LEDUC**

Soixante-quinze ans au service du public

Il y a une pharmacie Leduc près de chez vous.

L. J. Raoul Laporte

NOTAIRE

Secrétaire de l'Association des Anciens du Collège de Montréal

4789 Ste-Catherine est **CLairval 2238**

Aux Messieurs de St-Sulpice à l'occasion du troisième centenaire de la Fondation de leur Compagnie.

TOUS NOS HOMMAGES

HArbour 6727 **MArquette 0374**

Pharmacie CONTANT

J.-Rodrigue DESILETS, Ph. Ch., prop.

PHARMACIEN-CHIMISTE

365 Notre-Dame, est **Angle St-Denis**

Livraison rapide tous les jours et le dimanche de 8 à 11 hres.

La Pharmacie Centenaire établie en 1833

HArbour 1676 **Rés. DOllard 6933**

Marcel Jalbert, B.A., LL.B.

AVOCAT

152 est, rue Notre-Dame — Edifice La Sauvegarde

MONTREAL

MArquette 1341

L. Limoges & Cie

BEURRE,
OEUFS,
FROMAGE,
ETC.

644, rue William
Montréal

Lucien TREMBLAY — Raymond EUDES, M.P.

Tremblay - Eudes

AVOCATS

266 ouest, rue St-Jacques, Montréal

Suite 309-310 **PLateau 9407**

1841-1941

Aux MM. de Saint-Sulpice pionniers de l'île de Montréal — à l'occasion du 3ème centenaire de fondation de leur compagnie.

NOS HOMMAGES.

Réfraction visuelle — Exercices orthoptiques

Optométristes — Opticiens à l'Hôtel-Dieu

Carrière & Senécal

Emile CARRIERE, O.O.D. • Adrien SENECAL, O.O.D.

assistés de MM.

A. VALOIS, O.O.D. H. MIGNERON, O.O.D.

277 est, rue Ste-Catherine - LA. 2211

Leroux & Leroux

NOTAIRES

10 est, rue St-Jacques, Montréal

Lionel LEROUX
Marc LEROUX

BElair 1059

OPTOMETRISTES

Adrien Pelletier O.O.D.

Emile Pelletier O.O.D.

Montréal

NOS FELICITATIONS ET NOS MEILLEURS VOEUX
A MESSIEURS LES SULPICIENS
A L'OCCASION DU TRICENTENAIRE DE LEUR
ARRIVEE AU PAYS

Canada Dactylographe, Enr.

R.-T. ARMAND, prop.

44, Saint-Jacques ouest **HArbour 6968**

Confiez vos impressions à
l'Imprimerie Populaire, Ltée,
éditrice du "DEVOIR"

Des murs imprégnés de la piété d'un peuple croyant

Notre-Dame, la "Paroisse" mère — De l'Hôtel-Dieu au site actuel — Les deux temples — Cérémonies grandioses, souvenirs glorieux — Ses "Carêmes": orateurs sacrés illustres — Le verbe de France au service de la vérité

par Jean Dombreval

L'église Notre-Dame a été longtemps le centre de la ville, centre topographique, centre commercial, centre social. De loin on voyait son modeste clocher et, plus tard, ses deux tours. On y venait de partout recevoir la lumière et la consolation. Ses nefs, le dimanche, débordaient, ses galeries se remplissaient Les grandes cérémonies attiraient le peuple chrétien. C'était magnifique. Puis la ville bougea, se déplaça, gravit les coteaux. D'autres églises s'élevèrent. Elles groupèrent autour d'elles des populations qui y vinrent prier et s'attachèrent à leur culte et à leur vie. Notre-Dame vécut alors de ses souvenirs glorieux. Elle continua de vivre des cérémonies toujours belles que les fêtes nationales et religieuses y célébraient.

Le 17 mai 1642 après neuf jours de navigation, quatre chaloupes s'arrêtaient sur le Saint-Laurent devant l'endroit appelé par Champlain autrefois du nom de Place-Royale et des chants de reconnaissance saluaient l'emplacement de Ville-Marie. Le lendemain les mains pieuses de Mademoiselle Mance et de Madame de la Peltrie ornaient l'autel où le sang de l'Agneau devait couler depuis lors sans interruption. Une tente d'abord puis bientôt une cabane d'écorce, puis plus tard le toit et les murailles du fort abritèrent cet autel. Là devait résider pour conduire le peuple naissant au progrès et à la gloire Celui qui est à la fois le chemin et le but. En 1655 les colons reconnaissants offrirent au Dieu Rédempteur un séjour plus digne de sa gloire et de leur foi. Cette année-là, en effet, fut construite la première église paroissiale, annexée à l'hôpital pour qu'elle pût servir à la fois aux citoyens et aux malades. Ce modeste temple dura jusqu'en 1678 où fut ouverte au culte une église plus vaste. Mais cette deuxième église paroissiale, devenue elle-même trop petite pour la population toujours croissante, devait à son tour disparaître et céder la place en 1829 à la troisième église, celle d'aujourd'hui.

Un sermon qui fait du bruit

Dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, c'est la vie ordinaire d'une paroisse. Des maisons se sont bâties autour du petit temple et le dimanche c'est toute la population qui afflue à l'église. On y fera les cérémonies aussi imposantes que possible. Or ce dimanche-là, le dimanche de Pâques 1674, la messe est chantée par le curé de la paroisse. Le sermon sera fait par Monsieur de Fénelon. Il circule dans le peuple des rumeurs étranges. Le prédicateur va faire un scandale. Entendons-nous. Il doit dire, répète-t-on, des choses désagréables à l'adresse du gouverneur. Ils ne s'aiment pas beaucoup. Monsieur de Frontenac est l'ennemi de Perrot, l'ancien gouverneur de Ville-Marie, et Fénelon est son ami. Celui-ci ne se gêne pas pour accuser le vice-roi de malversations, de commerce illégal d'eau-de-vie. Et il doit le dire en chaire. Aussi affluence de monde. Messe solennelle avec diacre et sous-diacre. Puis Monsieur de Fénelon en chaire. "Femme, pourquoi pleurez-vous?" C'est là le texte. Une première partie: nécessité de mourir avec Jésus-Christ passe bien. On semble content. La deuxième partie; nécessité de ressusciter avec Jésus-Christ, éveille davantage l'attention. Lorsque le prédicateur en vient à parler des personnes constituées en autorité, qui troublent le commerce d'un pays, maltraitent ceux qui ne leur donnent pas une part à leurs bénéfices, oppriment les peuples par des corvées injustes et inutiles, on se dit: il veut désigner Frontenac. La Salle, qui est au fond de la chapelle, se lève, fait des gestes, interpelle ses voisins, s'adresse au célébrant. La messe finie, c'est la lutte qui commence. La Salle dénonce Fénelon. Frontenac, irrité au sujet du sermon, l'est bien davantage lorsqu'on lui dit que Fénelon, durant la semaine qui a suivi, est allé de porte en porte recueillir des signatures en faveur de Perrot pour obtenir sa mise en liberté. Citation devant le Conseil Souverain. Explications de Fénelon, ses protestations. Frontenac ne veut rien entendre, rabroue dans sa colère tous ceux qui cherchent à défendre Fénelon et à expliquer son action, même à l'excuser. Appel au roi. Départ de Fénelon.

Aspect de la première église

En 1672, les paroissiens assemblés résolurent de construire une autre chapelle, ou plutôt, cette fois, une église. C'était le 6 juin. Le 19 du même mois on choisissait le maître maçon et on fixait son salaire; le 20, le terrain était donné par le supérieur du Séminaire, Monsieur Dollier de Casson; le 21 on commençait à creuser les fondations: huit jours plus tard la croix était plantée à l'endroit où on devait travailler; le grand concours de peuple qu'avait provoqué cette cérémonie se renouvelait encore le jour suivant, quand on posait les cinq premières pierres de l'édifice futur. Ce fut d'abord un beau zèle. Dans le désir de voir bientôt la construction achevée, chacun y mit les ressources dont il disposait: argent, matériaux, journées de travail. Puis l'ardeur s'attiédit. Les assemblées de fabrique "tenues à l'issue des vêpres paroissiales" témoignent de cette apathie de la population. On réclame le paiement des souscriptions, le bois promis et non encore fourni. Lentement, à cause de tous ces obstacles, le temple s'élève. Il a ses murs, son toit, sa lampe d'argent, sa cloche, dont Monsieur de la Barre et Madame de Longueuil ont été le parrain et la marraine, ses châsses dorées. Plus tard il aura ses bancs, ses chapelles latérales, ses stalles dans le choeur. Il aura, à l'extérieur, reçu son complet embellissement quand sa tour carrée s'élèvera avec son portail; puis par-dessus sa tour, son clocher et, au sommet de son clocher, sa croix surmontée du coq traditionnel. Pour les pieux habitants de Ville-Marie, il aurait manqué quelque chose à leur église, si le souvenir de la Reine du ciel ne l'eût consacrée. Aussi, le 30 août 1778, mettaient-ils avec joie au faîte du portail la statue de Marie, bénite solennellement la veille.

Temple magnifique pour l'époque et pour le lieu. Les voyageurs, Kalm, Held, Bouchette, le pensent et l'écrivent. Peut-être notre impression serait un peu moins favorable. Nous trouverions l'ensemble inélégant et lourd, le portail pas assez dégagé, la tour, avec ses meurtrières, sombre et froide.

L'église était alors au centre de la ville, c'est-à-dire au centre de la ville officielle, dont la porte de Québec, la rue Saint-Pierre, le fleuve et la rivière Saint-Pierre, formaient les limites dans tous les sens. Au delà, il n'y avait plus que les faubourgs, faubourgs Saint-Antoine, Saint-Laurent, le coteau à Baron, les faubourgs Saint-Louis, Saint-Pierre et Québec.

L'église resplendissait aux grandes fêtes. Tout se simplifiait pour les dimanches et les fêtes de moindre rite, mais toute la splendeur du culte se retrouvait dans les processions extérieures. La procession du Saint-Sacrement surtout présentait un déploiement incomparable.

Tout Montréal assistait à ces fêtes. Montréal avec ses citoyens riches, Foretier, Franchère, Dezery, Viger, Tabeau, Guy, Chaboillez, Leprohon, Perreault, Larivée, Berthelet, de Salaberry, de Longueuil, avec aussi les humbles artisans et les modestes ouvriers. La ville qui croit et qui prie.

Les débuts de l'église actuelle

Au tour maintenant de la grande église actuelle. Elle date de 1829. Le 7 juin de cette année, Monsieur Roux, malade, invalide, se fit transporter, à l'aurore, dans la nef silencieuse. Il en fit la bénédiction. Le même jour, Monsieur Jean Richard dit la première messe, sans grande solennité. Ce ne fut que le 15 juillet suivant que l'ouverture et l'inauguration se firent avec pompe. Monseigneur Lartigue chanta la grand'messe, Monsieur Quiblier prêcha. Dans l'auditoire se trouvaient sir James Kemp, administrateur du Bas-Canada, son état-major, les diverses corporations de la ville. Durant soixante ans l'église allait connaître une prospérité inouïe. Tout n'était pas encore complet dans sa structure et ses décorations. Avec les années et peu à peu, ce qui manquait devait être fait. Ainsi la tour de l'épître, Persévérance, fut construite en 1841 et bénite par Monseigneur de Nancy; la tour de l'évangile, Tempérance, fut terminée en 1842. On démolit alors la tour et le clocher de la vieille église. Les dix cloches arrivèrent à Montréal le 24 mai 1843. Elles furent bénites le 21 juin par Monseigneur Bourget. On les hissa dans la tour de la Tempérance au mois de juillet et elles sonnèrent pour la première fois le 19 juillet, à midi. Tout se passa plutôt tranquillement. Il en fut autrement pour le bourdon. Il avait été donné par les marchands, les artisans et les cultivateurs et fondu à Londres dans les ateliers de *Mears & Co.* Arrivé à Montréal le 21 octobre, il fut débarqué le 24, bénit le 29 par Monseigneur Bourget et nommé Marie-Jean-Baptiste. Monsieur de Charbonnel prêcha en français et en anglais. Le 29 novembre, il fut monté dans la tour de la Persévérance par Ambroise Matte, entrepreneur. L'opération dura de 8½ à 10 heures. La veille de Noël, il sonna à midi pour la première fois. Au mois de mai 1845, il est brisé, descendu ensuite et expédié en Angleterre pour refonte. En 1847 le second bourdon arrive à Montréal, le 17 septembre. Il est bénit le 18 juin 1848 sous le nom de Jean-Baptiste, monté le 21 juin dans sa tour. Il était mis en branle par un système de câbles, ce qui rendait nécessaire le travail d'un grand nombre d'hommes. Aujourd'hui il est mû par l'électricité. Il n'a rien perdu de sa sonorité. Par temps calme ses vibrations se répandent au-dessus de la ville et sur les rives du fleuve.

* * *

Notre-Dame a vu se dérouler dans son enceinte les fêtes et les cérémonies les plus solennelles qui soient. Chaque dimanche d'abord était d'une incomparable splendeur. L'église se remplissait dans ses nefs et galeries. Elle fut longtemps "la paroisse". D'autres églises, des chapelles s'étaient construites, ouvertes au culte. Autour de ces temples des familles s'étaient établies. Mais Notre-Dame gardait son charme. On y revenait. Et pour se séparer d'elle il fallait le motif impérieux de la distance.

C'est à Notre-Dame que les zouaves vinrent, au moment de quitter le sol de la patrie, recevoir les dernières bénédictions. C'est à Notre-Dame que le vénéré Pie IX eut son service solennel. C'est à Notre-Dame que Monseigneur Bourget fêta son cinquantenaire de sacerdoce; à Notre-Dame encore que sir Georges-Etienne Cartier eut ses funérailles. C'est à Notre-Dame que se fit entendre Monseigneur de Forbin-Janson; là encore que furent sacrés des évêques et des abbés; là enfin que, durant huit jours, en 1880, dix religieux missionnaires prêchèrent cette fameuse retraite qui émut, ébranla, transforma toute la ville.

Notre-Dame eut ses grands prédicateurs. Elle entendit leur voix, tressaillit d'enthousiasme à leurs accents pieux. Elle fut fière des Colin, des Martineau, des Deschamps, des Gibaud, des Lévesque, des Sorin, de bien d'autres. Sans doute la prédication d'alors avec ses longueurs et ses artifices ne plairait plus de nos jours. Elle avait alors des charmes. Le peuple chréparlait, dans une langue qu'il complaisait dans ces discours où on lui parlait dans une langue qu'il comprenait, de son âme et de Dieu.

Les prédicateurs de France

Et, pour finir, elle eut depuis 1888 son carême, les sermons des prédicateurs venus de France. Les plus anciens se rappellent la joie des auditeurs lorsqu'il leur fut donné d'entendre, ce premier dimanche du carême, Monseigneur Soulé. Bel homme, certes. Grand, robuste, sans être obèse. Et c'était un évêque. Prestige plus grand. Et la voix était douce, sonore, entendue de partout dans le vaste édifice. Et cette prononciation, un peu nouvelle pour la plupart des oreilles, était une mélodie. De retour à la maison, le père, charmé, redisait à la famille ses impressions profondes. Ah, non! il ne manquerait pas un sermon. Et l'église continua d'être surpleine. Les prêtres occupaient les stalles du vaste sanctuaire. Dans

(suite à la page dix)

Monseigneur Lartigue

Montréalais, sulpicien et premier évêque de sa ville — Grand prédicateur et apôtre d'une inépuisable charité — Témoignage de Mgr Bourget: il nous a tracé la marche à suivre

par le R. P. Léon Pouliot, S.J.

A la Compagnie de Saint-Sulpice revient l'honneur — et c'était justice — d'avoir formé et longtemps compté parmi ses membres le premier évêque de Montréal, Mgr Jean-Jacques Lartigue. Entre tant d'évêques que Saint-Sulpice a donnés à l'Eglise, il a droit, croyons-nous, à une place de choix et à un traitement d'honneur.

L'enfance et la jeunesse

Jean-Jacques Lartigue naquit à Montréal, le 20 juin 1777. Son père était médecin; par sa mère, Marie-Marguerite Cherrier, il était le cousin de Louis-Joseph Papineau et de Denis-Benjamin Viger. Fils unique, et longtemps attendu, il ne fut pas gâté, mais élevé au sens le plus chrétien du mot. L'amour des pauvres, qui fut comme la caractéristique de son apostolat, existait déjà chez l'enfant. "Les plus petites particularités dans la vie de ceux que la divine Providence a chargés de quelque haut ministère, écrit Mgr Bourget, sont toujours poignantes d'intérêt, quand ensuite on fait certains rapprochements avec d'autres faits qui sont d'une nature éclatante dans la vie d'un grand homme. Eh bien! l'immortel fondateur de l'épiscopat à Montréal, quand il était petit enfant, avait un désir, c'était de pouvoir aller nu-pieds dans les rues, quand il voyait passer de pauvres enfants sans souliers. Plus tard, et lorsqu'il exerçait le saint ministère dans cette ville qui fut son berceau comme elle a été son tombeau, sa charité a expliqué ce que voulait dire ce sentiment si digne d'un bon coeur, car on l'a vu sacrifier au soulagement des pauvres, d'abord, tous ses revenus patrimoniaux. Puis, comme ils ne suffisaient pas à sa charité, il vendait sa montre et les autres objets dont il pouvait se passer absolument. Et après cela, il dépouillait sa tendre mère qui, comme on le sait, ne vivait que pour lui."

Après de brillantes études au Collège de Montréal, il se destine au barreau et commence son droit. Il n'oublie pas cependant que la science de sa religion est le premier devoir de l'intellectuel catholique. Et, devenu évêque, il pouvait écrire, en toute vérité: "J'étais aussi capable de soutenir les intérêts de la religion contre l'impiété des philosophes, pendant que j'étais dans le monde que maintenant".

Le prêtre et le sulpicien

En 1797, il décide de se faire prêtre. L'ordination sacerdotale a lieu à Saint-Denis-sur-Richelieu, le 26 septembre 1800. L'avenir prouvera et prouvera surabondamment que l'abbé Lartigue n'était pas de ceux qui reculent quand ils ont une fois dit aux pieds des saints autels: *Promitto obœdientiam.* Ami du silence, de l'étude et de la prière, le jeune prêtre veut se faire Sulpicien; mais Mgr Denaut, qui l'a déjà nommé secrétaire du diocèse, ne consent pas à se priver d'un auxiliaire si précieux. A la mort de Mgr Denaut, le désir de M. Lartigue est toujours bien vivant, et, avec la permission de Mgr Plessis, il entre enfin à Saint-Sulpice (1806).

"Pendant quinze ans, lit-on dans sa notice nécrologique, il fut l'ornement de cette communauté par son zèle infatigable, par son rare talent pour la prédication, son ardeur incomparable pour la conversion des pécheurs et sa grande charité envers les pauvres. Malgré les nombreuses occupations qui devaient, ce semble, absorber tout son temps, il mettait un si bel ordre dans l'accomplissement de ses devoirs qu'il trouvait toujours le loisir de visiter régulièrement les faubourgs dont on l'avait chargé, d'y maintenir l'ordre, comme l'attestent les personnes qui ont eu le bonheur d'être sous son administration, de passer une partie considérable de la journée au confessionnal, d'étudier avec profit la théologie et l'Ecriture Sainte, comme le prouvent les manuscrits qu'il a laissés, de se tenir au courant de toutes les affaires de son pays qui l'intéressa toujours bien vivement."



Mgr Jean-Jacques LARTIGUE, premier évêque de Montréal.

L'Evêque de Telmesse et l'Evêque de Montréal

Lorsque Mgr Plessis voulut, en 1819, diviser son vaste diocèse qui s'étendait de la Nouvelle-Ecosse aux Montagnes Rocheuses, l'abbé Lartigue devenait évêque de Montréal. Par suite de l'opposition du gouvernement anglais, le démembrement du diocèse de Québec fut ajourné.

Sacré évêque de Telmesse, le 21 janvier 1821, Mgr Lartigue administra le district de Montréal, en qualité de vicaire général. Nous n'avons pas à raconter les quinze années de souffrances qui suivirent et où le légitime représentant de l'évêque de Québec à Montréal vit son autorité discutée et méprisée. Disons seulement—car il faut être juste—que s'il avait incontestablement pour lui la justice et le bon droit, il était d'une époque où les procédés conciliants étaient trop souvent méconnus; et autant que tout autre, il était de son époque. En 1836, les circonstances ont changé; et c'est avec joie que Mgr Lartigue est salué par tous comme premier évêque de Montréal.

L'église Saint-Jacques et la résidence épiscopale qu'il avait, en grande partie, construites de ses deniers, deviennent la première cathédrale et le premier évêché (angle des rues Saint-Denis et Demontigny). Il avait encouragé, dès la première heure, et il ne cessa de bénir l'oeuvre alors naissante de Madame Gamelin; en 1837, il introduit au Canada les Frères des Ecoles Chrétiennes; il érige dans le diocèse l'Oeuvre de la Propagation de la Foi et devient ainsi le père du grand mouvement missionnaire qui portera ses fruits sous l'épiscopat de Mgr Bourget. Celui-ci d'ailleurs, dans son mandement d'entrée, rendait pleine justice au premier évêque de Montréal: "Enfin, ce qui Nous inspire un vrai courage, c'est que toutes les oeuvres que Nous allons entreprendre pour votre salut éternel ont été depuis de longues années, projetées par notre illustre prédécesseur. Car, dans son vaste génie, qui embrassait plusieurs siècles, et dans ses immenses calculs pour le bien de son cher troupeau, il a prévu tout ce qui pouvait contribuer à son bonheur. Aussi, est-ce dans le sein de la confiance dont il nous a honoré que nous avons puisé tout ce que Nous avons à faire dans notre Episcopat... C'est surtout dans les derniers jours de sa vie que, ranimant toutes ses forces et laissant parler toute sa tendresse pour ses brebis, il nous a tracé la marche que nous avions à suivre, pour la réforme des abus et l'établissement des solides vertus". Toujours Mgr Bourget aima à se donner comme le continuateur de Mgr Lartigue, l'exécuteur de ses grands desseins. Il l'était en effet. Quand il institue le chapitre de la cathédrale, quand il fonde les *Mélanges Religieux*, quand il invite Mgr de Forbin-Janson à prêcher des missions dans le diocèse, quand il rappelle les Jésuites au Canada, il ne fait que donner suite à des projets de son prédécesseur.

La mort et le pieux souvenir de Mgr Bourget

Mgr Lartigue mourut le 19 avril 1840. Voici ce qu'on peut lire dans les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal:* "Dans la nuit du Samedi-Saint au Dimanche (18-19 avril), Monseigneur Bourget veilla auprès du malade... Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, Monseigneur Bourget, qui ne l'avait pas quitté un seul instant, commença le *Subvenite;* mais ne pouvant continuer à cause des sanglots qui lui coupèrent la voix, il fit signe à M. Joseph Crevier, jeune ecclésiastique, de continuer à sa place, il se retira dans sa chambre où nous le vîmes prosterné devant son crucifix".

Comme il est touchant de voir Mgr Bourget jusqu'à la fin de sa vie parler avec émotion de son maître et de son ami! En 1863, il encourage et bénit le projet d'élever un monument au premier évêque de Montréal; il veut faire beau et grand. Dans une lettre, datée de Rome, le 19 avril 1870, il commence par rappeler la mort de Mgr Lartigue, survenue à pareille date trente ans plus tôt. Ah! c'était un grand évêque, écrit-il, il me faudrait l'imiter. Même souvenir dans une lettre aux religieuses de l'Hôtel-Dieu, huit ans plus tard: "Toutes ces choses me sont présentes comme si elles se passaient aujourd'hui; voilà pourquoi je sens le besoin d'épancher mon coeur dans celui des bonnes religieuses Hospitalière qui surent si bien comprendre le coeur de ce grand Evêque, en lui procurant tous les secours dont il avait un si pressant besoin". Le 20 juin 1877, il écrit, de la Maison Saint-Janvier, à Mgr Fabre. Avant de parler affaires, il veut satisfaire sa dévotion et note que ce jour marque le centième anniversaire de la naissance de Mgr Lartigue.

L'exemple de Mgr Bourget devrait être pour nous un exemple entraînant. Trop longtemps, nous avons oublié, sinon méconnu les grands mérites de Mgr Lartigue. Comme il était plus près de la vérité celui qui écrivait en 1841: "Là repose le premier des évêques de Montréal, que l'histoire placera sans doute à un rang bien élevé, parmi les pontifes qui ont illustré la chaire épiscopale sur ce continent". Paroles qui, après cent ans, ne nous paraissent pas exagérées.

Léon POULIOT, S.J.



LES DEUX EGLISES NOTRE-DAME — Au premier plan, la première église de 1672; à l'arrière, la nouvelle, celle qui subsiste dans son imposante majesté, commencée en 1824 et inaugurée en 1829. Les deux tours ne furent complétées qu'en 1843.
(D'après une vieille gravure de l'époque)

Respectueux hommages

Beauregard et Beaudry
AVOCATS

Reconnaissance envers MM. de St-Sulpice

Thomas Ducharme, père, NOTAIRE
Thomas Ducharme, fils, NOTAIRE
266 St-Jacques ouest, Montréal

HOMMAGES RECONNAISSANTS
de
Jacques Cartier C. R.
AVOCAT
51, rue St-Jacques St-Jean, P.Q.

Hommages aux
MM. de Saint-Sulpice
Imprimerie Sylvain
2382 Jacques-Hertel Fltzroy 1832

ASSURANCES
PRETS D'ARGENT
REGLEMENT DE SUCCESSION
BUREAU DU SOIR : Tél. : WE. 4337
1379 STE-MARGUERITE
LUNDI, MERCREDI et VENDREDI
7.30 à 9.30
LABRECHE ET LABRECHE
NOTAIRES
Commissaires de la Cour Supérieure
District de Montréal
ALBERT LABRECHE, L.L.L.
ALBERT-JEAN LABRECHE, L.L.L.
Tél. : MA. 3373
212, EDIFICE THEMIS
10 OUEST, RUE ST-JACQUES
MONTREAL

Aux Messieurs de St-Sulpice — à l'occasion du 3ème centenaire de fondation de leur compagnie.
Nos hommages et nos voeux.
PLateau 9412-3 Marque "VERDICT"
J. A. Simard & Cie
IMPORTATEURS-FABRICANTS
THES — CAFES — EPICES
POUDRE A PATE — ESSENCES
1-3-5-7 est, rue St-Paul - Montréal

C. P. 850 Place d'Armes Tél. PL. 5801*
Duchesneau-Trudeau,
Limitée
NEGOCIANTS ET IMPORTATEURS
NOUVEAUTES, SMALLWARES,
JOUETS ET PAPETERIE
81 est, rue St-Paul Montréal

La
Banque Canadienne Nationale
présente respectueusement
ses félicitations et ses voeux
aux
Messieurs de St-Sulpice
à l'occasion du troisième centenaire
de leur arrivée à Montréal

Hommage
de la
Librairie Beauchemin
Centenaire
à la
Compagnie de Saint-Sulpice
pour son oeuvre
dans notre pays
1642 — 1842 — 1942

Les Sulpiciens soutiens spirituels de communautés

Joyaux de l'écrin des Messieurs — Edifiante direction qui remonte à trois siècles bientôt auprès de la Congrégation, des Hospitalières, des Soeurs Grises et des Petites Fille de St-Joseph

par M. l'abbé Elie Auclair

Ce sont, avant tout autre, les Sulpiciens qui ont fait Montréal. On l'oublie trop parfois. Déjà, en 1642, l'année de la fondation de notre ville, le pieux M. Olier avait été mêlé, avec M. de la Dauversière, à la quasi mystique entreprise de l'établissement de Ville-Marie. A la vérité, de 1642 à 1657, ce sont les Pères Jésuites qui ont été nos premiers missionnaires. Mais, dès 1657, après quinze ans, les fils de M. Olier, venus au Canada de son vivant même, prirent la direction spirituelle de la colonie de M. de Maisonneuve et s'y sont maintenus, sous la juridiction des évêques de Québec, les seuls pasteurs, jusqu'à l'arrivée à Montréal du premier évêque résidant, Mgr Lartigue, en 1821, soit pendant cent soixante-quatre ans. Devenus bientôt, en plus, seigneurs temporels de toute l'île, ils ont vu à tout. Et il faut dire qu'ils se sont dépensés, avec un zèle et une générosité jamais lassés, à l'accomplissement de toutes les oeuvres de bien, entre autres celle de l'éducation des jeunes et celle de l'assistance aux malheureux.

Naturellement, "nos Messieurs", ainsi qu'on les appela, ne pouvaient tout faire seuls. La Providence a voulu qu'ils pussent compter en particulier sur l'aide précieuse des trois communautés de femmes qui s'établirent à Ville-Marie en ces temps lointains: dès les débuts les Dames de la Congrégation Notre-Dame pour l'éducation des jeunes filles et les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu pour le soin des malades, puis, un siècle plus tard, les Soeurs Grises pour l'assistance aux vieillards et aux orphelins. Marguerite Bourgeoys, on s'en souvient, fonda la Congrégation l'année même de la venue des sulpiciens en 1657, les Hospitalières de Saint-Joseph prirent charge de l'hôpital de Mlle Mance deux ans plus tard en 1659 et c'est cent ans après, en 1741, que Mme d'Youville établit son institut des Soeurs Grises. Or, ce sont "nos Messieurs" qui s'occupèrent, comme il convenait à leurs fonctions, de la direction de ces trois communautés. L'histoire de leurs relations spirituelles avec elles serait longue à raconter et, à plus d'un point de vue, intéressante et édifiante. En ce bref article, il me faut me borner à l'essentiel.

Des maitres en spiritualité

Le prêtre de Saint-Sulpice a pour vocation spéciale de travailler à la formation du clergé. C'est avant tout un directeur de séminaire et un directeur d'âmes. Il doit être, selon la pensée de M. Olier, le fondateur de la compagnie, et il est d'ordinaire, un homme de piété profonde, un savant modeste mais véritable, qui s'entend à communiquer son savoir, un modèle de régularité, de ponctualité et de vie parfaite. Je pense, en écrivant ces lignes, à nos vieux maitres de jadis au grand séminaire, M. Colin, M. Lecoq, M. Delavigne, M. Rouxel, et je me dis que c'est bien ainsi qu'ils étaient tous.

Le sulpicien, parce qu'il est avant tout un excellent directeur d'âmes, devient, quand l'obéissance l'y appelle, dans le ministère du desservant de paroisse ou dans celui de l'aumônier de communauté, un maitre pareillement à la hauteur de la fonction. La raison en est que, mieux que personne, il sait s'oublier lui-même, ce qui constitue la première condition pour être un prêtre modèle.

A la Congrégation, à l'Hôtel-Dieu, puis chez les Soeurs Grises, les sulpiciens d'autrefois furent, de cette façon, des maitres en spiritualité à peu près incomparables. Pendant longtemps presque tous Francais de France, solidement formés aux plus hautes vertus, ardemment dévoués, ils s'attachaient à "élever" les âmes, à les anoblir, à les ancrer dans l'amour de Dieu et dans l'amour du prochain pour l'amour de Dieu. Leurs dirigées des communautés se montraient par suite, d'abord et avant tout, des femmes de devoir, assidues et fidèles à leurs tâches. Et elles étaient rudes, ces tâches, alors qu'on était loin d'être pourvu des améliorations et des commodités modernes. Les nécessités ou les besoins de la vie matérielle avaient de multiples exigences et, d'autre part, pour les oeuvres d'éducation, d'hospitalisation et d'assistance aux déshérités, on ne pouvait disposer que de moyens très restreints. Il fallait mettre en tout cela beaucoup d'esprit de renoncement et d'abnégation. Qui mieux que le sulpicien aumônier pouvait y encourager et y entrainer?

Floraison de communautés

Après l'avènement de Mgr Bourget en 1840, ce fut, dans Montréal, l'ère des fondations ou des établissements d'instituts nouveaux et de communautés nouvelles. Homme de Dieu, d'un grand esprit surnaturel, ayant sur l'avenir, on l'a redit souvent, comme un don de seconde vue ou de prévision de premier ordre, l'actif évêque ne se lassait pas de faire venir de France ou de fonder à même notre propre sol des instituts et des communautés. Aux yeux de plusieurs, il semblait parfois défier les lois de la prudence humaine. A Saint-Sulpice, on se tint d'une façon générale sur la réserve, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais, une fois les fondations nouvelles mises sur pied, on ne leur ménagea pas les générosités et les secours, et, en un sens très vrai, nos instituts et nos communautés, pour la plupart, furent bientôt redevables, d'une manière ou d'une autre, aux largesses sulpiciennes. Toutefois, comme il était naturel, "nos Messieurs" s'intéressaient et se dévouaient avant tout à leurs premières filles en date, celles de la Congrégation, de l'Hôtel-Dieu et des Soeurs Grises, dont d'ailleurs Mgr Bourget et ses successeurs leur ont laissé toujours, jusqu'à nos temps, la garde ou la direction spirituelle. J'ajoute, pour être moins incomplet, que sous cette direction sulpicienne, restée la même depuis trois cents ou deux cents ans, la Congrégation, l'Hôtel-Dieu et les Soeurs Grises ont magnifiquement prospéré au spirituel et au temporel.

Qui ne connait pas, dans notre ville, par tout le pays et au delà, le type et la silhouette de la Soeur de la Congrégation? Son costume noir, simple et modeste, mais très seyant, enveloppe toute sa personne. Seule la cornette blanche encadre sa figure, comme en un losange, d'où percent le regard intelligent et le sourire discret. Et puis, dans son couvent et dans sa classe, bien chez elle, quelle digne maitresse elle sait être la Soeur de la Congrégation! Depuis trois cents ans, il en est passé comme cela plus de cinq mille. Actuellement, elles ne sont pas loin de trois mille, comptent près de deux cents établissements au Canada et aux Etats-Unis, enseignent et éduquent soixante mille jeunes filles en chiffres ronds. Ce que cela leur demande de labeur et leur vaut d'influence! Qui pourrait justement le calculer?

Les Hospitalières de Saint-Joseph, dont la fondation, à la Flèche, en France, remonte à 1636 et qui vinrent à Montréal, au Canada, prendre charge de l'Hôtel-Dieu de Mlle Mance en 1659, ne sont pas aussi nombreuses sans doute que les Soeurs de la Congrégation. Leur maison première à Montréal, notre superbe Hôtel-Dieu, a tout de même près de cent quarante professes, et une dizaine d'établissements hospitaliers sont nés ou sont sortis d'elle, qui ont leur vie propre et sont dispersés au Canada et aux Etats-Unis. Et l'on reconnait que leurs divers hôpitaux se classent parmi les meilleurs, les mieux outillés et les plus perfectionnés qui existent. Ajoutons que, partout, leur personnel de médecins, choisis parmi les plus compétents et les plus habiles, et celui de leurs gardes-malades, très en faveur de nos jours, leur font honneur et les mettent en un particulier relief.

Les Soeurs Grises de leur côté, et je ne parle que de celles de Montréal — l'on sait que plusieurs filiales se sont détachées d'elles, qui ont leur vie propre, à Québec, à Ottawa, à Saint-Hyacinthe, à Sherbrooke — en cinq provinces, soixante-sept établissements et plus de quinze cents religieuses vocales ou auxiliaires, en activité de service auprès des vieillards et des orphelins, au pays et au dehors. Comme les deux autres, c'est là encore une communauté qui a, comme dirait l'autre, un beau "standard" de vie.

Je n'irai pas jusqu'à écrire que la direction sulpicienne est la cause première de la prospérité et des succès, dans les oeuvres de bien, de la Congrégation, de l'Hôtel-Dieu et des Soeurs Grises. Mais, en fait, il est permis de croire qu'elle n'y a pas été étrangère. Nos sulpiciens, tout simples et sans prétention, mais instruits et dévoués, si admirablement fidèles à leurs us et coutumes, mais amis du progrès bien entendu également, ont puissamment aidé, je le pense sincèrement, leurs dirigées des communautés à se maintenir dans la voie juste et droite. Et c'est là un fleuron de plus à ajouter à la couronne des mérites de "nos Messieurs" de Montréal.

Une autre communauté de pieuses enfants de Dieu, celle des Petites Filles de Saint-Joseph, fondée à Montréal en 1857 par le sulpicien Antoine Mercier, où l'on s'occupe du bien spirituel et temporel du clergé, est pareillement restée toujours sous la direction des Messieurs de Saint-Sulpice. Elles sont aujourd'hui près de deux cents, en service dans une douzaine d'institutions différentes. Je n'y insiste pas. Je me devais surtout, dans cette brève notice, de signaler à l'attention publique, ainsi qu'on me l'avait suggéré, l'oeuvre de "nos Messieurs" dans la direction des trois plus anciennes communautés de Montréal. C'est fait.

L'abbé Elie-J. AUCLAIR,
de la Société Royale du Canada.

Pour la formation du clergé indigène

De Montréal, où des Sulpiciens s'en font les zélés propagateurs, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre s'étend à travers le pays — Sa naissance — Son prodigieux développement

par Mgr Henri Jeannotte, P.S.S.

En 1919, dans une retentissante encyclique (l'encyclique *Maximum illud*), le Pape Benoit XV attirait l'attention du monde catholique sur la nécessité de la formation du clergé indigène dans les pays missionnaires, et il demandait l'érection immédiate de Petits et Grands Séminaires, aussi bien organisés que possible, surtout les Grands Séminaires, dans toutes les missions arrivées à un certain développement.

Les Séminaires ne poussent pas comme les champignons, en une nuit. Les maisons sont coûteuses, les dépenses entrainées par la très longue préparation des prêtres sont énormes. Benoit XV savait bien ce qu'il demandait aux évêques missionnaires, habituellement à bout de ressources. Il fallait leur procurer les ressources qu'allaient exiger le recrutement intensif et la formation de nombreux candidats au sacerdoce. Il existait déjà une oeuvre particulière pour venir en aide aux Séminaires des missions, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre, fondée en France en 1889, par deux pieuses dames de Caen. Le Pape la signala et la recommanda à la charité des fidèles. L'année suivante, en 1920, il la mettait sous l'égide pontificale et lui donnait comme secretaire général son ami, Mgr Tiberghien.

L'existence de l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour la formation du clergé indigène des missions fut pour beaucoup une révélation, et la recommandation pontificale une surprise. Il y avait alors tant de préjugés sur le clergé indigène des missions.

Vers cette date, il y avait au Grand Séminaire de Montréal et dans les autres maisons sulpiciennes quelques confrères qui cherchaient à provoquer la fondation d'un Séminaire des Missions-Etrangères à Montréal, à grouper des sulpiciens disposés à alier travailler dans des Séminaires établis dans les pays de missions, et enfin à établir au Canada l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre. Les démarches faites alors, à la suite d'une visite à Montréal de Mgr de Guébriant, supérieur des Missions-Etrangères de Paris, aboutirent à la fondation du Séminaire de Pont-Viau. Si la Compagnie de Saint-Sulpice n'y a pas eu une plus grande part, la cause doit être attribuée à des circonstances particulières et spécialement au mauvais état financier du temps.

Tout ce qui touche à la formation du clergé est dans le champ d'action de la Compagnie de Saint-Sulpice. L'Oeuvre de soutien des Séminaires des missions devait intéresser les Sulpiciens du Canada. Dès lors que les évêques ne prenaient pas l'initiative de l'établir au Canada, n'était-ce pas à eux de le faire? Le 15 avril 1925, un professeur du Grand Séminaire, l'auteur de cet article, réunit dans sa chambre deux séminaristes, qui sont aujourd'hui M. l'abbé Jasper Stanford, curé de Saint-Dominique à Montréal, et M. l'abbé Wilfrid Chartier, vicaire à Notre-Dame de Manchester, aux Etats-Unis, et leur proposa de fonder au Grand Séminaire l'Oeuvre encouragée par le Souverain Pontife, sous le nom d'Union Saint-Pierre.

Début modeste, progrès immenses

Le 1er mai suivant, l'association commençait la publication d'un Bulletin, dans lequel M. l'abbé Chartier et M. l'abbé Stanford lançaient un appel aux séminaristes, et elle annonçait fièrement qu'elle avait en caisse pour les Séminaires des missions la somme de $3.25. Le succès fut immédiat au Grand Séminaire et au Séminaire de Philosophie.

En 1927, l'Oeuvre avait pris un tel développement, que le fondateur, après avoir pris l'avis de Mgr Gauthier, demanda et obtint l'autorisation de se consacrer entièrement à la propager dans le diocèse de Montréal. Au cours de l'automne de cette année-là, Mgr Gauthier fit un voyage à Rome, et le secrétaire général de l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre, avec qui le groupe de Montréal était depuis longtemps en relation, le pria formellement, au nom du cardinal van Rossum, préfet de la Propagande, d'établir l'Oeuvre dans son diocèse. Mgr Gauthier le fit dès le 6 janvier 1928. Le directeur était autorisé à prêcher dans les paroisses et à recueillir des aumônes pour le soutien des Séminaires des missions. La propagande commença le 22 février 1928 dans la paroisse de Saint-Stanislas, où était alors curé Mgr Lamarche, évêque de Chicoutimi. Le succès parmi les fidèles ne fut pas moins grand qu'au Grand Séminaire. A la fin de cette première année, les recettes s'élevèrent à tout près de $10,000.00.

Le désir de la Propagande était que l'Oeuvre s'établit non seulement dans le diocèse de Montréal, mais dans tous les diocèses du Canada, et le 7 décembre 1928, le directeur de Montréal était nommé directeur général pour tout le Canada, avec mission d'établir l'Oeuvre dans tous les diocèses en y nommant, d'accord avec l'Ordinaire, des directeurs diocésains.

Depuis lors, l'Oeuvre a continué de se développer rapidement, et elle est établie aujourd'hui à peu près dans tous les diocèses, au moins dans l'est du Canada. Car, à partir de 1929, l'Oeuvre a reçu sa constitution définitive du Souverain Pontife et elle a été coordonnée avec l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Les deux Oeuvres ont le même directeur national, et sont dirigées habituellement par un secrétaire national. En raison de circonstances particulières, peu de choses ont été changées à l'organisation canadienne. Pour les fins des Oeuvres missionnaires pontificales, le Canada est divisé en deux parties, l'est et l'ouest. Le centre de l'est pour l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre est à Montréal; le centre de l'ouest à Toronto.

Quatorze années de labeur

L'Oeuvre du Clergé indigène des Missions, comme on doit l'appeler maintenant, achève donc sa 14e année depuis son érection officielle dans le diocèse de Montréal. Quels sont les résultats obtenus? Organisée en corporation civile dès le 27 février 1929, elle est devenue une puissante société possédant un actif de près de $500,000.00. Les recettes annuelles sont depuis trois ans d'environ $80,000.00, et dépasseront cette année cette somme.

La somme actuellement versée pour la construction ou le soutien des Séminaires des missions est de plus de $270,000.00. Grâce à sa solide organisation financière, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre du Canada a été capable, cette année, de se charger de faire, au nom du Conseil central, les allocations destinées à beaucoup de Séminaires des missions, auxquels les conditions actuelles de la guerre empêchaient de rien faire parvenir de Rome. Les versements de cette année s'élèveront à environ $60,000.

Il est très difficile, ou plutôt il est impossible, de déterminer ce qui revient à l'aide canadienne dans le progrès du clergé indigène des missions depuis quatorze ans. Il suffit de dire que nous avons pu collaborer d'une manière importante à l'établissement des Séminaires et à la formation des prêtres dans les pays que les missionnaires évangélisent et où ils s'efforcent d'établir solidement l'Eglise. Nous avons coopéré à l'oeuvre commune, qui est magnifique. Dans la dernière année dont nous avons les statistiques, avant la guerre, 350 prêtres ont été ordonnés dans les divers Séminaires des missions, et ce nombre devait aller en grossissant d'année en année. Certes, ce n'était pas suffisant, puisque pour les besoins actuels de la population catholique des pays missionnaires, environ 25,000,000, il faudrait au moins 800 ordinations annuelles. Mais, quel progrès avait été réalisé, quel élan avait été donné, quelles espérances on pouvait avoir!

A la lumière des événements tragiques qui se déroulent sous nos yeux, il est facile de comprendre pourquoi les derniers Papes ont demandé avec insistance l'établissement du clergé indigène dans tous les pays missionnaires. Ils ont prévu les transformations que la guerre va infailliblement produire en Extrême-Orient et ils ont pris à temps, avec une sagesse merveilleuse, les mesures nécessaires pour y préparer l'Eglise. Les prêtres indigènes sont déjà et vont être de plus en plus l'espoir de l'Eglise en Extrême-Orient. L'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre du Canada a secondé le Souverain Pontife dans cette oeuvre de sagesse, si opportune pour l'Eglise. La collaboration qu'y a donnée la Compagnie de Saint-Sulpice doit être considérée comme un des plus grands services rendus au clergé dans ces derniers années.

Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.
directeur de l'Oeuvre de
Saint-Pierre-Apôtre.

Des murs imprégnés...

(suite de la page neuf)

les nefs tous les bancs étaient remplis. Vraie fête. Elle devait se renouveler chaque année. Chaque année, en effet, un prédicateur vint de France. Ils n'étaient pas tous des Bossuet. Mais tous ils parlaient un langage clair, correct, élégant, plus ou moins imagé. Des retraites suivaient pour hommes d'abord, pour femmes aussi plus tard. En général l'église, dans les nefs et dans les galeries, ne présentait qu'une masse compacte d'auditeurs, attentifs durant une heure, se gardant bien de tousser, sinon au passage d'une partie à une autre. Les plus doués parmi ces orateurs, ceux qui ont laissé longtemps après leur départ le souvenir le plus durable, ne sont pas très nombreux. Je rappellerai d'abord le Père Plessis. J'entends le Père Plessis première manière. Lorsqu'il revint, en 1906, il n'était plus le même. Les coups de voix, les évolutions de son manteau noir sur sa soutane blanche, le déploiement de ses bras, sentaient trop l'artifice. Mais, en 1889, il était dans toute la force et la beauté de son admirable talent. C'était vraiment un grand orateur. Il l'était par son imagination, son intelligence, sa belle stature, sa gesticulation facilement dramatique, un ensemble de dons plutôt extraordinaires.

Le Père Gaffre était plus et mieux doué encore. Il prêchait à Saint-Joseph lorsque le prédicateur qui venait d'arriver de France tomba malade gravement. On lui demanda de le remplacer. Il parut accepter avec plaisir. Il avait sur le Père Plessis l'avantage d'une grande spontanéité, d'une parole acérée comme un dard, d'une action pleine de fougue. Peut-être en chaire paraissait-il un peu acteur. Mais il mettait dans son débit un brio, une vie qui l'imposait à la fois à l'attention et à l'admiration.

De tous, celui qui, à distance et par comparaison, semble avoir été le plus cultivé, c'est l'abbé Vignot. Malheureusement il n'a pas été compris, encore moins apprécié. Il y avait dans sa manière un peu de subtilité. Il fallait pour le suivre et le goûter une culture et un degré d'intelligence qui ne sont pas communs. A Paris il était parmi les tout premiers prédicateurs. Eût-il vécu plus longtemps que ses amis l'auraient porté jusqu'à l'Académie. Ici son auditoire s'effrita. Il s'en aperçut, en eut de la peine et s'en vengea dans sa conférence d'adieu par une petite malice dont tout le monde, les femmes surtout, eurent le bon esprit de s'amuser.

Je ferme cette galerie par le portrait de celui qui, à mon sens, fut le premier de tous, de Monseigneur Rozier. Ce que j'ai admiré, admiré sans réserve dans Monseigneur Rozier, c'est le parfait équilibre de ses dons merveilleux. Aucun ne détonnait. L'imagination, le coeur, l'intelligence, la voix, le geste, la tenue en chaire: tout était ce qu'il fallait, pas plus, pas moins. La voix ne s'éraillait pas, aussi claire, aussi sonore au bout d'une heure qu'au commencement du sermon. Ceux qui n'avaient jamais fait le voyage de Terre Sainte y vivaient avec lui, s'asseyaient sur la margelle du puits de Jacob, voyaient venir la Samaritaine. Pas un tressaillement dans l'immense auditoire, toujours plus nombreux chaque dimanche. Les yeux levés vers lui le suivaient dans une sorte de ravissement. J'ai entendu bien des orateurs dans ma vie. Je donnerais volontiers la palme à Monseigneur Rozier.

Notre-Dame continue de faire du bien. Elle a des fêtes et de belles fêtes encore aujourd'hui. Elle est pieuse et recueillie. Entrez-y à n'importe quel moment du jour. Vous trouverez facilement un coin d'ombre et de silence où vous pourrez prier. Rien d'étonnant. Dieu est ici. Puis les murs de l'église sont imprégnés de la piété d'un peuple croyant.

Jean DOMBREVAL



NOUS GASPILLONS: tout monte. Epargnons: tout baissera. Placez vos économies dans la rente viagère. Nous en avons 24 sortes. Dites-nous votre âge, nous vous ferons connaître la vôtre. Payable, si vous voulez, immédiatement.

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

41 ouest, rue S.-Jacques
Montréal - HArbour 3291

Tél. LAncaster 1249
Emilien Gadbois
AVOCAT
Edifice Duluth, 84 ouest, rue Notre-Dame, Montréal
Beaubien, Gadbois & Dufresne

"Ad multos annos" à MM de Saint-Sulpice
HArbour 6211-6212
E. NANTEL
MARCHAND DE
VOLAILLES, BEURRE et OEUFS
23-24 Bonsecours Montréal

A St-Sulpice qui célèbre en ce jour
ses trois cents ans d'existence —
Nos Hommages et Nos Voeux
Genin, Trudeau & Cie, Limitée
FABRICANTS DE
Pipes de Bruyère et d'objets de piété et de religion.
Importateurs d'articles de fumeurs.
36 ouest, rue Notre-Dame - Montréal
J.-A. TRUDEAU, président. J.-G. TRUDEAU, vice-président. A.-R. GRAVEL, secrétaire-trésorier.
MAISON FONDEE EN 1889

Après 300 ans . . . 1641-1941
AD MULTOS ANNOS
aux messieurs de Saint-Sulpice,
pionniers de l'Ile de Montréal
Parent-Goyer & Cie
IMPORTATEURS DE FRUITS ET LEGUMES EN GROS
BUREAU PRINCIPAL :
73-79, Marché Bonsecours Montréal
Comptoir de bananes le plus grand et le mieux aménagé de la province.
BElair 1041



1715 rue WOLFE FRontenac 2194
LAIT
CREME
BEURRE
OEUFS
BREUVAGE-CHOCOLAT
NOUS offrons nos hommages aux Messieurs de Saint-Sulpice à l'occasion du 3e centenaire de leur vénérable Compagnie.
A. POUPART & CIE
Limitée

Hommages aux messieurs de Saint-Sulpice,
qui célèbrent leur troisième centenaire
de la fondation de leur Compagnie
* * *
J. P. Dupuis, Ltée
MANUFACTURIERS DE PLANCHERS
EN BOIS FRANC
Bois de construction, charbon
BUREAU-CHEF et MOULIN :
1084, ave de l'Eglise, Verdun, P.Q. YOrk 0928
SUCCURSALE : 89 VICTORIA, LACHINE, P.Q.
LACHINE 485 WAlnut 4911

Honneur aux fondateurs de Ville-Marie
C. E. Geoffrion
COURTIER D'ASSURANCES
221 ouest, rue Notre-Dame – PL. 4438-4439

René GERMAIN
Paul-A.-Lionel BERNARD
Jean LESSARD
A la Vénérable Compagnie de
Saint-Sulpice
respectueuses félicitations et
meilleurs voeux
Société Générale de Finance, Inc.,
57 ouest, rue St-Jacques Montréal
Tél. HArbour 5168

Confiez vos impressions à
l'Imprimerie Populaire, Ltée,
éditrice du "DEVOIR"

Le grand Séminaire

L'oeuvre sulpicienne par excellence

Mgr Bourget confie à St-Sulpice l'éducation ecclésiastique irrévocablement, et pour toujours — L'histoire glorieuse de la maison, son épanouissement, son rayonnement — La formation du prêtre parfait, pour l'Eglise, pour les âmes et pour Dieu

par M. Barthélemy Gattet, P.S.S.

La fin spéciale de la Compagnie de Saint-Sulpice, fut dès l'origine, de préparer les jeunes gens à la digne réception des Saints Ordres, et de les former à la science et aux vertus requises par le Sacerdoce et le ministère des âmes.

Les premiers prêtres, envoyés par M. Olier lui-même l'année de sa mort, 1657, tout en prenant part aux travaux apostoliques dans l'île de Montréal, ne perdaient pas de vue l'oeuvre par excellence de l'éducation des clercs, selon les vues de leur fondateur.

Dès les dernières années du XVIIe siècle, on enseignait les humanités au Séminaire de Ville-Marie. Plus tard, nous savons, par une lettre de M. Montgolfier à Mgr Briand, évêque de Québec (31 octobre 1760), que cette première école de latin s'était maintenue dans la communauté sulpicienne, et que, de plus, deux conférences, l'une de philosophie, et l'autre, de théologie, étaient données à une dizaine d'élèves. Pour eux, le supérieur demande à l'évêque le port de la soutane afin de les maintenir plus sûrement dans la modestie ecclésiastique.

Deux ans plus tard, on voit trois jeunes clercs, habitant au Séminaire, occupés à enseigner dans les écoles de la ville, et en même temps, recevoir des leçons de théologie. Il y a aussi les "régents" du collège, qui emploient le temps que leur laisse l'exercice de leurs fonctions à l'étude de la théologie en vue de leur sacerdoce prochain. Parmi ces régents, il faut signaler M. Joseph Comte, qui deviendra prêtre de Saint-Sulpice et exercera les fonctions de procureur du Séminaire pendant 40 ans.

Dès 1825, Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal, fonda une "Ecole de Théologie", dans son palais épiscopal situé à l'angle de la rue Sainte-Catherine et de la rue Saint-Denis, tout près de la cathédrale Saint-Jacques. Cette école se développe lentement; en 1840, elle ne comptera encore qu'une quinzaine d'élèves.

Parmi les directeurs de cette école, on remarque M. Pierre Viau, qui deviendra plus tard grand vicaire de l'Evêque de Montréal, M. Jean-Charles Prince, futur coadjuteur de Mgr Bourget, et ensuite, premier évêque de Saint-Hyacinthe, M. Alexis-Frédéric Truteau, Jean-Baptiste Dupuy, et enfin, Etienne Lavoie.

Le concordat de Mgr Bourget

En 1840, le Séminaire, dont la situation s'est améliorée par suite de la reconnaissance officielle de ses droits à la possession de ses biens, pourra accepter la proposition de Mgr Bourget, et accomplir enfin l'oeuvre qui est vraiment la sienne. Le 7 novembre 1840, un Concordat est passé, en vertu duquel "l'Evêque de Montréal confie au Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal l'éducation ecclésiastique des aspirants au Sacerdoce de son diocèse pour être dirigée selon les règles et les usages de ladite Compagnie. Et cela, pour toujours, et irrévocablement. Il sera pourvu aux pensions des élèves par les ressources de leur famille, ou par les secours diocésains. Ont signé: Ignace, Evêque de Montréal, et Joseph Quiblier, s.s., supérieur".

Pour ces nouveaux séminaristes, il fallait trouver un logement. On y pourvut en les recevant dans le Collège de Montréal, situé rue Saint-Paul, et aujourd'hui abandonné. Le Grand Séminaire fut installé dans l'aile gauche de cette maison où l'on parvint à loger 19 séminaristes en 1840, 31 en 1841, et 40 en 1855; ce qui, avec les 266 collégiens, donnait un total de 306 élèves. Les deux communautés avaient la même chapelle et le même réfectoire.

De cette première période de l'histoire du Grand Séminaire on peut dire qu'elle ne fut pas sans gloire. Dès le début, on s'efforce de pourvoir à la bonne formation, morale et intellectuelle, des aspirants au Sacerdoce. Le bon ordre et le recueillement nécessaires à la piété et à l'étude sont assurés par la mise en vigueur d'un règlement, le même que celui du Séminaire de Saint-Sulpice de Paris dans ses grandes lignes, avec adaptation aux conditions locales. C'est encore celui qui est lu et observé de nos jours, sauf certaines formules archaïques et certains usages périmés.

Le personnel, peu nombreux au début, s'accroîtra peu à peu. Les deux premiers Directeurs sont M. Billaudèle, 1841-1846, et Baile, 1846-1866. Les premiers professeurs s'appellent MM. Villeneuve, Granet, Barbarin, Carof, O'Farrell, Giband, Larue.

On y enseigne les sciences ecclésiastiques strictement nécessaires: dogme et morale, en suivant le manuel alors en usage dans beaucoup de Séminaire français, Mgr Bouvier, évêque de Mans; Ecriture Sainte, Liturgie; on y donne des répétitions de cérémonies et des exercices de chant. Quant à la prédication, on se borne d'abord à la critique de quelques sermons, donnés à la place de la lecture spirituelle; mais, dès 1854, il y aura un cours régulier, à l'aide du Manuel de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice de Paris.

Des séminaristes d'un peu partout

Les séminaristes n'appartenaient pas tous au diocèse de Montréal; il en vint de Kingston, de Boston et d'autres diocèses des Etats-Unis; ce qui donnait déjà au Séminaire de Montréal le caractère de Séminaire interdiocésain, ou régional, qu'il a encore aujourd'hui.

La formation de plusieurs de ces élèves fut inégale ou incomplète. Un certain nombre avaient déjà commencé leurs études théologiques, ou bien, les continuèrent, dans les collèges, tout en enseignant; et ils ne passaient qu'un, deux ou trois ans à Montréal.

Durant la période qui nous occupe, de 1840 à 1857, 338 élèves furent inscrits au Grand Séminaire, représentant 21 diocèses: 145 restèrent au moins un an; 85, deux ans; 96, trois ans; 7, quatre ans. Sur ces 338 séminaristes, 246 étaient d'origine canadienne, 32 venaient des Etats-Unis, 43, d'Europe, et quelques Irlandais. 249 devinrent prêtres, dont 8 furent évêques; 15, religieux; et 20 Sulpiciens.

Mais l'installation du Séminaire de Théologie au Collège n'était que provisoire; il fallait l'établir définitivement ailleurs. On voulut d'abord le rapprocher du Séminaire Notre-Dame, le presbytère actuel, et la construction d'un nouvel édifice fut commencée, sans être continuée. Car, après l'incendie de la cathédrale Saint-Jacques avec l'évêché et l'école, qui détermina Mgr Bourget à se fixer dans un autre quartier et à confier la paroisse St-Jacques aux Sulpiciens, ceux-ci songèrent à placer le Grand Séminaire auprès de leur église. Ce projet n'eut pas de suite, non plus que celui de la terre Dufresne.

C'est alors que l'on se dirigea vers la Ferme des Prêtres ou Fort de la Montagne pour un établissement définitif.

Là, dès 1669, nos missionnaires Sulpiciens avaient fondé une mission pour les sauvages. En 1676 seulement, l'un d'entre eux vint s'y fixer. Cinq ans plus tard, M. de Belmont y construisit une maison et y organisa tout un village, qui fut incendié en 1692, mais reconstruit en pierre, en 1694. Les murs d'enceinte sont garnis de meurtrières et flanqués d'une tourelle à chaque angle. Au centre, s'élève la maison des Missionnaires, en face de laquelle, la chapelle, dédiée à Notre-Dame des Neiges. Un enclos spacieux abrite les femmes et les enfants. Soeur Marguerite Bourgeoys y tient école pour les petites filles.

Les Indiens partent à la fin du XVIIe siècle; et le Fort devient le Château des Messieurs, qui fut embelli et réparé à plusieurs reprises. Telle est l'histoire du site choisi pour la construction du nouveau grand Séminaire.

C'est à la visite, faite par M. Faillon, P.S.S., en 1854, que les plans sont soumis à l'assemblée de nos Messieurs, et approuvés le 10 mai 1855. Le 8 septembre de la même année, M. Billaudèle pose la première pierre; et deux ans après, à pareille date, la bénédiction du nouvel édifice s'accomplit par Mgr Joseph LaRocque, coadjuteur de Mgr Bourget, en présence d'un nombreux clergé et des séminaristes, qui devaient faire leur entrée le soir même.

La maison contient 130 chambres, et il n'y a que 46 séminaristes en 1857, et de 80 à 98, les neuf années suivantes. On y est donc à l'aise. Mais elle allait bientôt se remplir. La guerre est menaçante entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne; et celle-ci envoie à Montréal des régiments qu'il s'agit de loger. Pour cela, on réquisitionne le collège. Vers la fin de 1861 et au début de l'année suivante, les Collégiens trouvent l'hospitalité au Grand Séminaire où ils demeureront jusqu'en 1870. Les séminaristes se contenteront de l'aile gauche du bâtiment et de la moitié du second étage.

Il fallait bien, pourtant, achever la grande chapelle. Dès 1862, les fenêtres sont ouvertes, les plans élaborés, les travaux commencent vers la fin de janvier 1864 pour s'achever en octobre. Tout est prêt, sauf la décoration, pour le 17 de ce mois, jour de sa consécration. La dédicace en est accomplie par Mgr Joseph Larocque, évêque de S.-Hyacinthe, en présence des évêques de Hamilton, Ottawa, Kingston et Toronto. Et dès ce moment les deux communautés peuvent y célébrer les offices du dimanche, chacune se contentant de sa chapelle particulière pour la semaine.

Mais on devait faire davantage, au Grand Séminaire, pour la maison de Dieu. Notre chapelle était devenue trop petite pour le nombre croissant d'élèves, et ceux-ci ont à apprendre au Séminaire la science, le goût, l'amour, le sens traditionnel de la beauté qui convient à nos églises et au culte divin.

On ne voulait pourtant pas détruire un temple liturgiquement consacré à Dieu; les murs resteront intacts, la voûte disparaîtra; on aura une basilique couverte en charpente apparente dans le style du VIe ou VIIe siècles. On prit possession de la chapelle ainsi agrandie et embellie le jeudi-saint de l'année 1907. (M. Thibeault en fait la description dans un article qu'on trouvera plus loin).

Le nombre des élèves du grand Séminaire allant toujours croissant il fallait agrandir la maison. On le fit à deux reprises. D'abord en 1875, on prolongea le corps principal jusqu'à la salle actuelle des exercices. Et en 1900, il y eut un nouveau prolongement dans la même direction qui comporta une salle de lecture spirituelle et 64 cellules.

Nous avons vu, dans ces lignes, comment l'oeuvre de la formation des jeunes clercs a été fondée à Montréal, et quels en ont été les premiers développements. Depuis lors, elle n'a pas cessé de se perfectionner. A mesure qu'elle s'allongeait, la maison s'est remplie. Les élèves sont venus en grand nombre; maintenant que le Saint-Siège a rendu obligatoire le séjour des séminaristes dans un grand Séminaire, ceux du Canada sont plus nombreux; par contre, deviennent moins nombreux les étrangers, car de nouveaux séminaires ont été construits.

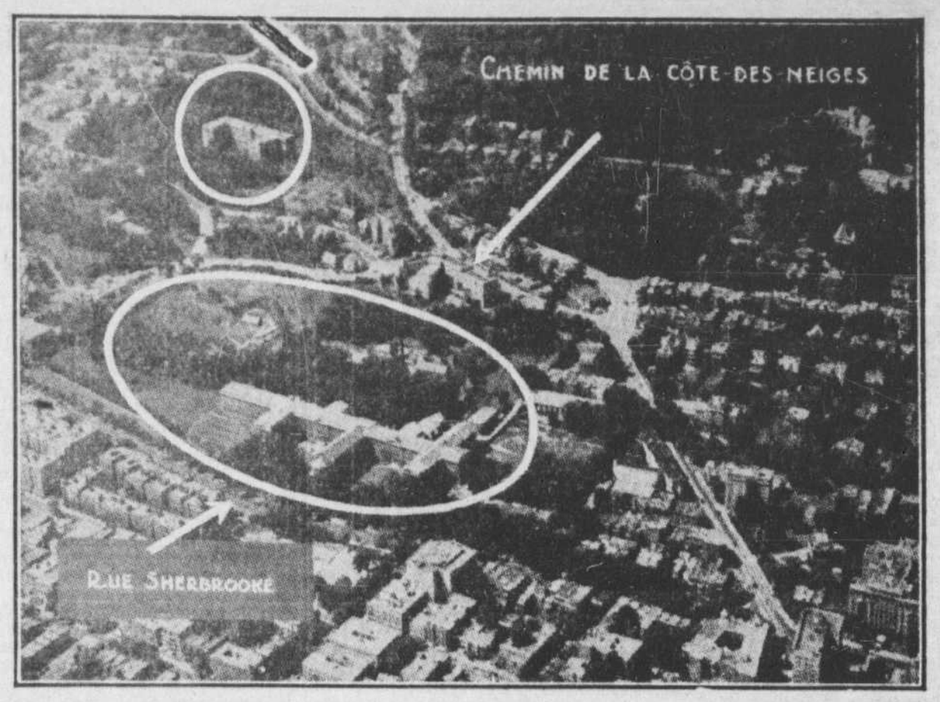
Fidèles serviteurs du clergé

Aux premiers Supérieurs, MM. Billaudière et Baile, d'autres ont succédé: MM. Larue, Delavigne, Colin, Lecoq, Lelandais, Urique, Dorveaux, Yelle et Lesieur. Chacun avait sa physionomie propre, mais tous ont été animés du même esprit, qui est celui de Jean-Jacques Olier, formé lui-même à l'école de Jésus-Christ, Souverain Prêtre. Aidés de confrères très zélés, dans une grande unité de vue, ils ont travaillé tant qu'ils ont pu au service du clergé. Ils se sont efforcés de préparer pour l'Eglise des prêtres pieux et instruits, ayant l'intelligence des besoins du temps présent, ne reculant pas devant la tâche ardue, et s'oubliant eux-mêmes pour ne voir que Dieu à faire aimer et à faire servir.

Ont-ils réussi, et dans quelle mesure? Dieu seul le sait; mais ils y ont mis tout leur savoir-faire et tout leur coeur. Et ils ont été encouragés par la docilité et la bonne volonté des disciples. On a toujours remarqué le souvenir reconnaissant des anciens élèves, leur attachement sincère au berceau de leur jeunesse cléricale, combien volontiers ils y reviennent prendre conseil de leurs anciens maîtres ou retremper leur âme dans une nouvelle ferveur.

Depuis, le champ d'action du Grand Séminaire s'est élargi. Sans parler de la Faculté de Théologie qui a déjà son histoire, et dont le programme s'est enrichi récemment de nouvelles disciplines, il y a: la formation au vrai chant d'église par les mélodies grégoriennes, le cercle d'études sociales, le bureau des missions, l'initiation aux oeuvres de jeunesse, l'Institut Pie XI, dont d'autres plumes décriront les activités. Tout cela doit contribuer à la formation du prêtre complet et parfait, tel qu'il en faut de nos jours plus que jamais. Et cela, pour l'Eglise et les âmes; à la plus grande gloire de Dieu!

Barthélemy GATTET, P.S.S.



LES MAISONS DE LA MONTAGNE à vol d'oiseau — Dans le cercle du haut, le Séminaire de Philosophie sur un sommet d'où la vue embrasse tout le centre et l'ouest de la ville et même de l'île, et va se perdre dans la lointaine campagne de la rive sud. Dans le cercle du bas, sur le site historique du "Fort de la Montagne", à gauche le Séminaire de Théologie dont l'aile du centre loge son incomparable chapelle; à droite le Collège de Montréal, le tout entouré des terrains ombragés de l'ancienne Ferme des Prêtres.

Le Collège de Montréal

Féconde entreprise de M. Curatteau, P.S.S.

Fondation en des jours pleins de menaces — En dépit des difficultés sans nombre la maison grandit — L'arrivée opportuns des "Onze" — Progrès accomplis sans atteinte à la tradition — Les Anciens: un trésor et un témoignage

par M. Jean-Baptiste Vinet, P.S.S.

M. Pierre Deguire, le supérieur du temps, dans un discours prononcé en 1885, devant 1200 anciens élèves, parle ainsi des débuts du Petit Séminaire: "Vous le savez, messieurs, à l'époque de la fondation du collège de Montréal, l'avenir du Canada français et catholique apparaissait à l'horizon sombre et menaçant. C'était le lendemain de l'acte qui nous faisait passer sous la domination anglaise. L'éducation était dans l'état le plus précaire et le plus inquiétant. Le recrutement du clergé par les prêtres venus de France ne pouvait plus se faire. Les RR. PP. Jésuites, ces éducateurs si habiles et si dévoués, traqués par les parlements de l'Europe au XVIIIe siècle, allaient bientôt être renversés par le flot toujours grossissant de la tempête. Leur collège à Québec, sans être détruit, avait cessé d'exister et un autre essayait de le remplacer. Un grand nombre de familles françaises retournaient dans leur patrie et c'était la classe la plus élevée et la plus instruite. Le pays sortait à peine du chaos d'une guerre longue et désastreuse et se trouvait en face d'une crise des plus terribles".

C'est au milieu de ces circonstances pénibles, en effet, que M. Jean-Baptiste Curatteau de la Blaiserie, originarie de Nantes, et prêtre de Saint-Sulpice, ouvrit son collège, au printemps de 1767, dans une petite annexe de son presbytère, à la Longue-Pointe, près de Montréal. Et de loin, quand on considère les admirables développements de son oeuvre, M. Curatteau fait figure de sauveur, et c'est à juste titre qu'on l'a surnommé "le père de la jeunesse, la colonne de l'éducation, le sauveur de la patrie". Mais son entreprise ne se fit pas sans difficultés et sans critiques. "On le tournait en ridicule, nous dit une chronique du temps, et on prétendait qu'il ne pourrait réussir. On craignait que son établissement ne fît du tort au Petit Séminaire de Québec. N'était-ce pas assez d'un collège, disait-on, dans un pays pauvre et de population si peu nombreuse?" Mais, M. Curatteau ne se laissa pas décourager. Il s'adjoignit quelques maîtres pour l'aider dans son oeuvre et il se trouva bientôt un nombre assez considérable de jeunes gens qui donnèrent quelque réputation à son pensionnat. Il dut se mettre à l'étroit dans son presbytère pour y loger les élèves que l'annexe ne pouvait plus contenir et on finit pour le seconder de tous côtés.

A la mort de M. Curatteau, en 1790, le collège avait déjà subi un premier déplacement. A cause du nombre toujours grandissant des élèves et à cause de la distance de la ville surtout, on avait dû quitter, au bout de six ans, le presbytère de la Longue-Pointe. Le nom de M. Curatteau, donné à la rue qui longe le nouveau presbytère, et une statue du Sacré-Coeur, érigée en 1915 par les soins de Mgr Georges LePailleur, un ancien élève, rappellent seuls aujourd'hui les humbles commencements du collège de Montréal.

Au château de Vaudreuil

Le changement de local se fit en 1773. L'ancien château de Vaudreuil, rue Saint-Paul, à Montréal, fut mis alors en vente et les marguilliers de Notre-Dame, aidés par le Séminaire et la population tout entière, l'achetèrent pour la somme de £19,500 et l'offrirent à M. Curatteau, qui s'y transporta aussitôt avec ses élèves. Il y en eut plus de 100 dès la première année, et le nombre s'accrut jusqu'à 150, vers 1800. C'est là que Mgr Plessis fit ses humanités et qu'il enseigna, autour de 1780, les classes de Belles-Lettres et de Rhétorique. La maison portait alors le nom de Collège Saint-Raphaël, qu'elle garda jusqu'à l'incendie de 1803. Le collège fut détruit alors en entier ainsi que l'ancien couvent des Jésuites et tout le quartier, devenu depuis la place Jacques-Cartier et le champ de mars.

Les élèves durent alors se réfugier au Séminaire de Notre-Dame, comme avant 1767, et il fallut trois ans pour reconstruire, cette fois en dehors des murs du vieux Montréal, dans le prolongement vers l'ouest de la même rue Saint-Paul, un peu plus loin que la rue McGill actuelle, sur les bords d'un ruisseau bientôt surnommé le Styx par les élèves.

Le nouveau bâtiment, tout en pierres, avait grande allure et servit plus tard de modèle à Nicolet et à Saint-Hyacinthe. "Ce collège ferait honneur à une grande ville d'Europe, et est supérieur de beaucoup à plusieurs établissements de la même espèce, qui ont de la réputation chez nos voisins des Etats-Unis", écrivait M. Viger, un ancien élève de cette époque. La maison, en effet, était entourée de jardins, de vastes cours de récréation, abondamment pourvue de jeux, et les élèves eurent beaucoup de peine de la quitter, en 1861, quand on la réquisitionna pour loger les troupes venues de Londres, à cause de la fameuse affaire du navire *Le Trent*, qui faillit mettre aux prises l'Angleterre et les Etats-Unis.

A l'ancien Fort de la Montagne

Cette fois, c'est au Grand Séminaire, construit depuis 1857 sur les flancs de la montagne, sur les lieux mêmes de l'ancien fort établi pour les Indiens en 1676, que les élèves se réfugièrent. Le changement se fit autour de Noël et les élèves eurent alors des vacances du jour de l'an pour la première fois dans l'histoire du collège. Les grands et les petits séminaristes se tassèrent tant bien que mal, jusqu'à ce que le collège se fût lui-même construit, à côté et dans le même style que le Grand Séminaire, en 1870. C'est là qu'il se trouve encore, parmi les beaux arbres, les jardins et les cours.

Le développement merveilleux de l'oeuvre de M. Curatteau évoque naturellement le souvenir de ceux qui en furent les auteurs. Ce qui frappe d'abord à ce sujet, c'est la disette des professeurs, au moins jusqu'en 1794. Elle fait ressortir d'autant plus l'audace et le dévouement du fondateur qui inaugure sa maison à un moment où les prêtres sont débordés par le ministère et où l'Eglise doit penser d'abord à guérir ses blessures et à réparer les ruines causées par la conquête. Malgré 140 ordinations faites au pays, de 1766 à 1794, le clergé reste à peu près stationnaire, à cause des nombreux décès. On ne compte que 146 prêtres au pays, en 1790, et il y a alors 75 paroisses sans pasteur. On conçoit que dans ces conditions M. Curatteau ait eu de la difficulté à recruter son personnel et que très souvent plusieurs professeurs

(Suite à la page 12)

Aux messieurs de Saint-Sulpice

Nos Hommages et nos Voeux

à l'occasion du

TROISIEME CENTENAIRE

de la

Fondation de leur Société

de la part de la maison qui compte plus de 64 ans d'existence dans le domaine de la musique.

C. W. LINDSAY et Cie Limitée

J.-A. HEBERT, président et gérant général.

A la Place d'Armes, dans la cité de Montréal, se dresse un monument au sieur de Maisonneuve, qui, après avoir atterri près de cet endroit en l'année 1642, fonda la colonie qui est maintenant la Cité de Montréal.

Face à la Place d'Armes, se trouve la Banque de Montréal — la plus ancienne banque du Canada — qui commença ses opérations à peu de distance du même endroit il y a 124 ans.

De la colonie fondée par Maisonneuve, la civilisation a essaimé à l'est et à l'ouest, tandis que la colonie elle-même devenait la métropole d'un grand Dominion. Au début du XIXe siècle, le commerce se faisait en grande partie au moyen du troc et ce fut la Banque de Montréal lors de sa fondation en 1817 qui créa la première une banque organisée dans cette ville. Ayant étendu ses services sans interruption afin de suivre le développement de l'activité industrielle et commerciale des habitants, la Banque possède maintenant 54 succursales à Montréal et dans la région et 110 dans divers centres de la province de Québec, et chacune d'elles est "une banque qui accueille bien les petits déposants."

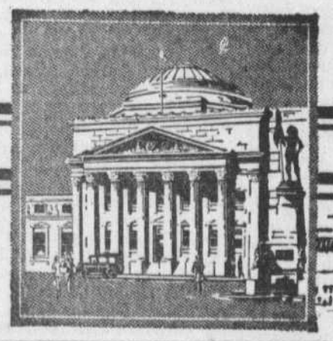


BANQUE DE MONTREAL

Fondée en 1817

un million de comptes de dépôt dénotent la confiance

L'ACTIF TOTAL DEPASSE $1,000,000,000



Avec les Hommages

de

J.-P. LEGAULT, prés. W.-A. LEGAULT, vice-prés.

FERME POINTE CLAIRE

Limitée

LAIT ET CRÈME PASTEURISÉS

BREUVAGE AU CHOCOLAT

203 Bord du Lac, Pointe-Claire, P.Q. Téléphone: 622

LIVRAISONS DE POINTE-CLAIRE A MONTREAL

Le Collège "Grasset"

Saint-Sulpice à l'appel de son Pasteur fonde au prix d'un grand sacrifice, l'Externat Classique au service des quartiers du nord — Une institution moderne

par M. Gérard Chaput, P.S.S.

Si le mot histoire évoque en vos esprits le récit de luttes prolongées et de succès souventes fois renouvelés, j'aurai bien du mal à vous satisfaire. En fait, jusqu'ici, l'Externat Saint-Sulpice n'a vécu que la période pleine de promesses de l'organisation première et des premiers développements. Fondé en 1927, il entre à peine dans sa quinzième année. Il vit dans le présent et dans l'avenir bien plus que dans le passé.

Dévouement et charité, désir de servir l'Eglise et la Patrie ont présidé à la naissance de cet externat classique. Avant la grande dépression économique de 1929, la ville poussait ses quartiers toujours vers le nord. Son Excellence Mgr Gauthier s'émut des besoins de la population entièrement catholique de ce district. Les Messieurs de Saint-Sulpice voulurent répondre à l'appel de leur Pasteur et décidèrent la fondation d'un collège dans cette partie de la métropole. Encore une fois le clergé s'imposait des sacrifices pour assurer l'éducation d'un groupe canadien-français. Afin de pouvoir fournir au nouveau collège le personnel et les fonds nécessaires, la Compagnie de Saint-Sulpice supprima l'école sacerdotale Saint-Jean-l'Evangéliste qui occupait un bâtiment situé entre le Grand Séminaire et le Séminaire de Philosophie. C'est donc principalement pour faciliter les études secondaires aux enfants du nord de la ville que l'Externat Saint-Sulpice fut fondé.

Martyr natif de Montréal

L'Externat Classique de Saint-Sulpice est né sous le nom de "Collège Grasset", pour plusieurs, il garde encore ce nom. En plaçant cette nouvelle institution sous la protection du bienheureux Grasset les Sulpiciens voulaient honorer la mémoire d'un ancien Montréalais martyrisé en France.

André Grasset de Saint-Sauveur est né à Montreal, le 3 avril 1758. Dès le lendemain, il était baptisé à la paroisse Notre-Dame. Devenu chanoine du diocèse de Sens où ses parents avaient élu domicile après leur retour en Europe, il dut se réfugier à Paris, en 1791, après la suppression des Chapitres par la Constituante. Prisonnier au Couvent des Carmes, il refusa de prêter le serment à la Constitution civile du clergé, et, le 2 septembre 1792, il fut martyrisé avec trois évêques et cent quatre-vingt huit prêtres par un groupe de révolutionnaires sous la conduite de Maillard. Pie XI a béatifié tous ces héros de la foi le 17 octobre 1926. (1)

Le nouveau collège s'est d'abord installé dans un vieux presbytère et une vieille église de la rue Boucher, et dans une maison voisine, rue Saint-Denis.

Depuis 1929, l'Externat est établi plus au nord, sur le domaine de Saint-Sulpice, à l'angle des rues Crémazie et Saint-Hubert. Le bâtiment qu'il occupe n'est pas un palais; mais il est moderne, solide, complètement à l'épreuve du feu, hygiénique et plein de lumière. Bien que l'édifice ne soit pas encore terminé, il a déjà coûté plus d'un demi-million de dollars.

Le cours complet comprend huit années, dont six consacrées aux études de grammaire-lettres et deux aux études de philosophie-sciences. En 1939 a été ajoutée une classe préparatoire.

Exclusivement voué aux externes

La maison n'admet que des externes. Tout y est organisé en vue de cette catégorie d'élèves. Les jeunes gens peuvent ainsi acquérir une solide éducation religieuse, morale, intellectuelle, sociale et même physique sans se priver des avantages incontestables de la vie de famille. Ce régime contribue très efficacement à développer chez les jeunes des qualités d'initiative et de responsabilité.

Le programme des études de l'Externat Classique de Saint-Sulpice n'a pas voulu être révolutionnaire. Il a simplement voulu essayer, si possible, de répondre sans retard et dans une mesure jugée raisonnable, aux désirs maintes fois exprimés dans certains milieux. Sans compromettre l'enseignement classique traditionnel, on a fait plus large la part de l'anglais, des mathématiques, des sciences naturelles et du dessin. Les philosophes, en plus des classes de lettres et de sciences, suivent des cours de sociologie et d'histoire des beaux-arts, sans oublier l'histoire de la philosophie qui a toujours été au programme.

Il convient aussi de mentionner, parmi les organisations particulièrement florissantes, la J.E.C., une troupe scoute dont sir Percy Everett disait jadis "qu'elle est comparable à n'importe quelle troupe anglaise", un cercle des Jeunes Naturalistes dont les membres peuvent herboriser à deux pas du collège dans le domaine de Saint-Sulpice, véritable paradis des botanistes, un bureau des missions qui fait sa part pour la grande oeuvre de la Propagation de la foi. Le "Saint-Sulpice", journal entièrement rédigé par les élèves, a fêté l'an dernier son dixième anniversaire de naissance. Pour la période des vacances, le collège a ouvert un camp d'été dans le nord des Laurentides, près du Lac Gémont, dans le voisinage de Morin Heights.

En contact avec l'Université

Un ancien supérieur de l'Externat, devenu Recteur de l'Université de Montréal, s'exprimait ainsi lors de la bénédiction du nouveau collège: "Nous aurons d'étroites relations avec l'Université; pourquoi n'accepterions-nous pas ses mots d'ordre, pourquoi n'utiliserions-nous pas la compétence de ses maîtres? N'y a-t-il pas là un idéal capable de nous tenter?" De fait, l'External Saint-Sulpice maintient, depuis toujours, dans la mesure où ses finances le lui permettent, la collaboration de quelques universitaires spécialisés.

Depuis six ans, le collège reçoit environ 300 élèves chaque année. En septembre dernier, l'inscription a atteint 348. Le corps professoral compte, actuellement 31 professeurs dont trois sont des anciens élèves de l'Externat; 22 sulpiciens, 3 prêtres séculiers, 1 frère chargé du cours préparatoire et 5 laïques.

Dès le lendemain des premiers examens de Philosophie-Sciences, les dirigeants de l'Externat ont fondé une amicale des anciens élèves. Nous voulons, grâce à ce groupement, garder un contact suivi avec nos anciens et leur fournir la chance de nous offrir des suggestions utiles. Les problèmes qu'ils affrontent, nous voulons les connaître afin de préparer davantage nos élèves à se lancer dans la vie. Nous désirons ardemment la collaboration de nos ainés et nous l'apprécions hautement.

L'External demande aussi, avec instance, la collaboration des parents. Un des plus précieux avantages qu'offre le régime de l'externat, c'est précisément de permettre aux parents de participer d'une manière constante et immédiate à la formation de leurs fils. Nous les supplions donc de prendre conscience de leurs responsabilités et nous sommes prêts à accepter leurs raisonnables suggestions. C'est d'ailleurs pour répondre à leurs désirs que les directeurs du collège ont pensé à l'organisation d'un "Comité des Parents".

Vers l'orientation professionnelle

Bien que nous ne soyons pas prêts à admettre l'opinion ridicule de certaines gens qui prétendent que les collèges classiques ont négligé d'aider leurs élèves dans le choix d'une carrière, nous reconnaissons volontiers que certaines améliorations s'imposent. Pour cette raison un bureau d'orientation professionnelle fut ouvert à l'Externat Saint-Sulpice, dès septembre 1939. Nous voulions utiliser des techniques qui rendent d'immenses services dans les autres pays. Encouragés par le don princier du Kiwanis Saint-Laurent et la sympathie non équivoque du supérieur de l'Externat, M. Aurèle Allard, P.S.S., enthousiasmés par l'accueil bienveillant des autorités religieuses de Montréal et d'ailleurs, secondés par un groupe de jeunes gens qui se livraient à la pratique de l'orientation depuis quelques années, conseillés judicieusement par les meilleurs spécialistes de la cité, les directeurs de ce bureau rêvèrent d'une organisation complète, intégrale de l'orientation professionnelle de façon à pouvoir aider le directeur de conscience et l'élève à résoudre le problème de la vocation de la meilleure manière possible. En septembre 1940, le bureau d'orientation professionnelle de l'Externat se dédoublait et l'Institut Canadien d'Orientation Professionnelle offrait ses services aux différents collèges de la province de Québec. Plusieurs collèges de la région de Montréal et de la région de Québec ont déjà bénéficié des services de l'Institut, soit pour classer les élémentaires, soit pour aider les finissants dans le choix de leur vocation.

Telles sont, brièvement exposées, l'histoire, la nature et les espérances de l'Externat Classique de Saint-Sulpice. Ses débuts sont encourageants. Puisse Dieu l'aider à réaliser son idéal, afin que, à l'exemple des autres collèges de la province, il serve la religion et la patrie.

Gérard CHAPUT, P.S.S.
Professeur à l'Externat Saint-Sulpice.

(1) Olivier Maurault, *Le Bienheureux André Grasset de Saint-Sauveur et sa Famille.*

Le Séminaire de Philosophie

Fondation, essor, développement — Fidèle à la formule romaine —Professeur de haut savoir — Le stage préthéologique — L'Ecole Normale secondaire sous son égide

par M. Jean-Paul Laurence, P.S.S.

Perché très haut sur les pentes de la montagne, le Séminaire de Philosophie est certainement, de toutes les maisons de Saint-Sulpice à Montréal, celle qui pourrait le moins rester cachée; et pourtant, elle est peut-être la plus ignorée du grand public. Bien sulpicienne, à ce compte, puisqu'elle a toujours voulu faire le bien sans bruit.

Vouloir continuellement garder un tel silence et une telle modestie ne cadrerait pas cependant avec le but d'une oeuvre d'éducation, qui devrait toujours se proposer d'étendre la sphère de son influence, pour mieux répandre la vérité. Quoi qu'il en soit, le Séminaire de Philosophie a une petite histoire qu'il convient de tirer de l'oubli.

La fondation

Rattacher les classes de philosophie au grand séminaire, c'était la formule européenne, voire surtout romaine (c'est encore celle du droit canonique); elle ne pouvait que sourire au plus romain, peut-être, de nos évêques canadiens, Monseigneur Ignace Bourget.

Et donc, en 1876, avec l'approbation et les encouragements de l'évêque de Montréal, Saint-Sulpice détacha du Petit Séminaire de Montréal les deux années de philosophie et fonda le Séminaire de Philosophie, dont il confia la direction, d'abord au regretté Monsieur Lecoq, puis, en 1881, à Monsieur Delavigne.

Pendant 18 ans, on trouva un logement pour les philosophes dans la partie est du grand séminaire: des salles et une petite chapelle à part (dans la crypte, sous la grande chapelle), permettaient une vie de communauté autonome.

Nouvelle maison

Mais bientôt, les philosophes, trop nombreux, se sentirent à l'étroit dans leurs quartiers. C'est alors que l'on construisit la maison actuelle, un peu plus haut sur la montagne, au milieu des pommiers.

On mit près de trois ans, dit-on, à cette construction; on y célébra la première messe le 8 septembre 1894, dans la chapelle de Lorette; l'entrée des élèves eut lieu 12 jours après, le 20 septembre. Dans la suite, surtout depuis l'entrée en fonctions de M. Gagnon, l'économe actuel, diverses améliorations, plantations d'arbres, "colline", grotte de Lourdes, gicleurs automatiques contre l'incendie, eau courante dans les chambres, (entreprise qui vient de se commencer), vinrent compléter le cadre primitif.

Et depuis 1894, la vie du séminaire se poursuit toujours dans la "nouvelle" maison, d'abord sous M. Delavigne, jusqu'en 1900, puis sous MM. Louis Lepoupon (1900-1927), Eugène Moreau (1927-1938), et Hormisdas Boudreau (1939-1941),

L'enseignement

Le séminaire se fait gloire d'avoir eu, comme profesesurs de philosophie, S. Exc. Mgr Joseph Charbonneau, Mgr Philippe Perrier, M. Oscar Gauthier, M. Alexandre Archambault, et parmi les sulpiciens, Mgr Léonidas Perrin, MM. Ernest Savignac, Aurèle Allard, Edouard Gouin, Emile Filion, et bien d'autres encore, auxquels il rend un hommage bien mérité.

L'enseignement des sciences devait être bien fait aussi, avec des professeurs tels que MM. Orban, Larue et Dupret (une variété de mousses porte le nom de ce dernier). Mais les programmes alors imposés partout étaient loin d'être complets. Cet enseignement, un peu étriqué, s'élargit bientôt sous l'impulsion de Mgr Léonidas Perrin, — qui introduisait courageusement, dans nos programmes d'enseignement secondaire, l'étude de la physiologie animale, comme complément obligé de la psychologie rationnelle, — puis surtout sous les professorats successifs de MM. Pierre Dupaigne et Wilfrid Labrosse.

Lors de sa séparation d'avec le Collège de Montréal, le Séminaire de Philosophie a hérité d'une précieuse collection de minéraux, constituée par le célèbre abbé Haüy, fondateur de la cristallographie: la maison se propose de la remettre bientôt en valeur.

Quant aux professeurs actuels, ils n'ont pas besoin qu'on les recommande. Notons seulement que le manuel de physique adopté dans presque tous les collèges de la province est l'oeuvre de l'un de nos professeurs, M. Georges Perras, et que, dans l'histoire du chant grégorien en notre pays, notre séminaire se réclame de deux noms, ceux de MM. Louis Lepoupon et Ethelbert Thibault.

Derniers développements

Dans ces derniers 15 ans, trois faits saillants sont venus transformer quelque peu l'aspect intérieur de notre communauté.

D'abord l'admission d'élèves externes, en 1927, à la demande de S. Exc. Mgr Gauthier, et aussi du Collège de Montréal, qui voyait avec peine quelques-uns de ses meilleurs élèves déserter la formation sulpicienne, pour ne pas accepter le pensionnat obligatoire. Ce n'était pas chose absolument nouvelle en notre maison: entre 1876 et 1901, il y avait eu presque tous les ans 3 ou 4 élèves externes. Mais, comme le remarque un ancien supérieur, "on a discontinué d'avoir des externes, parce que ces élèves obtenaient peu de succès, et que l'organisation manquait pour les faire réussir". A quoi il dut y avoir de nobles exceptions: comme par exemple le dernier externe de 1901, M. Edouard Montpetit.

Dix ans plus tard, en novembre 1937, la S. Congrégation des Séminaires demandait l'établissement en notre pays d'une année préthéologique pour tous les candidats au sacerdoce. Cette mesure ajoutait une année au cours d'études des étudiants en théologie; et comme, normalement, on ne pouvait compter sur le Grand Séminaire, déjà à l'étroit, pour recevoir cette nouvelle année, on eut recours à la philosophie, qui disposait alors d'un assez grand nombre de chambres. Depuis septembre 1938, les préthéologiens font donc partie de notre maison.

Enfin, le printemps dernier, on jetait les bases de l'Ecole Normale secondaire. Le Séminaire de philosophie se montra alors hospitalier, ce qui lui valut l'honneur de posséder l'école chez lui, en octobre de cette même année, et même de lui fournir son premier supérieur, M. Georges Perras, P.S.S., notre professeur de physique.

* * *

L'avenir est entre les mains de Dieu. Mais en ce troisième centenaire de Saint-Sulpice, le Séminaire de philosophie jette un regard de fierté sur son passé trop oublié et se propose de faire rayonner toujours davantage la Vérité qui vient de Dieu. C'est sa mission. Et c'est ce que le Christ demande à tous ses disciples: "Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita" (Matt. V, 14).

Jean-Paul LAURENCE, P.S.S.

Le Collège de Montréal

(Suite de la page 11)

et tous les régents fussent des séminaristes occupés en même temps à l'étude de la théologie.

Une telle situation influença alors grandement l'organisation du collège de Montréal. Le supérieur était en plus économe et professeur et le cours ne durait que quatre ans. "Il semble même, ajoute un historien, que chaque professeur faisait chaque année une classe différente, selon un système de roulement. Quand on trouve, dans un Palmarès, mention de la Rhétorique, les humanités sont absentes; si la 3e et la 5e sont nommées, la 4e et la 6e manquent; et vice versa". Un événement cependant allait bientôt se produire qui devait changer la face des choses et donner au collège de Montréal la physionomie qu'il a gardée depuis; il s'agit de l'arrivée des "Onze".

Précieux apport des "Onze"

On désigne ainsi un groupe de onze sulpiciens déportés par la Révolution française et à qui l'Angleterre permit de se rendre au Canada en 1794. Il y avait parmi eux M. Roux, futur supérieur de S. Sulpice à Montréal, deux prochains supérieurs du collège, MM. Chicoisneau et Roque, et quatre professeurs, qui se firent dans la suite une grande réputation, MM. Rivière, Houdet, Satin et Thavenet. Ce fut comme une infusion de sang nouveau pour le collège de Montréal.

Le cours d'alors était calqué sur celui de Québec, donné par les Jésuites avant la conquête. Il eût été d'ailleurs imprudent d'en pratiquer un différent, puisque, par la force des choses, les élèves de Montréal devaient aller compléter leurs études à Québec. Les nouveaux venus ne révolutionnèrent rien cependant. Natifs de Lyon, pour la plupart, et peut-être aussi anciens élèves du Collège de la Trinité, tenu par les Jésuites dans leur ville natale, ils furent vite au courant des études et se contentèrent de les renforcer, surtout M. Houdet, en Philosophie, et M. Rivière, en Rhétorique. Ils y restèrent l'un et l'autre pendant plus de vingt ans, inaugurant ainsi la longue théorie des professeurs de carrière, qui ont tant contribué au succès des études et à la réputation du collège de Montréal.

Avant et depuis cette époque surtout, les études n'ont jamais cessé de s'y améliorer. On trouve, par exemple, deux professeurs d'anglais au collège en 1790, on y possède un cabinet de physique dès 1799, et les mathématiques sont inscrites au programme à partir de 1790 également. Une école anglaise attenante au Collège posséda même une classe de commerce autour de 1796. Et cette école était si florissante, écrit encore Mgr Hubert, que les écoles protestantes furent obligées de fermer leurs portes. Elle est disparue depuis 1830 et avec elle la classe de commerce, mais l'anglais, les mathématiques et les sciences n'y ont pas perdu pour autant. Ces trois matières tiennent plus que jamais une place honorable dans les programmes du Collège, et les élèves qui veulent s'y appliquer pendant six ans les possèdent assez bien à la fin de leur cours. C'est ainsi que cinq d'entre eux occupaient, il y a quelques années, le premier rang dans les cinq années successives de l'Ecole Polytechnique de Montréal. Quant aux langues grecque et latine, on s'est appliqué surtout à en perfectionner les méthodes d'enseignement. Car la valeur de l'humanisme dépend bien plus des méthodes que des programmes ou, si l'on veut, c'est à la fois une question de programmes, de professeurs et de méthodes. Il faut y ajouter la religion et la discipline, qui se traduisent l'une et l'autre, dans un collège, par le règlement.

Premier but de la maison

Le règlement du collège de Montréal est celui d'un Petit Séminaire. Le premier but de la maison a toujours été et demeure encore celui de préparer les jeunes gens à l'état ecclésiastique. Mais on n'a jamais refusé, comme s'exprime un prospectus de 1880, "les jeunes gens laïques qui acceptent l'esprit et la règle de la maison". Par la force des choses cependant, le règlement du collège s'est transformé, mais lentement, car la tradition, si forte à Saint-Sulpice, est là plus qu'ailleurs peut-être immuable. Il y a eu progrès tout de même. C'est ainsi que le prince-albert d'autrefois a fait place, en 1905, au simple habit carré, plus commode et moins dispendieux, et que le képi rond avec monogramme du collège n'est plus de rigueur depuis dix ans. La nourriture des élèves s'est notablement améliorée aussi et le soin des dortoirs et des réfectoires de la cuisine surtout a beaucoup gagné depuis que les soeurs en sont chargées. La plus importante modification peut-être de toutes, c'est le mélange des externes avec les pensionnaires. Les premiers vivaient depuis 1870 dans les quartiers à part et même, depuis 1905, dans une bâtisse séparée, située de l'autre côté de la rue Sherbrooke, en face du collège, et leur contact avec les pensionnaires était réduit au plus strict nécessaire. Mais cette bâtisse vient d'être démolie et les externes font maintenant partie de la maison; personne ne s'en plaint. La plupart d'ailleurs sont demi-pensionnaires et passent la journée au collège qu'ils ne quittent qu'à 6 heures du soir, excepté trois après-midi par semaine, le mardi, le jeudi et le dimanche, où ils sont libres dans leurs familles.

Pour le reste, le règlement d'autrefois, écrit un ancien de 1880, était à peu près celui d'aujourd'hui, surtout pour les exercices de piété, les réunions religieuses et l'étude du catéchisme. Même les séances se réduisaient comme de nos jours à des fêtes de famille où rarement le public est admis. On fit une exception toutefois, en 1895, pour la représentation d'Antigone en grec, avec les choeurs de Mendelssohn et l'orchestre. Les journalistes du temps témoignent que le spectacle dépassa tout ce qu'on avait osé attendre de nos enfants, et l'un d'entre eux, un Anglais, affirme que ce fut "a thing of beauty". C'est là en effet le souvenir qui en est resté aux heureux spectateurs. Cette tragédie grecque avait attiré tout ce que Montréal comptait de gens instruits et d'artistes. Mais ce fut la seule réunion de ce genre dans l'histoire du Collège. Les autres réunions, qui sont souvent plus impressionnantes par le nombre et toujours plus touchantes par les souvenirs, sont réservées aux anciens.

Couronne d'un brillant éclat

Les anciens du Collège de Montréal sont sa plus belle couronne. Ils étaient déjà nombreux, en 1825, au dire de Viger, "dans tous les rangs et dans tous les états". Même en 1773, dans une lettre à Mgr Briand, M. Etienne Montgolfier affirme "qu'une très grande partie des prêtres qui sont dans ce diocèse ont reçu dans l'Ecole latine du Séminaire les premiers principes de la latinité". Aux fêtes de M. Roque, qui avait été 22 ans supérieur du Collège et qui célébrait son 50e anniversaire de sacerdoce, en 1835, 500 anciens élèves environ, dont plus de 100 prêtres en surplis, se pressaient dans la nef de Notre-Dame. Et ils étaient plus de 1200 réunis autour de M. Colin et de leurs anciens professeurs, à la grande convention de 1885. A l'occasion du grand banquet offert à M. Henri Garriguet, supérieur général de Saint-Sulpice, en 1910, Mgr Olivier Maurault s'exprime ainsi: "Nous ne parlons pas du menu, mais des hommes de marque qui y prirent part et des paroles que l'on y prononça à l'heure des toasts. Sans énumérer nos évêques et nos curés, nos avocats et nos médecins, nous comptions alors treize juges sur le banc, dont huit ou neuf étaient présents. On fut très impressionné de cette extraordinaire assemblée, et ce fut certainement un bonheur pour ces messieurs du Collège de présenter à leur Supérieur général tant d'hommes d'Eglise ou d'hommes du monde, formés par eux et donnant dans leur vie des preuves éclatantes de l'excellente formation qu'ils avaient reçue." Ce fut un spectacle semblable, sinon plus grandiose encore, qui se répéta en 1934, lors de la mémorable visite du cardinal Verdier, resté, malgré la pourpre, supérieur général de Saint-Sulpice.

L'oeuvre accomplie par les anciens du Petit Séminaire est immense, et il serait facile de faire ressortir le rôle des Plessis et des Lartigue, des LaFontaine et des Cartier, des Viger et des Meilleur, des Holmes et des Girouard, car on trouve des anciens du Collège de Montréal à tous les tournants de notre histoire et toujours aux premiers rangs. Il s'en est même rencontré six pour fonder des collèges dans cette province, à la suite de leur Alma Mater; aussi bien, la tradition se continue de nos jours, là, comme ailleurs à Saint-Sulpice. "Et la plus douce récompense du Séminaire, disait encore M. Colin en 1885, en s'adressant aux anciens, est de participer comme par droit de famille à l'honneur qui leur appartient et qui est le beau fruit de leurs mérites."

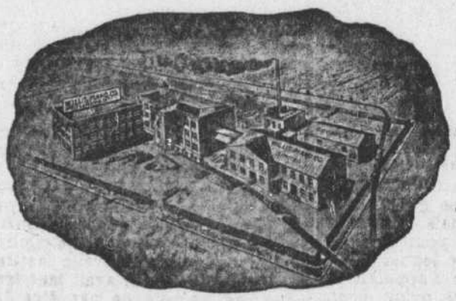
Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire du Collège de Montréal. Et si, comme on l'a dit, "notre vrai, notre seul titre de noblesse, dans ce coin d'Amérique, c'est d'être des Français et des Catholiques", il faut reconnaître que le Collège de Montréal aura puissamment contribué, pour sa part, à nous conserver, selon la belle expression de Taine, "la grande paire d'ailes" indispensable à la poursuite de nos destinées nationales.

Jean-Baptiste VINET, P.S.S.

Pour vos impressions, appelez
l'Imprimerie Populaire, Ltée,
(Tél.: BElair 3361) éditrice du "DEVOIR"

Nos hommages à MM. de Saint-Sulpice qui célèbrent leur Tricentenaire.
Maison établie en 1870
HENRI JONAS & CO.
ESSENCES CULINAIRES
MONTREAL
137 ouest, rue Saint-Paul LA. 4443

Hommage à Messieurs de St-Sulpice
Henri-E. Archambault
PHARMACIEN
80, Notre-Dame ouest, Montréal


LES PIANOS WILLIS
sont offerts au public depuis 1871. Ils sont le choix des collèges, couvents, institutions et de tous les connaisseurs. Fabriqués dans nos usines, situées à quelques pas du fameux Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, ils durent toute la vie.
Les plus récents modèles sont en montre dans nos salles d'étalage. Nous vous invitons à venir les examiner.
WILLIS & CO. LIMITED
1220 ouest, rue Sainte-Catherine (angle Drummond) MA. 3743

Notre maison est heureuse de pouvoir profiter du
Troisième Centenaire de Saint-Sulpice
pour offrir aux Messieurs
Ses Hommages Reconnaissants
Près d'un demi-siècle au service des Messieurs de Saint-Sulpice.
Nous avons eu parmi nos clients : MM. les Supérieurs Colin, Lecoq, Troie, Labelle, Neveu, Moreau.
Maison établie en 1889.
Toujours à la même adresse: 947-51 boulevard Saint-Laurent, Montréal. Tél.: LA. 1866.
Un personnel courtois à votre service.
PERSONNEL :
MM. Georges Lewis, Hector Fortier, Jean-Marie Amesse, etc., etc.
A.-S. LAVALLÉE Enr'g.
MARCHANDS DE CHAUSSURES
(Spécialités)


Avec les hommages de
J.-Aimé Lalonde
ELECTRICIEN
7195, rue St-Denis

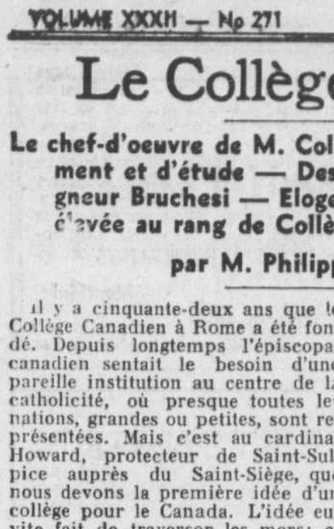
Tél. PL. 4801-2 132 ouest, rue St-Jacques, Montréal
Brossard & Roux
AVOCATS
ARISTE BROSSARD LUCIEN ROUX

Le Collège Canadien

Le chef-d'oeuvre de M. Colin — Sanctuaire de receuillement et d'étude — Description par le futur Monseigneur Bruchesi — Eloges de Léon XIII — La maison élevée au rang de Collège Pontifical

par M. Philippe Lajoie, P.S.S.

Il y a cinquante-deux ans que le Collège Canadien à Rome a été fondé. Depuis longtemps l'épiscopat canadien sentait le besoin d'une pareille institution au centre de la catholicité, où presque toutes les nations, grandes ou petites, sont représentées. Mais c'est au cardinal Howard, protecteur de Saint-Sulpice auprès du Saint-Siège, que nous devons la première idée d'un collège pour le Canada. L'idée eut vite fait de traverser les mers; et M. Colin, alors supérieur de Saint-Sulpice à Montréal, allait s'en emparer pour en faire son oeuvre et son chef-d'oeuvre. Lui qui voyait grand et loin entrevit tout de suite les immenses avantages qui en viendraient à l'Eglise dans notre pays; une union plus étroite avec le Saint-Siège, un accroissement de bienveillance et de confiance de la part de la cour romaine, le bien du clergé dans la Province et dans tout le Dominion, par l'unité de



Chapelle du Collège Canadien, à Rome

formation et par des études sérieuses, enfin un centre de ralliement pour les évêques et les prêtres d'un pays immense, tels étaient les bienfaits qu'on était en droit d'attendre de cette fondation. Mais cette fondation, si loin de Montréal, allait nécessiter de grandes dépenses, et le procureur, M. Larue, n'est pas donnant. Qu'à cela ne tienne; M. Colin suggère la vente d'un petit terrain qui avoisine Bonsecours. "Cela, dit-il, nous mettrait en mains plus de cent mille piastres". C'était à peine le tiers de ce que devait coûter l'entreprise, mais beaucoup plus qu'il ne fallait pour acheter d'abord le terrain sur lequel bâtir un collège. Ce terrain s'appelait le Jardin du Grec, parce qu'un Grec de Chio, à l'époque de Clément VIII, y avait récolté le premier céleri qu'on ait vu à Rome. Il était situé sur le versant sud-est du mont Quirinal, un des quartiers les plus agréables et les plus salubres de Rome, à l'angle des rues Quatre-Fontaines et Saint-Vital, sur les ruines des palais de la Rome Impériale, et précisément à l'endroit où s'élevait la maison des Flaviens (Vespasien, Titus, Domitien). Il y aurait là désormais un sanctuaire de recueillement et d'étude, où des jeunes prêtres de l'Eglise canadienne, déjà formés aux vertus et à la discipline de leur état, allaient devenir doublement saints et doublement instruits.

Avant la fondation du Collège

Il n'est que juste cependant de rappeler ici que bien avant le Collège Canadien, Rome avait vu souvent de jeunes ecclésiastiques canadiens fréquenter ses universités. Ils se retiraient dans les différents collèges de la ville; ceux de langue française, au Séminaire Français— Sta-Chiara, — ce fut le cas pour plusieurs de nos évêques: le cardinal Taschereau, le cardinal Bégin, Monseigneur Bruchési, Monseigneur Emard, Monseigneur Archambault, Monseigneur Pâquet, de Québec, en était aussi, et plusieurs autres prêtres. Mais enfin nous allions nous mettre chez nous, et la construction du Collège allait commencer incessamment. Les plans sont de l'architecte Carimini. Voici ce qu'en disait la *Semaine Religieuse* de Montréal, du 8 décembre 1888, dans un article de l'abbé Bruchési qui avait accompagné à Rome l'archevêque de Montréal, Mgr Fabre, pour l'inauguration du collège: "L'extérieur, par ses arcades, ses larges galeries, son élégante colonnade, rappelle un peu le splendide palais de la Chancellerie. L'intérieur est admirablement distribué et le confort de nos maisons canadiennes s'y ajoute aux splendeurs des beaux escaliers de pierre, des mosaïques romaines, des colonnes de marbre et de granit. Le réfectoire a quelque chose de monacal; la chapelle sera un véritable bijou". C'est en effet un superbe édifice. Un vaste corps de logis flanqué de deux ailes qui se prolongent jusqu'à la rue Saint-Vital et qui encadrent le beau jardin, que l'ancien économe, M. Vacher, cultivait avec tant de soin; en janvier, parmi les massifs de lauriers, les oranges pendent aux arbres, et les camélias et les rosiers sont en fleur. Mais la plus grande gloire du jardin est aujourd'hui son immense palmier qui bientôt voudra couvrir de ses plantureux rameaux presque tout l'espace entre les deux ailes. A l'intérieur les corridors sont larges et très hauts, ornés de portraits de nos évêques et, au rez-de-chaussée, d'un très beau buste en marbre du fondateur, M. Colin, et qui reproduit si fidèlement sa fine tête de diplomate et d'orateur. La chapelle est le petit bijou qu'annonçait l'abbé Bruchési alors qu'elle n'était pas encore achevée. Elle offre un coup d'oeil ravissant avec sa voûte ogivale supportée par d'élégantes colonnes et ses sept autels en marbre tous ornés de très beaux tableaux. La maison peut recevoir une soixantaine d'étudiants. Les cours de théologie, de droit canon, de philosophie, etc., se donnent en dehors de la maison, dans les quatre grandes institutions romaines connues du monde entier: la Propagande, l'Apollinaire, le Collège Romain et le Collège Angelico. Les professeurs de ces universités sont choisis parmi les hommes les plus éminents dans l'Eglise. On conçoit quel profit doivent retirer de leurs savantes leçons des prêtres qui ont à coeur de s'avancer dans les sciences ecclésiastiques. Ajoutez-y le rare avantage de vivre dans une atmosphère scientifique, de voir et d'entendre tant de personnages distingués, de causer même avec un bon nombre d'entre eux. Quand ces jeunes prêtres ont conquis leurs degrés et qu'ils reviennent au Canada, c'est pour eux un merveilleux relief parmi le reste du clergé que d'avoir vu et entendu, que d'avoir appris et de savoir. Durant les mauvais jours que nous traversons, ces prêtres sont pour l'Eglise, leur Mère, un grand réconfort et une des grandes espérances de l'avenir. Aussi nos évêques tiennent-ils au Collège Canadien comme à la prunelle de leurs yeux.

Institution des plus importantes

Mgr Racine, ancien évêque de Sherbrooke, disait: "Il n'y a pas un Canadien, prêtre ou laïque, qui ne doive adresser à Dieu de ferventes prières pour le succès de cette fondation, l'une des plus importantes de notre temps pour le Canada." Il disait cela en 1892. Que ne dirait-il pas aujourd'hui devant la splendeur de fécondité de notre Collège Canadien, pépinière de prêtres instruits, théologiens, canonistes, romains jusqu'aux moelles, et qui sentent (pensent) avec l'Eglise, comme disent les papes dans les audiences qu'ils nous accordent. Tout cela s'annonçait déjà, semble-t-il, dès l'inauguration du Collège, le 11 novembre 1888. A lire les contemporains, on sent que cette inauguration a dû être un très grand événement, très solennel et même grandiose. Le cardinal-vicaire, Mgr Parocchi, présidait entouré d'archevêques et d'évêques: Mgr Jacobini, secrétaire de la Propagande; Mgr Fabre, archevêque de Montréal; Mgr Riordon, archevêque de San-Francisco; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa; Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe; Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac; Mgr B. Pâquet, recteur de l'Université Laval de Québec; le R. P. Turgeon, recteur du Collège Sainte-Marie de Montréal, puis le chargé d'affaires de Sa Majesté britannique; M. le juge Baby, de Montréal; l'abbé Bruchési; M. Palin d'Abonville, supérieur du Collège Canadien. Enfin le supérieur de Montréal, M. Colin, le fondateur de la nouvelle institution, pour laquelle il avait tant travaillé, ne pouvait ne pas être là, lui aussi. Il y était, et il y fit, à la fin du dîner, un magnifique discours qui fut vivement applaudi. La réponse du cardinal Parocchi est empreinte de la plus aimable sympathie pour le nouveau Collège et pour notre pays. Mgr Fabre parla au nom de tout l'épiscopat canadien. Avec une délicatesse exquise, il fit ressortir la part immense qui revenait à Saint-Sulpice de Montréal dans cette fondation. Enfin, dans un discours plein de sympathie, M. Kennedy confirma les espérances exprimées par le cardinal-vicaire, par Mgr Fabre et par M. Colin. — "Que de grands et chers souvenirs, écrivait l'abbé Bruchési, nous laisse cette journée du 11 novembre 1888! La nature elle-même semblait prendre part à la fête. Il faisait une douce température d'été et Rome, baignée dans la lumière, déployait au-dessus de ses temples et de ses palais le plus bel azur de son ciel". Le 15 novembre suivant, Léon XIII recevait en audience les évêques du Canada alors présents à Rome, les directeurs et les douze premiers élèves du Collège Canadien. Le Pape était rayonnant. Mgr Fabre lui offre comme cadeau de son jubilé sacerdotal le Collège que les Sulpiciens du Canada viennent de fonder à Rome. "Il nous manquait le Canada, répond le Pape; eh bien! le voici; qu'il soit le bienvenu. Ce m'est une douce consolation, au milieu des épreuves que traverse l'Eglise, de voir les jeunes clercs accourir à Rome de toutes les parties de l'univers en plus grand nombre que jamais. Mes enfants, sachez apprécier la faveur immense que le Seigneur vous a faite. Profitez bien de votre séjour à Rome, afin d'acquérir les trésors de doctrine dont vous ferez un jour bénéficier vos frères. Gardez une reconnaissance éternelle à vos évêques qui ont fondé ce collège, oeuvre si belle et si importante pour votre patrie." Le cardinal Simeoni rappelle alors au Saint-Père que l'oeuvre était due principalement à la compagnie de Saint-Sulpice de Montréal, qui en avait fait tous les frais, et dit que le supérieur, M. Colin, était present. "Colin, Colin, répartit Léon XIII, oh! approchez. Je vous bénis et vous félicite de votre noble entreprise. J'espère que vos prêtres dirigeront le Collège Canadien à Rome comme ils dirigent tous leurs autres séminaires. En France, l'épiscopat est unanime à se louer de Saint-Sulpice." M. Colin, très ému, demande pour le Collège Canadien, le benjamin de la famille sulpicienne, la bénédiction du patriarche. "Oui, oui, répond le Pape, je le bénis de tout coeur." Chacun est ensuite présenté à Sa Sainteté. Et l'on quitte le Vatican en rendant grâces à Dieu pour tout ce que l'on vient de voir et d'entendre.

Cela se passait il y a cinquante-deux ans. Le Collège Canadien est maintenant depuis longtemps majeur. Il est même vénérable depuis que, il y a quelques années, il est devenu Collège Pontifical; dans le style officiel, c'est *Il venerabile Collegio Canadese* qu'on le nomme. Il est désormais sous la coupe directe de la Congrégation des Séminaires et Universités, laquelle se réserve la nomination du Recteur, sur présentation par Saint-Sulpice de Montréal. Cela implique aussi sans doute la protection du Saint-Siège en cas de difficultés politiques, en temps de guerre, par exemple. Mgr Perrin est depuis quatre ans Recteur du Collège pour la seconde fois, et M. Victor Robin en est l'économie émérite. Ils habitent en ce moment une maison vide d'élèves mais remplie d'aumôniers militaires, à cause de la guerre. Espérons que la Providence ramènera bientôt le Collège à la tranquille activité de ses jours heureux.

Philippe LAJOIE, P.S.S.

Les Cours de littérature à l'Université

Foyer de haute culture fondé, doté et sustenté par St-Sulpice — Le geste de M. Colin — Des maîtres éminents — Une école d'esprit critique et de mesure

par Mgr Emile Chartier, P.D.

L'une des initiatives les plus heureuses que l'enseignement montréalais doive à Saint-Sulpice, c'est sans contredit la création, à l'Université Laval de Montréal, du cours de littérature française.

Que ce cours tire son origine de la Compagnie, la discrétion seule du texte ci-après suffirait à l'insinuer, tant il reflète la procédure habituelle aux enfants de M. Olier:

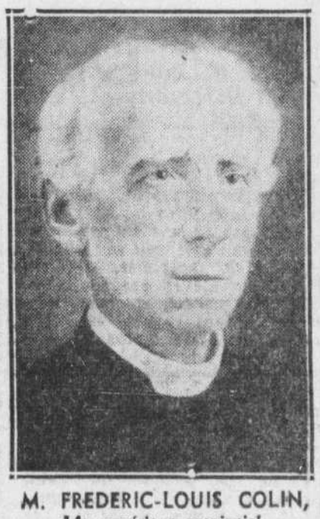
"Délibération de la Faculté des arts, 16 novembre 1898.—Le doyen (M. Colin, p.S.-S.) signale très particulièrement les avantages qu'on doit espérer d'un cours spécial de littérature française qui sera inauguré cette année même. Il propose que la Faculté demande au Conseil universitaire (de Québec) l'agrégation de M. Pierre de Labriolle, chargé de ce cours.

Le secrétaire,
G. BOURASSA".

A lire ces lignes, on soupçonnerait difficilement que le créateur et le bailleur de fonds de ce nouveau cours s'identifiaient avec le proposeur, le supérieur provincial de Saint-Sulpice. Le voile sera levé cinq ans après la mort du fondateur, survenue en 1902. Le 1er mai 1907, le secrétaire écrira ces lignes, où l'on ne perçoit plus la dictée de M. Colin: "La Faculté saisit de nouveau l'occasion (nomination de M. Louis Gillet) de remercier le Séminaire de Saint-Sulpice, qui est seul aujourd'hui à supporter les frais de ce haut enseignement littéraire et qui donne là un admirable exemple d'encouragement effectif à l'avancement de notre Faculté".

Comment l'idée prit naissance

Comment cette idée avait-elle germé dans l'esprit des *Messieurs?* Faute de documents, à l'Université du moins, nous sommes réduit là-dessus aux conjectures. Si nos souvenirs sont exacts, c'est en 1895 que M. René Doumic était venu prononcer ici même une série de conférences sur Lamartine. M.



M. FREDERIC-LOUIS COLIN,
14e supérieur provincial.
Insigne bienfaiteur de Montréal — Une des plus grandes figures sulpiciennes de notre époque.

Alfred Croiset, qui le suivit en 1896 ou 1897, avait parlé de la civilisation antique, surtout grecque. En 1898, croyons-nous, M. Brunetière les remplaçait, dans une chaire qui s'annonçait comme devant s'établir à demeure.

Tous ces maîtres venus de France trouvaient chez M. Colin, on l'imagine sans peine, un accueil fraternel. La création définitive ne serait-elle pas sortie tout naturellement des conversations tenues entre ces quatre intelligences de première valeur? Pour ce qui est de la part prise par le supérieur de Saint-Sulpice, on la connaît sûrement par cet extrait de délibération, qui est du 5 décembre 1902, presque au lendemain de sa mort: "M. Colin, *en fondant et dotant* le cours de littérature française, a créé une oeuvre d'un intérêt éminemment national au point de vue canadien-français et concilié à l'Université la faveur et la reconnaissance des amis des lettres et des admirateurs de notre langue".

Quant à l'intervention des autres, de M. Brunetière au moins, on peut la déduire de cet autre texte, celui-là tiré du premier Annuaire de l'Université (1902-03): "Son successeur (à M. Laurentie) sera M. Augustin Léger, que recommande la désignation très particulière de M. Brunetière, dont la sympathie reste fidèle à un enseignement *qu'il a patronné à ses débuts*".

Une chaire de sommités

Cette sympathie du grand critique expliquerait deux choses: pourquoi, tant qu'il vécut (sa mort est de 1906), il constitua, d'après la tradition, avec MM. de Foville ou Vigourel et l'évêque des candidats, le comité chargé de désigner les titulaires successifs; pourquoi encore ceux-ci, tant qu'il fut là au moins, furent toujours choisis parmi ses plus brillants élèves de l'Ecole normale supérieure. Il eut en tout cas la main heureuse, si l'on en juge par la liste des jeunes agrégés auxquels il fit confier la chaire de Montréal: 1898-1901, Pierre de Labriolle; 1901-1902, François Laurentie; 1902-1905, Augustin Léger; 1905-1907, Louis Arnould.

Après ces premiers maîtres, sur le choix desquels la voix de M. Brunetière eut certainement à se prononcer, la chaire fut occupée par MM. Louis Gillet (1907-1910), René Desroys du Roure (1910-12), René Gautheron (1912-14, 1916-19), Georges Le Bidois (1919-21), Henri Dombrowski (1921-34). Les émoluments de tous ces professeurs, payés par Saint-Sulpice seul, après avoir été de $2,500 par année, furent portés à $3,000 en faveur de MM. Le Bidois et Dombrowski, puis, lors de la crise de 1929, à $4,000 en faveur de M. Dombrowski.

Lors du départ de ce dernier (juin 1934), la Faculté des lettres, qui avait succédé à l'ancienne Faculté des arts pour toute la partie littéraire de son enseignement, fut prévenue de deux choses: qu'elle ne pouvait plus compter sur des maîtres de France pour sa chaire de littérature française; que Saint-Sulpice, à cause des circonstances, ne pourrait plus à l'avenir défrayer les émoluments du professeur canadien qui serait désigné. En conséquence, le doyen du temps, qui avait déjà suppléé M. Gautheron retenu par la guerre (1914-16), accepta de suppléer également M. Dombrowksi (1934-36). A la date de 1936, l'abbé Arthur Sideleau, professeur au séminaire de Sherbrooke, que M. Le Bidois avait désigné lui-même à Paris en 1927 comme le meilleur candidat possible, prit la chaire qu'il continue d'occuper depuis lors.

Palmarès des plus brillants

On ne saurait exagérer l'influence qu'a exercée, sur la culture intellectuelle à Montréal, la création du vénérable M. Colin.

Pour juger de cette influence, il suffit d'abord d'aligner quelques noms de ceux qui furent primés à la suite des concours de fin d'année. Le tout premier fut le regretté Aegidius Fauteux, conservateur successivement de la Bibliothèque Saint-Sulpice et de la Bibliothèque municipale. Parmi ses successeurs, on note le juge Edouard Surveyer, Albert Charbonneau, J.-P. Labarre, le chef de nos Archives fédérales Gustave Lanctôt, Mgr le recteur Olivier Maurault, P. Girard, la Rvde Mère Marie Gérin-Lajoie, Mme Eustache Letellier de Saint-Just, Son Excellence Jean Désy, le sénateur Mercier-Gouin, Mlle Camillia Gauvin, pour nous arrêter à 1920.

Cette influence provint aussi du caractère pratique qui fut imprimé au cours dès les débuts. Sans doute, les conférences publiques ou *Mercredis de Laval* fournissaient aux professeurs l'occasion de synthèses brillantes, par lesquelles ils attiraient l'attention de notre population sur les courants, les Ecoles ou les époques de la pensée littéraire en France. Mais c'est par leurs leçons didactiques surtout, vu les contacts immédiats avec des élèves choisis et peu nombreux, vu aussi les exercices littéraires rédigés, corrigés et expliqués avec soin, que les titulaires du cours formèrent la génération de disciples sérieux dont nous avons mentionné quelques-uns. Appliquant des méthodes de première valeur acquises à l'Ecole normale supérieure, surtout par ceux qu'avait dirigés le maître Brunetière, ils pourvurent leurs élèves de ces qualités éminemment françaises en matière d'expression littéraire: l'esprit critique, le goût, le sens de la mesure.

Mais leur influence vint surtout de leur caractère personnel. Sortis en tête de liste des meilleurs lycées de France, détenteurs souvent des premiers prix dans les concours généraux entre ces lycées, choisis de ce fait pour devenir des maîtres à leur tour après avoir subi l'entraînement pédagogique de l'Ecole normale, désignés pour Montréal parce que justement ils s'étaient classés au premier rang dans cette Ecole aussi, ces jeunes maîtres appliquèrent à leur tâche tout l'éclat d'un talent transcendant, toute la compétence due à une culture sans égale, tout le zèle d'un professeur qui inaugure sa carrière. Ils se dépensèrent sans compter pour que les élèves canadiens suivissent au moins de loin, dans la carrière des lettres, les étudiants des grandes institutions de la France.

Vif essor de perfectionnement

Le résultat, ce fut avant tout, chez notre public, une préoccupation plus grande des choses de l'esprit, avec le souci de perfectionner l'expression de sa pensée. Chez nos intellectuels, les maîtres parisiens éveillèrent l'ambition de devenir des auteurs à leur tour, des propagandistes du prestige littéraire de la France. Nos libraires, voyant venir de cette source des manuscrits mieux rédigés, ouvrirent à nos écrivains un marché que la disette de livres français, occasionnée par la guerre présente, a rendu vraiment attrayant. La littérature canadienne-française tout entière bénéficie de cet essor, si tant est qu'elle s'accroît en nombre d'ouvrages et en valeur d'art.

Et, comme l'une des raisons incontestables de ce progrès est le cours universitaire de littérature française; comme ce cours, tant que ses finances le lui ont permis — et cela veut dire pendant trente-cinq ans, — c'est Saint-Sulpice qui l'a sustenté: il convenait, à l'occasion de son troisième centenaire, de lui renvoyer tout le mérite de cette institution.

A cette reconnaissance pour sa générosité nous avons le devoir d'ajouter le témoignage de l'admiration que nous inspirent les Messieurs de Saint-Sulpice, surtout parce qu'ils ont toujours laissé ignorer à leur main gauche ce que versait si libéralement leur main droite.

Le doyen des Lettres,

Emile CHARTIER, P.D.

Avez-vous besoin de bons livres ? Adressez-vous au Service de Librairie du "DEVOIR", 430 rue Notre-Dame (est), Montréal.

Deux victimes sulpiciennes

MM. Le Maistre et Vignal massacrés par les Iroquois

On sait quelle source précieuse pour l'histoire sont les Relations des Jésuites (1632-1672). "A partir de 1657 date de l'arrivée (des Sulpiciens au Canada), les Relations, nous dit le R. P. Léon Pouliot, S.J., ne parlent pas souvent de Montréal, parce qu'elles n'ont pas mission de le faire; elles se limitent aux seuls travaux et missions des Jésuites et Montréal a désormais pour apôtres les Sulpiciens. Mais le silence n'est pas toujours possible; il serait parfois injustice et ingratitude."

Voici ce que dit, au sujet de deux Sulpiciens massacrés par les Iroquois, la Relation de 1662. De M. Le Maistre, tué le 29 août 1661, elle raconte qu'il était "un homme zélé et courageux, et qu'il faisait tant d'état de la mort du feu Père Garreau (Jésuite), tué par les Iroquois, lorsqu'il allait en mission vers les Outaouak, qu'il s'estimait heureux que ses os fussent mêlés avec ceux de ce martyr de Jésus-Christ, ainsi qu'il avait coutume de le nommer. Il semble que des souhaits si saints ne devaient pas être sans effet, aussi a-t-il été tué par les mêmes ennemis et il a eu Montréal pour même tombeau."

De M. Vignal, Sulpicien, tué par les Iroquois le 27 octobre 1661, la même Relation de 1662 raconte: "Sa vie était d'une très douce odeur à tous les Français par la pratique de l'humilité, de la charité et de la pénitence, vertus qui étaient rares en lui et qui le rendaient aimable à tout le monde; et sa mort a été bien précieuse aux yeux de Dieu, puisqu'il l'a reçue de la main de ceux pour lesquels il a souvent voulu donner sa vie; il avait de grandes tendresses pour leur salut, il s'est offert plusieurs fois de nous venir joindre, quand nous étions à Onnontagué, afin de travailler conjointement à la conversion de ces Barbares; et il l'aurait fait, si sa complexion et ses forces eussent correspondu à son courage et à ses ferveurs."

cf: Etude sur les *Relations des Jésuites*, par le R. P. L. Pouliot, S.J., pages 93 et 141.

A mes vénérés maîtres du Séminaire de Philosophie et à l'illustre Compagnie de Saint-Sulpice, mes respectueux hommages et mes voeux.

Edouard Biron

La "Messe au Christ-Roi"

à trois voix d'hommes, complète, par Edouard Biron, ancien maître de chapelle à Saint-Vincent de Paul de Montréal, est en grande vogue. On la chante déjà d'une extrémité à l'autre du pays. Facile d'exécution, très brève, de caractère religieux, elle a l'approbation de liturgistes de marque, tant ecclésiastiques que laïques. L'année du troisième centenaire de Ville-Marie offre une excellente occasion de faire entendre ici cette oeuvre d'un Canadien français de Montréal.

* * *

Pour se procurer la Messe au Christ-Roi, *s'adresser à l'auteur même, Edouard Biron, au* Devoir, *430, Notre-Dame est, ou au magasin de musique Ed. Archambault, 500, Sainte-Catherine est, Montréal.*

FELICITATIONS et MEILLEURS VOEUX à MM. les Sulpiciens à l'occasion de leur TRICENTENAIRE

DUpont 1166
Prescriptions remplies avec soin et exactitude
Geo. O. Lamarche
PHARMACIEN
8506 ST-DENIS, (coin Liége)

Anniversaire glorieux que ce 3ème centenaire de la Compagnie de St-Sulpice.
Nos hommages et nos voeux aux Fils de M. Olier.

J.-E. **FOURNIER** Limitée
MANUFACTURIERS D'ARTICLES DE VOYAGE
10 magasins

Confiez vos impressions à l'Imprimerie Populaire, Ltée, éditrice du "DEVOIR"

AD MULTOS ANNOS
aux Messieurs de Saint-Sulpice

La maison Desjardins

est heureuse, à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice, d'offrir aux Messieurs de Saint-Sulpice, pionniers et seigneurs de l'île de Montréal, ses félicitations, ses meilleurs voeux, ainsi que l'hommage de sa profonde admiration.

CHAS DESJARDINS & CIE LIMITÉE
François DESJARDINS, président
1170, rue Saint-Denis, — Montréal

"Les grands spécialistes can.-français en fourrures de qualité".

Saint-Jacques-le-Majeur

Première cathédrale, desserte puis paroisse sulpicienne des plus importantes par le nombre de ses fidèles comme par celui de ses oeuvres — Trois fois ravagé par le feu

par M. Julien Perrin, P.S.S.

La seconde et dernière des paroisses de Montréal confiées à la Compagnie de Saint-Sulpice est celle de Saint-Jacques-le-Majeur.

A ce sujet, une question se pose sans doute à l'esprit de plus d'un lecteur: comment se fait-il que les prêtres de Saint-Sulpice, qui ont tant fait pour Montréal, ne soient chargés aujourd'hui que de deux paroisses de cette immense ville qui en compte une centaine?

On trouve une réponse à cette question dans les Constitutions de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, à l'article 2. Il y est déclaré que le ministère paroissial n'est qu'une fin secondaire de la Compagnie, sa fin spéciale étant l'oeuvre des grands séminaires; également, que la Compagnie ne peut accepter de nouvelles paroisses sans une permission spéciale, préalable du Saint-Siège.

Une paroisse récente

D'ailleurs — et si étrange que cela puisse paraître au premier abord, — Saint-Jacques comme paroisse sulpicienne n'est pas fort ancienne.

Il est bien vrai que la première église Saint-Jacques fut terminée et ouverte au culte en 1823, mais c'était une cathédrale et non une église paroissiale. Mgr Lartigue y pontifia jusqu'en 1840, année où il mourut. Puis ce fut Mgr Bourget jusqu'en 1852, année du "grand feu" qui rasa l'église jusqu'au sol.

Mgr Bourget ayant décidé de transporter son siège dans l'ouest de la ville, il abandonna aux sulpiciens le faubourg ou quartier Saint-Louis. Ceux-ci rebâtirent à leurs frais, en 1857, mais Saint-Jacques demeura une desserte rattachée (comme Sainte-Anne et Saint-Joseph) à Notre-Dame, qui restait toujours "la paroisse".

Cet état de choses dura jusqu'à l'année 1866, qui marque un important changement de régime: Saint-Jacques devint alors paroisse, mais au sens canonique seulement. Elle avait son curé, et celui-ci ses vicaires, qui s'occupaient du spirituel; l'administration temporelle restait aux mains du Séminaire Saint-Sulpice.

Enfin le 28 avril 1904 — il n'y a de cela que 37 ans, — Saint-Jacques était incorporée en paroisse civile: elle sera désormais administrée au temporel par le conseil de fabrique, c'est-à-dire par un curé et des marguilliers.

Les vicissitudes de l'église

L'église actuelle, reconstruite en 1936, trois ans après un troisième incendie — s'est incorporé bien peu de chose de cette construction gréco-romaine, due à Joseph Fournier, qui fut la première cathédrale de Montréal: les fondations et peut-être quelques pieds des murs primitifs.

Il nous reste de la seconde église, élevée en 1857 par John Ostell en un gothique sévère, la façade du clocher jusqu'à la première galerie. A peine achevé, cet édifice brûla a son tour en 1858.

Dès 1859 les Messieurs rebâtissent, toujours à leurs frais. L'architecte cette fois est Victor Bourgeau qui choisit encore le style ogival. Son oeuvre partiellement remaniée dans la suite, reçut sa flèche — trop haute, mais si élégante — en 1880 et tint bon jusqu'à l'incendie de 1933.

L'édifice mi-ogival, mi-moderne, bâti par Gaston Gagnier, qui abrite aujourd'hui les fidèles, fait envier l'opulence de ses prédécesseurs, mais il est clair, spacieux, commode, et surtout c'est un chef-d'oeuvre d'économie et d'habileté.

La population

A la moitié du siècle dernier, quand par exemple le grand incendie du 8 juillet 1852 détruisit 1112 maisons et jeta dans la rue 9042 individus, on trouvait encore sur le territoire actuel de la paroisse de vastes espaces inhabités, voire des champs où paissaient des troupeaux de bêtes à cornes.

La catastrophe n'arrêta pas le développement de la ville, elle le favorisa plutôt. Beaucoup se rebâtirent sur place: nous avons une foule de vieilles maisons qui datent de cette époque. La rue Sainte-Elisabeth était alors fashionable, on y trouvait des professionnels et des magistrats.

Cependant, un fort mouvement entraînait bon nombre de familles vers l'est ou le nord de l'église. Avant la fin du siècle, la rue Saint-Hubert était déjà bordée de ses spacieuses et solides maisons: les familles comptaient beaucoup d'enfants et on trouvait moyen alors de se loger grandement.

Ce fut ainsi jusqu'à la guerre de 1914. Durant la période de prospérité qui suivit, l'aisance ou la fortune porta bien des familles vers les quartiers neufs, où les logis sont plus modernes et l'air plus pur. Un exode qui dura dix ans, et qui ne fut arrêté que par la crise économique de 1929, enleva à Saint-Jacques des milliers de ses paroissiens.

Le chiffre de la population, cependant, n'a fait que s'accroître: il atteint maintenant les vingt mille et place Saint-Jacques aux tout premiers rangs, en importance, des paroisses de la métropole. Ce total comprend environ 3,800 familles et une forte proportion de célibataires des deux sexes, attirés par les avantages d'un quartier central, encore largement domiciliaire, où l'on a à la portée toutes les utilités.

Le ministère — Les oeuvres

On conçoit que c'est une tâche formidable de donner le pain de la doctrine à tant de monde et d'y maintenir la pureté des moeurs.

Le clergé paroissial s'applique avant tout à maintenir en honneur les grandes dévotions léguées à sa Compagnie par Monsieur Olier: le Très Saint-Sacrement et la Sainte Vierge. Saint-Jacques a sa Confrérie de l'adoration diurne et une journée d'adoration par semaine.

La Sainte Vierge est honorée par les Congrégations des hommes, des jeunes gens dont la fondation remonte à 1878; et par la nombreuse Congrégation des Enfants de Marie.

Les mouvements d'action catholique s'établissent dans les écoles, le scoutisme a connu de beaux jours, un élan de routiers fonctionne avec vigueur, le guidisme est en pleine floraison. La J.O.C.F. accomplit discrètement un grand bien.

Le gros problème est celui de la préservation de l'enfance. On s'ingénie à le résoudre: le Patronage Sainte-Agnès, qui a été dirigé pendant vingt-cinq ans par de dévouées demoiselles, offre aux Guides ainées le moyen de servir. L'ancien patronage Olier, pour les garçons, se voit continué au Mont-Thabor, où l'on perfectionne une technique nouvelle, en rapport avec les besoins du moment.

Enfin, dans un avenir prochain, Saint-Jacques aura ses mouvements d'adultes: sa L.I.C. et sa L.O.C. Quel beau champ d'apostolat pour les militants que cette paroisse où tout se coudoie et qui vaut à elle seule toute une ville!

Julien PERRIN, P.S.S.
vicaire à Saint-Jacques.

Les curés sulpiciens de Saint-Jacques

1.—M. Luc Pellissier, (desservant);
2.—M. Auguste Campion (1er curé);
3.—M. Jean-François Lacan;
4.—M. Antoine Mercier;
5.—M. Léon Sentenne;
6.—M. Victor Rousselot;
7.—M. Narcisse-Amable Troie;
8.—M. Pierre Deguire;
9.—M. Stanislas Charrier;
10.—M. Henri Gauthier;
11.—M. Pierre Richard;
12.—M. Maximilien Lacombe.

Tableaux de grande valeur

La décoration mérite une attention spéciale. Elle n'est pas assez remarquée. Que de Montréalais sont venus prier à Notre-Dame de Lourdes et ne se sont jamais arrêtés à considérer les dessins et les tableaux dont l'artiste a profusément couvert les murs de la Chapelle! Nous n'avons pas l'intention de l'étudier ici en détail. Nous voulons en signaler la richesses symbolique et la valeur artistique. L'artiste s'est proposé d'écrire en style d'art la théologie de l'Immaculée-Conception. Les promesses faites a Adam, à Abraham, à Isaac, à Jacob, les prophètes qui ont laissé entrevoir l'Immaculée-Conception, Isaïe, Jérémie, David, Michée, les figures bibliques de la Vierge Immaculée, Sara, Rebecca, Rachel, Ruth, les Docteurs de l'Eglise qui ont plus ou moins clairement exposé le dogme de l'Immaculée-Conception, saint Cyprien, saint Pierre Damien, saint Bonaventure, saint Pierre Chrysologue, saint Jean Damascène,, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Ephrem, saint Cyrille d'Alexandrie, sont là magnifiquement peints sur les murs dans un décor somptueux, et rendent hommage à l'Immaculée-Conception. De grandes compositions décorent les coupoles des absides, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité. Enfin dans la coupole du dôme est représentée la proclamation solennelle par le Pape Pie IX du dogme de l'Immaculée-Conception. Chacun de ces tableaux mérite d'être étudié. Qui n'admirera le beau médaillon de Ruth? le portrait de saint Jean Damascène? Malheureusement l'artiste a peint sur un enduit de plâtre, et les couleurs ont perdu beaucoup de leur vivacité. L'oeuvre garde quand même une grande beauté, une beauté que beaucoup ignorent, que beaucoup de montréalais qui vont très loin pour chercher de belles oeuvres ne se donnent pas la peine de venir admirer.

Centre de dévotion à Marie

Les Prêtres de Saint-Sulpice voient dans la Chapelle dont on leur a confié le soin autre chose qu'une oeuvre d'art, quelque prix qu'ils lui attachent. C'est avant tout un foyer de piété mariale. Ils ont cherché à en faire un centre de dévotion à Marie pour toute notre population montréalaise. Ils l'ont fait sans bruit, sans réclame, et avec un grand succès. Peu d'églises sont aussi visitées que le pieux sanctuaire de la rue Sainte-Catherine.

Entrez à Lourdes à n'importe quelle heure du jour, et vous verrez toujours de nombreuses personnes de tout âge et de toute condition occupées à prier avec une ferveur évidente. Ce ne sont pas là des indifférents, ce sont de dévots serviteurs de Marie, qui la prient, lui rendent leurs hommages, lui recommandent leurs intentions, lui narrent leurs peines.

A certaines époques, la Chapelle a eu quelque peine à garder son caractère. Quelques curés de Saint-Jacques ont jeté un regard d'envie sur la jolie Chapelle en face de leur presbytère, dont le chapelain était habituellement en même temps vicaire à la paroisse. Elle ferait assurément une délicieuse chapelle paroissiale, une chapelle idéale des mariages. Après l'incendie de l'église Saint-Jacques le 26 mars 1933, la Chapelle a servi d'église paroissiale jusqu'à la reconstruction de la nouvelle église. Le grand service qu'elle a rendu alors a un peu détourné le courant de piété qui y attire les fidèles de tous les coins de la ville. Mais ce courant se rétablit peu à peu. La population montréalaise a montré son affection pour le sanctuaire de Lourdes à l'occasion du 60e anniversaire de la Chapelle, célébré avec éclat au mois d'avril, ainsi que par les souscriptions faites pour la restauration du sous-sol, souscriptions qui sont venues non seulement de toutes les parties de la ville, mais d'en dehors également. "La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes appartient à la population montréalaise, disait Mgr Philippe Perrier, V.G., lors du 60e anniversaire, et il manquerait quelque chose à sa piété, si elle disparaissait". La Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice ne faillira pas à sa tâche de garder à la ville qui a, d'abord, porté le nom de Marie, ce beau monument et cet attirant foyer de piété mariale.

Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.
chapelain de Notre-Dame de Lourdes.

Notre-Dame de Lourdes

Foyer érigé par les Sulpiciens à la piété mariale — Oeuvre d'art remarquable de Bourassa, elle s'impose à l'admiration par son allure générale et la beauté de sa décoration

Par Mgr Henri Jeannotte, P.S.S.

La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes est peut-être le sanctuaire de la Sainte Vierge le plus connu de la ville de Montréal. Elle n'a pas le parfum d'antiquité de la vénérable église de Bon-Secours, dans laquelle se reflètent les trois siècles d'histoire de notre ville. Mais elle a l'avantage d'être située sur une grande artère, la rue Sainte-Catherine, près de l'une des plus importantes avenues du nord, la rue St-Denis. Tout le monde circule par là, tout le monde un jour ou l'autre a passé devant sa jolie façade. Et qui n'a subi l'attrait irrésistible qu'exerce tout sanctuaire de Marie, et n'est pas entré pour répéter à la Vierge le salut de l'ange qui a annoncé la rédemption à la terre?

Beaucoup de ceux qui entrent dans la Chapelle ont peut-être l'impression qu'elle est très ancienne; on donne toujours beaucoup d'âge à ce qu'on n'a pas vu naître. Elle est sombre, les couleurs sont un peu fanées, la poussière du temps paraît s'être déposée un peu partout. Pourtant elle n'a guère que 60 ans, ce qui n'est pas bien vieux même pour une jeune ville de trois cents ans. Vers 1870, il y avait dans la paroisse de Saint-Jacques une florissante Congrégation de la Sainte Vierge des hommes, établie par M. Campion, P.S.S., en 1862. La Congrégation avait ses réunions dans le sous-sol de l'église, où il y avait un autel dédié a l'Immaculée-Conception. On déplorait de ne pas avoir une chapelle assez vaste pour contenir tous les hommes. Les apparitions de Lourdes étaient encore récentes; le bruit des miracles qui s'accomplissaient dans la basilique élevée sur le lieu des apparitions arrivait jusqu'au Canada et tournait les esprits et les coeurs vers Lourdes. Il n'en fallait pas davantage pour faire naître l'idée d'un sanctuaire à élever en l'honneur de la Vierge de Lourdes; on y honorerait l'Immaculée-Conception, Notre-Dame de Lourdes, et la Congrégation des hommes aurait une belle et spacieuse chapelle pour ses réunions. L'idée fit son chemin et le projet rencontra assez d'approbation pour que M. Lenoir, P.S.S., entreprît de le réaliser.

Le don de M. Cherrier

Il y avait un terrain vacant vis-à-vis de l'église Saint-Jacques, presque en face du presbytère, qui paraissait tout désigné pour y élever la future Chapelle. Le propriétaire était un membre de la Congrégation des hommes, M. C. Cherrier. Il en fit généreusement le don. Le terrain fut cédé à la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice par contrat en date du 21 février 1872, "à condition qu'une chapelle y sera érigée et dédiée à l'Immaculée-Conception, laquelle chapelle servira aux réunions de cette Congrégation (Cong. des hommes de Saint-Jacques) et telles autres fins religieuses que jugeront à propos lesdits Ecclesiastiques". Les Prêtres de Saint-Sulpice sont ainsi devenus les propriétaires et gardiens de la Chapelle. Des contributions et des dons furent sollicités de tous les côtés. On garde encore le souvenir d'une grande tombola, qui parait avoir fourni une certaine partie des fonds. Mgr Fabre, alors coadjuteur de Montréal, fit la bénédiction et la pose de la première pierre le 13 juillet 1873. Il ne fallut pas moins de 3 ans pour que le sous-sol, la chapelle inférieure, fût terminé. Le 30 avril 1876, la Congrégation des hommes, à qui il revenait à tant de titres d'avoir les prémices, s'y installa. Ce fut seulement 5 ans exactement plus tard que la chapelle supérieure fut achevée et ouverte au culte. La première messe y fut célébrée le 30 avril 1881 par M. Bayle, supérieur de Saint-Sulpice, et M. Colin, d'éloquente mémoire, prononça un sermon. Il y avait donc 60 ans cette année que la Chapelle a été ouverte. L'événement n'est pas passé inaperçu; il a été commémoré par une octave de solennités liturgiques, qui a été très remarquée et très goûtée.

Un des rares beaux monuments

La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes est l'oeuvre d'un artiste de grand talent, M. Napoléon Bourassa, le père de l'homme politique bien connu, M. Henri Bourassa. A la fois peintre et architecte, non seulement il en a fait les plans et en a dirigé la construction, mais c'est lui qui en a fait la somptueuse décoration. Sans être géniale, l'oeuvre est certainement remarquable, et doit être classée parmi les trop rares beaux monuments de notre ville.

De modestes dimensions, la Chapelle ne donne pas l'impression de beauté majestueuse qu'on éprouve, par exemple, en pénétrant dans la chapelle du Grand Séminaire, mais elle s'impose immédiatement par son aspect gracieux et l'harmonie de ses proportions. Le plan est une croix latine surmontée d'une coupole. La nef principale se termine par une abside, ainsi que les deux bras de la croix. Ceux-ci étant peu développés, les absides donnent à l'extérieur l'apparence d'un entassement de coupoles. Un seul autel, dans l'abside de la nef. Au-dessus de l'autel, l'abside est percée par une immense niche carrée, éclairée par les côtés, où se dresse une magnifique statue de l'Immaculée-Conception du sculpteur Philippe Hébert. L'intention de l'artiste est évidente, il a voulu tout orienter vers la Vierge Immaculée, mise en très grand relief, mais si la piété y gagne, l'architecture souffre manifestement de cette disposition, qui rompt l'unité du plan.

VIENT DE PARAITRE

"Loin du Bruit"

Ce volume attirayant par son originalité, captivant d'intérêt et illustré avec goût, renferme d'admirables biographies de jeunes filles qui ont illustré le monde ou le cloitre; de charmantes monographies empreintes de souvenirs heureux. Dans un style alerte et plaisant, il met en relief la valeur d'une éducation intégrale basée sur la foi; il relate les faits et gestes d'un beau passé imprimé au cachet de l'histoire. Il assure enfin à ses lecteurs le calme bienfaisant que promet son nom.

Préface par le R. P. Louis Lalande, S.J.

Elogieuse appréciation et présentaion par le R. P. Louis Legrand, C.J.M.

Prix du volume: $1.25; $1.35 par courrier postal. Service de Librairie du *Devoir*.

Hommage aux MM. de Saint-Sulpice

Donat Laporte

Optométriste-Pharmacien

6415, rue St-Hubert

Tél. : Bureau: CR. 8006

Avez-vous besoin de bons livres ? Adressez-vous au Service de Librairie du "DEVOIR", 430 rue Notre-Dame (est), Montréal.

HOMMAGES et VOEUX à SAINT-SULPICE

CHARBONNEAU, Limitée

FABRICANTS DE BISCUITS, CONFISERIES et PATES ALIMENTAIRES

1800, rue Nicolet - - Montréal

Tél. : FAlkirk 1116 (échange privé)

TROISIEME CENTENAIRE

Respectueux hommages aux Messieurs de Saint-Sulpice

Les chanteurs de Notre-Dame

Guillaume DUPUIS, directeur ● Benoit POIRIER, organiste

Respectueux Hommages aux Messieurs de Saint-Sulpice

Dr Armand Derome

MEDECIN DES MESSIEURS ET DE LEURS MAISONS D'EDUCATION

376 Sherbrooke est LA. 5853

Gratitude et Hommage

Dr Léo Coulombe

3815 boulevard Décarie DE. 8352

Respectueux Hommages de

La Société des Artisans Canadiens-Français

Assurance-vie, accident, maladie, invalidité, rentes viagères

fondée en 1876

Siège social: Montréal 924-930, St-Denis

Trois siècles d'existence...

Aux Messieurs de Saint-Sulpice, en ce troisième centenaire de la fondation de leur Compagnie.

TOUS NOS HOMMAGES

LEBLANC & GARIEPY

CREATEURS DE MODES — DESSINATEURS ET TAILLEURS POUR DAMES ET MESSIEURS

1430, rue Bleury Au-dessus du théâtre Impérial. Montréal

En son nom et en celui des directeurs et du personnel de la Cie de Biscuits Stuart,

M. Alfred Allard
président et gérant général

est heureux d'offrir aux

Messieurs de Saint-Sulpice

qui célèbrent en ce jour glorieux le troisième centenaire de la fondation de leur Compagnie, avec ses voeux de bonheur, l'hommage de sa

PROFONDE ADMIRATION

Cie de Biscuits STUART Limitée

235, ave Laurier ouest - - Montréal

BISCUITS — GATEAUX — TARTES

Archives d'une rare valeur

Trois siècles d'histoire jalousement conservés au "Vieux Séminaire" — Un trésor formé d'une documentation d'un émouvant intérêt comme peu de villes en possèdent d'aussi complète

par M. l'abbé Raoul Bonin

Se rappelant sans doute un article publié dans le Rapport 1934-1935 de la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise catholique, le comité du IIIe Centenaire de Saint-Sulpice m'invite à dire un mot sur "les Archives de Saint-Sulpice".

Je me rends à cette demande, bien que je sois très éloigné et dépourvu de documentation immédiate, car je considère comme un devoir de faire revivre pour la circonstance ces documents de Notre-Dame, enfouis dans les sombres voûtes du "Vieux Séminaire" et peut-être ignorés du grand public, mais de quelle valeur et de quelle utilité pour qui sait les apprécier!

C'est à cette source principalement qu'il faut puiser pour connaître la vie et les oeuvres de Saint-Sulpice à travers les trois siècles de son existence au Canada.

L'histoire des "Archives de Saint-Sulpice" au Canada commence avec la fondation de Montréal même. Montréal est fondé en 1642. Dès cette époque, donc dès avant l'arrivée des Sulpiciens, un premier registre des baptêmes, mariages et sépultures est tenu par les RR. PP. Jésuites. M. Souart est le premier sulpicien à faire un acte de baptême à Montréal: il s'agit de celui de Michelle, fille de Gilles Lozon, en date du 29 septembre 1657.

C'est avec fierté que les Messieurs de Notre-Dame aiment à montrer aux visiteurs cette pièce vraiment intéressante et précieuse de leurs archives.

Du XVIIe siècle, mentionnons également à titre d'intérêt des autographes de Maisonneuve et des premiers gouverneurs français, les registres des délibérations de la Fabrique de Notre-Dame et les registres de comptes des marguilliers de la même paroisse à partir de 1657, des documents administratifs, tels que titres, contrats et autres papiers seigneuriaux.

Notre-Dame conserve avec vénération deux écrits de M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice: une lettre autographe, en date de 1655, et un commencement de brouillon, probablement autographe, d'un écrit intitulé: "De la Folie et Sagesse des Enfants de Dieu".

En somme, les documents du XVIIe siècle sont peu nombreux. A cette époque, on ne se souciait pas d'amasser des souvenirs pour les générations futures; on ne se contentait que de conserver les papiers jugés nécessaires pour la bonne administration de la petite communauté d'alors.

On pourra toutefois se documenter abondamment sur cette époque en parcourant la volumineuse collection Faillon de 15 ou 16 gros cahiers manuscrits in-folio. M. Faillon avait résolu d'écrire dans le détail l'histoire de la Nouvelle-France. C'est pourquoi, on le vit parcourir pendant plusieurs années les dépôts d'archives publiques et privées tant en France qu'au Canada. Il faisait transcrire par des copistes les documents qu'il trouvait.

Les lettres autographes et les instructions de M. Tronson constituaient aussi une source inépuisable de renseignements sur la vie de la colonie à la fin du XVIIe siècle. Ces documents n'existent plus, mais, comme M. Tronson gardait toujours un brouillon de ses lettres, M. Aegidius Fauteux a pu se procurer une copie des lettres de l'ancien supérieur de Saint-Sulpice de Paris.

Les archives du XVIIIe siècle sont plus abondantes que celles du siècle précédent. Elles font bien voir la vie sulpicienne dans ses oeuvres, non seulement à Montréal, mais aussi dans plusieurs territoires du Canada et même des Etats-Unis.

Fondations paroissiales

Nous apprenons que les Sulpiciens ont fondé ou dirigé plusieurs paroisses de la province de Québec. Mentionnons Lachine, Pointe-aux-Trembles, Longue-Pointe, Sault-au-Récollet, Saint-Laurent, Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Ile, Pointe-Claire, l'Ile-Jésus, Laprairie, l'Assomption, Boucherville, Sorel, Repentigny, Contrecoeur, Lavaltrie, Batiscan, Champlain, Longueuil, Verchères, Terrebonne, le lac-des-Deux-Montagnes, Saint-Jacques-de-l'Achigan, Saint-Eustache, Saint-Benoît, La Présentation (aujourd'hui Ogdensburg), l'Ile Dupras, Sainte-Geneviève, Chambly, Châteauguay, etc. Toutes ces paroisses trouveront à Notre-Dame des documents concernant leurs relations avec le Séminaire.

Les Sulpiciens ne bornèrent pas là leur zèle, mais allèrent aussi au loin porter la semence de la parole divine, tant au XVIIe siècle qu'au XVIIIe et au XIXe siècles. Ce sont, au Canada, les missions de Kenté, de l'Ottawa, des Lacs Témiscamingue et Abitibi, de l'Acadie, de Gentilly, de la Montagne et de la Petite-Lorette; aux Etats-Unis, celles de l'Ohio, du Mississipi et des Illinois. Il est intéressant de lire les relations des tournées d'apostolat des anciens Sulpiciens. Voyons par exemple dans le livre de M. Pierre Trudelle: "L'Abitibi d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui" celles de M. Charles de Bellefeuille au sujet de ses missions des lacs Temiscamingue et Abitibi.

Epuisés de fatigue par leurs voyages extraordinaires, les missionnaires venaient finir leur vie à Notre-Dame et y laissaient leurs manuscrits hurons, algonquins ou iroquois, renfermant des sermons, des catéchismes, des traductions de la bible, des cantiques, les prières du matin et du soir, des grammaires, des dictionnaires et des lexiques.

Citons encore, comme documents relatifs au XVIIIe siècle, des manuscrits de littérature, de sciences, de théologie et de philosophie, des sermons, des catéchismes, des retraites, des conférences, des méditations, des examens particuliers, etc.

La plus belle pièce de l'époque est sans doute une lettre de Saint-Alphonse de Liguori, en date du 17 avril 1766, dictée et signée par lui-même.

Mine de précieux souvenirs

A mesure qu'on se rapproche du temps actuel, les archives deviennent beaucoup plus nombreuses. Ce sont des souvenirs personnels de certains Sulpiciens qui intéressent le plus: lettres de famille, conférences, sermons...

Il ne faudrait pas omettre de citer un extrait d'un sermon de M. Roux, qui exhorte les Canadiens à la guerre de 1812-1813. "Nous tenons à l'Angleterre, dit-il, à cette puissance qui se soutient avec dignité, au milieu de tant de trônes abattus, à cette puissance qui soutient les trônes qui subsistent encore, en relève plusieurs déjà renversés et donne l'espoir à tous. Il me semble ne plus voir que deux nations en Europe: la France, pour détruire les royaumes, et l'Angleterre, pour les couronner et les rétablir. Nous tenons à l'Angleterre, à cette puissance qui a couvert de ses trophées les terres et les mers... et vous trembleriez avec cette puissance qui rassure l'Europe tremblante."

Ce sont les documents concernant le temporel du Séminaire. Au XIXe siècle, ils furent très bien conservés: comptes de la Procure, de l'Economat, du casuel du Séminaire et de quelques paroisses de Montréal.

Les procureurs de Saint-Sulpice étaient d'honnêtes gens et tenaient à leur bonne réputation. Lisons ce qui suit, tiré du cahier de l'un d'eux. "Livre de comptes tenu par le procureur du Séminaire de Montréal, dans la chambre où il demeure. — Commencé en avril 1820, an I de Georges IV. — *Ubi manus multae sunt, claude; et quodcumque trades, munera et appende, datum vero et acceptum omne describe... Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est*"...

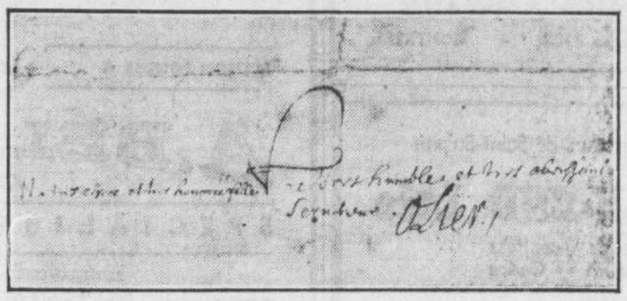
Il y a aujourd'hui plus de 100 paroisses dans Montréal. Il n'en a pas toujours été ainsi, chacun le sait; mais l'origine de ces paroisses au siècle dernier est-elle bien connue? Consultons les "Archives de Saint-Sulpice" et... la lumière historique se fera.

* * *

L'importance des documents sulpiciens est telle que tous les historiens aiment à les étudier. Deux Sulpiciens, MM. Daniel et Rousseau, après les avoir lus et relus, ont laissé plusieurs manuscrits non encore publiés sur l'histoire des origines canadiennes.

Et nombreux sont les volumes publiés grâce à ces vieux trésors de Saint-Sulpice. Si l'on veut s'en convaincre, que l'on consulte la liste des ouvrages de Mgr Olivier Maurault et du regretté Aegidius Fauteux, et l'index alphabétique des volumes ou articles publiés par les Sulpiciens canadiens.

Raoul BONIN, ptre curé
(La Motte, Abitibi).



LA SIGNATURE DE M. OLIER au bas d'une lettre de directions spirituelles, reproduite d'une des pièces les plus précieuses des Archives de Notre-Dame.

"Mon vieux collège"

M. le sénateur Jules-Edouard Prévost, au nom de trois générations de sa famille formées à Saint-Sulpice, fait revivre un passé d'un charme touchant — Maîtres et camarades d'autrefois

La Compagnie de Saint-Sulpice célèbre le troisième centenaire de sa fondation par Monsieur Jean-Jacques Olier.

A cette occasion, des historiens raconteront les grandes oeuvres et rappelleront les hautes vertus des Sulpiciens, oeuvres et vertus qui ornent l'histoire de l'Eglise et font partie intégrante de l'histoire du Canada. Les messieurs de Saint-Sulpice ont, en effet, joué un rôle de tout premier ordre dans la formation sacerdotale et l'éducation, en France et en Amérique. Montréal, notamment, en est le témoin depuis près de trois siècles.

Ces fêtes sulpiciennes provoquent en moi beaucoup de souvenirs qui se rattachent à mon Alma Mater, le vieux collège de Montréal, qui comptera bientôt deux cents ans d'existence.

Comme plusieurs de mes contemporains, je puis dire que les attaches de ma famille au Collège de Montréal remontent à un lointain passé et se sont fortifiées de génération en génération. Il y a cent ans, mon père était un élève de l'ancien collège de Montréal situé, alors, aux environs de la rue Saint-Paul. Trente ans après, mes frères aînés étudiaient au petit séminaire de la rue Sherbrooke. En 1885, j'y arrivais à mon tour. Maintenant, ce sont mes fils qui continuent la tradition familiale. C'est dire que le College de Montréal m'est cher à plus d'un titre.

Quand je retourne à mon vieux collège, la pensée de la tâche admirable accomplie depuis si longtemps par les Sulpiciens s'ajoute à mes réminiscences personnelles; et je suis alors enveloppé par le passé. Je ne puis, dans ce bref article, rappeler avec précision les nombreux événements de ma vie de collège qui, en dépit des années, ont gardé dans ma mémoire toute leur fraîcheur. On comprend que chacune de mes visites au vieux collège de la montagne réveille le temps de ma jeunesse et ravive mon estime pour les Sulpiciens.

Je le demande à tous les anciens, restés fidèles à eux-mêmes et sensibles aux charmes du passé, comment échapper à l'émotion en revoyant le vieux collège peuplé de tant de souvenirs: souvenirs des anciens jours, des premières impressions de l'âme; souvenirs des professeurs d'antan, de nos compagnons d'études; souvenirs de notre vie d'écoliers dont la sérénité, quoi qu'on en ait dit et qu'on en dise, n'a jamais été égalée dans la suite des années? Dans les élèves d'aujourd'hui, je revois la gent écolière de mon temps. Aujourd'hui comme hier, quelle force dans cette jeunesse!... cette insouciance!... ces yeux qui regardent plus loin que l'obstacle et qui défient l'avenir! J'aime à les voir bien disciplinés sous la prudente et souple direction de Saint-Sulpice, emplissant la chapelle, "notre chapelle", chantant les cantiques que nous chantions, accomplissant les mêmes cérémonies que nous, jouant dans nos vastes cours, étudiant les mêmes classiques, avec des heures qui alternent entre la gaieté et la tristesse, et regardant les gens graves avec l'air de dire: "Ce que nous ferons mieux, nous autres, demain!"

C'est ici surtout que l'histoire se répète.

Figures aimées du temps jadis

Fermant les yeux, je me revois dans mon bon et vieux collège, regardant, moi aussi, l'avenir et avec quel printemps dans le coeur! Je pense aux directeurs du collège, à cette époque déjà éloignée: le paternel Monsieur Pierre Deguire, puis le vif et minutieux Monsieur Lelandais. Je vois passer dans mon souvenir Monsieur Dupret, le parfait économe; les rigides maîtres de discipline, Monsieur Bernard, Monsieur Hébert; les professeurs du temps: Monsieur Schlickling, en rhétorique, ami enthousiaste du Beau; en Belles-Lettres, Monsieur Laliberté, pédagogue qui mettait à l'épreuve le caractère de ses élèves; Monsieur Chevrier, qui *"rreprrenait"* avec énergie le lecteur, au réfectoire; Monsieur Charrier, causeur abondant, professeur plein de condescendance; Monsieur Henri Gauthier, professeur d'histoire, instruit et disert; Monsieur René Labelle, distingué, initiateur heureux, artiste entraînant sous la direction de qui la fanfare du Collège de Montréal connut des jours de célébrité. Je le sais bien puisque j'y frappais la grosse caisse, alors que Joseph Fortier et Joseph Morin claironnaient sur le "cornet", que Léopold Guérin et Frédéric Pelletier pistonnaient leur trombone, que François-Xavier Massicotte faisait ronfler sa contrebase, que Philippe Desjardins clarinettait, que Gustave Beaudoin turlutait sur le piccolo.

De tous les maîtres et professeurs de ce temps-là, deux seulement vivent encore: Monsieur Portier et Monsieur Lepoupon, maintenant octogénaires.

Comment ne pas se souvenir aussi des magnifiques "messes en musique" dirigées avec tant d'ardeur par Monsieur Schlickling et que j'accompagnais sur l'orgue amplifié par quelques instruments d'orchestre et le piano, que maîtrisait déjà Emilien Renaud. J'entends encore les belles voix de l'abbé Laforce, de Joseph et Zénon Morin, de Raoul Masson, d'Henri Labrosse.

Et nos inoubliables représentations théâtrales! Telles que *Louis XI*, personnifié par Perron, l'*Avare*, avec le gros Poissant comme vedette, *Don Quichotte*, le chevalier à la triste figure, interprété d'une manière si amusante par Camille Paquette et son ineffable Sancho, Georges Gauthier!

Toute une jeunesse qui revit

Aux camarades que je viens de nommer, je pourrais ajouter une longue liste où l'on verrait figurer des hommes bien connus et quelques-uns même devenus célèbres: Mgr Georges Gauthier, Mgr Alphonse Deschamps, le juge Louis Boyer, le juge Brossard, Mgr Philippe Perrier, les abbés Roméo Neveu, Léonidas Perrin, Hormisdas Gagnon, Dosithée Lalanne, Oscar Gauthier, Gerald McShane, J.-B. Ouellette, Jules Massicotte, MM. Esiof Patenaude, Charles Beaubien, Ubald Dupras, Joseph Lamoureux, Fortunat Bourbonnière, Yvon Lamontagne, Louis Derome, Aegidius Fauteux, Francis Fauteux, Oswald Mayrand, et tant d'autres. C'est tout un peuple d'amis dont le souvenir nous envahit lorsque nous retournons au beau temps de notre jeunesse.

Mais il me faut limiter cette vue rétrospective, pour ne pas allonger outre mesure cet article écrit à la bonne franquette.

Les Sulpiciens savent graver dans le coeur de ceux qu'ils forment une estime respectueuse et inaltérable pour eux et leur oeuvre éducationnelle.

Il fait bon d'emporter avec soi, dans la vie, la mémoire de ces éducateurs dignes, de ces prêtres pieux, de ces religieux libres qui pratiquent la perfection évangélique. Leur fidélité à des traditions séculaires s'harmonise avec un esprit de progrès qui sait adapter la vie et le programme d'études du Collège de Montréal aux idées et aux besoins de notre époque.

Et mon vieux collège continue l'oeuvre noble entre toutes de formation intellectuelle et morale de Saint-Sulpice, qui remonte si haut dans le passé et qui se poursuit sous la sage direction des supérieurs et des maîtres d'aujourd'hui.

Avec tous mes camarades de jadis, je garde une admiration profonde pour le Collège de Montréal, où les Sulpiciens ne donnent pas que l'instruction mais où ils s'occupent et se préoccupent de l'éducation, plus nécessaire encore que l'instruction.

"J'aime mieux forger mon âme que la meubler", a écrit Montaigne. Or, c'est ce que comprend et fait mon vieux collège où chaque visite rajeunit mon coeur et renouvelle mes forces morales.

Jules-Edouard PREVOST

Le plus beau temps...

M. Edouard Montpetit parle avec émotion de son Alma Mater — Le zèle français allié au dévouement canadien

J'évoque le vieux Petit Séminaire où j'arrivai en 1890.

Je ne savais rien de rien: un séjour chez les Soeurs de la Providence, rue Fullum, avait été rompu par une maladie banale, de même que mon passage au Gesù.

Le directeur, M. Lelandais, m'accueillit avec douceur. Je ne puis pas dire que je tremblais de tous mes membres. Au fond, je m'engageais dans une aventure que d'autres avaient décidée pour moi, sort commun des potaches.

Le directeur me dicta cette phrase: "Les pommes que j'ai mangées étaient bonnes". J'écrivis *mangé*, sans accord. Cela me classait. On m'inscrivit en préparatoire, la plus lointaine des préparatoires, celle que l'on venait de confier à des Frères enseignants.

Je doublai cette préparatoire: "Il est si jeune", avait-on dit. De fait j'étais jeune. Je n'avais même pas fait ma première communion: la cérémonie où je m'approchai de la Sainte-Table eut lieu à l'église Bon-Secours. Une photographie perpétue ce souvenir où j'apparais en redingote et ceint de bleu. Mon directeur de conscience, M. Henri Gauthier, mon parrain de confirmation, Mgr Philippe Perrier, sont restés deux profondes affections de ma vie.

Je traversai assez bien les *éléments*. Mais je doublai ma *syntaxe*. Toujours cette terrible jeunesse; car, à la vérité, j'aurais pu être admis en *méthode*. J'étais ce qu'on appelle en économie politique l'élève "marginal", celui qui passe avec un point d'interrogation. Je n'acceptai pas le point d'interrogation, par crainte de le porter toute ma vie. La *syntaxe*, c'est la pierre fondamentale. Autant valait solidifier la base. Chaque fois que j'ai, depuis, donné ce conseil à d'autres, j'ai eu la joie de les voir réussir.

Le reste de mes études n'offre pas plus d'intérêt; mais j'ai gardé du Séminaire et de mes maîtres un impérissable souvenir.

Combien sont venus nous dire à cette époque: "Vous vivez le plus beau temps de votre vie". Nous ne le croyions pas. Sans doute, il y a, après le collège, le rude apprentissage de la liberté et l'enivrement de l'action; mais rien n'efface les heures de paix et de recueillement, ni les joies, ni les ravissements de la première jeunesse.

La discipline, don précieux

Ce qui nous reste de ces moments heureux, c'est une discipline. On avait, au collège, le souci constant de la discipline. Nous n'y comprenions guère, évidemment; nous bougonnions sans cesse contre la règle. Mais nous l'absorbions. Elle nous pénétrait. Elle ne nous a plus quittés. Et peu importe que nous n'y obéissions pas toujours: elle demeure sans que nous le sachions. C'est la plus précieuse présence que le collège nous ait imposée.

Ce qui nous émouvait encore, c'était l'étroite collaboration que nous sentions entre nos maîtres, ceux qui venaient de France, ceux qui étaient du pays. Car, à cette époque, beaucoup venaient de France, et tous devaient séjourner en France, à la *Solitude*. Quelle communion cela faisait dans la culture et l'esprit!

Les temps ont changé, pour plusieurs raisons. "Comme vous êtes peu nombreux" disait-on à un vieux Sulpicien qui rétorquait en souriant: "L'oeuvre est trop belle!" Aujourd'hui, le nombre de ceux qui sont venus de France s'épuise rapidement.

C'est malheureux. Autrefois, l'enseignement, la chaire de vérité, les initiatives sociales, s'enrichissaient du zèle français ajouté au dévouement canadien. Le maître canadien atténuait certaines ardeurs, le maître français suscitait certains élans. Cela n'est plus.

Voilà pourquoi nous accueillons avec intérêt l'initiative de Stanislas, dominée, orientée, voulue et menée à bien par un ancien du Collège de Montréal, le sénateur Raoul Dandurand. Elle donnera des fruits et suscitera des imitations qui seront d'heureuses reprises. Elle a déjà provoqué, ou du moins précipité, l'institution d'une *école normale secondaire* à laquelle Saint-Sulpice n'est pas étranger et où revivra sans doute l'ancienne formule franco-canadienne.

Respectueux de l'humilité sulpicienne, je n'ai pas nommé mes maîtres. Je les ai confondus dans mon affection. Il vaut mieux ainsi. Ceux qui vivent encore sentiront le sentiment qui les remercie profondément. Comment oublierions-nous les autres? J'évoque avec émotion, toujours, ces artisans de l'esprit, semeurs d'idées, fidèles aux plus hautes disciplines de l'âme et de l'intelligence. Ils dorment parmi nous du sommeil qui consacre la tâche accomplie, et leur souvenir conduit notre voix et soutient notre main sur l'outil qu'ils nous ont confié et où nous sentons encore la trace de leur fermeté.

Edouard MONTPETIT

RECONNAISSANCE A SAINT-SULPICE

Joseph-Oliva Dubuc

Ingénieur de la MacKinnon Steel Corporation

200, boul. Alexandre, SHERBROOKE, P.Q.
Téléphone : 1561-M.

HOMMAGES
du

Dr J. Lane Charpentier

CHIRURGIEN-DENTISTE
Professeur à l'Université de Montréal
300, Square St-Louis - PLateau 5307 - Montréal

AMherst 9440 FRontenac 7378

HOMMAGE AUX PIONNIERS DE MONTREAL

Crémerie Majeau Limitée

LAIT, CREME, BEURRE, OEUFS, FROMAGES
PROVISIONS
1565 est, Laurier 516 est, Rachel

Après 300 ans...
les oeuvres de Saint-Sulpice
sont innombrables.

HOMMAGES

Que les Messieurs de Saint-Sulpice, pionniers de l'Ile de Montréal, veuillent accepter l'expression de notre profonde admiration en ce

TROISIEME CENTENAIRE

de la

Fondation de leur Compagnie

PAUL LALONDE, B. A., LLL.

ancien élève
Président de la maison

H. Lalonde & Frère, Ltée

Les plus grands spécialistes du tapis et du linoléum au Canada
4800, Avenue du Parc Montréal
Une rue au nord de l'avenue Mont-Royal

SPECIALITES :
TAPIS DE SANCTUAIRE
TUILE D'ASPHALTE
LINOLEUMS
} pour collèges, hôpitaux, etc.

Politique et éducation

par le
R. P. Joseph-H. LEDIT, S.J.

Volume de 320 pages. Au comptoir $1.25; par la poste $1.35.

SERVICE DE LIBRAIRIE
DU "DEVOIR"

Hommage à Saint-Sulpice

I. L. Lafleur Ltée

FERRONNERIE

774 O., Notre-Dame, Montréal
MArquette 7570-8-9

Pour vos impressions, appelez
l'Imprimerie Populaire, Ltée,
(Tél.: BElair 3361) éditrice du "DEVOIR"

Respectueux Hommages

aux

Messieurs de Saint-Sulpice

LA BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Réminiscences d'un doyen

M. le sénateur Raoul Dandurand, élève du collège de Montréal en 1875 — De la banque au Barreau — Le bon sourire de M. Troie — Le futur Mgr Langevin, éducateur tout en finesse et en gaieté — Quelques condisciples

M. le sénateur Raoul Dandurand, à quatre-vingts ans, n'est peut-être pas le plus ancien des anciens du Collège de Montréal. On peut toutefois le tenir pour l'un des doyens du groupe. En 1875, lors de son entrée au Collège, celui-ci, auparavant rue Saint-Paul, venait à peine de s'installer dans sa maison de la rue Sherbrooke, rue qui était dans ce temps-là un chemin à travers champs.

A titre d'ancien moi-même du Collège de Montréal, mais assurément pas mal moins ancien, j'avais demandé à M. Dandurand s'il voudrait bien écrire quelques pages de souvenirs pour la présente édition du *Devoir*, que nous projetions déjà de consacrer au troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice. M. Dandurand m'a exposé, par lettre, qu'il avait déjà rédigé quelques centaines de pages de "réminiscences" et qu'il mettait à ma disposition celles de ces pages qui ont trait à son entrée et à son passage au Collège de Montréal. Subséquemment, M. Dandurand m'a lui-même donné lecture des pages en question, au cours d'une visite à son domicile d'Outremont, chemin Sainte-Catherine. Lecture intéressante, car le sénateur a toujours la voix claironnante, comme il aime à le dire lui-même, d'un Méridional de France; de plus, le texte, écrit depuis longtemps déjà et que nous reproduisons tel quel, suscitait à sa mémoire d'autres souvenirs dont il a bien voulu me permettre de faire part aux lecteurs du *Devoir*. On les trouvera sous forme de notes, à la suite du texte que voici et qui constituera plus tard l'un des premiers chapitres du livre que continue de préparer M. le sénateur Dandurand et auquel il a déjà donné le titre de *Réminiscences*.

E. B.

Le récit de M. Dandurand

Je vous communique ci-dessous les quelques souvenirs que vous m'avez demandés touchant mon entrée et mon passage au Collège de Montréal:

Mon père m'avait d'abord destiné aux affaires. Je suivis les cours de l'Ecole du Plateau pendant six ans. Mes études commerciales terminées, je devais débuter tout au bas de l'échelle comme employé à la Banque d'Epargne le premier septembre 1875. Mais un dimanche d'août nous rencontrâmes Joseph Doutre, un cousin de mon père, l'un des avocats les plus brillants de son temps, qui, au cours de la conversation, demanda à mon père à quoi je me destinais. "Mon fils est un banquier, fit-il, il entre en fonctions le mois prochain." "Pourquoi ne l'envoies-tu pas au collège? répliqua Doutre. Il est encore jeune, s'il veut étudier le droit, je le prendrai à mon étude." Là-dessus, nous nous quittâmes. Mon père et moi cheminions en silence. (1) Mon père réfléchissait sans doute aux frais qu'entraîneraient de nouvelles études: je resterais une charge pour le budget familial, au lieu de lui être un secours . . . Nous nous dirigions vers l'emplacement de la nouvelle cathédrale qu'allait édifier Mgr Bourget, au Carré Dominion; mon père me demanda enfin s'il me plairait de continuer mes études; ma réponse fut assez vague. J'avais peu réfléchi jusque là et le côté sérieux de la vie ne m'était pas encore apparu. Enfant turbulent et agité, mes parents redoutaient toujours quelque espièglerie dangereuse de ma part. J'étais trop souvent sur les toits, à la cime des arbres ou dans l'eau (2), pour qu'on fût tout à fait rassuré sur mon sort. A l'école, je n'étais ni brillant, ni studieux; j'étais souvent en "retenue" pendant une demi-heure, ce qui ne me laissait plus qu'une heure pour aller déjeuner. Ces retenues, d'ailleurs nuisibles à la santé des enfants, qui devaient courir chez eux engloutir leur repas pour revenir à temps à l'école, affectaient beaucoup ma mère, inquiète de ma santé; elle me glissait quelques pièces de monnaie pour que je pusse, en cas de punition, manger dans une pâtisserie voisine de l'école. Le remède était pire que le mal: je me nourrissais alors uniquement de gâteaux et de crèmes glacées.

Rencontre avec M. Troie

La question que me posa mon père fut le premier problème que j'eus à envisager sérieusement: le sens de la responsabilité s'éveilla en moi. Mon père m'avait demandé s'il me plairait de devenir avocat. J'eus à vaincre la répugnance de la contrainte scolaire dont j'avais souffert pendant huit ans. J'étais réfractaire à la règle imposée; m'astreindre à une nouvelle servitude me semblait d'autant plus pénible que cette servitude serait désormais aggravée de l'internat. Je décidai le lendemain d'aller tourner autour de ma future prison, avant que de consentir à m'y enfermer. Je me dirigeai vers le Collège de Montréal, à la porte duquel j'eus la chance de rencontrer l'abbé Troie, qui devait devenir curé de Notre-Dame. Je lui dis mon désir de visiter le collège et lui racontai la conversation de mon père avec Joseph Doutre; ce nom l'intéressa car Doutre était le plus redoutable adversaire de Saint-Sulpice dans le procès engagé par la veuve de Guibord pour l'enterrement de ce dernier dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, propriété des Messieurs du Séminaire. Il me conduisit aimablement du dortoir au réfectoire, me fit traverser toutes les classes. Je crois que le bon sourire de l'abbé Troie fut pour beaucoup dans ma décision. Au frontispice de l'Ecole du Plateau, on lisait ces mots: "Suaviter et fortiter". Or, je n'avais connu là que le "fortiter", la règle toute nue, sans la moindre expression de sympathie ou de bonté. Hors de la classe, il ne s'échangeait pas un mot entre élèves et professeurs: seule la pierre de l'édifice connut la devise "Doux mais ferme". Au collège j'en appris enfin le sens et le bienfait. Je me décidai à y entrer, sans avoir poussé très loin l'étude des conséquences de mon acte.

Au bout d'un an seulement, je compris que je ne serais admis au Barreau qu'à vingt-cinq ans. Je décidai aussitôt de mettre les bouchées doubles: en même temps que je faisais ma syntaxe, je suivais les cours de la classe suivante — la méthode — où l'on commençait à apprendre le grec, et je consacrai mes deux mois de vacances à la préparation de l'examen qui me permettrait d'entrer en versification. Tous les matins, à huit heures, je me rendais à cheval au collège (3), où l'abbé Harel m'enseigna les premiers éléments du grec. J'entrai en classe de versification, non sans difficultés, car j'allais à l'encontre de la tradition.

La bonté de M. de la Vigne

Il était généralement admis que le Collège était un petit séminaire où l'on se préparait à la vie ecclésiastique; on nous répétait sans cesse que la Providence avait des vues sur nous en nous appelant au Collège; et, cependant, quelle hâte j'avais d'en sortir! Je dus plaider ma cause devant le Directeur et lui demander qu'on me traitât comme un nouveau venu qui aurait fait ses premières classes ailleurs. M. de la Vigne était la bonté même, il se rendit à ce raisonnement et c'est ainsi que je gagnai un an.

Encouragé par mon succès, je voulus répéter cette opération pour l'année suivante, en suivant chaque jour le travail qui se faisait en belles-lettres, et ma versification terminée, j'allai trouver l'abbé Chandonnet, professeur de théologie au Grand Séminaire de Québec, qui alla prendre son titre de docteur à Rome et qui en revint avec un goût trop prononcé pour le bon vin. Il était venu à Montréal, où il donnait des cours privés. Il m'aida pendant les vacances à préparer l'examen d'entrée de la classe de rhétorique. Je travaillai ferme pendant ces deux mois sous son excellente direction. Ennemi du dictionnaire, il obligeait les élèves qui débutaient dans le latin et le grec à exercer constamment leur mémoire.

Aurais-je réussi à entrer en rhétorique si je m'étais présenté seul à l'examen? Je l'ignore, mais mon exemple avait été suivi: deux étudiants avaient à leur tour décidé de sauter une année. Le Directeur m'annonça que désormais on exigerait la poursuite régulière des études classiques. Ceci ne m'allait guère. Je racontai ma déconvenue à l'abbé Chandonnet: il m'offrit de m'enseigner en quatre mois le programme de l'année et de me donner, en même temps, des leçons de métaphysique et de logique suffisantes pour les examens du Barreau, en janvier suivant.

Je suivis avec ardeur son enseignement et j'eus la joie d'être reçu. J'avais atteint mon but en trois ans et demi, au lieu de huit. C'était un succès, évidemment, mais j'eus beaucoup à souffrir de ces études écourtées à la base desquelles ne se trouvait aucun élément des sciences. J'eus de ce fait une méfiance constante de mes forces et, dès mes débuts, je me persuadai que j'étais destiné à ne jouer que des rôles de second plan. Au Collège, j'avais connu des esprits supérieurs, des êtres pleins de talent, dont aucun cependant ne brilla dans la vie civile. Trois d'entre eux entrèrent dans les Ordres: l'un, chez les Jésuites, Jules Jetté, fils de sir Louis, un esprit des plus fins et des plus déliés, qui abandonna tout pour aller enseigner leur grammaire aux Esquimaux de l'Alaska; le deuxième, chez les Pères du St-Sacrement, Eugene Seers, qui fait aujourd'hui la critique littéraire, sous le nom de Louis Dantin; le troisième, Gustave Bourassa, frère aîné d'Henri, avec lequel je restai lié et qui mourut curé de St-Louis-de-France.

Elève du futur Mgr Langevin

Quels furent mes professeurs? J'ai dit que j'avais passé trois ans au collège; je n'eus en somme que deux professeurs importants durant ces trois années: Mgr Langevin, alors jeune ecclésiastique, qui m'enseigna les éléments latins et la syntaxe, et M. Harel, en versification. J'en eus d'autres qui venaient nous donner une heure d'anglais et de mathématiques, deux fois par semaine.

Le jeune ecclésiastique Langevin n'avait pas vingt ans; c'est dire que j'étais de six ans seulement plus jeune que lui. Intelligent, tout en finesse et en gaieté, l'abbé Langevin surpassait ses confrères par ses étonnantes qualités d'éducateur. Il expliquait toute chose avec une clarté patiente, empreinte de bonté. Il s'adressait à ceux de ses élèves dont l'esprit était lent, pour s'assurer qu'ils avaient bien saisi l'explication; s'il jugeait insuffisante leur compréhension d'un sujet il n'hésitait pas à le traiter de nouveau, et sous une forme différente, pour le faire pénétrer à fond dans ces esprits rebelles. Je ne le perdis jamais de vue et fus même invité plusieurs fois à passer la fin de semaine avec lui chez son père. Il entra chez les Oblats et se consacra à l'enseignement à Ottawa. Il devint ensuite professeur de théologie, puis quitta cette chaire pour occuper la cure de Winnipeg. Peu de temps après il était appelé au siège archiépiscopal de Saint-Boniface, où il eut la malchance de tomber en plein milieu de la crise qui sévissait à cette époque au sujet des écoles du Manitoba. Je crois que je fus son principal correspondant jusqu'à son décès dans ses relations avec sir Wilfrid Laurier. Mais il ne s'agit plus là du Collège de Montréal.

L'abbé Harel, professeur de versification, qui m'avait largement préparé à mon entrée dans sa classe sans m'arrêter à la méthode, était de beaucoup plus âgé que l'ecclésiastique Langevin. Il s'intéressait vivement à ses élèves et les suivait de près dans leurs études. Bien qu'il fût assez peu accueillant, il avait l'estime de tous ses élèves, car il était animé d'un beau sentiment de justice.

M. Bédard, providence des pauvres

J'eus comme maître de discipline, chez les "petits", l'abbé Bédard, que nous aimions beaucoup. Je le revis souvent après ma sortie du collège à la banque que nous fréquentions. Il était à la paroisse Notre-Dame et ne pouvait pas résister aux demandes de ses anciens élèves qui avaient besoin de son aide. Il apparaissait chaque jour à la banque pour renouveler de petits billets de dix ou vingt dollars, qu'il avait endossés pour de pauvres hères qui n'arrivaient pas à se débrouiller seuls. Il me disait que, bien que je fusse réfractaire à la règle du silence, il me devait de la reconnaissance pour le feu que je mettais dans les sports (4). Il était ainsi assuré, ajoutait-il, de la présence de tous ses poussins regardant avec intérêt la partie qui se jouait. "Comme vous n'étiez pas grand, disait-il, votre place dans la procession qui s'organisait pour aller à la salle à manger ou à l'église était vers le centre; je constatai que vous ne cessiez de parler aux élèves qui vous entouraient; aussi je vous avais placé à l'arrière, près de moi, afin que vous ne donniez pas le mauvais exemple à vos voisins. Je marchais immédiatement derrière vous mais vous vous retourniez sans cesse pour me parler." Voilà peut-être comment s'est établie, dans le cours des années, ma réputation d'être un grand bavard.

Raoul DANDURAND

(1) — Ce dimanche d'août 1875, marqué par la rencontre du père et du fils Dandurand avec Joseph Doutre, rencontre qui devait déterminer la carrière du fils Dandurand, était exactement le jour de la bénédiction de la pierre angulaire de la cathédrale, devenue plus tard basilique, rue Dorchester.

La famille Dandurand habitait, à cette époque, rue des Allemands, maintenant l'avenue de l'Hôtel-de-Ville, un peu plus haut que la rue Vitré, une maison qui appartenait à un grand marchand de farine, Jean Benoit, qui avait son établissement rue Saint-Paul. A propos de ce Jean Benoit, le sénateur Dandurand se souvient d'un fait qui vaut d'être rapporté, car il indique ce qu'étaient, il y a soixante ou soixante-cinq ans, les relations entre propriétaires et locataires, à Montréal. La maison, nouvellement construite, comprenait deux logis. La famille Dandurand en occupait un, depuis le mois de mai, et le bail indiquait un loyer annuel de 50 louis; l'autre logis resta sans locataire jusqu'à l'automne alors que la famille de Jean-Eméry Robidoux, avocat, plus tard juge de la Cour supérieure, vint l'occuper. Jean Benoit se présenta alors chez les Dandurand pour leur exposer qu'il n'avait pu louer l'autre logis que pour 45 louis, qu'il lui paraissait inéquitable de recevoir un loyer de 50 louis pour un logis voisin et tout semblable et il insista pour modifier en conséquence le bail déjà consenti aux Dandurand. Il ne doit pas arriver souvent aux jours d'aujourd'hui, que les choses se passent ainsi.

(2) — A deux reprises, dans son enfance, alors qu'il était en visite chez des parents, à Laprairie, celui qui devait devenir le sénateur Dandurand, fut bien près de se noyer dans le Saint-Laurent.

(3) — La famille Dandurand était alors partie de la rue des Allemands et elle habitait une maison entourée d'un vaste jardin, dans la côte du **Beaver Hall**, juste un peu plus haut que la rue Lagauchetière, à côté d'une église protestante, de la secte unitarienne, démolie il y a peut-être une dizaine d'années. La côte du **Beaver Hall** avait à cette époque cessé d'être le quartier des grands traiteurs de la pelleterie. Il s'y trouvait trois ou quatre églises protestantes et des maisons, avec jardins, la plupart habitées par des médecins. A cause de cela, on donnait aussi souvent à la côte le nom de **Doctors' Hill** que son nom propre. Le père du sénateur était allé s'établir de ce côté parce que à l'emploi de la maison **Henry Morgan**, alors rue Saint-Jacques près McGill, il se rapprochait ainsi de son travail. C'était pendant la période des vacances, alors qu'il suivait des cours particuliers pour gagner du temps, que le jeune Dandurand se rendait à cheval jusqu'au collège. De la côte du **Beaver Hall**, il atteignait la rue Dorchester et ensuite par l'avenue Union — ainsi nommée parce qu'elle avait été ouverte en 1841, l'année de l'union des Canadas — jusqu'à la rue Sherbrooke. Celle-ci n'était bordée de maisons que jusqu'aux environs de la rue Peel. Au delà, en direction de l'ouest, c'était la vraie campagne. Aux environs de la rue Guy, il y avait pourtant la maison d'un riche manufacturier de chaussures, Linton, dont le nom a été donné à la grande conciergerie qui se trouve aujourd'hui sur le même emplacement. A l'angle sud-est de la rue Saint-Marc, au centre d'un vaste domaine qu'entourait une grille, il y avait aussi une belle maison en pierre, ayant même des allures de petit château. Cette maison n'a été démolie qu'il y a une quinzaine d'années, pour faire place à un temple maçonnique.

(4) — Le base-ball était, à cette époque, sport en vogue au Collège de Montréal, où l'avaient sans doute introduit des élèves venus des Etats-Unis. Le sénateur Dandurand se rappelle, non sans fierté, qu'il avait monté une équipe d'élèves canadiens capable de défaire l'équipe la plus forte des élèves des Etats-Unis.

AVEC LES HOMMAGES DE LA MAISON

F. BAILLARGEON LIMITÉE

Pionniers de l'industrie de la chandelle au Canada

PLateau 9467

Saint-Constant, Co. Laprairie, Qué. — Etablie en 1896 — Montréal 51 Notre-Dame O.

DORURE ET ARGENTURE

Nous invitons respectueusement le clergé et les communautés religieuses à nous confier la dorure et l'argenture de leurs calices, ciboires, ostensoirs, lunules, etc.

OUVRAGE GARANTI • SERVICE COURTOIS SATISFACTION ASSUREE.

CASSIDY & MAILLARD LIMITÉE

1575 EST, RUE CRAIG - FRontenac 3108 - MONTREAL

Respectueux hommages aux Messieurs de Saint-Sulpice

LAITERIE MILE-END Ltée

Crème Glacée pour toutes Réceptions

A la Pinte — Demi-Gallon — Gallon

LIVRAISON RAPIDE

CRescent 1129 — 6336 ST-DOMINIQUE MONTREAL

MEUBLEZ VOTRE DEMEURE AVEC GOUT ET ECONOMIE AUPRES D'UNE MAISON DE CONFIANCE — 33 ANS DE SERVICE CONSCIENCIEUX

RESPECTUEUX HOMMAGES aux Messieurs de Saint-Sulpice qui célèbrent le 3ème centenaire de la fondation de leur Compagnie.

A.-L. DUPONT LTEE — Ameublement complet d'une maison

4020 est, rue Ste-Catherine, — FR. 0828

Respectueux hommages d'un ancien

Dr HECTOR SANCHE

Professeur-agrégé à la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal

Médecin de l'Hôpital de la Miséricorde

Consultations: 2 à 4 p.m., 7 à 8.30 p.m.

3709 ST-HUBERT - MONTREAL - Tél. AMherst 8542

A Saint-Sulpice qui célèbre en ce jour ses trois cents ans d'existence

Nos Hommages et Nos Voeux

D. C. BROSSEAU & CIE Limitée

EPICIERS EN GROS ET IMPORTATEURS

405, ST-DIZIER - Tél. : HA. 5225-5226-5227 - MONTREAL

Respectueux Hommages

aux

Messieurs de Saint-Sulpice IIIe Centenaire

Etienne GAULIN

Publicitaire au "Devoir"

Ancien élève "Philosophie" 1897-1899

Hommages et voeux aux MM. de Saint-Sulpice

Encourageons la petite industrie

BOULANGERIE

Ernest Gascon

Spécialité :

PAIN NATUREL, PAIN AU LAIT, PAIN BIS

DO. 6825 — 7521, rue Boyer

Hommage à Saint-Sulpice

La Librairie Granger est heureuse de joindre sa voix à celle de tout un peuple uni dans un même tribut d'admiration et de reconnaissance envers Saint-Sulpice.

La mission providentielle et trois fois séculaire des Sulpiciens au Canada, épopée merveilleuse et féconde entre toutes, ne saurait être rappelée avec assez d'éclat.

Pionniers, apôtres, éducateurs, les fils de Monsieur Olier, par leur influence bienfaisante, ont édifié en notre pays des oeuvres impérissables qui resteront autant de monuments à leur gloire et à notre gratitude.

LIBRAIRIE

GRANGER FRÈRES Limitée

54 ouest, rue Notre-Dame - Montréal - Tél. : LAncaster 2171

HOMMAGES aux Messieurs de Saint-Sulpice

1 6 4 1 — 1 9 4 1

Nous nous associons à tous nos concitoyens et aux amis de Saint-Sulpice pour offrir aux Messieurs de Saint-Sulpice, seigneurs de l'Ile de Montréal, nos hommages et nos voeux, à l'occasion du troisième centenaire de fondation de leur illustre Compagnie.

MAISON FONDEE A — MONTMAGNY EN 1867

A. BÉLANGER LTÉE.

SPECIALISTES EN POELES

BUREAU-CHEF POUR MONTREAL :

1950, rue ONTARIO est — TEL.: FA. 1128

Nos meilleurs voeux aux Messieurs de Saint-Sulpice à l'occasion du 3ème Centenaire de la fondation de leur Maison.

Le Poste de Distribution central des automobiles

CHEVROLET & OLDSMOBILE

et des Camions

CHEVROLET & MAPLE LEAF

Assortiment de choix dans les

AUTOS USAGÉES

Facilités de service de premier ordre, localisation centrale

Leduc Automobiles Limitée

3421 AVENUE DU PARC

Près Sherbrooke — BE. 2841

Témoignage de respectueuse estime envers les Messieurs de Saint-Sulpice, pour la belle oeuvre qu'ils ont accomplie dans l'île de Montréal depuis trois cents ans.

Couvrette-Sauriol Limitée

ÉPICIERS EN GROS

50 de Brésoles — HArbour 8151

Sulpiciens et élèves de Saint-Sulpice élevés à l'épiscopat

Tableau imposant d'élus en France, aux Etats-Unis et au Canada — Les neuf qui furent évêques en notre pays — Le Grand Séminaire et le Collège de Montréal en comptent plus de cent — Des noms célèbres

par M. Georges-Henri Lacasse, P.S.S.

I

Un article des Constitutions de Saint-Sulpice commence ainsi: "Ils n'accepteront aucune dignité ecclésiastique..." Il n'y aurait donc pas lieu de parler de sulpiciens devenus évêques. Tout au plus pourrait-on mentionner les noms de ceux qui ont eu la possibilité de refuser l'épiscopat. En fait, cette liste, si elle pouvait être un jour complétée, serait probablement aussi longue que celle des sulpiciens devenus evêques. Elle remonte au fondateur même de Saint-Sulpice.

Monsieur Olier (1608-1657) donna lui-même l'exemple en refusant un évêché sur les conseils du Père de Condren, son directeur spirituel. C'était la conviction de ce dernier que Monsieur Olier était appelé par la Providence à fonder l'Oeuvre des grands séminaires en France.

Monsieur Tronson (1622-1700), deuxième successeur de Monsieur Olier comme supérieur de Saint-Sulpice, refusa en 1676 l'évêché que lui offrait Colbert, comme il avait refusé précédemment en 1668 l'évêché de Grenoble. Il allégua dans les deux cas qu'il servirait plus utilement l'Eglise en travaillant au séminaire à former de bons prêtres et même de saints évêques.

Il en fut de même pour *Monsieur Emery* (1732-1811), neuvième supérieur de Saint-Sulpice, qui refusa trois fois, pour *Monsieur Carrière* (1795-1864), treizième supérieur, pour *Monsieur de la Chetardye* (1636-1714), curé de Saint-Sulpice de Paris, pour *Monsieur Dulau d'Allemans* (1710-1791), oncle de Mgr Dulau, archevêque d'Arles, l'illustre victime du massacre des Carmes en 1792, pour *Monsieur Animé* (1757-1829) qui refusa l'évêché de Marseille, pour *Monsieur Galitzin* (1770-1840) qui refusa plusieurs évêchés aux Etats-Unis, pour *Monsieur Dowd*, desservant puis curé de Saint-Patrice de Montréal de 1859 à 1891, qui refusa l'évêché de Toronto, et pour plusieurs autres.

Si plusieurs sulpiciens refusèrent l'épiscopat, d'autres durent l'accepter par obéissance ou pressés par les circonstances. Il en est même quelques-uns qui, ayant quitté Saint-Sulpice pour une raison ou pour une autre, arrivèrent dans leur nouvelle carrière jusqu'à l'épiscopat.

En fait, en vertu de l'article des Constitutions, cité plus haut, ceux qui étaient encore sulpiciens au moment de leur élévation à l'épiscopat, devaient quitter la communauté. Ce qui contribuait dans certains cas à augmenter l'insistance qu'on mettait à refuser un honneur qui entrainait une telle conséquence.

Mgr Flaget semble avoir été le premier à rompre avec cette tradition. Nommé en 1808 évêque du nouveau diocèse de Bardstown, devenu depuis l'archidiocèse de Louisville dans le Kentucky, il passa en France, espérant faire agréer son refus plus facilement. N'ayant pas réussi à convaincre Monsieur Emery, alors supérieur de Saint-Sulpice, il en obtint au moins de rester membre de la communauté, et consentit à se laisser sacrer évêque.

Tout récemment et comme pour sanctionner ce nouvel état de chose, S. E. le Cardinal Jean Verdier, bien que devenu archevêque de Paris et cardinal, continua de rester jusqu'à sa mort supérieur de Saint-Sulpice.

Les neuf du Canada

Si maintenant nous essayons de dresser la liste, forcément incomplète au moins pour la France, des sulpiciens devenus évêques, nous trouvons une vingtaine de noms pour la France, une dizaine pour les Etats-Unis et neuf pour le Canada. L'espace nous étant ménagé, nous ne pourrons parler que de ceux de notre pays.

Au Canada, le premier à devenir évêque fut *Monsieur de Cicé* (1650-1708), dix-neuvième sulpicien arrivé de France. Il ne resta que quelques années au pays. Rentré en France, il repartit bientôt comme missionnaire en Chine. Il fut nommé en 1699 vicaire-apostolique du Siam et du Japon.

Monsieur Dosquet (1691-1777) était né en Belgique. Il fit un premier stage de deux ans au Canada de 1721 à 1725, puis quitta Saint-Sulpice pour passer aux Missions Etrangères de Paris. Nommé vicaire-apostolique aux Indes, il échangea en 1729 son vicariat pour la coadjutorerie de Québec. Devenu évêque de Québec par la démission de Mgr Mornay en 1734, il démissionna à son tour cinq ans plus tard et se retira à Rome.

Monsieur du Breil de Pontbriand (1708-1760) dont les restes reposent dans le cimetière sulpicien sous la chapelle du Grand Séminaire de Montréal, fut le dernier évêque de Québec sous le régime français. Il était né à Vannes, en Bretagne, fit ses études classiques au collège de La Flèche et ses études théologiques à Saint-Sulpice de Paris. Il quitta Saint-Sulpice au bout de dix ans pour devenir vicaire-général de Saint-Malo. En 1740 le roi le désigne pour l'évêché de Québec et le Pape Benoit XIV confirme cette nomination.

Monsieur Lartigue (1777-1840) fut le premier sulpicien, né au Canada, à devenir évêque. Natif de Montréal, il fit ses études classiques au Collège de Montréal, puis commença l'étude du droit. Prêtre en 1800, il fut admis à Saint-Sulpice six ans plus tard. Il fut nommé auxiliaire de Québec et vicaire général à Montréal en 1821. En 1836 il devenait premier évêque de Montréal.

Monsieur Phelan (1795-1857), né en Irlande, fut ordonné prêtre par Mgr Lartigue puis agrégé à Saint-Sulpice en 1825. Il fut coadjuteur de Kingston en 1843 et administra ce diocèse pendant quatorze ans en l'absence de Mgr Gaulin qui s'était retiré. Il ne devint évêque titulaire de Kingston qu'un mois avant sa mort.

Monsieur de Charbonnel (1802-1891), fut un sulpicien original. Un an après son ordination il refuse de devenir aumônier de la duchesse de Berry et se fait admettre à Saint-Sulpice. Il refuse successivement de devenir vicaire-général à Bordeaux, à Autun, au Puy. Pour éviter plus sûrement les honneurs qui le poursuivent sans cesse, il s'enfuit aux Etats-Unis. C'était tomber de Charybde en Scylla. Il eut à refuser un évêché, puis la coadjutorerie de la Nouvelle-Orléans. Il vint alors à Montréal pour être plus en sûreté. Mais, étant tombé malade, il alla se reposer en France. Nouvel assaut! Il lui faut refuser une candidature à l'Assemblée Nationale. Enfin Pie IX le mande à Rome, le nomme évêque de Toronto et le sacre lui-même en 1850. Mgr de Charbonnel réussit à faire accepter sa démission en 1860. Voyant que son titre de sulpicien ne l'a pas suffisamment protégé contre les honneurs, il entre chez les capucins. Mais là encore, pour n'en pas perdre l'habitude, il refuse un évêché en Algérie. Sur la fin de sa vie, il dut cependant accepter encore le titre d'archevêque-évêque in partibus infidelium.

Monsieur Pinsonnault (1815-1883), naquit à Saint-Philippe de Laprairie, étudia au Collège de Montréal. Il fit sa Solitude à Paris où il fut ordonné prêtre en 1840. Il quitta Saint-Sulpice en 1849 et devint chanoine de Montréal. En 1856 il fut élu premier évêque de London, mais dut démissionner en 1866 pour cause de surdité.

Monsieur O'Farrell (1832-1894), était né en Irlande. Il étudia la théologie à Paris et s'y agrégea à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre à Limerick en 1855, il fut envoyé au Grand Séminaire de Montréal comme professeur de Dogme. Sa santé ayant fait défaut, il passa au ministère à Saint-Patrice, à Sainte-Brigide et devint curé de Sainte-Anne. En 1869 il quitta Saint-Sulpice pour aller à New-York où il fut vicaire puis curé à St. Peter. En 1881 il fut sacré premier évêque de Trenton.

Monsieur Emile Yelle, né à Saint-Remi de Napierville, le 4 avril 1893, étudia à Joliette et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre en 1917, il alla étudier deux ans à Rome et fit son année de Solitude à Paris. Il fut professeur durant sept ans, puis supérieur durant six ans au Grand Séminaire de Montréal En 1933, il était nommé archevêque coadjuteur de Saint-Boniface. Sa santé ayant fait défaut, il s'est retiré à l'Hôtel-Dieu de Montréal en 1941.

(Suite à la page 18)

L'Institut Pie XI

Saint-Sulpice, par sa Faculté de Théologie, réalise le mot d'ordre du Pape: remoraliser la société par l'action catholique — Ecole qui répond à un besoin pressant — Son programme

Par M. J.-B. Desrosiers, P.S.S.

Pie XI de glorieuse mémoire venait de lancer le mot d'ordre qui doit rallier tous les catholiques: il faut réorganiser la société sur une base corporative et la remoraliser par l'Action catholique. En termes énergiques il avait décrit l'état lamentable d'une société retournée au paganisme à bien des points de vue, mais surtout au point de vue économique; il avait indiqué le seul remède à opposer à un tel mal: la réforme des institutions et de la conscience sociales. "La justice, avait-il dit, doit pénétrer complètement les institutions mêmes et la vie tout entière des peuples; son efficacité vraiment opérante doit surtout se manifester par la création d'un ordre juridique et social qui informe en quelque sorte toute la vie économique. La charité doit être l'âme de cet ordre que les pouvoirs publics doivent s'employer à protéger et à défendre efficacement" (1). Enfin, pour faire pénétrer dans la société la justice et la charité, pour y faire régner le Christ, il avait indiqué, non sans inspiration divine, l'action catholique, c'est-à-dire l'action d'apôtres laïcs, choisis et instruits par le clergé et agissant sous le mandat de la hiérarchie (2).

Pour obéir au Souverain Pontife, il fallait commencer par éclairer les esprits sur la nature et la technique de l'Action catholique, non moins que sur les grands principes de justice et de charité qui constituent la doctrine sociale de l'Eglise. Aussi, à la demande de Son Exc. Mgr Georges Gauthier, alors administrateur du diocèse de Montréal, la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal institua des cours publics sur l'action catholique et la doctrine sociale de l'Eglise. Pendant un an ces cours donnés tous les jeudis après-midi et répétés le soir attirèrent un grand nombre de prêtres, de religieux et de laïcs de toute condition et de tout âge. Les autorités romaines informées d'un tel succès daignèrent en féliciter Mgr le Recteur de l'Université de Montréal. "Nous vous félicitons, vous et les professeurs de la Faculté de Théologie, lui écrivait, le 25 mai 1938, Mgr Ruffini, préfet de la Congrégation des Séminaires et Universités, de la très heureuse idée que vous avez eue de diffuser plus largement la doctrine catholique et les enseignements du Saint-Siège.

Pour former les consciences

On s'en rendit compte, ces cours répondaient à un besoin pressant. Son Excellence Mgr l'Archevêque insista auprès de la Faculté pour qu'elle groupât autour de ces deux cours l'enseignement des autres sciences religieuses nécessaires aux laïcs pour former leur conscience et les préparer à restaurer le règne du Christ dans la société; on se rendit à ses désirs en fondant l'Institut Pie XI dont le conseil de l'Université de Montréal reconnut immédiatement l'existence officielle comme école annexée à la Faculté de Théologie, et qui commença ses activités au mois d'octobre 1939.

L'Institut Pie XI est une école universitaire; c'est l'école d'Action catholique et de sciences religieuses de l'Université de Montréal. C'est plus qu'une école où l'on enseigne l'Action catholique; c'est une école d'Action catholique des plus complètes: on y enseigne cette matière, mais aussi toutes les autres sciences nécessaires aux laïcs pour faire de l'Action catholique, comme aussi pour compléter leurs connaissances religieuses.

Le cours de doctrine sociale y est intimement lié à celui d'Action catholique parce que pour remoraliser une société en partie retournée au paganisme, surtout dans le domaine social et économique, il faut connaître la seule doctrine capable de réformer le régime économique et social, qui, à l'heure actuelle, est un obstacle au salut éternel d'un nombre considérable d'hommes (3). Et puisque pour faire de l'Action catholique il faut avoir, comme l'écrivait, le 26 septembre 1940, Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, le nouvel archevêque de Montréal, au directeur de l'Institut Pie XI, "des idées nettes sur les vérités de foi, de morale chrétienne, sur la vie spirituelle, l'Ecriture Sainte, l'Apologétique et la législation ecclésiastique", on y enseigne les autres principales sciences sacrées.

Diffusion de la saine doctrine

Tous les cours sont publiés une semaine à l'avance, dans une revue "Nos Cours" qui sert de manuel aux élèves de l'Institut Pie XI et qui va dans tous les milieux, non seulement de la province et du pays, mais aussi des Etats-Unis, porter la saine doctrine.

En plus de ses cours, l'Institut Pie XI a un cercle d'études qui se réunit tous les 15 jours, le samedi à 2 heures 30. On y étudie, d'abord en cellules de six, puis en assemblée plénière, les problèmes concrets de la vie actuelle.

Ses diplômés qui dépassent déjà la soixantaine sont constitués en association sous le nom: "Les Diplômés de l'Institut Pie XI". Entre autres buts l'association des diplômés de l'Institut Pie XI s'est assigné de diffuser dans les paroisses et partout où on les demandera la doctrine sociale de l'Eglise. Elle a une équipe d'une quinzaine de laïcs qui ont déjà commencé à aller dans les salles publiques donner des conférences et établir des forum. Avec la grâce de Dieu, cette oeuvre éminemment nécessaire grandira et ira par toute la ville et plus loin encore diffuser aux foules l'enseignement que l'Institut Pie XI donne à une élite.

Cette année, l'Institut Pie XI a ajouté à ses activités une entreprise qu'il convient de signaler: des cours spéciaux pour les syndicats catholiques. Il l'a fait pour répon-

(Suite à la page 18)

(1) Quadragesimo Anno, No 95, ed. Spes.
(2) Ibid. No 153.
(3) Ibid. No 141.



AUX CARMES, A PARIS, dans le jardin, l'Escalier des Martyrs où, en septembre 1793, furent massacrés nombre de prêtres, dont le vénérable André Grasset, sulpicien natif de Montréal.

Charités incalculables

Non seulement dans les domaines religieux et intellectuel, mais aussi au point de vue matériel, Nos Messieurs furent les plus grands bienfaiteurs de Montréal — Une "seigneurie" onéreuse

par M. le sénateur J.-H. Rainville

Les Sulpiciens, modestes par tradition, souffriront sans doute de me voir faire la revue de leurs charités. Ils ont un goût marqué pour l'*examen particulier*: ils n'en ont pas pour la réclame. Mais nous, leurs amis, ne sommes pas tenus a la même discrétion. Dans une occasion comme celle d'un Troisième centenaire, il doit être permis de manquer au règlement....

Disons d'abord que les Sulpiciens ne sont pas devenus Seigneurs de Montréal *gratuitement*. Ils ont acquis leur titre de la Compagnie de Montréal, afin de sauver Ville-Marie de la ruine et ils ont dû, pour cela, payer les dettes de la Compagnie, qui s'élevaient à une fortune.

Une fois la seigneurie en main, — domaine inculte à des milliers de lieues de la France, — les Sulpiciens s'empressèrent de le morceler au profit des colons, ne retenant pour eux que certains droits bien peu élevés. En revanche, leurs devoirs de seigneurs coûta aux Supérieurs de Paris et aux confrères de Montréal une somme que l'on estime avoir été — faut-il le dire? — de sept millions de francs.

Il leur fallut, en effet, à plusieurs reprises aider tout le monde, construire des moulins, contribuer puissamment à l'érection des fortifications, loger et nourrir les Indiens des missions, soutenir les communautés chargées de l'instruction et de l'hospitalisation.

Ajoutons en passant que depuis les débuts jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, les Sulpiciens de Notre-Dame, de Saint-Jacques et d'Oka ont desservi ces trois paroisses sans recevoir de traitement.

Leur générosité, avons-nous dit, a été grande dans les oeuvres d'enseignement. Ils ont soutenu les écoles primaires, sous le régime français; de même sous le régime anglais. Quand ils firent venir les Frères des Ecoles Chrétiennes, en 1837, ils se chargèrent de leur logement: cela dura jusque vers 1930. Même après la création de la Commission des écoles catholiques, en 1845, ils continuèrent de doter les écoles de la ville et des faubourgs.

La dette de la petite école

L'enseignement secondaire leur doit beaucoup. Ils l'avaient commencé dès la fin du XVIIe siècle, dans leur manoir de la rue Notre-Dame; ils reconstruisirent à leurs frais le Collège de Montréal en 1806 et en 1870 et ils établirent dans les mêmes conditions, le Séminaire de Philosophie, en 1895. Les déficits annuels de ces maisons et les bourses nombreuses accordées aux élèves, étaient soldés par le Séminaire qui enfouit là-dedans près d'un million. La Faculté de Théologie, fondée en 1842, l'Université Laval établie dans ses meubles en 1895, l'Université de Montréal, dotée en 1919, lui coûtèrent à peu près la même somme. Gardons-nous d'oublier la Bibliothèque Saint-Sulpice qui, à partir de 1857, dans son bel immeuble du Cabinet de Lecture paroissial, rue Notre-Dame, et de 1915 à 1931, dans son palais de la rue Saint-Denis, émargeait au budget de la Compagnie: dépense somptuaire encore plus considérable que celles dont nous avons déjà parlé.

On se doute bien que Saint-Sulpice, fervent de charité intellectuelle, ne fut pas tiède en fait de charité corporelle. Ses diverses aumôneries des pauvres, les secours qu'il accorda aux hôpitaux, aux hospices, aux orphelinats, aux incendiés de différentes villes, lui font le plus grand honneur. Dans "Nos Messieurs" publié en 1936 par Mgr Maurault, on trouve une longue note où sont énumérés quelques-unes de ces charités. (p. 49)

Dans cette liste.... pittoresque, certains item démontrent que le Séminaire vint en aide, dans un moment de crise, à des entreprises d'utilité publique, comme le Chemin de fer de l'Industrie, le Grand-Tronc, une compagnie de navigation sur l'Ottawa et même la "Corporation" de Montréal, — sans oublier le Fonds patriotique et la Croix Rouge.... Saint-Sulpice donnait ainsi à la population de Montréal, une leçon de *civilité*.

En résumé, Nos Messieurs ont été, du point de vue matériel et intellectuel, aussi bien que du point de vue religieux, les plus grands bienfaiteurs de notre ville. Il convenait de le rappeler, au moins succinctement, en ce IIIe Centenaire. Qu'ils nous pardonnent, s'ils croient que nous avons trop insisté. Pour nous, nous avouons y avoir pris un plaisir très vif.

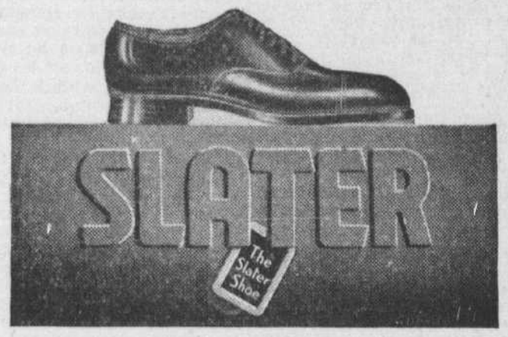
J.-H. RAINVILLE

A Saint-Sulpice
AD MULTOS ANNOS

Dr Jean C. L'Espérance
CHIRURGIEN-DENTISTE
6409, rue St-Hubert, coin Beaubien Tél. CR. 5300

The Slater Shoe

La célébration du
Troisième Centenaire
de
SAINT-SULPICE
nous procure l'occasion d'offrir à cette illustre Maison nos respectueux hommages et notre constante vénération



THE SLATER SHOE CO. LTD.
Eugène GIBEAU, président
5805, rue Denormanville Montréal

Respectueux hommages de
L'OEIL
à nos
"Messieurs"

1641-1941
Nous nous associons à tous les admirateurs de Saint-Sulpice en ce troisième centenaire de la fondation de la Compagnie des Fils de Monsieur Olier pour exprimer à ces derniers nos hommages et nos voeux.

Au service du public depuis 66 ans.
L. VILLENEUVE & Cie Limitée
BOIS DE CONSTRUCTION
6199, boul. St-Laurent — Montréal

ABONNEZ-VOUS à



revue essentiellement québécoise, différente de toutes les autres.

Dans le numéro de novembre on trouve: le texte sténographié de la conférence de M. Henri BOURASSA (seule publication à le fournir), accompagné de HUIT photos rares de l'ancien député de Labelle;

un article intitulé "Laurier, le grand désillusionné", à l'occasion du centenaire de l'unique premier ministre canadien-français du Canada,

et de nombreux autres articles illustrés, en plus d'un roman complet d'Isabelle Sandy.

L'ensemble des numéros de l'"Oeil" forme une documentation précieuse et une sorte d'encyclopédie.

10 CENTS l'EXEMPLAIRE
$1 l'ABONNEMENT ANNUEL

Adresser l'abonnement comme suit: M. l'Administrateur — L'OEIL — 2261, avenue Papineau, Montréal.

Avez-vous besoin de bons livres? Adressez-vous au Service de Librairie du "DEVOIR", 430 rue Notre-Dame (est), Montréal.

HOMMAGES
à Monsieur Olier et aux Messieurs de Saint-Sulpice dont l'oeuvre d'évangélisation et d'éducation au Canada est incommensurable et inestimable.



HOMMAGES
de Monsieur Jean-C. Aubry, associé et secrétaire-trésorier de la maison L.-N. Messier Limitée, qui s'enorgueillit de la formation et de la haute culture reçues à cette digne institution.

L.N. MESSIER Limitée
J.-E. CADIEUX, président J.-C. AUBRY, sec.-trés.
1480 AVENUE MONT-ROYAL EST 1490
PRES FABRE *FAlkirk 3541

La Bibliothèque St-Sulpice

Les Messieurs, présurseurs de la pensée et de l'activité intellectuelle — Temple du savoir, richement garni — Belles années et jours d'épreuves — "La dernière classe" — Tout est fini... mais qui sait ?

par Mlle Cécile Lagacé

Les Messieurs de la Compagnie de Saint-Sulpice, fidèles à la mission d'éducateurs qui leur fût confiée dès leur arrivée à Ville-Marie, ne négligèrent aucun des moyens propres à remplir leur mandat. Et comme l'un de ces moyens les plus efficaces est la fondation de bibliothèques, ils ne tardèrent point à mettre à l'usage du public un judicieux choix de livres: la Bibliothèque du Cercle Ville-Marie, dont l'*ex-libris* portait en sous-titre: "Oeuvre des Bons Livres". C'est dire, en peu de mots, tout le programme de ce nouveau centre de culture intellectuelle.

Certes, le local était fort peu luxueux; mais nos bibliothèques canadiennes n'avaient pas encore songé à s'abriter dans un temple digne de leurs hôtes. Il convenait que les Messieurs de Saint-Sulpice s'en avisassent les premiers, étant pour l'ordinaire très en avance sur leur époque, ce qui ne nuit en rien à leur fidélité à la Tradition. Leur culte de la Tradition semble, en effet, lié à leur nom même, parce que, étant "classiques" au sens profond du mot, ils savent qu'en la vénérant, ils s'appuient sur la sagesse et sur l'expérience du passé. Ils furent, à Montréal, les précurseurs de la pensée et de l'activité intellectuelle.

Dès la fin du XIXe siècle, Montréal entra dans une ère de prospérité et de développements financiers vraiment remarquables. Les familles, — les meilleures familles de la ville, — groupées autour de *la Paroisse*, — dûrent peu à peu s'éloigner pour faire place aux bureaux, aux banques et au commerce. La bibliothèque, dépaysée, se trouvait singulièrement isolée de son public. Il était temps d'aviser. Les Messieurs de Saint-Sulpice choisirent minutieusement le site de la future bibliothèque qu'ils projetaient de construire: elle serait installée rue Saint-Denis, en plein centre, facile d'accès.

Ainsi ce projet que le Conseil de Ville débattait depuis des années dans la plupart de ses séances, St-Sulpice l'exécuta sans tapage et dota Montréal de sa première grande bibliothèque publique. A la suite d'un concours proposé aux architectes M. Eugène Payette fut chargé de la construction. De style Renaissance française rappelant d'assez près le Petit-Trianon, élégante et claire, la Bibliothèque fut terminée en mai 1914. Elle coûte près d'un demi-million à ses généreux donateurs.

Aegidius Fauteux, bibliothécaire

Les Messieurs de Saint-Sulpice qui s'y connaissent en hommes, et qui avaient formé l'intelligence de celui-là, choisirent pour tenir le rôle de bibliothécaire ce fin lettré, ce bibliophile éclairé, ce savant que fût M. Aegidius Fauteux. Pendant que s'érigeaient lentement au-dessus du sol les hautes murailles de la future bibliothèque, lui, dressait à sa manière les fortes assises intellectuelles qui devaient donner tant de prestige à cette oeuvre sulpicienne.

Après huit mois d'études dans presque tous les pays de l'Europe et en Amérique, M. Fauteux revint, riche du bagage scientifique, technique et intellectuel recueilli dans les plus importantes bibliothèques du monde. La nouvelle institution fût dotée d'un système entièrement moderne. La classification de Dewey et celle de Cutter, qui la complète; le système de catalogue — dictionnaire sur fiches, succédant aux catalogues imprimés, volumineux et toujours incomplets; un choix important d'ouvrages de première valeur; voilà autant de profit pour la bibliothèque nouvellement fondée.

Le personnel fut minutieusement recruté. En maître prêt à verser sur autrui, *à la française*, les richesses spirituelles qu'il était allé puiser aux bonnes sources, M. Fauteux éduqua ses aides-bibliothécaires et les initia à l'art subtil et compliqué de dresser un catalogue renfermant ces trois conditions essentielles: clarté, précision, exactitude.

Tout est prêt. Le 11 septembre 1915, vers quatre heures de l'après-midi, Mgr Paul Bruchési vint bénir ce nouveau temple de l'intelligence humaine, dans la plus stricte intimité.

Le lendemain dimanche, la Bibliothèque Saint-Sulpice ouvrit pour la première fois ses portes. Dans sa vaste salle des conférences, une fête brillante, — une vraie fête de l'esprit! — réunissait le tout-Montréal intellectuel autour de MM. Lecoq, Supérieur de Saint-Sulpice, et Fauteux.

Dans les discours qui s'imposaient, les conférenciers comparèrent la bibliothèque à un nouveau flambeau qui s'allume et qui éclaire, guide, réchauffe; à une hôtellerie où chacun reçoit le pain dont il a faim et le vin dont il a soif; à une pharmacie où l'on trouve remède à l'accablement de l'âme et de l'esprit; à un temple où l'intelligence apaisé se recueille; à une école où l'on vient s'instruire au contact du génie et de la vérité.

La jeunesse accourt s'instruire

Dès les premiers jours, les étudiants en droit et en médecine, favorisés par la proximité de la nouvelle bibliothèque, quasi voisine, prirent l'habitude d'y venir étudier entre leurs heures de cours. Ils formaient un public jeune, d'une relative sagesse tenue en respect par l'incontestable autorité du bibliothécaire, très studieux à l'approche des examens . . . et édifiant alors les abonnés qui n'apercevaient plus que des nuques courbées sur de graves bouquins, des fronts pressés par des mains moites d'angoisse, une immobilité de statue . . . A la sortie des collèges, leurs cadets venaient à leur tour consulter fébrilement l'Enéide ou l'Odyssée, histoire de comparer leur thème et leur versino avec la traduction littérale . . .

Nous sommes toujours en 1915, et c'est la guerre. Mais en dépit des difficultés de s'approvisionner en Europe, la Bibliothèque Saint-Sulpice était largement et richement garnie. Outre le vieux fonds, admirablement composé, qui lui venait de la bibliothèque du Cercle Ville-Marie, les Messieurs de Saint-Sulpice avaient ouvert à leur bibliothécaire, avec une libérale confiance, un généreux crédit lui permettant d'acquérir, au cours de son voyage à travers l'Europe, tous les volumes propres à intéresser aussi bien le grand public que le plus fin lettré.

Certes, il en usa abondamment: ce public un peu spécial de la Bibliothèque Saint-Sulpice, délicat à coup sûr, dilettante, d'une éducation intellectuelle déjà heureusement commencée . . . Public nuancé, intéressant, agréable à satisfaire parce qu'il avait des goûts précis, comme quelqu'un ayant conscience de soi. Quant au fin lettré, il fut toujours, — et il reste, — la rare exception; le chercheur, l'érudit, le savant, le sympathique "rat de bibliothèque" l'est tout autant . . . Par bonheur, il y avait quelques précieux "rats" de cette sorte à la Bibliothèque.

— Et ce furent les belles années d'après guerre, où les livres minutieusement et amoureusement choisis ne risquaient plus de ne connaître que le fond des océans . . . La Bibliothèque Saint-Sulpice comptait maintenant plus de trois mille abonnés. Il arrivait certain jour que sa grande salle était trop petite . . . Certaines figures familières de cette époque semblent si bien s'identifier aux murs mêmes de la maison qu'on ne peut parler de Saint-Sulpice sans les revoir . . .

Il est dans les bibliothèques une heure tout simplement exquise: celle qui précède immédiatement la chute du jour. Une clarté de plus en plus imprécise tombe des verrières armoriées du plafond et des bas-côtés. L'ombre sournoise danse déjà dans les angles: c'est l'heure d'allumer les lampes. C'est l'heure violette. Un flot de lumière vive jaillit soudain des grands lustres de bronze de la nef et des galeries. Le lecteur inconsciemment courbé sur son bouquin se redresse. Il semble alors qu'avec la clarté revenue, le souffle de l'esprit passe sur les cerveaux attentifs. Heure pensive et recueillie; heure de digestion intellectuelle lente et calme, dans le silence total de la grande salle de lecture où l'on parle bas, comme dans une église.

Premier acte d'un drame

Mais déjà la jeunesse de la Bibliothèque Saint-Sulpice est passée et l'âge est venu pour elle de connaître l'épreuve. Nous sommes en février 1926. Les autorités qui veillent sur son existence, pour des raisons majeures qui sont le signe déjà de l'épreuve finale qui l'attend, décident de supprimer la circulation. Aussi, la vaillante et pacifique armée des livres rentre à son quartier pour n'en plus sortir désormais. Le public s'étonne; les bibliothécaires s'inquiètent. La Bibliothèque Saint-Sulpice ne servira plus qu'à la lecture en salle. C'est le premier acte du drame.

— 31 juillet 1931! —

Bien des larmes secrètes ont été versées déjà sur le sort inévitable qui attend la Bibliothèque Saint-Sulpice. Beaucoup de paroles, — même éloquentes — ont été dites pour qu'elle continue de vivre, mais pas un geste efficace n'a été fait pour la tirer de la mort.

Notre pays entre dans ces dures années où les fortunes les plus solides s'écroulent. La Bibliothèque Saint-Sulpice pèse lourd, à cause des frais, réduits pourtant, qu'elle entraîne encore: ces Messieurs, qui ont assumé, pendant dix-sept ans, la charge accablante de supporter de leurs deniers une institution de cette envergure, se voient dans la nécessité tragique de lui retirer leur main.

Beaucoup s'étonnent de ce geste inattendu; plusieurs s'en scandalisent, mais il s'en trouvait fort peu, au temps où la bibliothèque ouvrait libéralement ses portes au public montréalais qui furent éblouis de ce don royal que lui faisaient ces Messieurs.

On se souvient ailleurs; ici, on oublie... A tel point qu'un proverbe serait exact qui dirait: "Il est plus normal de recevoir que d'apprécier!"

Et le 31 juillet 1931, fût donc la dernière journée de la Bibliothèque Saint-Sulpice. Le dernier lecteur s'est retiré. Les portes de verre se sont à jamais refermées sur lui. Le bibliothécaire a réuni son personnel dans la salle du catalogue. Des larmes amères et silencieuses coulent sur les visages désolés. Et l'on songe malgré soi à "La dernière classe" de Daudet, alors que le vieux maître accablé, se tournant vers son auditoire brisé d'émotion, le congédie d'un geste: "C'est fini: Allez-vous en!"

Pour la Bibliothèque aussi, c'est la dernière classe. Que deviendra sa riche collection de "Canadiana" si rare, provenant des fonds réunis des collections Baby et Sicotte, si intelligemment enrichies par M. Fauteux?

Et son trésor littéraire si complet, si merveilleusement composé? Et sa superbe collection d'Histoire, — la Grande et la Petite, — comprenant tant d'oeuvres choisies avec un soin minutieux, toute lourde de faits, d'oeuvres, de vie? Et ses nombreux volumes de philosophie, de religion, de science et d'art?

Les livres dorment... parce que peut-être ceux qui devaient les défendre du sommeil ne se sont pas éveillés à temps... Et ils dorment depuis dix ans, les beaux volumes coquettement reliés, sans qu'un prince, — hélas! les princes sont rares en démocratie! — brise les serrures pour leur redonner la joie du réveil! Et qui sait?

Quand le public passera devant la Bibliothèque Saint-Sulpice humiliée dans son silence et son abandon, il faut qu'il songe aux gestes larges, — des gestes de grands seigneurs généreux, — qui furent si souvent les gestes des Messieurs de Saint-Sulpice.

Cécile LAGACE

autrefois de la Bibliothèque Saint-Sulpice.

Sulpiciens et élèves...

(Suite de la page 17)

II

Les anciens à travers le monde

Calculer le nombre des anciens élèves de Saint-Sulpice qui sont devenus évêques à travers le monde n'est pas chose facile. Aussi devons-nous nous contenter de chiffres approximatifs.

Pour ce qui est de la *France* nous trouvons deux affirmations dans "Les Sulpiciens", par Monval. A la fin du dix-septième siècle, soixante ans à peine après la fondation du premier séminaire sulpicien, on comptait une quarantaine d'anciens élèves de Saint-Sulpice devenus évêques. Durant le dix-huitième siècle il y en aurait eu plus de deux cents.

Parmi ces évêques, il en est qui nous intéressent particulièrement. Anciens de Saint-Sulpice de Paris. Mgr Dosquet, coadjuteur puis évêque de Québec, de 1730 à 1739, Mgr Pourroy de l'Auberivière, évêque de Québec, en 1740, décédé à son arrivée, Mgr du Breil de Pontbriand, successeur des précédents de 1741 à 1760, Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto, de 1850 à 1860, Mgr O'Farrell, évêque de Trenton, de 1881 à 1894. Mgr Fabre, coadjuteur, puis évêque, puis archevêque de Montréal, de 1873 à 1896, et Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, de 1897 à 1939, étaient anciens du séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Mgr Pascal, O.M.I., vicaire apostolique puis évêque de Prince-Albert, de 1891 à 1920, était ancien du séminaire de Viviers. Mgr Legal, O.M.I., coadjuteur puis évêque de Saint-Albert, puis archevêque d'Edmonton, de 1897 à 1920, était ancien de Saint-Sulpice de Nantes. Mgr Jamot, vicaire apostolique puis évêque de Peterborough, de 1874 à 1886, était ancien de Limoges. Mg. Coudert, O.M.I., coadjuteur du vicaire apostolique du Yukon et de Prince-Rupert, depuis 1936, est un ancien du grand séminaire de Clermont.

Aux Etats-Unis, Saint-Sulpice ne date que de 1791. A cette époque, il n'y avait en tout et partout que quelque 25,000 catholiques et un seul diocèse, celui de Baltimore. Cela explique que le séminaire de Baltimore n'ait compté de 1791 à 1849 que cent quatorze élèves ordonnés prêtres. De ce nombre il y avait onze évêques. A partir de 1850 le progrès fut plus rapide. En 1891, cent ans après la fondation, on comptait vingt-deux anciens élèves devenus évêques. Parmi ceux-là il faut mentionner tout spécialement S. Em. le cardinal James Gibbons, archevêque de Baltimore. Il termina sa théologie et fut ordonné en 1861.

Actuellement on voit, parmi les quelque cent vingt-cinq évêques vivant aux Etats-Unis, trente-trois anciens élèves de Saint-Sulpice, dont trois de Saint-Sulpice de Paris et six de Saint-Sulpice de Montréal. Les anciens élèves du Grand Séminaire de Montréal sont: Mgr Mathias Lenihan, archevêque titulaire de Preslavo, doyen de l'épiscopat américain, Mgr J. Schrembs, archevêque-évêque de Cleveland, Mgr J. McGrath, évêque de Baker City, Mgr Thomas O'Leary, évêque de Springfield, Mgr Henry Rohlman, évêque de Davenport, Mgr Armstrong, évêque de Sacramento.

Ceux du Grand Séminaire

Même pour le *Canada*, la liste des anciens élèves de Saint-Sulpice devenus évêques n'est pas encore complétée. Le Grand Séminaire de Montréal, qui existe comme tel depuis 1840, a déjà donné à l'Eglise quatre-vingt-sept évêques. On trouve quatre-vingt-trois noms dans l'Album souvenir du centenaire du Grand Séminaire. A cette liste il faut ajouter: Mgr H. O. Chalifoux (1850-1922), qui étudia au Grand Séminaire de septembre 1873 à décembre 1874 et devint auxiliaire de Sherbrooke en 1914. Son nom avait été omis par mégarde. Mgr Georges Cabana, archevêque-coadjuteur, de Saint-Boniface, Mgr Conrad Chaumont et Mgr Lawrence Whelan, auxiliaires de Montréal.

A ces quatre-vingt-sept il faudrait ajouter les noms de ceux qui ont étudié à Saint-Sulpice de Montréal, avant même la fondation du Collège de Montréal, en 1767, tel Mgr Pierre Denaut, coadjuteur puis évêque de Québec de 1794 à 1805. Il y aurait aussi les noms de ceux qui ont étudié au Collège de Montréal avant la fondation du Grand Séminaire, soit de 1767 à 1840. Nommons entre autres: Mgr J.-O. Plessis, coadjuteur, puis évêque, puis archevêque de Québec, de 1797 à 1823. Mgr J.-N. Provencher, auxiliaire de Québec pour l'Ouest, puis évêque de Saint-Boniface, de 1820 à 1853. Mgr M. Power, premier évêque de Toronto, de 1841 à 1847. Mgr Pinsonnault, premier évêque de London, de 1856 à 1866. Mgr Gillis, évêque d'Edimbourg, Mgr D. W. Bacon, évêque de Portland, de 1855 à 1874. Mgr Fitzpatrick, évêque de Boston, de 1846 à 1866. Mgr Lartigue, auxiliaire, puis évêque de Montréal, de 1820 à 1840.

Il y aurait également les noms de ceux qui, ayant étudié au Collège de Montréal, ont fait ailleurs leurs cours de théologie. Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal. Mgr Conroy, auxiliaire puis évêque d'Ogdensburg, de 1912 à 1939. Mgr Ubald Langlois, O.M.I., vicaire apostolique de Grouard depuis 1938.

Enfin il serait intéressant de connaître tous les anciens du Collège Canadien à Rome qui sont devenus évêques. Ici la liste serait assez longue. Mentionnons seulement quelques noms. Mgr J. T. McNally, archevêque d'Halifax, Mgr J.-A. Langlois, évêque de Valleyfield, Mgr J. T. Kidd, évêque de London, Mgr A.-O. Comtois, évêque des Trois-Rivières, Mgr J.-G.-A. Courchesne, évêque de Rimouski, Mgr A Leblanc, évêque de Hearst. Mgr A. Douville, auxiliaire de Saint-Hyacinthe.

Actuellement, des quelque cinquante-cinq évêques vivant au Canada, plus de la moitié sont à un titre ou à l'autre anciens de Saint-Sulpice. Deux sont anciens de Saint-Sulpice de Baltimore: Mgr Coudert, O.M.I., et Mgr Brodeur, évêque d'Alexandria. Si on parvenait à compléter la liste c'est certainement beaucoup plus d'une centaine d'évêques qui sont anciens de Saint-Sulpice de Montréal.

Georges-Henri LACASSE, P.S.S.

"HOMMAGES ET VOEUX D'UN ANCIEN"
Tél. : FAlkirk 3033-3034
Librairie J. A. PARENT
Articles de classe pour tous les degrés du cours scolaire
EN GROS SEULEMENT
505 à 511 est, rue RACHEL, MONTREAL, P.Q.
310½ rue ST-JOSEPH - Tél. : 5630 - QUEBEC, P.Q.

RESPECTUEUX HOMMAGES A MM. DE SAINT-SULPICE
V. MIREAULT
EPICIER-BOUCHER
Magasin VICTORIA
550, rue GUIZOT, coin Lajeunesse DU. 5716

Hommages aux Messieurs de Saint-Sulpice
En ce troisième centenaire de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice, nous nous unissons à tous nos compatriotes pour témoigner aux Messieurs de Saint-Sulpice, pionniers et seigneurs de l'Ile de Montréal, notre vive admiration et leur offrir nos meilleurs voeux.
1478, AMHERST
Tél. : CH. 3181
Reid
La Maison de fourrures de séduisante beauté.

Pour vos impressions, appelez l'Imprimerie Populaire, Limitée, (Tél. : BElair 3361) édifice du "DEVOIR"

Tél. : FR. 3197
RF INC.
NOS HOMMAGES à MM. de *Saint-Sulpice*
Renaud Frères Inc.
MANUFACTURIERS DE CONFITURES ET D'AUTRES PRODUITS ALIMENTAIRES
1337 est, rue Ontario, Montréal

TRIBUT DE RECONNAISSANCE ET D'ESTIME AUX MESSIEURS DE ST-SULPICE
DANEL LORD
ENTREPRENEUR GENERAL
FRontenac 5109
3689, rue St-Hubert — Montréal

1641-1941
En ce glorieux anniversaire du 3ème centenaire de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice, nous sommes heureux de nous associer à tous les amis des Messieurs de Saint-Sulpice, pionniers de l'Ile de Montréal, pour offrir à ces derniers l'hommage de notre
Spécialités :
CHEMISES
Grandeurs 13½ à 20
SOUS-VETEMENTS
Grandeurs 32 à 56.
PROFONDE ADMIRATION
H. Prévost, Limitée
406 est, rue Ste-Catherine, (angle St-Denis)

Hommages au Fondateur de Saint-Sulpice
J.B. Lefebvre LIMITEE
LES PLUS GRANDS DETAILLANTS DE CHAUSSURES AU CANADA.

L'Institut Pie XI

(Suite de la page 17)

dre à une demande pressante du Conseil Central des Syndicats catholiques de Montréal qui désire donner à ses chefs une connaissance encore plus approfondie de la doctrine sociale de l'Eglise, comme aussi de leur religion et après en avoir conféré avec Son Exc. Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal. Tous les mardis, à 8 heures p. m., il leur donne un cours de doctrine sociale de l'Eglise; ce cours est réparti sur trois ans; et à 9 heures un cours de religion; de morale, la première année, de dogme la deuxième année, et d'Action catholique la troisième année.

La modicité des moyens

Nous croyons en la mission de l'Institut Pie XI. Dieu a sur lui des vues spéciales. Le contraste entre la modicité de ses moyens et ses succès, comme aussi les obstacles qu'il rencontre, nous en sont un gage. Il est pauvre. Comme le Fils de l'Homme, il n'a pas une pierre où reposer sa tête. Jusqu'ici, il a été reçu gratuitement par l'Ecole Polytechnique d'abord, puis pour un modique loyer par le Mont-Saint-Louis; cette année, en plus, quatre paroisses lui donnent l'hospitalité: Saint-Stanislas le lundi soir, Saint-Alphonse d'Youville le mercredi soir, Saint-Edouard le jeudi soir; et, pour le cercle d'études, Saint-Viateur le samedi après-midi. A toutes ces institutions il est très reconnaissant. Mais n'empêche que ce manque de local en rend trois fois plus difficile la direction et en paralyse le développement. Aussi espérons-nous que bientôt, — par quel miracle de la divine Providence et quelle générosité inattendue, nous l'ignorons — il aura son immeuble à lui, avec ses salles de cours, sa chapelle, sa bibliothèque et ses bureaux.

Nous espérons également que bientôt un nombre encore plus considérable de laïcs voudra bien profiter de l'enseignement que ses professeurs, tous hautement qualifiés dans les matières qu'ils enseignent, préparent et donnent avec tant de soin et tant de zèle.

Nous espérons que, le travail difficile de l'organisation terminé, il pourra établir avec chacune des facultés de l'Université des relations plus étroites; et qu'il verra à certains de ses cours, par exemple à ses cours de Droit ecclésiastique, un groupe régulier d'étudiants de l'Université.

Enfin, nous espérons qu'il restera toujours fidèle à l'esprit qui l'a fait naître et sera constamment un instrument docile entre les mains de la hiérarchie!

J.-B. DESROSIERS, P.S.S.
Directeur de l'Institut Pie XI.

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

Nous joignons notre modeste témoignage d'admiration aux hommages reconnaissants de notre population envers les Messieurs du Séminaire, pour leur inlassable dévouement.

CAISSES ENREGISTREUSES
NATIONAL
RECONSTRUITES
GARANTIE DE 2 ANS

DACTYLOGRAPHES **UNDERWOOD**
RECONSTRUITS
GARANTIS

BALANCES DE MAGASIN DE TOUTES SORTES

COFFRES-FORTS
NEUFS ET USAGES DE TOUTES GRANDEURS



DACTYLOGRAPHES PORTATIFS NEUFS
ROYAL

LANDRY
CASH REGISTER CO.
1 est, rue Notre-Dame Tél. : HArbour 2330
(angle boul. St-Laurent)

L'apport littéraire des Sulpiciens

A Dollier de Casson, Montréal doit l'impérissable récit des faits héroïques qui marquèrent ses débuts — L'activité intellectuelle se poursuit dans tous les domaines — Une bibliothèque de 100,000 volumes vient alimenter les esprits que l'Institut Canadien veut brouiller

par M. Antonio Dansereau, P.S.S.

"Histoire littéraire d'une Compagnie peu lettrée par un homme qui ne l'est pas du tout"; c'est ainsi que M. L. Bertrand commence la préface de son ouvrage intitulé: "Histoire littéraire de la Compagnie de Saint-Sulpice". Et il continue en disant que "ce trait, quoique malicieux, et peut-être méchant, n'en renferme pas moins une part de vérité".

Il trouverait bien cette parole encore plus vraie, je pense, s'il n'avait considéré que l'oeuvre de Saint-Sulpice de Montréal. Et ceci s'explique facilement; en effet, ce n'est pas pour y cultiver les belles-lettres que Monsieur Olier envoie quatre de ses disciples au Canada en 1657, mais pour y évangéliser les Indiens et prendre la direction de la paroisse de Ville-Marie. Pendant un siècle, cette double tâche absorbe presque toute l'activité des prêtres de Saint-Sulpice au Canada. Aussi, la production littéraire est-elle pratiquement nulle. Les quelques sulpiciens qui trouvent le temps de prendre la plume se contentent de rédiger hâtivement des rapports, d'écrire des mémoires nullement destinés à la publication.

Le Séminaire de Paris a gardé avec soin ces documents précieux pour l'histoire de notre pays et de notre ville en particulier. A la fin du 19e siècle, on en a publié quelques-uns au Canada. Le plus important est "L'Histoire du Montréal' de M. Dollier de Casson. Ce sulpicien arriva au Canada en 1666 et il y mourut en 1701, après avoir été d'abord missionnaire-explorateur, de 1667 à 1671, puis supérieur, de 1672 jusqu'à sa mort. C'est vers 1673, pendant une longue convalescence, qu'il aurait composé son ouvrage, destiné à ses confrères de Paris. Pour leur édification, il raconte les événements héroïques survenus à Ville-Marie, depuis sa fondation jusqu'en 1672. C'est donc la première histoire de Montréal, écrite par un homme qui a pu connaître la plupart des acteurs des événements qu'il rapporte; document de toute première importance. Resté manuscrit jusqu'en 1868, ce mémoire fut publié presque en même temps par la Société Historique de Montréal, dans la série de ses Mémoires, et par la Société Historique de Québec, dans la Revue Canadienne, en 1871. En 1928, M. Ralph Flenley donna une nouvelle édition, la meilleure, accompagnée d'une traduction anglaise.

Des relations d'un vif intérêt

Trois contemporains de M. de Casson ont laissé des relations qui ont été jugées dignes de la publication: M. de Belmont, M. de Galinée et M. Jean Cavelier de la Salle. M. François Vachon de Belmont (1645-1732) vint au Canada en 1680; de 1681 à 1700, il est missionnaire au Fort de la Montagne qu'il construit à ses frais; en 1700, il remplace M. de Casson comme supérieur et le reste jusqu'à sa mort, en 1632. La Société Historique de Québec a publié de lui, en 1840, deux documents: une "Histoire du Canada", 1608-1700, dédiée à M. le Pelletier, supérieur général de Saint-Sulpice à Paris; et "l'Histoire de l'eau-de-vie en Canada", mémoire écrit pour appuyer Mgr de Laval dans sa lutte contre la vente des boissons alcooliques aux Indiens.

M. René de Brehant de Galinée arriva au Canada en 1668. Il accompagna M. de Casson dans son voyage d'exploration au Sault Sainte-Marie, en 1669. Il écrivit la relation de son voyage que la Société Historique de Montréal publia en 1875, dans la série de ses Mémoires.

M. Jean Cavelier de la Salle demeura au Canada dix ans seulement, de 1665 à 1676, comme vicaire à la Paroisse. En 1684, il accompagna son frère, Robert Cavelier de la Salle, dans son expédition par mer au golfe du Mexique. L'on connaît le résultat de ce malheureux voyage: Robert est assassiné en 1687; ses compagnons se dispersent et la plupart périssent; son frère Jean réussit à atteindre Ville-Marie, en 1688; après y avoir liquidé les affaires de son frère, il retourne en France. En 1690, il écrivit le récit de son voyage qu'une société d'édition américaine à Albany imprima en 1858.

Et nous avons là à peu près tous les ouvrages écrits avant la conquête et publiés dans la suite.

Il faut pourvoir à l'enseignement

Au début du régime britannique, un événement assez important vint modifier la vie de la petite communauté de Montréal; c'est la fondation du Petit Séminaire, en 1767. Désormais, une partie des membres de la Compagnie devra se consacrer à un ministère plus exclusivement intellectuel. Mais il va s'écouler encore plusieurs décades avant que l'on puisse trouver le temps de se livrer à un travail intellectuel purement désintéressé. On est gêné par le manque de livres. Chaque professeur doit composer son manuel. MM. Houdet, Roque et Rivière écrivent une grammaire latine; M. Larkin, une grammaire grecque et un recueil de morceaux choisis d'auteurs grecs; M. Quiblier, un précis d'histoire ecclésiastique et profane; M. Séry, deux manuels de littérature, un pour la classe de Belles-Lettres et un autre pour la Rhétorique. A part quelques opuscules de piété, ce sont là à peu près toutes les publications des 80 premières années du Régime britannique.

Il faut donc attendre jusqu'au milieu du 19e siècle avant d'apercevoir un véritable mouvement littéraire dans la Compagnie. Les visites de M. Faillon y sont-elles pour quelque chose? S'il n'a pas déclanché le mouvement par ses exhortations, il a dû, au moins par son exemple, inciter les autres au travail. Pendant les trois séjours qu'il fit au Canada, en 1849 et en 1854 comme visiteur, puis de 1857 à 1862 comme convalescent, il consacra tous ses loisirs à fouiller les archives de Québec et de Montréal et à composer ses ouvrages. Comme fruit de son labeur, il nous a laissé deux grandes oeuvres. La première est intitulée "Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de l'Eglise de l'Amérique du Nord"; cette étude comprend cinq volumes: les deux premiers renferment la "Vie de la soeur Bourgeois", les deux autres, la "Vie de Mademoiselle Mance et L'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie en Canada"; le dernier la "Vie de Madame D'Youville, fondatrice des soeurs de la Charité de Ville-Marie dans l'Ile de Montréal en Canada". Comme complément à cette première série, il ajouta, en 1860, "La Vie de Mademoiselle Le Ber". — Son deuxième ouvrage est "L'Histoire de la Colonie Française en Canada", 3 vol., Paris, 1866. Le 3ème volume nous conduit seulement jusqu'en 1672; dans l'intention de l'auteur ce travail devait comprendre dix volumes et se rendre jusqu'à la conquête anglaise. M. Faillon n'eut que le temps de réunir les matériaux nécessaires à la poursuite de son histoire. Il ne faut pas oublier, en effet, que la composition de ses volumes d'histoire canadienne n'est qu'une partie du travail qu'il s'imposait. Il publia en France une quarantaine de volumes d'histoire religieuse et de spiritualité et il laissa environ dix ouvrages manuscrits. Oeuvre gigantesque qui était bien de nature à pousser les confrères du Canada à écrire.

Bibliothèque, cercle d'étude, revue

Un autre événement a pu aussi susciter le mouvement intellectuel du milieu du 19e siècle; c'est la fondation de l'Institut Canadien, en 1844. Cette société littéraire et scientifique s'inspira de Voltaire et prit bientôt les allures d'une société secrète hostile à l'Eglise. Pour préserver la jeunesse de l'influence dangereuse de cette institution, il va falloir lui offrir un aliment intellectuel aussi attrayant que solide. C'est M. Louis Regourd, vicaire à Notre-Dame, arrivé de France en 1850, qui va s'en charger. Il réorganise la bibliothèque paroissiale, lui trouve un local plus spacieux, lui annexe un cabinet de lecture et porte le nombre des volumes à 100,000. De plus, il fonde pour les jeunes gens un cercle littéraire dont les séances deviendront bientôt publiques. Puis, pour que l'influence de ce mouvement s'étende au loin, il publie une revue: "l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial", qui dura 14 ans, de 1859 à 1873.

C'est ici surtout que va se manifester le réveil littéraire. Les conférences du Cercle sont insuffisantes à remplir les pages de la Revue. M. Regourd sollicite la collaboration de quelques-uns de ses confrères. Et alors nous les voyons se révéler, les uns historiens, comme M. Desmazures, M. Rouxel, M. Rousseau; d'autres apologistes, comme M. Gihan; d'autres pédagogues, comme M. Nercam. Un autre, M. Moyen, tient la chronique scientifique; un autre, M. Barbarin, la chronique politique et religieuse; enfin, il y aura même un poète, M. Flavien Martineau, dont les oeuvres furent recueillies plus tard en volume, après sa mort, en 1888.

L'histoire tient le premier rang

Il est sorti de ce mouvement plusieurs autres oeuvres qui méritent au moins une mention. M. Desmazures avait écrit dans l'Echo du cabinet de Lecture un grand nombre d'articles sur divers sujets d'histoire du Canada; il en réunit plusieurs en volume en les complétant. En 1879, il publia une biographie de M. Faillon intitulée "M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice, sa vie et son oeuvre"; la même année, une étude sur "Colbert et le Canada", rééditée en 1889; en 1880, une "Notice de 36 pages sur "Notre-Dame de Montréal"; en 1890, une "Histoire du Chevalier d'Iberville" de grande valeur; la même année, un Cours d'Archéologie, donné à l'Université Laval de Montréal, sur les Indes, l'Egypte, l'Assyrie, la Palestine.

Tout comme pour M. Desmazures, c'est l'histoire qui retint l'attention de M. Pierre Rousseau (1827-1912). Tout en étant professeur au Collège de Montréal, puis vicaire à Notre-Dame, il enseigna l'histoire à l'Université Laval de Montréal et fit partie de la Société Historique de Montréal. La plupart de ses études sont restées manuscrites. Parmi celles qui ont été publiées, on mentionne surtout une Vie de Maisonneuve, une vie de saint Georges et "Saint-Sulpice et les Missions catholiques", ouvrage édité en 1930 par les soins de Mgr Olivier Maurault.

Dans le domaine de la littérature proprement dite, il ne nous reste plus à signaler que quelques oeuvres, publiées au début du 20e siècle. En 1910 paraissait à Montréal un volume intitulé "La Race française en Amérique", par Adélard Desrosiers, de l'Ecole Normale, et P.-A. Fournet, prêtre de Saint-Sulpice. M. Fournet (1867-1918) était au Canada depuis 1893.

(Suite à la page 20)

Où l'on prie dans la beauté

La chapelle du Grand Séminaire — Sa grille, ses stalles, son arc triomphal, son choeur et sa nef majestueuse en font un chef-d'oeuvre d'une émouvante splendeur

par M. Ethelbert Thibault, P.S.S.

Le jeudi saint de l'année 1907, il y a donc maintenant trente-quatre ans, la chapelle actuelle du Grand Séminaire fut ouverte au culte. Elle remplaçait l'ancienne chapelle devenue trop petite pour le nombre toujours grandissant d'étudiants qui venaient faire leur théologie au Séminaire de Montréal.

C'est la coutume, dans un cas comme celui-ci, de garder dans une nouvelle construction quelque chose de l'ancienne, ne fût-ce qu'une pierre. Ici, il fut décidé de conserver les murs extérieurs, ce qui imposait à l'architecte la largeur du nouvel édifice. La nécessité d'agrandir, avec la seule permission d'allonger vers la rue Sherbrooke et d'élever la voûte, fit chercher à M. Marchand la solution du problème, dans l'application du style le plus ancien de la chrétienté, la basilique romaine. L'idée fut des plus heureuses et permit au jeune architecte d'alors de réaliser le chef-d'oeuvre que nous allons décrire en quelques lignes.

Il est facile d'y retrouver les principales parties d'une basilique antique. Ainsi on arrive tout d'abord dans un vestibule qui présente tout à fait la forme et la proportion du narthex. Les ornements en sont, outre le dallage en marbre, un robuste autel surmonté de la statue de Notre-Dame-des-Victoires, un buste de la Vierge, et un bronze de M. Olier. On passe ensuite par une splendide grille en fer forgé exécutée par Regaudy, pour pénétrer dans le pronaos, sur lequel donne la sacristie, et d'où partent les ministres pour faire leur entrée à travers toute la longueur de la chapelle jusqu'au choeur. Deux énormes bénitiers appuyés sur les massives colonnes de marbre noir qui supportent la tribune de l'orgue vous avertissent que vous êtes au bas de la nef, d'une longueur de 145 pieds.

Deux autres colonnes de même couleur attirent aussitôt votre attention, parce qu'elles terminent la nef à l'avant, en s'élançant jusqu'au haut de la chapelle, pour soutenir l'arc triomphal de l'entrée du choeur. Tout dans cette nef va maintenant vous arrêter les yeux, depuis la mosaïque du pavement jusqu'à la charpente apparente de la voûte, qui est la couverture par excellence des basiliques. En pin de la Colombie, cette charpente à la décoration fine et discrète vous repose de ces plâtres ou de ces tôles gaufrées, auxquels sont parfois obligés de se résigner les architectes.

Examinons un peu les murs qui sont revêtus de pierre de Caen, dont la blancheur de pur calcaire n'est qu'une des très avantageuses qualités qui la recommandent. Elle s'offre très tendre au ciseau, mais elle durcit avec l'âge et gagne en solidité à mesure qu'elle vieillit. Six baies ou fenêtres de chaque côté laissent pénétrer des flots de lumière, à laquelle cependant de trop modestes verrières ne réussissent pas à donner ces chaudes couleurs qui se marieraient bien dans la longue nef si élancée. C'est dans les travées que sont sculptés les groupes du chemin de la croix.

Des deux côtés de la nef trois rangs de stalles en chêne massif se font face, et il faut les voir remplies de leurs trois cents séminaristes en surplis immaculés pour en apprécier l'heureuse disposition. Quel recueillement lorsque règne le silence, quelle douceur lorsque l'orgue se fait entendre, mais surtout quelle richesse de prière lorsque les mélodies grégoriennes s'échappent avec enthousiasme de ces trois cents coeurs! Oh! la bénie atmosphère!

Nous montons maintenant par 6 degrés de marbre jusque dans le choeur, qui se confond avec l'abside de la basilique. Dans celle-ci d'ordinaire tout converge vers le trône de l'évêque, car c'est autour de lui que viennent se placer les prêtres et les diacres, qui n'existent et n'agissent que par lui et avec lui. Le pontife accomplit une partie des cérémonies de la messe en restant avec son clergé au fond de l'abside, sans venir à l'autel, qui ne doit pourtant pas le cacher aux yeux des fidèles. C'est pourquoi, dans une basilique, l'autel paraît toujours de dimensions restreintes, mais il est par contre richement orné d'une voûte d'abri portée sur quatre colonnes, qu'on appelle ciborium. La décoration du ciborium n'est non plus jamais trop belle.

Dans notre chapelle, il n'y a ni cathedra, ni presbyterium, puisque le clergé occupe toute la nef, et c'est ainsi l'autel seul qui devient le centre d'attraction de toute l'église. Malheureusement, il attend encore son complément nécessaire, le ciborium, ce qui nous le fait trouver un peu grêle. Mais il n'en est pas moins digne de notre admiration. La table repose sur quatre solides colonnes de granit, et le devant est agrémenté d'une riche mosaïque à fond d'or. Il n'y a pas de rétable. Les chandeliers et le tabernacle en constituent le seul ornement, et sont du meilleur goût.

Les somptueuses basiliques européennes auxquelles nous aimons à nous reporter ont leur abside décorée d'une mosaïque, qui est peut-être ce qu'elles offrent de plus grandiose. Notre chapelle n'a pas ce luxe papal, et la voûte de l'abside comporte une toile de l'artiste St-Charles, dont le sujet nous est cher, puisque la scène reproduite par le peintre n'est autre que la Présentation de Marie au Temple de Jérusalem.

Chaque année, le 21 novembre réunit au Grand Séminaire pour la fête patronale un grand nombre d'anciens élèves de différents diocèses. On chante l'hymne: *"Quam pulchre graditur filia Principis"*, qu'on nous a conservée de l'Office de la Présentation, propre à Saint-Sulpice. "Que sa démarche est belle, à la fille du Prince, dans sa hâte de franchir le seuil du Temple!" Tels sont les premiers vers de l'hymne dont la mélodie vous reste si profondément empreinte dans l'âme, tels aussi ils semblent à jamais fixés sur la toile. Vous voyez Marie, la tendre enfant de trois ans, qui abandonne ses parents Joachim et Anne, pour s'élancer vers le représentant de Dieu qui lui ouvre ses bras. Il n'y aurait qu'elle dans tout le tableau, et l'on verrait le sujet tout entier, tant son allure est enfantine, dégagée, toute pleine d'élan surnaturel. Son pas léger, ses petits bras qui se tendent, son regard qui la précède, la joie qui rayonne de tout son corps, l'attrait qui la soulève et l'emporte, l'effacement de tout ce qu'elle quitte et l'éclat de ce qui l'attire, tout nous fait comprendre la perfection de son offrande et l'enthousiasme avec lequel elle l'accomplit. Oui, cette toile nous fait bien oublier l'absence de la riche mosaïque que d'aucuns désireraient, mais où une disposition plus symétrique des personnages, qui est de règle dans ce genre de composition, n'arriverait pas à nous émouvoir aussi sûrement.

Voilà certes une chapelle que peu de personnes connaissent, en dehors du clergé, et qui pourtant mérite l'attention. Elle fait l'honneur de son auteur, qui l'a longuement et amoureusement travaillée. Elle offre à nos cérémonies liturgiques et au chant grégorien un cadre qui a la valeur d'un lien toujours vivant avec toute la tradition chrétienne. Elle nous fait voir une réalisation concrète du *"Dilexi decorem domus tuæ"*, et on est toujours sûr d'y prier dans de la beauté.



LA CHAPELLE DU GRAND SEMINAIRE DE MONTREAL, chef-d'oeuvre d'une majestueuse splendeur propice au recueillement et à la prière.



LES GRANDS MAGASINS

Dupuis Frères LIMITÉE

présentent leurs hommages
et leurs meilleurs voeux

aux

Messieurs de St-Sulpice

à l'occasion du

IIIe CENTENAIRE

de la fondation
de leur Compagnie

1641 --- 1941

La chauve-souris au dortoir

M. le sénateur Gustave Lacasse raconte l'histoire d'une petite bête — Le mot du surveillant — Expression de reconnaissance

Il n'y a pas de bête plus repoussante, parmi les mammifères ailés qui sillonnent l'espace, que la chauve-souris. Il est vrai que cet oiseau nocturne joue un rôle très utile, paraît-il, en pourchassant et en dévorant les insectes nuisibles, mais il n'y a rien de gracieux dans son vol et ses ailes armées de pointes meurtrières en font la terreur des enfants. Sa présence dans un paysage crepusculaire n'est guère mieux accueillie par les plus grands. Sa tête chenue, ses oreilles angulaires et ses petites dents voraces n'inspirent ni admiration, ni confiance, ni sympathie. Elle peut cependant, dans certains cas, faire la joie des écoliers espiègles et des collégiens en rupture de ban avec l'austère discipline du séminaire, comme le témoigne l'anecdote suivante.

C'était en l'an de grâce dix-neuf-cent-trois. La nature renaissante balançait aux branches des arbres ses bourgeons printaniers. Les élèves du Collège de Montréal venaient de faire la prière du soir en commun, avec leur recueillement habituel, dans la traditionnelle chapelle, suivant le reglement des Messieurs de Saint-Sulpice, et montaient prendre leur repos dans les grands dortoirs dont tous les anciens respirent la solennelle atmosphère. C'était donc l'heure du grand silence, silence que pas le moindre chuchotement ne devait briser... Voici que soudain, chacun ayant à peine regagné son lit, oreillers, draps, couvertures, culottes et que sais-je encore commencent à s'entre-croiser dans l'espace, tandis que mille cris font retentir les échos scandalisés de ce sanctuaire du sommeil, au sein d'une hilarité générale. Est-ce grève ou révolution? Que non pas. Une innocente petite chauve-souris, fidèle à la fonction à elle assignée par le Créateur, s'était tout simplement introduite dans le dortoir par une des fenêtres grandes ouvertes, sans se douter que son arrivée créerait une telle commotion chez ses hôtes d'un soir. Le surveillant préposé à la garde du troupeau tapageur que nous étions, le bon abbé Fournet, interrompt brusquement sa marche méditative entre les lits impeccablement alignés, fait demi-tour — à la manière d'un homme qui a fait son service militaire — et, face a la *mitraille*, lance d'une voix stridente... et qui résonne encore dans mes oreilles, ces fulgurantes paroles: "Se peut-il qu'une si petite bête en amuse quatre-vingt-dix autres!" L'effet fut immédiat. Nous fûmes tous cloués sur place par cette cinglante apostrophe et tout rentra dans l'ordre.

Inutile d'ajouter que je ne sais ce qu'il arriva à l'héroïne de cette *fête* éphémère, mais je suis certain que si Dieu par hasard lui prêta vie jusqu'à ce jour, elle ne sait pas encore la savoureuse contribution qu'elle fournit à mes souvenirs de collège... et encore moins la verte et durable leçon dont elle fit inconsciemment bénéficier les élèves de ma génération.

* * *

L'incident raconté plus haut n'est qu'une petite tranche de vie collégiale. Il met en lumière, d'une part, la trop fréquente inclination d'étudiants par ailleurs assez sérieux à profiter de la moindre occasion pour rompre la monotonie de leur routine quotidienne, et, d'une autre, il fait ressortir l'esprit vif et pétillant d'un maître entraîné à saisir immédiatement la nature d'une situation, même imprévue. Je pourrais laisser ainsi glisser de ma plume une foule d'autres anecdotes qui feraient revivre les professeurs aussi dévoués qu'érudits qui inculquèrent dans nos âmes d'adolescents les principes inspirateurs de toute vie chrétienne et bien discipliinée. Cela ne veut pas dire, certes, que tous les disciples de ces savants maîtres mettent totalement en pratique les leçons qu'ils en reçurent, en commençant par le modeste auteur de ces lignes. Le seul souvenir de leur piété, de leur dévouement, de leur humilité, de leur esprit de travail, de leur délicatesse d'âme et de la grande régularité de leur vie créa cependant chez nous une impression que rien ne peut effacer. Aussi est-ce le devoir de tous les anciens élèves de ces grands éducateurs que sont les fils distingués de M. Olier, de leur adresser l'expression de leur cordiale reconnaissance et de leur filiale affection, à l'occasion de cette célébration du troisième centenaire de l'établissement de leur très méritoire Compagnie au Canada. Je remercie le *Devoir* de m'avoir facilité l'accomplissement de cette très agréable tâche.

Gustave LACASSE, M.D.

Maison de vocations

Les dix-sept années de labeur fructueux de l'Ecole St-Jean l'Evangéliste — Petit Séminaire dans tout le sens du mot, il a frayé la voie à d'heureuses imitations

Par M. Edgar Peltier, P.S.S.

Dans le bilan des oeuvres de Saint-Sulpice au Canada, le Comité des fêtes du troisième centenaire désire relever la courte existence de l'Ecole Sacerdotale Saint-Jean l'Evangéliste. Ces lignes repondent tout uniment à la demande expresse du Comité.

L'Ecole Saint-Jean, fondée grâce au zèle de S. E. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et de M. Charles Lecoq, supérieur provincial de Saint-Sulpice, ouvrit ses portes le 2 octobre 1911, pour les fermer le 21 juin 1927.

On ne doit pas considérer pareille initiative comme une innovation à Saint-Sulpice. En France, M. Tronson, vers 1698, M. Emery, en 1786 et M. Teysseyrre, en 1814, réussirent, par étapes, à mettre sur pied la Petite Communauté des Clercs de Saint-Sulpice. Aux Etats-Unis, trois petits seminaires sulpiciens prospèrent actuellement de façon remarquable.

A Montréal, la fondation d'un petit séminaire au sens strict ne constitue pas un fait isolé. Dès 1867, on songea maintes fois à convertir le Collège de Montréal en petit seminaire pur. On obvia aux difficultés du projet par la fondation, en 1875, du Séminaire de Philosophie. Il faudra attendre jusqu'à 1911 pour voir naître un petit séminaire authentique dans notre ville.

Cette idée apparait, à l'origine, comme le fruit du renouveau de ferveur envers l'Eucharistie et le Sacerdoce déjà sensible au cours des années préparatoires à l'inoubliable Congrès de 1910. En effet, la fondation, en principe, de l'Ecole Sacerdotale remonte au printemps 1909. Dans la pensée des fondateurs, l'Ecole Saint-Jean devait se confiner au rôle d'école presbytérale, c'est-à-dire, réunir des enfants désireux de se faire prêtres, sonder leurs dispositions, amorcer leur formation puis les disperser dans nos maisons d'enseignement secondaire. Mais le jour de l'inauguration, le 2 octobre 1911, l'idée première avait évolué et le diocèse possédait un petit séminaire proprement dit avec son organisation particulière et son orientation spécifique.

En dehors de la Compagnie, l'initiative prise à Montréal, en 1911, semble avoir frayé la voie à d'heureuses imitations, à Saint-Boniface, à Québec, l'"Ecole Apostolique Notre-Dame", à Rimouski, à Ottawa l'"Ecole Vianney".

Le premier supérieur chargé de mettre en marche l'institution naissante accomplit son oeuvre d'un seul geste, par l'acceptation chrétienne d'une mort prématurée. M. Saint-Jean, P.S.S., mourait en effet quelques mois avant l'ouverture de la maison. Il eut comme successeurs MM. Dosithée Lalanne, René Labelle et Eugene Moreau, devenu depuis supérieur provincial de Saint-Sulpice, à Montréal.

La note caractéristique de l'Ecole Saint-Jean provient de l'uniformité d'aspiration des élèves. Tous, d'un pas plus ou moins assuré, se dirigent vers le sacerdoce, et le jour où un jeune homme se trouvera en mesure de discerner et de faire connaitre un changement dans son orientation, il se sentira porté à chercher ailleurs le complément de sa culture. On devine aisément l'atmosphère d'une communauté ainsi constituée. On peut la résumer ainsi: l'idéal sacerdotal informe chacun des actes de la vie quotidienne, et l'accomplissement surnaturel du moindre devoir devient la voie la plus directe pour atteindre cet idéal.

Dans le domaine de la formation spirituelle, les directeurs adaptent aux jeunes âmes la spiritualité sulpicienne: contact direct avec l'Evangile, convictions et pratiques assises sur la base solide des dogmes "générateurs de la piété". On leur apprend, dans la prière, à élargir les horizons de leurs préoccupations; on exploite à fond les richesses de la liturgie; bref, le futur prêtre acquiert graduellement l'esprit de religion, caractéristique de la spiritualité de M. Olier.

A partir de 1915, par suite du départ d'un certain nombre de professeurs français appelés sous les drapeaux, les quatre classes supérieures suivront les cours au collège de Montréal. Une fois familiarisés avec ce milieu, les "joannites" obtiennent bientôt des succès. Le palmarès du collège en porte chaque année plus d'une attestation. De ce fait, il résulte, entre les élèves des deux maisons, une émulation cordiale et des amitiés dont les liens subsistent encore.

Un mot de la discipline. Dans une maison de ce genre, la surveillance, on le conçoit, se réduit au minimum. En effet, toujours au nom du même idéal, on met déjà les enfants en face du "Promitto" du Pontifical.

Cet esprit, l'Ecole Saint-Jean le doit dans une très large mesure à la sollicitude exceptionnelle de ses deux fondateurs. Il faut lire, dans la correspondance de M. Lecoq, les nombreux billets adressés au supérieur local, dans lesquels le vénéré fondateur prévoit jusqu'à la minutie les moindres détails des usages successivement inscrits au coutumier. On peut juger de la constance de ce zèle par la fidélité du saint vieillard à venir présider la lecture des notes de chaque jeudi, en dépit de la température et d'une santé déjà chancelante.

Mgr Bruchési témoignait la même affection à sa chère Ecole. Il ne laissait pas passer un mois sans aller dîner avec ses enfants. Parfois Monseigneur arrivait sans s'être annoncé. Il ouvrait alors la porte du réfectoire et de sa voix claire, il lançait un joyeux 'Deo Gratias!" Après le repas, Monseigneur faisait approcher les enfants tout près de la table et il s'abandonnait alors à une causerie d'un charme inimitable où il faisait passer les conseils les plus variés.

Voilà, résumés à grands traits, la physionomie de l'Ecole Sacerdotale Saint-Jean l'Evangéliste. Ainsi constituée, elle a donné en dix-sept ans, au diocèse et aux missions, 75 prêtres, soit, 75% du nombre de ses finissants. Elle poursuivait ce travail avec une vigueur toujours croissante lorsque, en 1927, l'ordre vint de tout interrompre. Des problèmes d'une particulière gravité se posaient en haut lieu. Il s'agissait de s'emparer des points stratégiques de l'immense métropole et d'y élever des bastions. On offrait à Saint-Sulpice un poste d'honneur dans cette entreprise et la fondation de l'Externat, dans le nord de la ville, devenait un fait historique. Mais il s'agissait de recruter un personnel et de réunir des ressources. D'autre part, l'Ecole Saint-Jean, vu son développement, réclamait des agrandissements et de nouveaux professeurs. Il fallut donc pourvoir aux besoins les plus urgents, et le 8 décembre 1927, l'Ecole Saint-Jean passait le flambeau à l'Externat Classique Saint-Sulpice. Depuis lors, la plus jeune fondation sulpicienne au Canada accomplit noblement le magnifique labeur.

Edgar PELTIER, P.S.S.

L'apport littéraire de Saint-Sulpice

(Suite de la page 19)

Quand le volume parut, il venait de quitter le Collège de Montréal, où il avait enseigné les Belles-Lettres, pour devenir chapelain de l'Hôtel-Dieu. "La Race française en Amérique" est un ouvrage remarquable. Après quelques chapitres d'introduction sur le milieu et le passé des Français d'Amérique, les auteurs donnent en 200 pages une description détaillée de l'état social et religieux des Canadiens français et des Franco-Américains au début du 20e siècle. Cette étude connut le succès qu'elle méritait, car, dès 1911, elle était rééditée et portée à 6,000 exemplaires.

Vers la même époque, M. Arthur Guindon (1864-1923) publiait deux recueils de poésies: "En Mocassins" et "Aux Temps Héroïques"; il y décrit des scènes de la vie des Indiens et raconte les événements héroïques des premiers temps de Ville-Marie. Nous connaissons de lui encore "Les Trois Combats du Long-Sault", étude critique sur le Combat de Dollard, qu'il avait écrite d'abord pour la revue l'Action Française.

Après les langues, la philosophie

Les Sulpiciens avaient été envoyés au Canada pour y évangéliser les Indiens; leur devoir d'état leur commandait d'étudier les langues indigènes. Plusieurs d'entre eux, tels M. Gay (1688-1725), M. Guen (1714-1760), M. Picquet (1709-1781), M. Mathevet (1717-1781), composèrent des lexiques, des grammaires, écrivirent en algonquin ou en iroquois des instructions, des cantiques, des livres de prières, etc. Mais la grande majorité de ces ouvrages restèrent manuscrits. Il faut attendre M. Cuoq, au milieu du 19e siècle, pour voir paraître les premières études philologiques de quelque importance.

M. Jean-André Cuoq arriva à Oka en 1847, à l'âge de 26 ans, et il y mourut en 1898. Si l'on excepte 5 ou 6 années au Collège de Montréal et à Notre-Dame, toute sa vie se passa au milieu des Algonquins et des Iroquois de la réserve du Lac des Deux-Montagnes. Il commença par publier en algonquin, après les avoir retouchés et complétés, les livres religieux composés par M. Mathevet. Il donna successivement, en 1852 "Le livre de la Prière", en 1854, "Catéchisme et Cantiques", en 1859, un résumé de l'Histoire de l'Ancien Testament, en 1860, une vie de Jésus-Christ, en 1861, un paroissien iroquois, noté en plain-chant.

A cette date, ses études s'orientèrent dans une autre direction. A la demande de M. Le Hir, son ancien professeur d'Ecriture Sainte à Paris, il réfuta la thèse de Renan, qui prétendait prouver la fausseté de la doctrine de l'unité de l'espèce humaine par l'abime qui sépare les langues européennes des langues américaines. Il montra d'abord les affinités entre les deux groupes de langues et établit ensuite que l'esprit humain raisonne de la même façon des deux côtés de l'Atlantique. Son étude intitulée "Jugement erroné de M. E. Renan sur les langues sauvages" eut un retentissement considérable et connut deux éditions, l'une en 1864 et l'autre en 1870.

Ses ouvrages de philologie proprement dite commencèrent en 1866 avec la publication des "Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique". En 1882, il publia un lexique de la langue iroquoise; en 1836, un lexique de la langue algonquine; de 1891 à 1893, une grammaire de la langue algonquine, insérée dans les Mémoires de la Société Royale du Canada.

Hautement apprécié par les savants de son temps, M. Cuoq fut invité à faire partie de plusieurs sociétés savantes d'Europe et d'Amérique, dont la Société Royale du Canada et la Société Ethnologique de Washington. Encore aujourd'hui son oeuvre conserve une certaine valeur.

Les ouvrages scientifiques

Dans le domaine des sciences naturelles la production littéraire de Saint-Sulpice est très réduite. Le premier sulpicien que nous rencontrons dans cette ligne est M Jean Moyen (1828-1899). Il vint au Canada en 1858 et il n'y demeura que 16 années, passées toutes entières au Collège de Montréal comme professeur de sciences. C'est la Botanique qui semble l'avoir intéressé d'avantage. En 1871, il publia un manuel de Botanique et Flore du Canada, préparé par 6 années d'étude et d'herborisation à travers tout le Canada de l'époque, les provinces actuelles de Québec et d'Ontario. Ce manuel était destiné à l'enseignement dans les collèges classiques. Aussi, rien de très scientifique; les descriptions des différentes espèces de plantes sont réduites aux seuls caractères distinctifs importants. Bien que très dépassé aujourd'hui, ce livre peut rendre encore des services à cause de la perfection des clefs analytiques.

M. Moyen publia aussi un cours de géométrie dans l'espace, une géométrie analytique et une grammaire anglaise. Dans l'Echo du Cabinet de Lecture, il écrivit des articles sur à peu près tous les sujets scientifiques: Zoologie, Botanique, Physiologie, Hygiène, Ethnologie, Géographie, Cosmologie, Météorologie, etc, etc.

De retour en France en 1874, il continua l'enseignement des sciences et l'étude de la Botanique; en 1889, il publia un traité élémentaire et pratique de Mycologie, qui reçut du monde savant l'accueil le plus favorable.

Au début du 20ème siècle, deux autres sulpiciens, récemment arrivés de France, s'orientent vers l'étude des sciences naturelles; ce sont MM. Hippolyte Dupret (1853-1932) et Julien Simon (1863-1938). Tous deux passèrent leur vie dans l'enseignement, l'un, de la philosophie, l'autre, des humanités. Ce sont donc leurs loisirs et surtout leurs vacances qu'ils devront consacrer à approfondir leurs connaissances. Un des collaborateurs de la revue de l'Institut Agricole d'Oka, qui les a vus à l'oeuvre, nous les présentait ainsi en 1927: "Nous savons que parmi les messieurs de Saint-Sulpice qui viennent passer leurs vacances à la maison de campagne que possède la vénérable institution à Oka, il est des savants modestes et cachés comme la source dont on ne soupçonne pas tout le travail souterrain, qui charment leurs loisirs par la pratique de l'une ou l'autre branche des sciences naturelles, telles que la Botanique, la Minéralogie, la Géologie, etc., etc. Il faut des hommes de cette trempe pour enrichir le patrimoine de nos acquisitions scientifiques du fruit de leurs laborieuses et patientes recherches; ne continuent-ils pas tout simplement la lignée des abbé Haüy, fondateur des lois de la cristallographie..., Grégorius Mendel au génie subtil duquel nous sommes redevables de la solution du problème de l'hérédité, et de tant d'autres moines et ecclésiastiques qui se sont distingués au cours des siècles, par des travaux scientifiques de plus ou moins grande importance?"

Les travaux de MM. Dupret et Simon

Sans être un abbé Faüy ou un Grégorius Mendel, MM. Dupret et Simon ont contribué cependant à étendre quelque peu le champ de nos connaissances, le premier, en Botanique, le second, en Géologie.

M. Dupret se spécialisa dans l'étude des mousses de la région de Montréal. En collaboration avec les spécialistes les plus réputés des deux continents, il a pu approfondir l'étude de certains groupes, assez pour y découvrir quelques espèces ou variétés nouvelles. Il a laissé un herbier de mousses assez complet et une Etude sur les Mousses de la région de Montréal qui a été jugée digne d'être publiée dans la série des Mémoires de l'Institut Botanique de l'Universit de Montréal.

Monsieur Simon se consacra à l'étude de la géologie. Durant les 45 années qu'il passa au Canada, il employa presque toutes ses vacances à explorer les environs de Montréal et surtout le mont Royal, la colline de Rigaud et celles d'Oka. Il a laissé au Collège de Montréal une collection minéralogique importante, la plus complète que nous possédions à Montréal, au dire des connaisseurs. De plus, il a écrit une étude, encore inédite, où il expose une théorie nouvelle sur l'origine des collines de la région montréalaise. M. Adhémar Mailhot, l'ancien directeur de l'Ecole Polytechnique, à qui il avait demandé de lire son manuscrit, lui rendit le témoignage élogieux que voici: "Vous avez fait là une étude vraiment magistrale que vous faites bien de mettre sur le papier pour l'enseignement et l'édification de ceux qui aiment la géologie."

* * *

Ce n'est pas notre intention de parler des vivants. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer, avec la variété et la valeur des sujets traités, le nombre croissant de ceux qui se hasardent à publier: ce sont, en Théologie, MM. Ferland, Fournier, Yelle; en Spiritualité, Mgr Yelle, M. Duchein, M. Bouhier; en Sciences sociales, M. Desrosiers; en Philosophie, M. Filion; en Histoire, Mgr Maurault, M. Gauthier; en Philologie, M. Blanchard; en Sciences, M. Perras. En plus des livres, deux périodiques: Le Séminaire, organe des anciens élèves du Grand Séminaire, et Nos Cours, publié par l'Institut Pie XI.

Cette simple énumération suffit, je pense, à nous montrer que la génération actuelle a bien l'intention de continuer la Tradition

Antonio DANSEREAU, P.S.S.

Tél. HArbour 9506

Léo. Brossard,
M. Sc.
INGENIEUR — GEOLOGUE
— ARPENTEUR —
517, boul. Saint-Laurent
chambre 17 Montréal

Avec nos hommages respectueux à la vénérable Compagnie de Saint-Sulpice.

J. W. JETTÉ LTÉE
CHAUFFAGE · PLOMBERIE
360 est, rue Rachel
MA. 4184 MONTREAL

Notre maison est heureuse de profiter du Troisième Centenaire de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice pour offrir à ses prêtres et à leurs anciens élèves ses hommages respectueux.
Séraphin BOCK, président.

Eagle Lumber Co. Ltd
MANUFACTURIERS DE BOIS DE PLANCHER
Maison canadienne-française
Bureau : 60 ouest, St-Jacques Tél. : HArbour 4912-4913
Entrepôt : 6365, rue St-Urbain, Tél. : CRescent 4810

A NOS "MESSIEURS"
Nos Hommages
En ce troisième centenaire de fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice, nous nous joignons à tous les admirateurs des Messieurs de Saint-Sulpice pour leur exprimer nos voeux et hommages.
Duval Motors Limitée
3930, STE-CATHERINE (EST)

A l'occasion de la célébration du
3e CENTENAIRE
de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice
LES DIRECTEURS DE LA MAISON
J. CHRISTIN & CIE
SONT HEUREUX d'EXPRIMER leurs HOMMAGES et MARQUES d'ADMIRATION AUX
MESSIEURS DE SAINT-SULPICE
J. CHRISTIN & CIE FABRIQUENT LE DELICIEUX NECTOR MOUSSEUX
LE BREUVAGE QUI CONTIENT MAINTENANT LA VITAMINE "B"

La Maison Geo. H. Hees Son & Co. Ltd
est heureuse de présenter ses Hommages respectueux aux Messieurs de Saint-Sulpice à l'occasion de leur Tricentenaire
Geo. H. Hees Son & Co. Ltd
E. SAUVE, gérant
Manufacturiers de stores vénitiens et de stores de toile
759, SQUARE VICTORIA, MONTREAL - Tél. : LAncaster 0211

ARTICLES RELIGIEUX
POUR
CADEAUX de NOEL et du JOUR DE L'AN
CRUCIFIX
CHAPELETS
MEDAILLES

RESPECTUEUX HOMMAGES aux MESSIEURS de SAINT-SULPICE
à l'occasion du TROISIEME CENTENAIRE de la FONDATION
de leur COMPAGNIE
DESMARAIS - ROBITAILLE
70 ouest, rue Notre-Dame
HA. 3194

ARTICLES RELIGIEUX
POUR
CADEAUX de NOEL et du JOUR DE L'AN
CALENDRIERS
STATUETTES
CRECHES

La rénovation grégorienne

Empressement des Sulpiciens à l'appel de Pie X — Précurseurs, pionniers et maîtres, ils s'emploient avec un succès grandissant à répandre l'amour de la prière chantée, "de foi pure, d'invincible espérance, d'ardente charité"

par M. Clément Morin, P.S.S.

Si l'on écrit un jour l'histoire du chant grégorien au Canada, il faudra réserver une place de choix à trois noms bien connus: Messieurs Lepoupon, Garrouteigt et Thibault. Trois figures qui ne se ressemblent guère, trois maîtres qui possèdent en commun avec un profond amour de la prière chantée, du chant officiel de l'Eglise, une soumission fervente aux directives pontificales. C'est ce qui rend si intéressante leur attitude, et plus attachants peut-être, les souvenirs que nous essayons d'évoquer.

Les deux premiers, les pionniers, répondirent sans retard et sans chercher de compromis, à la voix de Pie X. Monsieur Lepoupon avait même devancé cet appel. On était en 1903. Des abus s'étaient introduits à demeure dans le domaine de la musique sacrée. Le nouveau Pape en souffrait depuis bien des années. Musicien lui-même et l'un des participants actifs du lointain congrès d'Arezzo, en 1882, il pouvait parler "d'expérience personnelle". Tour à tour vicaire, curé, puis vicaire général, évêque et patriarche de Venise, il avait préparé dans les limites de sa juridiction le renouveau qu'il devait consacrer.

Elu Pape le 4 août 1903, l'*Ignis ardens* veut éclairer aussitôt et réchauffer ce monde qui a tant besoin d'être restauré dans le Christ. Dès la fête de sainte Cécile, il parle musique à l'univers catholique. C'est son premier acte officiel. L'arc-en-ciel reluit enfin sur les grandes eaux de ce déluge qui, depuis trois siècles, avait emporté, ballotté, disloqué, au point d'en faire une épave pitoyable, l'arche grégorienne. A Montréal, deux prêtres de Saint-Sulpice écoutent dans la jubilation ce pape qui commande "de son mouvement propre et de science certaine", deux de ces sages, dont parle le livre de l'Ecclésiastique, "cultivant l'art des saintes mélodies" (44,5).

L'initiative du "Père" Lepoupon

Le "Père" Lepoupon est "aux anges". A lui, le Vicaire du Christ ne dit pas: "Réformez" mais "continuez..." Il a commencé, l'année précédente, à donner des cours de chant grégorien aux séminaristes de Philosophie. *Haec olim meminisse juvabit!* Ceux qui ont vécu cet heureux temps et leurs cadets après eux, n'ont pas oublié le maître original qui prêchait plus par l'exemple que par les principes abstraits, des exemples généreux présentés avec une formule bien à lui, l'invariable prélude: "Ainsi, voyez; c'est très facile". Ses disciples bénévoles ne sont guère familiers au rythme nouveau, souple et léger, qui flotte dans l'air au lieu de se traîner. Ils sont déroutés. Mais la méthode très rationelle du "longum iter per praecepta, breve per exempla" fait fortune.

Le maître poursuit son initiation à la rythmique, aux modes si complexes, à la psalmodie. La lecture à vue manque d'audace, l'intonation fléchit parfois; vite il chante le *la* du diapason cinq fois de suite pour ensuite descendre la gamme jusqu'à *ré*, en ajoutant: "Continuez". Ce qui prouve son intuition, son savoir-faire très averti en matière de solfège grégorien. Et pour encourager ses jeunes grégorianistes, il ajoute, avec quel accent: "Je pourrais faire cela toute la journée".

Petit à petit le chant grégorien entre dans les habitudes musicales, l'oreille, le goût se forme, l'interprétation qui jaillit du texte passe bientôt par le coeur. Des convictions s'implantent, car M. Lepoupon communique avant tout à ses disciples un esprit, l'attitude d'âme avec laquelle ils doivent "prier sur de la beauté".

De là-haut, ils descendent au Grand Séminaire, où les attend un maître-de-chapelle très estimé, Monsieur Garrouteigt. Il connaît bien Solesmes, les Solesmes exilé de l'Ile de Wight, où Dom Mocquereau continue son enseignement si personnel. Sur place, grâce à l'exemple quotidien, il s'est très vite assimilé cet art simple et subtil, qui fait le charme émouvant et divin de Solesmes. Il lui tarde de débuter. Les choristes de M. Lepoupon, devenus ses chantres, vont faciliter sa tâche auprès de leurs confrères. Aujourd'hui encore, M. Garrouteigt n'oublie pas de rendre hommage à la formation qu'ils avaient reçue.

Fructueux enseignement de M. Garrouteigt

Il n'y a pas un an que le Motu Proprio est paru, et déjà l'on "grégorianise". La méthode est sûre; les résultats, rapides et réconfortants. La satisfaction du maître peut s'épanouir. Pendant près de treize ans, soutenu dans sa tâche par Mgr Bruchési et Monsieur Lecoq, il continuera d'enseigner au Grand Séminaire le chant, comme on disait alors, de Solesmes.

Auprès du clergé qui n'a pas connu au séminaire le renouveau de Pie X, il fait oeuvre de propagande, avec une verve inimitable, pendant les retraites ecclésiastiques. Il rayonne aussi dans les communautés religieuses qui le consultent et demandent ses leçons. Une conférence mémorable donnée à l'Université, sous la présidence de Mgr l'archevêque de Montréal, consacrera devant le grand public la réputation du maître. Cette conférence, dont il existe un tirage à part, fut publiée dans la Revue canadienne, en 1909. C'est un exposé de la nature du Chant grégorien. Ces pages d'un élan vigoureux n'ont pas vieilli. Il nous semble en les relisant entendre le conférencier spirituel, qui savait si bien parler à son auditoire et non pas "devant" un auditoire.

De Monsieur Garrouteigt nous possédons une autre conférence donnée en novembre 1928, à l'Institut Pédagogique, à l'ouverture de l'Ecole de chant liturgique. Il n'a donc pas dit adieu au chant grégorien. On nous permettra d'en citer quelques paragraphes où se reflètent sa manière directe et sa sensibilité toujours jeune.

"Tous et toutes nous nous rappelons quelque mélodie que notre mère nous chantait quand nous étions enfants, soit pour nous apaiser, soit pour donner une première expression musicale aux sentiments de notre petit coeur. C'était peut-être un cantique à la Sainte Vierge, ou un de ces vieux chants où les mères voient miroiter les rêves qu'elles font pour leur enfant; ou, plus simplement encore, "Il était un petit navire" et "A Saint-Malo, beau port de mer". Notre mère n'était peut-être pas artiste, sa voix n'avait peut-être ni étendue ni richesse de timbre; cependant, nous ne pouvons nous rappeler ce souvenir sans douceur et sans nous dire avec émotion: c'était le chant de ma mère. C'est ainsi que ma mère chantait! Eh bien! mes Soeurs et mesdemoiselles, le chant grégorien n'offre pas toutes les ressources de la musique moderne, et il ne produit pas d'impression aussi vive sur les sens. Toutes ses pièces ne sont pas également belles, (quelle musique peut se vanter d'en être là?) mais, dans son ensemble, il est admirable. C'est le chant de la foi pure, de l'invincible espérance, de l'ardente charité. C'est le chant de l'Eglise qui nous a enfantés à la vie spirituelle, et qui veut nous faire croître jusqu'à l'âge parfait. C'est le chant de notre Mère: aimons-le!"

"Dans une Constitution apostolique datée du 20 décembre 1928, "de notre prêtrise la cinquantième année", le Saint-Père ayant parlé de la diffusion du chant grégorien ajoute: "Que les religieuses et les communautés de pieuses femmes se montrent empressées à poursuivre ce but dans les divers instituts d'éducation et d'enseignement qui leur sont confiés". Combien nous sommes heureux de pouvoir répondre: "Très Saint-Père, c'est fait, ou du moins c'est commencé. Donnez-nous une bénédiction jubilaire pour que nous réalisions toujours mieux notre devise: *Cantate Domino.*"

Comme saint Grégoire sera content!

Il commente le programme et termine ainsi: "Oh! que voilà un beau programme! rien n'y manque, pas même l'exécution, du moins commencée. Et quels résultats nous en espérons! Du chant bien enseigné, diligemment étudié, soigneusement exercé, impitoyablement corrigé, artistiquement rendu, opportunément accompagné. Ce ne sera pas trop de l'assistance de sainte Cécile et des neuf choeurs des Anges pour le mener à bonne fin. Et saint Grégoire? Ah! le bon pape! comme il sera content! et comme il nous aidera! lui qui, exerçant en personne le chant liturgique, employait, dit-on, la férule pour rappeler à l'attention les petits Romains espiègles et distraits, verra qu'avec ses enfants du Canada, il n'est pas besoin de recourir à des armes aussi cruelles. Et je crois, ma parole, que, pour les mieux entendre, il se penchera avec quelque complaisance sur ses balustres du ciel!"

Le Grand Séminaire et la Philosophie ne sont pas tout Saint-Sulpice. Il faut compter avec le Collège de Montréal et l'Externat Classique, dont les maîtres de chapelle respectifs, MM. Germain Lalande et Charlemagne Séguin, sont des grégorianistes aussi avertis que convaincus. Les succès qu'ils ont remportés aux concours de chant grégorien, le prouvent assez. Au Collège, M. Bouhier fit autrefois figure de précurseur. Dès septembre 1903 (avait-il deviné lui aussi les intentions de Pie X?) il y établit le chant grégorien. Devenu maître de chapelle à Notre-Dame, il n'aura pas à recommencer. Dès 1905, le Père Guillaume y venait chaque semaine de La Trappe d'Oka donner une répétition de chant grégorien. Quant à Saint-Jacques, nous nous effaçons devant M. Frédéric Pelletier. Lui seul saurait rappeler, avec l'érudition qui nous manque, les souvenirs qui s'y attachent. Actuellement nous ne connaissons pas de paroisse où le chant grégorien soit interprété avec plus de piété, une expression plus juste et plus humainement vivante. L'exemple donné par la chorale a préparé une application plus complète des directives pontificales: le chant du peuple. A cette initiative récente, faite avec tact et fermeté, les grégorianistes souhaitent succès et rayonnement. Et nous retournons au Grand Séminaire.

En 1917, Monsieur Garrouteigt laisse à d'autres le soin de continuer sa tâche. Lui succéderont tour à tour pendant les dix années qui vont suivre: l'actuel directeur national de Saint-Pierre Apôtre, Mgr Jeannotte, puis M. Dubeau, aujourd'hui curé de Notre-Dame et M. Lépine, maintenant chapelain à l'Hôtel-Dieu. Pendant l'année 1910-1911, l'abbé Henri Jasmin, le linguiste bien connu, remplace M. Garrouteigt retenu en France.

Labeur inlassable de M. Thibault

Les années passent. Nous sommes en septembre 1927. On a procédé à des remaniements importants dans le personnel. Avec l'installation d'un nouveau supérieur, qui sera bientôt S. Ex. Mgr Emile Yelle, il faut signaler la nomination d'un nouveau professeur de chant, M. Ethelbert Thibault, qui revient d'Europe après plusieurs années d'études. En plus des universités où il a pris ses degrés ès sciences naturelles, il a fréquenté les Instituts de musique sacrée. Habitué de Solesmes, il en rapporte les acquisitions techniques récentes, les derniers progrès de la méthode des diplômes. Surtout, il s'est enrichi de convictions très fortes, que ni les événements, ni les hommes ne pourront ébranler pendant quinze années de travaux inlassables.

Monsieur Thibault recueille une double succession qui s'ajoute à son enseignement régulier de la chimie. En philosophie et au Grand Séminaire, il organise son programme sans se soucier de l'addition et de la multiplication par deux, des heures de travail: répétitions du chant à la Schola et à la communauté, cours méthodiques, soit généraux, soit spéciaux comme l'accompagnement, surveillance très active des leçons pratiques données par ses collaborateurs, examens qu'il tient à présider lui-même. Sa santé est inaltérable, son calme imperturbable, les critiques sont impuissantes à diminuer son zèle, à changer son attitude.

Le Grand Séminaire et la philosophie ne sont pas pour lui un champ d'action assez vaste. Il accepte l'invitation de Jean-Noël Charbonneau, qui sollicite ses services pour la Schola Cantorum. On lui demande des cours; il répond avec empressement: communautés religieuses, Apostolat liturgique, maîtres de chapelle parfois venus de loin, prêtres, religieux, laïcs. Au diocèse de Burlington, en collaboration avec Eugène Lapierre, il fait école. Avec lui encore, il organise les concours annuels de chant grégorien. A l'Université de Montréal, ce sont des cours d'été, qui seront bientôt patronnés par la Schola Cantorum.

La Schola se révèle à la radio

A l'automne de 1930, au poste CKAC, il inaugure avec sa Schola de Philosophie, une émission de chant grégorien. Ce programme dominical est une révélation. Les lettres affluent de partout. Et puisque les philosophes descendent en théologie, Radio-Schola suit le cours normal et passe avec eux au Grand Séminaire. L'émission fera partie intégrante de l'Heure Catholique. Surcroît de travail pour le chef, mais combien pour les choristes! Leur programme d'études n'est pas organisé surtout en fonction de la musique et leur laisse si peu de loisirs. L'oeuvre se maintiendra quand même.

Avant de quitter le Grand Séminaire en 1936, M. Thibault laisse son testament grégorien enregistré sur disques "voix de son maître". C'est l'album bien connu, qui eut un succès peu ordinaire. Radio-Schola est devenue silencieuse. Mais son directeur, en collaboration avec Arthur Lapierre, cette fois, fonde pour la remplacer au micro, le Choeur Pie X. Trois années consécutives, il se fera entendre à CKAC, jusqu'au jour où, forcé de tempérer la durée de l'Heure Catholique, le poste laisse tomber son programme musical. Le directeur musical de l'Heure catholique, à regret, prend un repos bien mérité.

Il continue toujours, depuis l'établissement de l'année pré-théologique, à collaborer avec le Grand Séminaire. Suivant en cela l'exemple de M. Garrouteight, le directeur actuel du chant doit rendre à César ce qui lui appartient. à M. Thibault sa part dans les progrès remarquables de ces dernières années.

La Schola a déjà chanté aux Matinées d'Initiation symphonique. De plus en plus, on l'invite à participer aux célébrations liturgiques officielles, aux grands anniversaires. Autrefois le choeur du Grand Séminaire avait exécuté les parties propres de la messe au Centenaire de Notre-Dame, au sacre de Mgr Yelle. Cette année même, en février dernier, c'était la messe pour la Victoire, à Notre-Dame, puis en août, le sacre des Evêques auxiliaires de Montréal, et plus récemment encore, la messe d'ouverture des fêtes du troisième centenaire. Et chaque fois, l'on n'a chanté que le plus pur grégorien. Personne ne s'en est plaint. Au contraire.

Pie X avait déclaré ce qui suit: "Tout le monde doit tenir pour assuré qu'une fonction ecclésiastique ne perd rien de sa solennité quand elle n'est accompagnée d'aucune autre musique que celle-là" (Motu Proprio). Bientôt, à Notre-Dame, le 23 novembre, on pourra constater encore une fois le bien-fondé de cette affirmation déroutante, à première vue, pour certaines habitudes, mais si féconde pour l'art liturgique, disons pour l'art tout court.

Le travail des maîtres dont nous avons cherché à faire connaître les mérites n'a pas été vain. De plus en plus, on estime, on cultive avec un soin religieux le chant grégorien. Saint-Sulpice d'aujourd'hui continue leur oeuvre et fait comme eux de son apostolat grégorien un acte d'obéissance très joyeuse aux directives pontificales.

Au Grand Séminaire, il n'y a pas de voix discordante, c'est tout simplement de l'amour. Leur voeu s'est réalisé.

Clément MORIN, P.S.S.

maître de chapelle au Grand Séminaire.

Aux Messieurs de Saint-Sulpice — nos plus sincères félicitations et nos voeux à l'occasion du 3ème centenaire de la fondation de leur Société.

★

LASALLE COKE
"Chaleur sans perte"

HOMMAGES AUX MESSIEURS DE SAINT-SULPICE A L'OCCASION DU TROISIEME CENTENAIRE DE LA FONDATION DE LEUR ORDRE AU CANADA

L. O. GROTHÉ, Limitée
fabricants de la cigarette GRADS
MAISON CANADIENNE ET INDEPENDANTE

Vous aimeriez à faire un Cadeau
à une famille où l'on cultive la musique,
à une école où l'on étudie le solfège,
à une chorale ou à tout autre groupe paroissial de chanteurs ou de chanteuses en vue de préparer le chant de la foule,
à un ami qui possède une discothèque

Offrez les Disques de Chant Grégorien
par un choeur du Grand Séminaire de Montréal
Vous y trouverez au complet :
les deux messes les plus chantées de l'Edition Vaticane :
La Messe des Anges (No 8)
La Messe des dimanches ordinaires (No 11)
avec les deux Credos (No 1 et No 3)
et une quinzaine d'autres morceaux.
NOUVEAU PRIX : $10.00
Ed. Archambault INC
LE MAGASIN DE MUSIQUE LE PLUS COMPLET AU CANADA
500 est, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.

Aux fils de Monsieur Olier, qui célèbrent leur Troisième Centenaire,
AD MULTOS ANNOS
POURQUOI ?
NE PAS METTRE VOS PNEUS EN BON ORDRE ?
1641 1941
Une inspection GRATUITE vous évitera des accidents COUTEUX.
Ressemelage Vulcanisation GARANTIS
AVANT APRÈS
STADIUM TIRE SERVICE
1871 DELORIMIER - CH 8966
ALF. TURCOTTE Prop.

HOMMAGE ET RECONNAISSANCE A SAINT-SULPICE
UNE MAISON DE COMMERCE, AMIE DU "DEVOIR"

Hommage à Saint-Sulpice
Le juge L.-J. LORANGER

HOMMAGE A SAINT-SULPICE
d'un ancien élève
Marcel Jodoin,
AVOCAT
10, rue Saint-Jacques ouest LA. 9333

Hommages et Reconnaissance
Gratien GELINAS

Hommage à Saint-Sulpice
Un ancien élève

Nous nous joignons aux "Anciens" et aux Amis de Saint-Sulpice pour présenter aux Messieurs nos hommages et nos voeux à l'occasion de leur IIIe Centenaire.

MODERN MOTOR SALES LIMITEE
P.-O. MESSIER, prop.
Organisation canadienne-française
Distributeurs des voitures Dodge, DeSoto. et des camions Dodge
1924 — 17 ans de service indéfectible — 1941
1400 ouest, rue Dorchester BElair 1951

RESPECTUEUX HOMMAGES AUX MESSIEURS DE ST-SULPICE
CASSIDY'S Limited
LAncaster 3201 Importateurs depuis 1801
51 OUEST, RUE ST-PAUL, MONTREAL
Porcelaine, vaisselle, verrerie, argenterie, coutellerie, horlogerie, ustensiles de cuisine, jouets, etc.
NOUVEAU RAYON : Ameublements, tables et chaises, lingerie de table et literie pour institutions religieuses, hôpitaux, hôtels, restaurants, clubs, etc.
SUCCURSALES :
251, rue St-Joseph, Québec.
43, rue Georges, Ottawa.

1641-1941
Veuillent les Messieurs de Saint-Sulpice, en ce troisième centenaire de la fondation de leur Compagnie, accepter, avec l'expression de notre profonde admiration, nos vives félicitations et nos hommages.
J. A. DÉSY, (Limitée)
Cafés — Thés — Confitures
DE QUALITE SUPERIEURE
1459, avenue Delorimier - Montréal - Tél. : FR. 2147

Hommage d'un Ami de Saint-Sulpice, leur ancien élève, aux Messieurs

HOMMAGES de
Fernand Chaussé, B.A., LL.L., L. Sc. Soc.
AVOCAT
IMMEUBLE "LA SAUVEGARDE" Bureau: HArbour 7285
152 EST, RUE NOTRE DAME — MONTREAL

LA RADIO DANS LE MONDE

Samedi, 22 novembre 1941

Ondes courtes

LONDRES — 6.55 p.m. — Analyse des nouvelles par Robert Fraser — GSC, GSD.
LONDRES — 7.30 p.m. — Quiz for the forces — GSC, GSD.
MOSCOU — 7.45 p.m. — Emission en anglais — RNE, 12 még., 25 m.
LONDRES — 8.15 p.m. — Note book — GSC, GSD.
LONDRES — 9.45 p.m. — The voice of the nazi, par W. A. Sinclair — GSC, GSD.
LONDRES — 10.15 p.m. — Lights of London — GSC, GSD.
MOSCOU — 10.30 p.m. — English period — RV-96, 15.18 még., 19.7 m.
GUATEMALA — 11.20 p.m. — Marimba — TGWA, 9.68 még., 31.3 m.
LONDRES — 12.15 a.m. — Democracy marches — GSC, GSD.
MOSCOU — 1 h. a.m. — Nouvelles — RV-96 15.18 még., 19.7 m.

Principaux programmes américains

A WABC :
1.00 p.m., Le théâtre d'aujourd'hui.
2.00 p.m., Let's pretend. Programme pour les enfants.
2.45 p.m., Football.
5.30 p.m., Accent on music.
6.25 p.m., Résultats du football.
7.00 p.m., Calling Pan-America.
8.00 p.m., La plate-forme du peuple.
8.30 p.m., Festival de musique américaine Columbia. Direction Howard Barlow.
11.15 p.m. La chose publique.

A WEAF:
6.30 p.m., Récital Period.
6.55 p.m., Résultats de football.
7.30 p.m., La religion dans les nouvelles.
8.30 p.m., Emma Otero, soprano; orch. Spitalny.
9.00 p.m., Knickerbocker playhouse.
10.00 p.m., National Barn Dance.

A WJZ:
6.30 p.m., Résultats de football.
7.30 p.m., Lum et Abner, comédiens.
8.30 p.m., Little Hollywood.
8.45 p.m., Résultats de football.
10.30 p.m., L'Orchestre de concert NBC. Direction Frank Black.
11.00 p.m., Revue de l'hémisphère.

LE METROPOLITAN DIFFUSERA LA TRAVIATA

New-York, 22. — Le Metropolitan Opera diffusera cet après-midi, à 3 h., heure avancée de l'Est, La Traviata, de Verdi, avec Jarmila Novotna, soprano tchèque, dans le rôle-titre, et Lawrence Tibbett, baryton américain, dans celui de Germont. Le ténor Jan Peerce, bien connu des radiophiles, fera ses débuts au Metropolitan, dans le rôle d'Alfredo. Le chef d'orchestre sera Genaro Papi. Le réseau NBC et les postes affiliés transmettront l'opéra.

Sommaire des postes locaux

CBF-690 kilocycles

Midi Programme musical.
12.15 Nouvelles françaises de BBC.
12.30 Chansonnettes.
12.45 Radio-journal.
1.00 Le trio Toronto.
1.15 Troubadours.
1.30 Réveil rural.
1.59 Signal-horaire.
2.00 Matinee in rhythm.
2.15 Campus capers.
2.30 Musique.
2.45 Musique.
3.00 Orch. Goodman.
3.30 Nouvelles.
3.33 Chefs-d'oeuvre.
4.30 Music of America.
5.00 Intermède.
5.30 Week-end whimsy.
6.00 Musique.
6.30 Nouvelles.
6.45 From England to you.
7.00 Chansonnettes.
7.30 Nouvelles françaises de la BBC.
7.45 Causerie de M. L.-M. Couin: Ligue de santé.
8.00 Questionnaire de la jeunesse.
8.30 Concert d'orchestre.
9.00 Hockey: Ligue Nationale.
10.30 Orch. Frank Black.
11.00 Radio-journal.
11.15 Musique variée.
11.30 Poèmes symphoniques.

CBM-940 kilocycles

Midi Nouvelles de BBC.
12.15 Messages des soldats canadiens hospitalisés outre-mer.
12.30 Musique militaire.
12.45 Radio-journal.
1.00 Trio Toronto.
1.15 P. Dawson, baryton.
1.30 Children's scrapbook.
2.00 Women in uniform.
2.15 Football.
4.30 Nouvelles.
4.45 Relais de BBC.
5.00 Be prepared, sketch.
5.15 Musique.
5.30 Letters from Britain.
6.00 Musique.
6.15 Radio-journal.
6.20 Trio vocal.
6.45 Nouvelles de BBC.
7.00 Canada calls from London.
7.15 Causerie de M. Merrill sur la santé.
7.30 Orch. de Halifax.
8.00 With troops in England. Reportage.
8.30 Share the wealth.
9.00 Hockey.
10.30 Orch. Turner.
11.00 Radio-journal.
11.15 Causerie de Sinclair.
11.30 Nouvelles de BBC.

CKAC-730 kilocycles

Midi Heure ensoleillée.
12.15 Coffret musical.
12.30 Orgue.
12.45 Mélodies.
1.00 Nouvelles.
1.10 Betty bee-hive.
1.25 Pianologue.
1.30 Disques en vogue.
2.00 Variétés.
2.30 La colonisation.
2.45 La bourse.
3.00 Sérénade.
3.30 Swingphonia.
3.55 Nouvelles.
4.00 Orch. Warner.
4.15 Evénements sociaux.
4.30 Journal agricole.
4.45 Sympnonettes.
5.00 Orch. Connolly.
5.30 Accent on music.
6.00 Progrès civique.
6.15 Chansonnettes.
6.30 Sport.
6.35 Intermède.
6.40 La pièce du jour.
6.45 Nouvelles.
7.00 Bon parler français.
7.15 Radio petit monde.
7.45 La guerre.
8.00 Orch. Turner.
8.25 Nouvelles.
8.30 Festival Columbia.
9.00 Orch. Lombardo.
9.30 A choisir.
9.45 Veillée du samedi.
10.45 Journal parlé.
11.00 Bonsoir, les sports.
11.10 Pianologue.
11.30 Juan Arvizu.
11.45 Orch. de danse.
12.06 Nouvelles.
12.05 Orchestres.

CFCF-550 kilocycles

Midi Mélodies.
12.30 Musique de salon.
12.45 Highlights.
1.00 Nouvelles.
1.05 Le Troubadour.
1.15 H. Ropa, baryton.
1.30 Orch. Cugat.
2.00 Souvenirs mélodiques.
4.15 Football: Penn vs Cornell.
5.00 Notre-Dame vs U. S. C. (football).
6.15 Nouvelles-éclair.
6.25 What's happening?
6.30 Football.
7.25 Interlude.
7.30 Jean Cavall.
7.45 Sport.
8.00 Orch. Roth.
8.25 Behind the news.
8.30 Little Hollywood.
9.00 Fanfare.
10.00 Spin and win.
10.30 Nouvelles.
10.45 Frank Black.
11.00 Revue de l'hémisphère.
11.30 Orch. Kaye.
12.55 Nouvelles.

CHLP-1490 kilocycles

Midi Heure féminine.
12.45 Chansons françaises.
1.00 Radio-journal.
1.05 Heure féminine.
2.00 Heure.
2.01 Orchestre.
2.30 Fanfare.
2.45 Cleaver et Rossborough.
3.00 Poèmes symphoniques.
4.00 Nouvelles.
4.10 Quatuor Lemarr.
4.30 Chansons françaises.
5.00 The dansant.
5.30 Radio-spécial.
6.00 Méli-mélo.
6.15 Radio-journal.
6.25 CHLP ce soir.
6.30 Musique sur demande.
7.00 Radio-annuaire.
7.45 Orch. Ellington.
8.00 Tragédies de la vie.
8.45 Concert Master.
9.00 Studio.
9.30 South American way.
9.45 E. Le Mar à l'orgue.
10.00 Musical round up.
10.15 Nouvelles.
10.30 Studio.
11.00 Heure.
11.00 Musique de danse.

* * *

Dimanche, 23 novembre 1941

Sommaire des postes locaux

CBF-690 kilocycles

8.00 Aubade.
8.55 Nouvelles.
9.00 Intermède.
9.03 C. Courboin, orgue.
9.30 Chanteurs et orchestre.
10.00 Concertos de Tartini (violoncelle) et de Vivaldi (flûte).
10.55 Nouvelles.
11.00 Chansonnettes.
11.15 Orch. Laval.
11.30 Je chante..
11.45 Artistes mexicains.
Midi Chansonnettes.
12.15 Nouvelles françaises de BBC.
12.30 Orch. Spitalny.
1.00 Cours de diction.
1.15 Nouvelles.
1.25 Intermède.
1.30 Radio-City Music-Hall.
1.55 Signal-horaire.
2.00 Radio-City Music-Hall.
2.30 La revue des hebdos.
2.45 Chansonnettes.
3.27 Radio-journal.
3.30 Airs d'opéra.
4.00 Chant et orchestre.
4.15 Intermezzo.
4.30 Tapisserie musicale.
5.00 S. Marlowe, claveciniste.
5.15 Récital de piano.
6.30 Fureurs d'un puriste.
6.45 Intermède.
7.00 Orgue.
7.05 Nouveaux amis de la musique.
7.15 Nouvelles françaises de BBC.
8.00 Horace, de Corneille.
9.00 Sur les boulevards.
9.30 L'Histoire en marche.
10.00 Récital d'orgue.
10.30 L'Album de musique.
11.00 Radio-journal.
11.30 Poèmes symphoniques.

CBM-940 kilocycles

8.00 Concerto.
8.05 Courboin, organiste.
8.30 Intermède.
9.00 Radio-journal.
9.05 Concert.
9.30 Musique tzigane.
10.15 Armées australiennes et néo-zélandaise
10.30 Newfoundland today.
10.45 Récital d'orgue.
11.00 Nouvelles.
Midi Nouvelles de BBC.
12.15 Between ourselves.
12.30 The Beaver Club.
12.59 Signal-horaire
1.00 Hello-children.
1.15 Just Mary.
1.30 Le Quatuor Lallemand
1.55 Radio-journal.
2.00 Old country mail.
2.15 Emission de BBC.
2.30 The woird is yours.
3.00 Tunes for today.
3.27 Nouvelles.
3.30 Religious Period.
4.00 Chant et orchestre.
4.15 Music-Hall.
4.30 Valses populaires.
5.00 S. Marlowe, claveciniste.
5.15 Fantaisie musicale.
5.30 Church of the air.
6.00 Musique militaire.
6.15 Orch. Lipton.
6.45 Nouvelles de BBC.
7.00 Service religieux.
8.00 Jack Benny.
8.30 Carry on, Canada.
9.00 McCarthy et Bergen.
9.30 We have been there. Causerie.
10.00 Théâtre.
10.30 Album de musique.
11.00 Radio-journal
11.15 Britain speaks.
11.30 Nouvelles de BBC.

CKAC-730 kilocycles

9.00 Heure.
9.00 L'Oratoire.
9.15 Orgue.
9.25 Informations.
9.30 Cordes.
10.30 Orgue.
10.45 Caravane tzigane.
11.00 Coffret musical.
Midi Mélodie
12.15 Mode et musique.
12.30 Informations.
12.45 Mélodies.
1.00 Musique.
1.15 Midinettes.
1.30 Accordéon.
2.00 Heure catholique.
2.30 Most honored music.
3.00 Spirit of '41.
4.00 Orch. symphonique de New-York.
5.30 The pause that refreshes.
6.00 The Family Hour.
6.45 Nouvelles
7.00 Silver Theatre.
7.30 Joson et Josette.
7.45 Les mémoires du Dr Lambert.
8.00 Micrographies.
8.05 Images de guerre.
8.15 A choisir.
8.25 Nouvelles.
8.30 Orch. Kreslin.
8.45 Roland Bédard.
8.55 Nouvelles.
9.00 Variétés.
10.00 Claire Gagnier.
10.15 Présentation Columbia.
10.45 Nouvelles.
11.00 Allo, les sports.
11.10 Pianologue.
11.15 Orchestre.
11.30 Columbia workshop.
12.00 Nouvelles.

CFCF-600 kilocycles

9.00 Nouvelles.
9.05 Musique.
9.15 Trio de piano.
9.30 Tone pictures.
10.00 Church in the wildwood.
10.15 Coast to coast.
11.00 Nouvelles.
11.05 Musique symphonique.
11.15 Fantasy in melody.
11.30 Southernaires.
12.00 Piano.
12.05 Graziella Parraga.
12.15 Mélodies.
12.30 Fiesta of music.
1.00 Nouvelles.
1.15 Aloha land.
1.30 Seitz, pianiste.
1.55 Orgue.
2.00 Radio-City Music-Hall.
2.30 African Trek.
3.00 Sunday at home.
3.30 Symphony of melody.
4.00 Great plays.
4.15 Novatime.
5.00 The most honoured music.
5.30 Behind the mike.
6.00 Orch. Miller.
6.30 Nouvelles.
7.00 Orgue.
7.05 New friends of music.
7.30 Sport.
7.45 Health League.
8.00 La radio magique.
8.15 Lettre d'Hollywood.
9.00 Blue echoes.
9.30 Inner Sanctum.
10.00 Orch. Horlick.
10.15 Voices of yesterday.
10.30 Nouvelles
10.45 Orch. Heidt.
12.00 Nouvelles.

CHLP-1490 kilocycles

4.55 O Canada.
4.55 Sommaire.
5.00 Heure — Chansons.
5.30 Nouvelles.
5.40 Musique militaire.
5.45 Intermède.
6.00 Prog. commercial.
6.15 Chansons françaises.
6.45 Chansons de Marjane.
7.00 Fronts de guerre.
7.30 Radio-roman.
8.00 Heure.

Principaux programmes américains

A WABC:
12.30 p.m., Invitation au savoir.
1.30 p.m., Choeur et orgue de Salt-Lake City.
2.00 p.m., Church of the air. Chapelain militaire américain.
2.30 p.m., This is the life. Programme biologique.
3.00 p.m., Spirit of '41.
4.00 p.m., L'Orchestre philharmonique de New-York. Direction d'Artur Rodzinski.
5.30 p.m., The Pause that refreshes on the air. Orch. d'Andre Kostelanetz; Helen Traubel, soprano; Albert Spalding, violoniste.
6.00 p.m., The Family Hour. Orch. Al Goodman; Gladys Swarthout, soprano; Ross Graham, baryton; choeur; commentaires de Deema Taylor.
7.00 p.m., Silver Theatre, avec Rosalind Russell.
8.15 p.m., La chose publique.
8.30 p.m., Screen guild theatre.
9.00 p.m., Helen Hayes Theatre: Deep down inside me, de Rita Lambert.
10.00 p.m., Concert dominical Ford. Direction du choeur et de l'orchestre par Eugène Ormandy; soliste: Lily Pons, soprano du Metropolitan Opera.
11.0 0p.m., Take it or leave it.
11.30 p.m., Columbia workshop.
Minuit, Headlines and bylines.

A WEAF:
12.45 p.m., La musique et la jeunesse américaine.
2.00 p.m., The Far East. Causerie d'Upton Close.
2.15 p.m., Cordes d'argent.
3.30 p.m., La Table ronde de l'Université de Chicago.
4.30 p.m., Listen, America.
5.00 p.m., Sylvia Marlowe, claveciniste.
6.00 p.m., Auditions dominicales du Metropolitan Opera. Dir. Wilfrid Pelletier.
7.00 p.m., L'Heure catholique américaine.
9.00 p.m., Programme Chase and Sanborn.
9.30 p.m., One man's Family.
10.00 p.m., Manhattan merry-go-round.
10.30 p.m., Album américain de musique familière.
11.00 p.m., L'Heure charmante.
11.30 p.m., Les aventures de Sherlock Holmes.
12.30 a.m., Author's Playhouse.

A WJZ:
12.15 p.m., First Piano Quartet.
12.30 p.m., Fiesta Music.
1.00 p.m., L'Association de politique étrangère.
1.15 p.m., I am an American.
1.30 p.m., Radio-City Music-Hall.
3.00 p.m., Wake up, America.
4.30 p.m., Tapisserie musicale, de Spitalny.
5.00 p.m., National Vespers. Programme religieux.
6.30 p.m., Musical steel makers.
7.05 p.m., Concert des nouveaux amis de la musique.
9.30 p.m., Inner sanctum mystery.
10.15 p.m., La famille Parker.
10.30 p.m., Irene Rich. Programme dramatique.
11.00 p.m., Good Will Hour.

Principaux programmes canadiens

A RADIO-CANADA:
1.30 p.m., Le Quatuor à cordes Jean Lallemand exécutera pour l'auditoire de Radio-Canada, dimanche, 23, le Quatuor en ré majeur opus 64 no 2, de Haydn. Le Quatuor Jean Lallemand se compose de M. Maurice Onderet, violoniste, de Mme Annette Lasalle-Leduc, violoniste, de MM. Lucien Robert, altiste, et Roland Leduc, violoniste. Pour l'écoute, CBM.
7.03 p.m., Concert des Nouveaux amis de la musique (NBC).

8.00 p.m., LE THEATRE CLASSIQUE. — Dans Horace que Radio-Canada nous donnera sur la scène des ondes le dimanche, 23, à 8 h. p.m., Corneille fait revivre le patriotisme farouche et brutal des Romains, pour qui la patrie l'emporte sur le sang, sur la famille, sur l'amitié. Corneille a emprunté à Tite-Live le récit où il déclare qu'avec Horace, il n'y a rien de plus grand, de plus beau, de plus noble dans l'antiquité que la défense, par dessus toutes choses de la patrie. Corneille demande partout des leçons d'héroïsme. Jacques Auger, lauréat de la province de Québec à titre d'étudiant d'art dramatique en France, est chargé de la direction du théâtre classique à Radio-Canada avec le concours de Paul Dupuis pour la mise en ondes.
10.00 p.m., Mlle Fernande Poiré, organiste, donnera un récital pour Radio-Canada, le dimanche, 23, à 10 h. du soir. Elle jouera: Chant séraphique, d'Alexandre Guilmant; Pantaisie et fugue en sol mineur, de Bach; Impromptu et Madrigal, de Vierne; et Toccate, d'Alphonse Mailly.

A CKAC:
2.00 p.m., L'Heure catholique, organisée par le Comité des oeuvres catholiques de Montréal, consacre actuellement ses émissions hebdomadaires à la restauration sociale d'après la Lettre pastorale collective de l'épiscopat de la province de Québec. Le R. P. Lorenzo Gauthier, C.S.V., en est le conférencier. Dimanche, 23 novembre, il parlera de l'Eglise en face de la démoralisation des masses. Ces causeries ont lieu à 2 h., au poste CKAC. A 2 h. 20, chronique d'actualité missionnaire.
5.30 p.m., L'Orchestre philharmonique de New-York, dirigé par Artur Rodzinski jouera: Show Boat (scénario pour orchestre), de Jerome Kern; 1ère Symphonie, de Beethoven; Symphonie Mathis der Maler, de Hindemith; Scherzo (Songe d'une nuit d'été), de Mendelssohn.

Graphologie au "Devoir"

Memaine. — L'esprit est clair, réfléchi, positif et le jugement est bon. Bonne, délicate et sensible, elle a une nature aimable, gaie, bienveillante et généreuse où le dévouement n'attend que l'occasion de s'exercer. Droite et sincère, elle a une grande réserve qui exclut toute expansion. Toujours simple et naturelle, franche et sans détours, elle inspire la confiance car on la trouve toujours semblable à elle-même. Le coeur est affectueux et constant: elle est tendre et elle ne connaîtra jamais la passion dans ses affections. La volonté est doucement et muettement obstinée; elle manque de résolution et d'initiative et elle cède facilement à toutes les influences ambiantes. Elle a un joli optimisme qui nourrit le courage, mais on ne peut lui attribuer une forte volonté.

Moi. — Pas assez d'écriture, tant pis! C'est l'analyse qui en souffre. Il est facile d'écrire une lettre à une amie si vous ne savez quoi me dire. D'ailleurs, je ne m'occupe pas du tout de ce que l'on m'écrit, il m'arrive même de ne pas le *lire;* je ne vois que l'*écriture.* — Personne positive, pratique et très énergique. La volonté est active, résolue, autoritaire et tenace. La bonté est généreuse et s'exerce avec bon sens. La sensibilité est combattue, au moins dans ses manifestations extérieures, et on doit, autour d'elle, prétendre qu'elle est froide. Orgueil et assurance. Pas de vanité. Besoin constant d'affirmer et d'imposer sa volonté. Affections calmes, profondes et fidèles. Promptitudes et emportements détonnant au milieu d'une indifférence calme et habituelle.

L. L. D. — Non, je vois très peu car vous ne me donnez en tout qu'une dizaine de lignes courtes. Quand mes correspondantes — les hommes font mieux — comprendront-elles que pour étudier une écriture, il en faut! — Nerveuse, capricieuse, d'humeur très inégale, elle a une imagination vive qui exagère les choses et nuit au jugement. Elle est très susceptible et un peu égoïste, peu habituée à aider les autres et attendant beaucoup de ceux qui l'entourent. La volonté est entêtée et raide. Elle contredit et discute inutilement. Tendances pratiques qui se développeront. Coeur sensible, tendre, jaloux et exigeant.

Napoléon. — Sensé, pratique, actif, porté aux illusions, il est optimiste et courageux. Bon, très généreux, délicat et affectueux, le sentiment a de l'importance dans sa vie et il a besoin d'affection. La volonté n'est pas forte, elle est variable et influençable. Je note cependant quelques signes de fermeté, mais, trop souvent, de l'indécision et la disposition à suivre l'impulsion donnée par les autres. Il s'enthousiasme facilement et quelquefois à tort car il suit, près de lui, le courant qui l'entraîne. Ambitieux, actif, manquant un peu d'ordre et de soin mais allant bon train. Aucune vanité, il est toujours naturel et spontané. Sa sincérité et sa loyauté sont parfaites et sa franchise est peut-être trop confiante; il croit trop facilement à l'honnêteté des autres qu'il juge d'après la sienne.

Craintive. — L'imagination exagérée, une sensibilité peu contrôlée, une tendance accentuée à la tristesse faussent le jugement. Sa délicatesse double sa susceptibilité et elle est plus malheureuse par des maux imaginaires que réels. Bon coeur gêné par l'égoïsme. Très sincère, elle croit à toutes ses exagérations. Elle a une piété exaltée, de grands découragements et peu de réaction, car la volonté est variable et faible. Disposition à critiquer, à contredire et à discuter avec raideur et parfois, agressivement. Beaucoup d'orgueil susceptible et une timidité farouche et défiante. Besoin de sympathie et de direction sage et forte, car elle est entêtée.

Ma beauté blonde. — Vive et active, elle a un côté pratique, mais l'ordre est médiocre et elle fait les choses avec précipitation et sans souci des détails. Bonne, délicate et tendre, elle a un charme très féminin: elle sait qu'elle plaît et elle en jouit avec une innocente coquetterie. Le bon sens, chez elle, corrige, à la réflexion, les écarts de l'imagination portée à exagérer les choses. Souple et douce, elle n'est pas très énergique, un rien la décourage et l'attriste. Elle est généreuse et dévouée, toutefois, et pour ceux qu'elle aime, elle est capable d'action généreuse. Gaie, amusante, sociable, sincère et fidèle dans ses affections, elle attire la sympathie et elle sait la retenir par ses belles qualités et son caractère aimable. Elle est beaucoup plus timide qu'elle ne le paraît et cette timidité nuit à l'expansion. Besoin de confiance, de support et d'affection.

Jean DESHAYES

Coupon graphologique
ESQUISSE GRAPHOLOGIQUE
de JEAN DESHAYES
— au —
"DEVOIR"
Samedi, 22 novembre 1941. Bon pour 2 semaines
Un coupon valable et les sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi. Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non rayé. Ne pas envoyer de copie
Adresser: Jean Deshayes, le "Devoir", Montréal.

Au Mont-Saint-Louis

La méthode analytique

Le Frère Marie-André expose les avantages de la méthode analytique pour l'enseignement du catéchisme aux grands élèves — Application à une 12e année

Le Frère Marie-André ,directeur des études, était le conférencier à la séance de jeudi de la Semaine d'enseignement religieux que les Frères des Ecoles chrétiennes ont organisée pour commémorer le IIIe centenaire de Montréal.

Il a parlé de la méthode analytique. Ceux qui ont entendu, a-t-il dit, l'exposé si clair, si précis du Frère Omer sur la méthode synthétique, se demanderont peut-être ce que je peux bien dire en faveur de la méthode analytique. Je suis parfaitement d'avis que la méthode synthétique est celle qu'il faut employer dans nos catéchismes des classes primaires; on doit la perfectionner là où elle existe déjà, et l'adopter là où on ne l'emploie pas encore.

Dans l'enseignement religieux nous distinguons deux sortes de définitions: les unes logiques, de caractère plutôt scientifique, renferment des notions plus ou moins abstraites; les autres, appelées historiques, reposent sur des faits concrets. Dans ce dernier cas, on peut employer la méthode synthétique.

Dans le cas des définitions plus scientifiques, on peut procéder par analyse; c'est ce qui se fait généralement pour les grands élèves, les jeunes gens. A première vue la méthode analytique semble plus facile que la méthode synthétique. La méthode analytique demande moins d'effort, moins de préparation de la part du maître. Il suffit de s'en tenir à la lettre du petit catéchisme, tout en observant les points suivants.

On prend la définition du catéchisme et on en indique les divisions. Puis on explique le sens de chacun des mots. On part du tout, de la définition.

L'analyse en soi est une méthode plus facile que la méthode synthétique. Mais n'oublions pas par contre que dans la plupart des cas elle est beaucoup moins naturelle, et par le fait même moins intéressante et moins profitable aux enfants. C'est pourquoi il faut en restreindre l'usage aux cas où elle s'impose.

Mais ce n'est pas une méthode vieillie, qui ne soit plus à la mode. L'analyse en elle-même est un instrument d'éducation intellectuelle de grande valeur. C'est tout d'abord un principe de clarté parce qu'elle est logique. C'est un principe de groupement, car si on divise la définition, c'est afin de pouvoir mieux ensuite en réunir les parties. C'est un principe d'orientation parce qu'elle jette de la lumière sur la route où on s'engage.

C'est une économie d'énergie mentale, puisqu'elle diminue la fatigue de l'enfant en diminuant les difficultés. Elle est aussi un précieux auxiliaire de la mémoire. Enfin elle est d'une grande utilité dans les leçons de revue et c'est elle qu'il faut employer lorsqu'on interroge les enfants sur une leçon déjà étudiée, pour une récapitulation. L'enfant a été conduit au raisonnement déductif par une induction antérieure, il est donc en mesure de faire ce raisonnement déductif.

Dans la méthode synthétique on va du concret à l'abstrait. Dans la méthode analytique on part de l'abstrait, de la définition, pour arriver au concret, aux exemples, au particulier. Les deux méthodes se complètent. Cependant il est certainement préférable d'utiliser la méthode synthétique avec les jeunes enfants, et de réserver la méthode analytique pour les grands élèves, les jeunes gens qui ont des connaissances plus étendues.

Le Frère Marie-André a ensuite présenté comme illustration de la méthode analytique une classe de catéchisme. Les élèves de 12e année de l'école Saint-Henri sont venus prendre place aux pupitres installés sur la scène et la leçon a porté sur l'action catholique. On a pu constater que dans la méthode analytique comme dans la méthode synthétique le professeur ne donne pas une conférence, mais interroge sans cesse les élèves, que les deux méthodes sont donc des méthodes actives.

M. E.-C. Piédalue, directeur des études de la Commission des écoles catholiques de Montréal, présidait cette séance, et a dit quelques mots à la fin.

A Notre-Dame-de-Grâce

Un buffet aux huîtres, organisé par la section Notre-Dame de Grâce de la Société Saint-Jean-Baptiste, sous la présidence du R. P. Séguin, O.P., curé, aura lieu mardi le 2 décembre, à 8 h. 30, dans la salle de l'école des Frères du Sacré-Coeur, 5455 avenue Notre-Dame de Grâce. La section Notre-Dame de Grâce espère que tous ses membres et leurs amis viendront en grand nombre.

La Vie Musicale

Un pas en avant et dans la bonne direction — Un geste symbolique — Une résolution que le conseil municipal nous doit d'observer — Les péchés de la municipalité: passif et actif

Aucun communiqué ne doit être envoyé à mon nom, ni au "Devoir", ni ailleurs, sans quoi il est traité comme correspondance personnelle et je puis l'avoir trop tard pour le retourner à temps au journal.

Je n'ai rien à voir à la publication ni au rejet des communiqués et leur envoi à mon nom est la meilleure garantie qu'ils ne seront pas publiés à temps.

On devra donc — et ceci ne souffre pas d'exception — les adresser comme ceci: Le "Devoir", pour le chef du service d'information, pour le jeudi midi au plus tard.

On voudra bien aussi prendre note, que jamais je ne passe de communiqués dans la "Vie Musicale". On devra comprendre que, signant toujours cette chronique, je ne puis prendre à mon compte ce qu'on m'envoie et que je garde la liberté de ne parler que de ce qui me plait.

* * *

M. Jean Dansereau a été nommé par le Secrétaire de la Province, M. Hector Perrier, propagandiste de la musique dans les écoles supérieures, surtout les couvents, j'imagine, du Québec.

Je n'ai pas à faire ici l'éloge de M. Dansereau, comme musicien total, c'est-à-dire comme exécutant et éducateur. Je me suis souvent exprimé là-dessus et je ne retire pas, loin de là, un seul mot de ce que j'ai écrit.

Cette nomination, pour celui qui en est l'objet et encore plus pour l'avancement de l'éducation musicale chez nous, est un pas de plus vers la civilisation artistique, la seule qui en définitive, devrait compter dans la vie des peuples. Des nations furent puissantes et riches en biens matériels; que sont-elles devenues? Une joie pour les archéologues et c'est bien tout. La Grèce, petit amas de petits peuples, a survécu par son art. Rome, après sa ruine politique et guerrière, n'a laissé que le renom de ses institutions, de son intelligence politiques. La France actuelle, vaincue et humiliée, ne cesse de dominer le monde par quinze siècles de gloire intellectuelle. Les pays de langue allemande ont cessé de compter du jour où, chez eux, la science pédante, le culte de la force brutale, la folie de la *Weltpolitik* instaurées par Bismarck a donné le pas sur les artistes à la volonté de s'enrichir et de dominer; ses gloires musicales se sont éteintes avec Wagner.

Nous ne sommes encore, dans la vie intellectuelle et surtout artistique, que des enfants vagissants et dont l'emmaillottement ne doit se dénouer que sous des mains délicates. Depuis 70 ans, un seul ministre, M. Athanase David, s'était préoccupé de l'art chez nous. Il fonda l'Ecole des Beaux-Arts. Il songeait à fonder une Ecole de Musique — je n'ose me servir du nom prétentieux de Conservatoire — mais il ne put réaliser son rêve plus loin que l'institution des Concerts Symphoniques, lorsque se termina sa vie politique dans la sphère provinciale.

M. Hector Perrier reprend le mouvement amorcé par son prédécesseur. Mais, du moins pour le moment, il ne vise pas trop loin. Cette prudence, laquelle est peut-être commandée par les événements actuels, n'en est pas moins fort louable et destinée à porter des fruits qu'il n'y aura plus tard besoin que d'intensifier. Or comme il n'est pas homme à s'arrêter avec une demi-mesure, mais qu'il ne voudra jamais, une fois qu'il est parti, s'arrêter en chemin, on peut croire que la nomination de M. Jean Dansereau n'est que le prélude à d'autres initiatives tout aussi fécondes.

C'est la reconnaissance officielle de la valeur culturelle de la musique d'où peuvent découler des résultats heureux de plus en plus fréquents.

Attendons, mais dès aujourd'hui, que les musiciens qui se dévouent à la carrière de l'enseignement de leur art lui donnent le crédit qui lui revient.

* * *

Un conseil municipal d'autrefois permit la désécration de la Place d'Armes sur le *diktat* de la Compagnie des Tramways. Des cinquante beaux ormes qu'on y avait plantés dans les 1850, il n'en laissa que trois ou quatre petits, tellement rabougris qu'ils durent échapper à l'oeil des vandales.

La semaine dernière, grâce à l'esprit civique de la paroisse Saint-Nicolas d'Ahuntsic, la municipalité dont, grâce à Dieu, la mentalité s'élève de plusieurs cent coudées au-dessus de celle de ses prédécesseurs, a fait le geste symbolique d'en planter un. Si tous les comités d'embellissement qui sont nés dans d'autres paroisses de la ville en vue des fêtes de l'an prochain recommençaient le geste d'Ahuntsic, nos petits fils reverraient peut-être la splendeur de l'oasis de verdure qui jetait sa note humaine dans le désert de pierre qu'a voulu le Tramway.

Les New-Yorkais qui ont, après cent cinquante ans, ressuscité le Bowling Green d'une décrépitude semblable à celle de notre Place d'Armes nous donnèrent une leçon de civisme que des bibliothèques entières de discours ne peuvent égaler.

* * *

La Chambre de Commerce ou la Société Saint-Jean-Baptiste, — j'ai perdu la coupure du journal qui l'annonçait et d'ailleurs le nom importe peu, — a prié le Conseil municipal d'organiser des célébrations "civiques" pour l'an prochain. Que feront nos édiles de cette très importante résolution?

Notre journal a été peut-être le seul à sonner la cloche d'alarme des années avant la guerre et à la resonner. Ici-même, je ne sais plus combien de fois, j'ai insisté sur l'obligation de commencer à temps, en m'occupant plus particulièrement de la musique sans laquelle les trois quarts des célébrations publiques ne suinteraient que l'ennui. La guerre survint en septembre 1939, alors qu'il ne restait guère que deux ans et demi pour faire des préparatifs dont les plans auraient dû être commencés cinq ans avant 1942. La guerre, ce fut, pour ceux qui voulaient faire quelque chose, la fin de tout; pour ceux qui parlaient et discouraient en se félicitant ensuite d'avoir étalé le désert de leurs mots tueurs d'idées, ce fut le prétexte attendu de rengainer leurs parlotes dont on commençait à avoir assez.

Entre 1936 et 1939, qu'a-t-on fait en effet? Il y eut d'abord l'idée qu'on lança d'un *Centre Civique* (sic), sans même savoir de quoi cela pouvait bien être fait. On voulut l'avoir au Jardin Viger, à la porte d'une gare désaffectée, dans un quartier où ne menaient que des rues encombrées de regrattiers. Puis le ridicule ayant fait sombrer ce projet, on parla de le construire au-dessus du trou de la rue Dorchester, sans s'imaginer que le jour viendrait peut-être tôt que la gare tuée du temps d'un ex-maire disparu on sait où allait renaître de l'oubli pour se reconstruire selon les plans originaux.

Mais toujours on ne savait pas ce qu'on voulait que fût le *Centre Civique.* En bloc on voulait une salle d'exposition pour toute sorte de choses et cette salle aurait servi aussi de salle de concerts avec dix ou douze mille places. Tout cela, c'étaient des paroles vides, — les Américains ont un mot qui fait image pour désigner les beaux et vides parleurs: ils les appellent *stuffed shirts.* Il y avait, dans la Commission générale des Fêtes, aujourd'hui défunte, un sous-comité de musique qui avait recueilli des plans logiques, dont l'un étant bon pour la Ville de Paris l'aurait été pour la Ville de Montréal. Mais ce plan et quelques autres n'obligeant pas l'achat de terrains, dont on sait qu'ils coûteront toujours trois fois plus cher que s'ils sont achetés par un particulier, quelqu'un ou quelques-uns firent au projet une opposition qui ne le brusqua pas mais le fit traîner et traîner jusqu'à la veille de la guerre.

Depuis l'automne de 1939, tout est retombé dans l'oubli et n'en ressuscitera pas de sitôt. De sorte que 1942 naissant dans un mois et demi, nous en serions au point zéro, si ce n'était que des Fêtes religieuses dont l'Archevêque de Montréal a pris l'initiative depuis un mois et de quelques tentatives comme celle de Saint-Nicolas d'Ahuntsic.

C'est pourquoi, — et il n'est pas trop tôt, — la Société qui a pris sur elle d'insister auprès du Conseil municipal pour que la Ville, officiellement, se mêlât des célébrations de l'an prochain mérite les plus sincères félicitations de tous ceux qui, ne pouvant obtenir ce qu'ils auraient désiré, se contenteront peut-être d'une bouchée de pain, mais sont bien résolus à ne pas la laisser. C'est mieux, n'est-ce pas, que la résolution du Board of Trade, demandant, toujours à cause de la guerre, de ne pas célébrer notre Troisième Centenaire en 1942.

* * *

La Ville de Montréal, — on devrait peut-être écrire la Cité de Montréal, puisqu'il s'agit de ce qu'en certains quartiers on appelle encore la Corporation, — a beaucoup à se faire pardonner, en cette veille de notre 3e Centenaire. Depuis toujours, et les souvenirs de celui qui écrit ceci remontent assez loin, qu'a-t-elle fait pour sortir de ce qu'un ancien échevin, appelait le *pork barrel*? Enumérons quelques-uns de ses actes de vandalisme.

Elle a consenti à la destruction d'une antique maison d'avant 1760: la maison-mère des Dames de la Congrégation et de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, laquelle, si elle n'était pas l'église originale, n'en rappelait pas moins le souvenir d'une des plus pures figures de la Nouvelle-France, la recluse Jeanne LeBer, elle a fait d'elle-même le sacrilège de détruire la Place d'Armes et de dépouiller le square Philip des beaux arbres qui l'ornaient. Elle a permis à un maire iconoclaste d'ériger comme si c'étaient des monuments précieux les édicules utilitaires que le peuple n'a pas été lent à affubler de son nom. Elle a baptisé du nom d'avenue Impériale un cul-de-sac qui sert de dépôt aux poubelles d'un hôtel. Elle a donné le nom d'une bienfaitrice de l'Hôtel-Dieu à une rue où les honnêtes gens ne vont pas se promener le soir... et le jour non plus. Grâce à l'insistance d'un commissaire élu par le mouvement de réforme de 1910, il avait accordé le très mince octroi de $2,000 à une quinzaine de musiques militaires pour donner des concerts dans les parcs, mais l'administration qui survint en 1914 profita de la guerre, — elle aussi! — pour le la



Directrice : Germaine BERNIER

Sainte Cécile et les musiciens

Du fond des siècles, comme le soleil d'automne réussit à traverser, à certains jours, les brumes de novembre, le rayonnement de trois figures féminines, de trois jeunes saintes, parvient jusqu'à nous, chaque année, au cours de ce mois.

Aujourd'hui, c'est la fête de sainte Cécile que la légende a créée patronne des musiciens: le 19 novembre rappelait la si charitable Elisabeth de Hongrie; le 25, ce sera le tour de Catherine d'Alexandrie.

Toutes trois étaient de rang élevé, toutes trois étaient belles, intelligentes et saintes, toutes trois moururent très jeunes, victimes de l'aveuglement des souverains ou de la bêtise et de la méchanceté humaines. C'était tout comme de nos jours en bien des pays; l'Esprit des ténèbres a toujours régné sur de nombreux sujets.

Se pencher un moment sur les dates de ces martyres: 230, 307, 1231, laisse l'esprit rêveur quand on songe qu'aujourd'hui encore, partout où s'épanouit la chrétienté, on fête, à leur jour particulier, ces jeunes mortes pourtant si lointaines. Il n'y a pas à dire, l'Eglise catholique tient un fameux carnet social. Dommage que l'on ne s'y inscrive pas aussi facilement que dans celui de nos quotidiens.

Elisabeth, princesse de Hongrie, mariée à treize ans au duc Louis de Thuringe et de Hesse avec qui elle avait été élevée depuis l'âge de quatre ans, qu'elle aimait beaucoup et qui le lui rendait bien, fut surnommée la "patronne des pauvres" dont elles secourait toutes les misères. Veuve à vingt ans, mère de quatre petits enfants, ruinée et chassée par son beau-frère, elle n'en continua pas moins à s'occuper des malheureux autant qu'il était en son pouvoir de le faire et c'est ainsi qu'elle devint la patronne des dames de charité de tous les temps et qu'elle pourrait bien être la patronne de toutes celles qui travaillent aujourd'hui, avec désintéressement, dans les multiples services nécessités par la guerre, que ce soit pour secourir les soldats ou les civils. Consciemment ou non, elles répètent les gestes de la douce princesse de Hongrie, qui filait de la laine pour habiller ses pauvres après leur avoir distribué des vivres et des consolations.

Catherine d'Alexandrie, qui est devenue patronne des philosophes, des étudiants et des étudiantes, qui est fêtée dans plusieurs collèges et pensionnats, devrait bien accorder le goût de l'étude à tous nos jeunes, afin de reculer toujours un peu plus les frontières de l'ignorance. Goût de l'étude, goût de la lecture, goût de la beauté et de la clarté, espérons que tout cela sera demandé à la petite sainte d'Alexandrie, le jour de sa fête, par nos écoliers, avec autant d'ardeur qu'ils en apporteront à manger de la tire... *Espérons surtout que tous les professeurs sauront, pour leurs jeunes élèves, et s'ils y pensent, tirer de cette fête une leçon de beauté et non un exemple de platitude comme cela s'est déjà vu, parce qu'en certains milieux on croit encore spirituelle la plaisanterie sur les vieilles demoiselles auxquelles on donne, à tort, sainte Catherine comme patronne.*

Mais c'est de la légende qui a donné sainte Cécile comme patronne aux musiciens que je veux vous entretenir aujourd'hui. Comment, en effet, cette sainte, qui n'était pas musicienne, est-elle devenue la patronne des musiciens?

Dès l'an 545, le 22 novembre était déjà consacré à la mémoire de la martyre romaine et l'on célébrait cet anniversaire avec beaucoup d'éclat dans sa basilique du Transtévère. Les foules continuent d'ailleurs d'y prier devant son tombeau encore de nos jours. Mais son alliance avec les musiciens ne remonte pas aussi loin.

L'auteur des Cinq leçons sur la méthode hagiographique, *le Père Delehaye, remarque, non sans une pointe d'humour, que, si sainte Cécile est devenue la patronne des musiciens, c'est surtout aux peintres qu'elle le doit et parce que ceux-ci se sont fiés à certains textes qui, manquant de précision, ont pu suggérer que Cécile chantait réellement en s'accompagnant elle-même à l'orgue.*

Ce n'est d'ailleurs que plus tard que les peintres et les sculpteurs ont pensé à s'inspirer de ces textes. Toujours d'après le Père Delehaye, il ne se rencontre aucune sainte Cécile musicienne dans les représentations antiques. Jusqu'au XVe siècle, la jeune sainte n'est toujours représentée qu'avec une palme et un livre. On a prétendu que Jean Van Eyck avait été le premier à peindre sainte Cécile jouant de l'orgue, mais c'est une erreur. La figure où l'on a cru la reconnaître est un des anges musiciens de l'Adoration de l'Agneau. *Tout de même, quelques peintres la représentèrent soit tenant un luth, soit devant un orgue, mais c'est la toile de Raphaël, terminée en 1516 et destinée à une église de Bologne, qui passe pour avoir consacré le type iconographique de sainte Cécile musicienne.*

Bien d'autres peintres naturellement ont assis Cécile au clavier, un d'entre eux lui a même fait jouer du violoncelle! Mais le Père Delehaye les absout tous... Leur erreur inconsciente, *dit-il,* devait conduire les musiciens à se mettre sous la protection de sainte Cécile. Mais ce n'est pas nous qui leur conseillerions de chercher un autre patronage. Ils ne sauraient faire un choix plus judicieux. La vierge qui, sans se soucier des bruits terrestres, chantait dans son coeur les louanges de Dieu était désignée, plus que personne, pour être invoquée par ceux qui s'adonnent à l'art divin de la musique.

Souhaitons donc que toutes ces fêtes musicales, tous ces concerts qui sont donnés en son honneur, et ces prières que lui adressent les jeunes élèves lui soient tout de même assez agréables pour qu'elle les remarque avec pitié du haut de son ciel.

Si les peintres et les musiciens ont fait de sainte Cécile une musicienne qui s'ignorait, c'est le cas de le dire, que de strophes les poètes ne lui ont-ils pas dédiées, dans leur amour fervent de l'harmonie! Inutile de faire une énumération. Contentons-nous de rappeler ces vers qu'Emile Nelligan dédia un jour à la sainte et dont le souhait doit être exaucé, maintenant que, rentré de son douloureux pèlerinage, il a atteint le séjour de l'éternelle lumière:

La belle sainte, au fond des cieux,
Mène l'orchestre archangélique
Dans la lointaine basilique
Dont la splendeur hante mes yeux.
Loin du monde diabolique,
Puissé-je, un soir mystérieux
Ouïr, dans les divins milieux,
Ton clavecin mélancolique,
Ma belle sainte, au fond des cieux.

22-XI-41 PRISCA

NOS HOMMAGES

AUX

Messieurs de Saint-Sulpice

à l'occasion du troisième centenaire
de leur arrivée à Montréal

THE T. EATON Co LIMITED
OF MONTREAL

Les activités féminines

Causerie et projections lumineuses à la Société d'Etude

Des voyages ont été entrepris dans le Pacifique à la recherche de l'île parfaite, avec des moyens de navigation assez divers et des résultats plus ou moins heureux. Un de ces voyages a été fait dans des circonstances particulièrement intéressantes, mais l'île heureuse n'a pas été trouvée. C'est de ce périple dans le Pacifique, des îles Hawaï aux îles de la Société, que M. Louis d'Hauteserve parlera à la Société d'étude et de conférences, mardi prochain. Sa causerie sera illustrée de projections lumineuses. Nul doute qu'elle suscitera de l'intérêt en ce moment où les voyages sont difficiles.

Cette conférence se donnera, comme d'habitude, dans le salon Prince de Galles de l'hôtel Windsor mardi après-midi, à 3 h. 15. Le public est invité. Après la conférence, on sert le thé.

A la S.-Vincent de Paul féminine

La Société S.-Vincent de Paul, services bénévoles féminins, tiendra son assemblée annuelle lundi, le 24 novembre, à 3 h. 30 de l'après-midi dans les salons des Chevaliers de Colomb, no 3827 rue S.-Hubert, Montréal.

Mme Michelle LeNormand y donnera une causerie.

Hôpital de la Miséricorde

Toutes les infirmières diplômées de cette institution sont priées d'envoyer leur adresse et numéro de téléphone à la présidente de l'Association, Mme Rose du Tilly, 553 est, rue Sherbrooke, le plus tôt possible, en vue d'une communication urgente.

Messe de requiem

L'Association catholique des infirmières canadiennes fera célébrer une messe de requiem pour ses membres défunts, mercredi, le 26 novembre, à 7 h. 30, à la chapelle Notre-Dame de Lourdes, rue Sainte-Catherine est.

LA FED. NAT. S.-J.-B'APTISTE

Une partie de cartes est organisée au bénéfice des oeuvres de la Fédération nationale S.-J.-Baptiste, pour jeudi soir, le 27 novembre, à 8 h. 30, dans les salons mêmes de la Fédération, 853 est, rue Sherbrooke. Les messieurs sont admis et un goûter sera servi. Il y aura de nombreux prix de présence.

Les billets sont présentement en vente à la maison d'oeuvres, 853 est, rue Sherbrooke.

Les amis de la Fédération, les membres de ses divers comités et associations sont particulièrement invités à contribuer au succès de cette soirée récréative.

Chez les employées de bureau

Dimanche, 23 courant, à 4 h. de l'après-midi, assemblée générale de l'Associaiton des employées de bureau, à la Fédération, 853 est, rue Sherbrooke. Conférence sur le coopératisme donnée par M. Victor Barbeau, de la Société des écrivains, suivie d'un programme musical. Il y aura prix de présence et cette réunion se terminera par le Salut du S. Sacrement. Toutes les employées et leurs amies sont invitées. Entrée libre.

Au bénéfice des Pères Trinitaires

Partie de cartes, au profit du noviciat des RR. PP. Trinitaires, mercredi, le 26, à 2 h. 30 p.m., au no 1935 rue S.-Antoine, sous le patronage du R. P. Pierre, maître des novices.

Prière d'apporter cartes et marqueurs. Pour informations, WI. 3330 ou WI. 3341.

Partie de cartes

Mme Asselin, 2175 rue Wurtele, organise pour lundi, le 24 novembre, une partie de cartes au profit de l'Oeuvre de la Réparation à la T. Sainte-Face, incorporée, et qui commencera à 2 h., sous la présidence de Mme R. de Tilly, au no 4312 rue Papineau. Sont promis aux gagnantes jolis prix de table, de présence. Pour informations: AM. 6029-4959 ou FR. 9411.

Retraites à Béthanie

La retraite prêchée par le R. P. Louis, capucin, à Béthanie, 80 Laurier est, Montréal, tél. DO. 8026, aura lieu du 25 au 29 novembre, et la retraite prêchée par le R. P. Gilbert, O.F.M., pour la manufacture d'Allaird aura lieu du 29 au 30 novembre.

Il y aura une retraite pour dames prêchée par le R. P. Samuel Lemay, S.J., du 1er au 5 décembre. Prière de s'inscrire à l'avance soit pour l'une soit pour l'autre de ces retraites.

Récollection noëliste

Une récollection noëliste aura lieu, dimanche, le 23 novembre, à la maison de retraite des Soeurs missionnaaires de l'Immaculée-Conception, 314 chemin Sainte-Catherine, Outremont. Messe de communion à 9 h., petit déjeuner, causerie et commentaires sur l'Evangile. Salut du T. S. Sacrement. Pour renseignements, LA. 6485.

Kermesse de l'Oeuvre de la Soupe

La kermesse au bénéfice de l'Oeuvre de la soupe aura lieu à la salle de la Bibliothèque S.-Sulpice, 1700 rue S.-Denis, les 24, 25 et 26 novembre dans l'après-midi et la soirée. Assisteront aux parties de cartes dans l'après-midi:

Mmes Charles Arthur Roy, J. L. Sylvain, Herman Miebaud, Hector Hardy, C. T. Mathieu, Hervé Roy, Ferdinand Mayrand, C. R. Beaudoin, Alexandre Donato, R. A. Timmins, D. des Troismaisons, J. A. A. Beaudin, J. E. Racine, J. Carmel, J. Lamoureux, Jean Brisebois, Luc Contant, Emile Quenneville, Henri Péladeau, Adélard Charest, Rosaire Dupuis, A. Baillard, Henri Charest, T. V. Despatis, Georges Fortin, A. Trudeau, Louis Roux, Ernest Forget, A. H. Robert, E. Gravel, J. H. Jasmin, Lucien Denis, Georges Paquette, J. Alfred Gagnon, C. H. D'Amour, Wilfrid Desparois, Jacques Cardinal, Lucien Guillemette, J. A. Julien, Oswald Mayrand, W. Favreau, Gérard Trudel, Alcide Cyr, Albert Dumas, D. L. Dubois, J. M. Pellerin, Joseph Lamoureux, J. Messier, Eugène Gagné, T. T. Lauler, A. Verrault, C. Lemieux, L. D. Germain, Ernest Robitaille, A. Gélinas, L. Harwood, A. Crépeau, J. A. Lebrock, A. Marchand, D. O'Leary, Salluste Lavery, H. Juneau, N. L. Villeneuve, Hector Hardy, E. Berthiaume, H. Bouchard, A. Charron, P. Mercure, C. O. Monnat, D. Gosselin, J. Dumouchel, E. Beaunsoleil, J. A. Sirois, H. M. Linton, G. Brunet, J. O. Turcot, E. Bonin, A. Blain, P. Lecourt, T. Lebel, A. Dupras, R. Charbonneau, A. Constant, H. Latour, H. Cantwell, P. T. Flanargnan, W. Pagé, L. G. Talbot, G. E. Gauthier, E. Pilon, L. Mongeau, B. Tousignant, Hector Millen, C. H. Laurin, P. Beaudin, Camille Brochu, J. P. Desmarchais, R. Bounadère, Albert Hodge, Roméo Wisintainer, Léon Lafrance, J. A. Deslauriers, E. H. Paquette, J. O. Gosselin, J. A. Beaudet, M. Roy, Louis Mongeau, Edouard Gover, John Dion, J. A. Langevin, Mlles Suzanne Bériau, Albertine Handfield, Pauline Cousineau, Suzanne et Thérèse Sawyer, Jeanne, Lanthier, Pauline Parent, B. Vaillancourt, Annette Crépeau, Marguerite Simoneau, Jeanne Frappier, Violette Charest, Lucile Brunet.

Pour renseignements, tél. HA. 5076 ou HA. 6369.

Retraites pour jeunes filles

Il y aura deux retraites prêchées au couvent de Marie-Réparatrice, 1025 Mont-Royal ouest, du 27 au 30 nov. et du 11 au 14 déc. par le R. P. Schelpe, S.J. On est prié de retenir sa place d'avance en s'adressant à la directrice.

Aux Trois-Rivières

A 865 rue St-Charles, Trois-Rivières, pour jeunes filles, du 29 nov. au 2 déc., du 5 au 8 déc. (retraite mariale), jeunes dames du 9 au 12 déc. Retraite de 5 jours pour jeunes filles, du 26 au 31 déc.

Avez-vous besoin de bons livres? Adressez-vous au Service de Librairie du "DEVOIR", 430 rue Notre-Dame (est), Montréal.

Archiconfrérie N.-D.-des-Malades

"Donner au Christ,
Toutes nos souffrances".

CHLT vendredi, 2 h. 15, de l'après-midi, messe expliquée aux malades, programme de la semaine. Triduum à l'Immaculée-Conception, les 5, 6, 7 décembre.

Chers malades,

Dieu, du haut des cieux, conduit tout sur la terre et une seule pensée domine le plan de sa sagesse et de son amour: c'est de faire briller en nous sa vivante image; c'est de la restaurer à l'aide des vertus, en nous appliquant à chacun de nous, les mérites de son divin Fils, notre Sauveur. Voilà la raison pour laquelle Dieu conserve ce monde visible, qu'il dirige tous les événements, qu'il efface les Empires, qu'il brise les uns, qu'il exalte les autres, qu'il fait grâce à ceux-ci, qu'il frappe ceux-là.

Toute belle, ô Marie. — Oui, c'est par Marie, toute belle, que Dieu fait son travail de restauration, puisque jamais aucun péché n'a souillé son coeur. C'est pour cette raison que Dieu l'a associée aux travaux du divin Rédempteur, précisément pour l'associer à sa gloire. Mais nous, chers malades, nous naissons pécheurs, et dans sa miséricorde, il nous lance, mais avec ménagement, quoi que nous pensions, dans la voie des épreuves et de la souffrance. De plus, il veut que nous effacions en nous les traces du péché, et il nous applique plus ou moins ce qui en est le remède. Ainsi, il nous ménage, dans le cours de la vie, des humiliations, pour guérir notre orgueil; tantôt des privations, des sacrifices qui tiennent de la pauvreté pour guérir notre soif des richesses.

Bienfaits terrestres. — Malheur à ceux à qui Dieu n'applique que des bienfaits terrestres, des bénédictions temporelles; il semble donc les oublier dans l'ordre de ses pensées éternelles. Ces mêmes personnes sont menacées d'entendre plus tard cette cruelle parole: "Mon fils, mon cher malade tu as reçu tes consolations..."

Epreuves et mérites. — Dieu proportionne les épreuves aux mérites que doivent acquérir ses élus, ses enfants malades; et il veut que leurs mérites répondent à la gloire qu'il leur prépare dans son royaume. De là, les grandes épreuves sont des grandes faveurs. Les maladies, les souffrances, les ennuis, sont de même, profitons-en et de notre mieux, tandis qu'il est temps.

Moyens pratiques. — 1o J'accepte les inconvénients de la vie; 2o j'accepte les intempéries des saisons, les accidents fâcheux; 3o j'accepte les calomnies des méchants, leurs persécutions et leurs injustices et surtout la maladie, la souffrance.

Mot d'ordre. — Pour mon bien et par amour.

Zoël FRECHETTE, ptre,
hôpital Saint-Vincent,
Sherbrooke, P. Q.

La vraie France
par GILMARD
Psichari — Péguy — Bloy — Claudel — Mauriac — Maritain — Pétain — Copeau — Ghéon — Dom Bellot
Ouvrage orné de lettrines et de bois-gravés, 204 pages, format bibliothèque. Au comptoir 75s; par la poste 85s.
SERVICE DE LIBRAIRIE DU "DEVOIR"
430, rue Notre-Dame est, Montréal

POILS FOLLETS SUPPRIMÉS CHEZ-VOUS INSTANTANÉMENT
Grâce à la CIRE PILEX
Rapide - Certaine - Efficace
Sans douleur
Préférée dans 125 hôpitaux et institutions
TRAITEMENT COMPLET . . . 75¢
(Frais de poste 10¢ en plus)
Pour renseignements et commandes:
LABORATOIRES COQUETTE
15[illegible] Ste-Catherine O. Mont. HA. 4877

Fourrures durables pour jeunes personnes
Vos parents, fermement attachés à leurs traditions, veulent le style et la beauté dans leurs fourrures. Vous voulez, vous, la durée. Nous pouvons, ici, vous donner et le style, et la durée. Et nos prix sont à la portée de toutes les bourses.
Demandez à voir les manteaux que voici :
RAT MUSQUE - - $275
SEAL FRANÇAIS (LAPIN TEINT) - $150
CHAT SAUVAGE - $220
Confiez-nous la confection, sur mesures, de votre prochain manteau de drap à nos bas prix de la manufacture. Grande variété d'étoffes et de fourrures.
FOURRURES DE HAUTE QUALITÉ CUMMINGS FURS LTD DE LA FABRIQUE À VOUS
284 NOTRE-DAME O. TELEPHONE PL. 8901
10

Votre ELEGANCE, MADAME dépend du choix de votre corsetière.
CORSETS: Nature's Rival Le Gant
BRASSIERES: A'Lure Alphabet.
BAS ET LINGERIE
Tél. : TA. 2717
Mme J. A. BOURÉ
Experte corsetière diplômée
7153, SAINT-DENIS
(angle JEAN-TALON)
Une visite vous convaincra.

POUR FIANÇAILLES ET MARIAGE
Rehaussez votre personnalité et prouvez votre bon goût en offrant des bijoux provenant d'une BIJOUTERIE RECOMMANDABLE. Bague à diamant bleu avec alliance. Montures or blanc ou jaune 14 et 18 carats finement ciselées. $75.00
MONTRES — DIAMANTS — BAGUES
J. Omer ROY DIAMANTAIRE
1658 EST, MONT-ROYAL AM. 2618

Appassionata

Par Marthe Henry

7 (suite et fin)

—Eh! bien, va-t'en, va-t'en, tu as raison; c'est assez souffrir! c'est assez nous torturer! Tu es libre: va-t'en!

* * *

Et les mois tombèrent entre eux, tissant la trame du silence.

Françoise voyageait, — pour sa santé, avaient-ils dit d'un commun accord. Etienne s'était jeté à corps perdu dans le travail. Mais combien de fois l'image de la jeune femme ne se levait-elle pas dans son coeur.

—Que fait-elle à cette heure? Où est-elle? A quoi pense-t-elle?

A cette heure sans doute, Françoise, mélancolique et absorbée, faisait un retour sur elle-même; elle sentait son coeur, trop lourd dans sa poitrine, déborder de larmes qui montaient à ses yeux. Sans doute elle revivait, jour par jour, leur vie commune, et, dans le recul du temps, elle comprenait mieux l'âme de son mari et tout ce qu'il lui avait donné d'amour.

Un regret germait au fond d'elle-même, se développait, devenait sans cesse plus vivace, poussant ses racines profondes au jardin de son coeur. Et un soir, cette Françoise, rebelle et cabrée, intransigeante et orgueilleuse, laissa tomber sa tête dans ses mains, et murmura à travers ses larmes:

"Si j'avais su! si j'avais pu comprendre!...."

Ce soir-là, un de ces soirs de juin au crépuscule mauve et or, plein de langueur et de tendresse, où il semble qu'un émoi très grave et très puissant enveloppe toute la terre, elle demeurait accoudée depuis un long moment à une terrasse dominant la mer. Elle avait loué pour la saison d'été un minuscule chalet sur une plage bretonne toute proche de Nantes; une fille du pays lui servait de majordome, et elle se complaisait dans cette solitude; ce calme qui l'environnait lui était bienfaisant; il lui permettait de voir en elle-même, d'y lire plus nettement, d'écouter les voix alternées de sa fierté et de son coeur toujours aimant; depuis longtemps déjà, c'était lui qui parlait le plus fort, et ce soir où elle avait appris par les journaux du pays qu'Etienne devait, dans la semaine, donner un concert à la ville voisine, ce soir où elle le sentait si proche et pourtant si lointain, voici que s'écroulaient les dernières résistances de son orgueil.

Et elle pensait:

"Ah! si j'étais sûre qu'il m'ouvrît ses bras, comme j'irais à lui! Mais que sais-je de ses sentiments? Peut-être n'a-t-il plus pour moi que haine ou, pis encore, qu'indifférence..."

La nuit venait. Françoise rentra et s'assit au piano.

LUNDI: Le "Devoir" commencera lundi la publication d'un nouveau feuilleton.

"Le livre s'ouvre seul aux feuillets souvent lus..."

Et les doigts tremblants, le coeur battant dans la poitrine, Françoise commença l'*Appassionata*.

Elle retrouvait à chaque note un souvenir poignant et passionné. Ces pages, depuis son mariage, elle les avait travaillées avec Etienne; il lui en avait révélé toute l'ardeur, tout l'élan vers ce bonheur d'aimer qu'on croit sans cesse atteindre et qui, enfin, éclate en un victorieux hosanna, pour laisser bientôt retomber, du faîte de la félicité humaine, ce pauvre coeur, qui n'a pas su saisir la passion fugitive.

Elle avait vécu et souffert, la femme qui, à cette heure, laissait parler son âme dans le silence et la solitude de la nuit; sa souffrance éclatait en un appel angoissé et douloureux. Mais il y avait encore, au milieu des phrases les plus ardentes, une retenue, une pudeur juvénile, une fraîcheur de sentiment!.. C'était comme un chant d'espoir qui jaillissait entre deux cris de détresse.

Dehors, un promeneur attardé s'était arrêté; il écoutait... Quels échos s'éveillaient en lui? Quels souvenirs évoquait-il, immobile et frémissant au pied de cette terrasse, dans l'ombre de la nuit qui, au lointain horizon, voilait d'une écharpe les dernières splendeurs du couchant? Quels émois l'étreignaient et le faisaient vibrer tout entier, ainsi qu'une harpe sonore, sous les doigts de la musicienne invisible?

Car son oreille ne s'y trompait pas, c'était une musicienne; et son coeur, qui murmurait un nom aimé, accueillait déjà comme une certitude ce que son esprit se refusait encore à soupçonner. Bientôt il n'y tint plus; s'aidant des pieds et des poings, s'arc-boutant des genoux à la balustrade de la terrasse, il se souleva au-dessus du sol... L'émotion fut si violente qu'il pensa défaillir; mais d'un effort de volonté il se raidit, banda ses forces déculpées, et à la faveur d'un fortissimo opportun, d'un bond il fut sur la terrasse, perdu dans la nuit complice.

Il était temps. La jeune femme égrenait les dernières notes, et elle demeurait là, les coudes au clavier, le menton sur ses deux mains croisées, perdue dans ses rêves. Les bougies du piano mettaient en relief sa tête pâlie et charmante; des larmes roulaient lentement sur ses joues.

Tout d'un coup elle tressaillit profondément et regarda autour d'elle; mais non, elle était seule. Elle s'approcha de la porte-fenêtre ouverte sur la terrasse, sur la nuit peuplée de fantômes, sur la mer où pleurent tant de voix. Et, de nouveau, elle frémit de tout son être. Là, tout près, quelqu'un venait de l'appeler par son nom, et chaque syllable, aux inflexions si doucement murmurées, résonnait au plus profond d'elle-même.

— Qui est là? dit-elle; qui est là?

Mais déjà elle le savait; et lorsque, dans la lueur incertaine de la lune qui, là-bas, sortait des flots mouvants, elle vit Etienne qui lui tendait les bras; lorsqu'elle fut sur sa poitrine une petite chose blottie et frémissante; lorsqu'enfin, il murmura sur ses lèvres:

— Françoise, mon amour, c'est donc vrai que tu m'aimes encore?

Elle put répondre dans un élan de tout son être:

— Je t'attendais, Etienne, tu vois, je t'attendais!

Marthe HENRY

Avez-vous besoin de bons livres? Adressez-vous au Service de Librairie du "DEVOIR", 430 rue Notre-Dame (est), Montréal.

Ce journal est imprimé au no 430 rue Notre-Dame est à Montréal par l'Imprimerie Populaire (à responsabilité limitée) éditrice-propriétaire. — Georges Pelletier directeur-gérant.

Ainsi va le monde

CE QU'ON SE DIT DANS LES JOURNAUX...

En Haïti

Campagne religieuse contre les superstitions

Simples précisions

(par Mgr Le GOUAZE, archevêque de Port-au-Prince)

De *La Phalange*, de Port-au-Prince, en Haïti, numéro du 12 septembre:

Je manquerais, je crois, à un devoir, tout à la fois vis-à-vis de l'Eglise et vis-à-vis d'une opinion publique insuffisamment informée peut-être, si je ne donnais, au sujet de la campagne antisuperstitieuse qui a pris, depuis peu et dans les divers diocèses d'Haïti, une intensité particulière, quelques précisions, qui paraissent s'imposer. Elles seront de nature, j'ose l'espérer, à couper court, si besoin était, à toute interprétation tendancieuse qui chercherait, pour quelque raison que ce soit, à dénaturer ou nos intentions ou les faits.

Il va de soi que, ce faisant, je suis l'organe de l'épiscopat d'Haïti tout entier, conscient de ses devoirs et aussi de ses droits en cette matière *religieuse* de si capitale importance pour ce pays.

1o.—Les pratiques supertitieuses, si en opposition avec le Catholicisme, sévissent toujours, à travers nos campagnes et dans maints faubourgs de nos villes. C'est un fait, des plus regrettables à coup sûr et à tout point de vue, mais un fait qu'on ne saurait, hélas! se dissimuler.

Elles règnent, en grand, parmi ceux que nous appelons les "non-convertis" et qui constituent encore l'immense majorité dans nos populations rurales. — Beaucoup de nos "convertis" eux-mêmes s'y adonnent encore, à l'occasion, faisant de nos rites catholiques et des pratiques superstitieuses un lamentable "mélange".

2o.—Mettre fin, chez ceux-ci, à cet inadmissible "mélange", arracher enfin ceux-là à l'emprise désastreuse des "bocors" et à la crainte ridicule des "loas", c'est à quoi, depuis 80 ans, mais avec un succès tout relatif, a travaillé sans relâche l'Eglise d'Haïti.

Depuis deux ans surtout, et pour essayer d'en finir une bonne fois, elle a cru, encouragée par son chef, le Souverain Pontife, devoir intensifier cette lutte contre des pratiques si préjudiciables aux intérêts religieux, sociaux et même matériels de la population.

3o.—C'est dans ce but que, sur la demande des évêques, ont été prêchées en maintes paroisses déjà, et que le seront partout, en un très proche avenir, des "missions" spécifiquement antisuperstitieuses.

Ces "missions" ont déjà produit, dans les diocèses de Gonaïves et de Port-de-Paix surtout, dans ceux du Cap et de Port-au-Prince aussi, des résultats aussi prodigieux qu'inespérés, preuve, si l'on peut dire, que le fruit est mûr et que les gens en ont assez de la malfaisance de "houngans" qui les terrorisent et les exploitent.

J'ai conscience de ne commettre aucune exagération en affirmant que, à l'heure où je trace ces lignes, plus de *cent mille* personnes ont, par un serment tout spécial, fait à l'église, la main sur l'évangile ou sur la croix, pris l'engagement solennel de "rejeter" (c'est le terme qu'elles emploient) désormais toute pratique superstitieuse, et, pour prouver leur sincérité, remis ou fait prendre tous leurs fétiches. La seule paroisse de Saint-Michel de l'Attalaye — où débuta principalement ce merveilleux mouvement — compte près de vingt-cinq mille "assermentés"! Ici et là, les galeries de nos presbytères sont pleines des objets les plus baroquement hétéroclites, qui servaient au culte des "loas".

4o.—En cette question, comme en tout le reste d'ailleurs, l'action de l'Eglise est et doit rester affaire de conviction raisonnée et de libre choix personnel. Aucune coaction n'est de mise ici: c'est le grand principe! "Vous restez absolument libres, disent en substance nos prédicateurs à leurs innombrables auditeurs, d'aller au "houmfort" ou de venir à l'église, de recourir aux sortilèges des bocors ou d'en appeler au ministère du prêtre. C'est là votre affaire. C'est ou l'une ou l'autre chose, à votre choix; mais, de grâce, pas les deux à la fois. C'est à prendre ou à laisser!" Et puis, la détermination des gens une fois prise de renoncer au culte des "loas", il leur est demandé, comme preuve de leur sincérité, de se défaire de leurs objets superstitieux. Ceci est indispensable. Ces fétiches, ou ils les remettent eux-mêmes au prêtre, ou, plus souvent encore (par suite de je ne sais quel reste de crainte superstitieuse), ils invitent le Père à les aller prendre à demeure, et, cela fait, à bénir leurs maisons.

C'est ce que, je le répète, des milliers et des milliers (plus de 100,000!) ont déjà fait. Et le mouvement continue, puissant, enthousiaste, irrésistible, gagnant de proche en proche et tour à tour les paroisses de l'Artibonite, du Nord, puis de l'Ouest et bientôt du Sud.

5o.—Je regrette infiniment que, ici ou là, certains, comme pour contrecarrer, semblerait-il, ce magnifique mouvement *religieux*, incontestablement et au dire de tous les esprits impartiaux et sérieux, *le plus bienfaisant* qui soit à l'actif de l'Eglise en ce cher pays, osent parler de CONFISCATION, d'*inquisition*, de *perquisitions*, de *cambriolage nocturne!!* Non et non. Contre ces mots, au nom de la vérité, je dois protester de toutes mes forces. Et, ce disant, j'espère, bien informé que je suis et sachant ce que je dis, qu'on me fera l'honneur de me croire.

Sans doute, et en l'occurrence je l'admettrais et le regretterais plus que personne, dans l'ardeur d'une immense campagne comme celle-là qui se déroule à travers 4 ou 5 départements, quelques auxiliaires *laïcs* du clergé auraient pu, peut-être, manquer de mesure ou de prudence.Mais ces cas sont excessivement rares. On les a, du reste, ou exagérés ou déformés comme à plaisir: je pourrais le prouver. La consigne stricte, partout donnée — et observée — c'est de ne prendre les fétiches que sur l'invite des possesseurs. Le prêtre, ai-je besoin de l'affirmer, ne pénètre jamais, dans aucun intérieur, sans l'invitation formelle du propriétaire ou du locataire.

Mais, qu'on veuille bien s'en rendre compte, quelle rude tâche pour le clergé! Un seul fait suffira, au besoin, à l'établir: le 8 septembre dernier, l'un des deux prêtres de La-Croix-des-Bouquets, sur *invitation expresse* de leurs habitants, visitait et "purgeait" de leurs objets superstitieux (plats-marassas, fioles, couis, cruches, tambours, fauteuils Erzulie, sabres de fer ou de bois, pierres-tonnerre, etc., etc., etc.) 137 maisons, pendant que, de son côté, un séminariste en vacances, son auxiliaire, faisait la même opération, toujours sur la *demande des intéressés*, dans 107 autres foyers! Et tout cela en un seul jour! Et depuis plus d'un mois, cela se répète 2 ou 3 fois par semaine!! — Le Père doit donc se faire aider; c'est nécessaire; mais, sa principale préoccupation, on peut m'en croire, c'est de veiller à ce que ses aides, qu'il choisit parmi ses meilleurs catholiques (directeurs de chapelles, sacristains, etc., etc.), ne procèdent, comme lui-même, que sur appel formel des gens. — J'ai parlé de Saint-Michel de l'Attalaye. Je prie ceux de mes lecteurs, qui en auraient le temps, d'y aller faire un tour. Ils y verront, quotidiennement, 300 ou 400 personnes accourir à l'église paroissiale, demander à prononcer le "serment" antisuperstitieux et supplier les prêtres ou leurs auxiliaires d'aller les "débarrasser" de leurs fétiches. Là, le règne des "bocors" est bien fini. Pour prendre leur place, deux jeunes médecins de la dernière promotion médicale, pleins de patriotique dévouement, se sont installés à demeure et ne manqueront pas de travail: admirable exemple, et que l'on aimerait voir suivi ailleurs encore!

6o.—Puisqu'il s'agit, en cette affaire, de remise, spontanée et libre, — c'est la seule que puisse admettre l'Eglise — d'objets superstitieux, après une adéquate préparation des esprits par des prédications *ad hoc*, de grâce, qu'on se garde donc, comme on semblerait le prôner en certains milieux citadins, de prétendre faire appel en l'occurrence uniquement aux forces de police ou aux agents officiels de la Justice! Sauf rares exceptions, spécifiées sans doute par la loi, il ne saurait être questiou, en cette matière, de confiscations ou de perquisitions légales. Il s'agit ici d'affaire de *croyances*, d'affaire de *conscience*, et donc, en définitive, de *libres convictions religieuses*. Si, dans leur profonde ignorance, nos gens veulent, envers et contre tout, rester fidèles à leur fétichisme, — ce qui, évidemment, serait infiniment regrettable, du point de vue social comme du point de vue religieux — ce ne sont pas des mesures simplement légales qui les guériront. Poursuivis, ils cacheront fétiches et pratiques superstitieuses; ils ne les abandonneront pas.

Ce qu'il faut, c'est les convaincre et, par la persuasion, les amener à renoncer à leur animisme et à leurs objets cabalistiques.

Et c'est ce que fait l'Eglise. Qu'on la laisse à son travail de *conversion religieuse* et, petit à petit, avec l'aide de Dieu, la protection discrète aussi de pouvoirs publics conscients de leurs devoirs, elle réussira àguérir enfin nos masses de la lèpre de la superstition qui la ronge depuis trop longtemps.

7o.—Il manquerait quelque chose à ces "simples précisions", qu'à dessein j'ai faites aussi sereines et aussi brèves que possible, si je n'ajoutais un détail, qui ne me paraît pas sans importance.

Je veux parler de la joie profonde, manifeste, peinte sur les traits, dont font preuve nos pauvres paysans, une fois "libérés" de ces servitudes superstitieuses qui les oppressaient. Comme l'écrit un de mes vénérés collègues, qui, depuis deux ans, au prix des fatigues les plus dures et parfois des tracas les plus inattendus, s'est adonné tout entier à ce méritoire et nécessaire apostolat: "Un fait est établi désormais: c'est que la seule raison qui enchaîne les gens à ces croyances et à ces pratiques superstitieuses, c'est la peur, la crainte soigneusement entretenue par les bocors et... tous ceux qui se servent de la superstition pour en tirer argent ou exercer quelque influence sur le peuple. Mais, dès que la chaine de la peur est brisée, c'est avec un enthousiasme qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée que ce peuple marche vers la vérité... Il n'en pouvait plus de cette tyrannie et sentait qu'il avait besoin de sortir de cet autre esclavage..."

A libérer enfin de définitive façon de ce joug rétrograde, le cher peuple haïtien, je convie instamment, quant à moi, à collaborer avec nous tous ceux qui ne se désintéressent ni du renouveau moral et matériel, ni de l'honneur bien compris du pays. Dieu merci, ils ne manquent pas en Haïti.

† Joseph LE GOUAZE,
Arch. de Port-au-Prince.

Français et Espagnols

Echange de drapeaux

Le général espagnol Louis Bermudez de Castro, directeur du Musée de l'armée, a publié le 9 septembre, dans le journal "A.B.C.", un éditorial intitulé "Drapeaux glorieux" consacré aux circonstances dans lesquelles ont été échangés les drapeaux français et espagnols pris au cours des guerres qui ont divisé les deux pays.

Le général rappelle qu'au lendemain de la victoire du général Franco, certains drapeaux datant de la guerre de l'Indépendance n'avaient pas été rendus à l'Espagne. "Et un beau jour, écrit-il, le gouvernement actuel de l'Espagne remit la question sur le tapis, mais la chose se fit sans le cérémonial d'usage et sans protocole, à la manière d'un soldat qui peut s'entendre avec le maréchal Pétain, le soldat sans peur et sans reproche, tel Bayard, qui fut pleuré par les soldats espagnols comme s'il avait été leur propre capitaine. Et le maréchal Pétain, entouré de l'affection et du respect de toutes les armées du monde, comprit où étaient l'honneur et le bien de sa patrie. Les drapeaux héroïques des grandes batailles de Saragosse et de Gerone resplendissent aujourd'hui dans leur reliquaire de cristal, au Musée de l'armée. Ces témoins de la bravoure des deux adversaires ont été remis et reçus avec une émotion profonde. Certains sont noircis par le feu, d'autres sont de glorieux lambeaux, d'autres, enfin, sont presque intacts. Il y en a une quarantaine qui portent les traces glorieuses des balles françaises. Ils ont été apportés par des officiers français parmi lesquels se trouvait M. François Pietri, blessé à Verdun, aujourd'hui ambassadeur de France en Espagne, et qui assistait, aux côtés du général Alonso, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, à la cérémonie, comme un soldat de plus parmi les généraux espagnols.

Ces militaires français et espagnols, qui servent leur patrie sous les ordres de Pétain et de Franco, ont vécu, comme des frères d'armes, quelques instants d'intense émotion. La simplicité de cette cérémonie rendait peut-être plus intense l'impression causée à ces âmes de soldats, par la vue des vieux drapeaux, symboles du patriotisme et de l'accomplissement du devoir."

Le général Bermudez de Castro termine son éditorial par la phrase suivante: "Nous devons cela à un homme qui n'est que probité, chevalerie et valeur: le maréchal Pétain, chef de l'Etat français et ami de l'Espagne."

Offices de l'Eglise

LE DIMANCHE 23 NOVEMBRE

XXVe et dernier Dim. après la Pent., semid. (vert). Messe: *Dicit* (au 24e dim.) avec *Gl.* et *Cr.*; 2e or. de saint Clément* I.P. M., 3e de sainte Félicité M., 4e commandée M.; préface de la Trinité. — Aux Vêpres du dim. (24e) mém. 1o de saint Jean de la Croix (I Vp.), 2e de saint Clément P.M. (II Vp.: ant. propre), 3e de saint Chrysogone M. (I Vp.).

Au prône, on annonce:

Cette semaine, on recevra pour la dernière fois les contributions de l'Union de Prières: ensuite on ferme les livres (le temps pour payer les contributions étant expiré).

Dim. prochain, 1er dim. de l'Avent, R. 27.

[Dim. prochain, on fera la collecte, dans le dioc. de Sherbrooke, pour l'oeuvre des syndicats ouvriers, et dans le dioc. de Joliette, pour les orphelins].

Banquet en l'honneur de Laurier, à Windsor

Windsor, Ont., 21 (C.P.) — M. Norman McLarty était l'un des principaux invités à un banquet donné hier soir à Windsor, Ontario, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de sir Wilfrid Laurier. Le principal orateur était M. Elie O. Bertrand, député libéral de Prescott aux Communes, qui a parlé en français et en anglais.

Un demi-milliard de vivres

Washington, 21 (A.P.) — L'administrateur chargé d'écouler le surplus de la production agricole, M. Roy-F. Hendrikson, vient de révéler que l'on a remis à la Grande-Bretagne des vivres et autres produits agricoles d'une valeur d'un demi-milliard depuis le 29 avril, dont $300,000,000 au cours des six dernières semaines, en vertu de la loi du prêt-bail. Il a ajouté que l'on remettrait à la Grande-Bretagne un autre demi-milliard de marchandises d'ici la fin de février. Le Congrès a voté des crédits de $1,500,000,000 pour l'achat de produits agricoles sous le régime de la loi du prêt-bail.



. . . la marque de l'homme bien vêtu . . .

Où l'on s'habille bien

Coupe spéciale chacun

Façon soignée

Aussi "Valet Service" à votre disposition

ERNEST MEUNIER
MARCHAND-TAILLEUR
994, Rachel est - FR. 9343-9850



Tél. : PL. 5796
Au COQ d'OR
ROTISSERIE FRANÇAISE
Spécialité :
Filets Mignon sur le Gril
Barbecue sur la broche
Repas à toute heure
Maurice BRUNET, propriétaire
Lucien BRUNET, gérant
160 EST, NOTRE-DAME
OUVERT JOUR ET NUIT

CR. 2135 CR. 2135
BEURRE-OEUFS-PROVISIONS
TOUSIGNANT
FRÈRES LIMITÉE

BEURRE de Crémerie	Première Qualité	36c	6312, rue ST-HUBERT
	Deuxième Qualité	35c	1127, rue MONT-ROYAL E. 2309, rue ONTARIO E.
	Troisième Qualité	33c	3475, rue ONTARIO E. 5195, rue ST-LAURENT 6920, rue ST-HUBERT 2034, rue MONT-ROYAL E. 1374, rue ONTARIOO E. 1584, rue STE-CATHERINE E. 2925, rue MASSON 4835, rue WELLINGTON, (Verdun)

C R 2 1 3 5

Nous fermons à 6 h. 30 tous les jours excepté les vendredis et samedis.

Nous sommes heureux d'offrir nos hommages et nos meilleurs voeux aux Messieurs de Saint-Sulpice à l'occasion de la célébration du Troisième Centenaire de la fondation de leur ordre.

Le PARFUM INCOMPARABLE
TULIPE NOIRE
de CHENARD Paris



Le parfum exquis que emploie la femme élégante pour les réunions intimes et visites—car il souligne mieux que tout autre sa toilette et son goût.

POUDRE TULIPE NOIRE
Volutée et adhérente complément idéal de la toilette.

PRODUITS DE CHEZ NOUS
Cravates et Echarpes
Tulipe
SYNONYME DE QUALITE
VARIETE - BON GOUT
En vente chez tous nos bons marchands de vêtements pour hommes.

CONSTIPATION
CE SOIR
AU COUCHER
Une à deux tablettes
ROBOL
Résultat demain matin
25c la boîte
Cie Chimique FRANCO Américaine Ltée
1566, rue Saint-Denis
Montréal
Veuillez m'envoyer un échantillon de ROBOL
Nom .....
Adresse .....
(D)

Une Filmathèque de Programmes 16mm Parlants Choisis

NOS FILMS SONT NEUFS, NOUVEAUX ET CHOISIS POUR LES INSTITUTIONS

— GENRE —
POLICE MONTEE
RIN-TIN-TIN
COWBOY MUSICAL
ESPIONNAGE
MYSTERIEUX
COMEDIES
DESSINS ANIMES
ACTUALITES

Compléments...
de programme
Courts sujets bien appropriés
"MICKEY ROONEY"
(our GANG) en parlant
"MICKEY'S TENT SHOW"
"MICKEY'S RESCUE"
"MICKEY'S MINSTREL"
"MICKEY'S TOUCHDOWN"
"MICKEY'S COVERED WAGON"
"MICKEY'S MEDICINE MAN"

Ces comédies feront rire aux éclats grands et petits. (Films inoffensifs).

Des films d'ACTUALITES nouveaux sur la guerre, remplis d'action, de scènes inoubliables.

Dessins Animés
SONORES et en COULEURS NATURELLES
(Ces sujets sont en supplément)
● Nous fournissons plus de 200 clients actifs, nous vous prions de faire vos réserves à l'avance.

— NOUS SOMMES — EQUIPES POUR VOUS DONNER DES REPRESENTATIONS DANS VOTRE SALLE EN VILLE OU EXTERIEUR.

Si vous désirez donner une représentation parlante RECREATIVE pour des jeunes en tenant compte de les dérider, choisissez surtout un film rempli d'action et nouveau.

Choisissez UN BEAU FILM...
de RIN-TIN-TIN
● "FEROCIOUS PAL"
● "JAWS OF JUSTICE"
● "CALL OF WILDERNESS"
et prochainement . . . 5 nouveaux RIN-TIN-TIN . . .
"SILVER TRAIL" — "SKULL & CROWN" — "THE TEST"
"THE VENGEANCE OF RANNAH"
"CARYL of the MOUNTAINS"

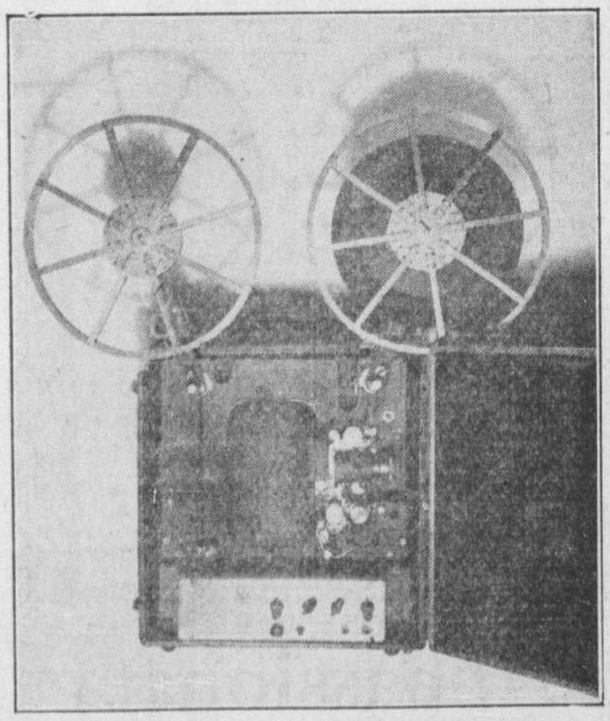
Choisissez UN BEAU FILM...
de la Police Montée
● "RENFREW of the ROYAL MOUNTED"
● "HIS FIGHTING BLOOD"
● "THE FIGHTING TROOPER"
Le film "RENFREW" de la POLICE MONTEE ROYALE" est musical et magnifiquement chanté par les gendarmes et interprété par le fameux RIN-TIN TIN.

Choisissez UN BEAU FILM...
COWBOY MUSICAL
● "ROLLING PLAINS"
● "ARIZONA DAYS"
● "HEADING for the RIO-GRANDE"
et plusieurs autres.

"L'ESPION DE LA MARINE"
"LE GAI DESPERADO"
"LA CARGAISON de JAUNES"
ET UNE SERIE NOUVELLE
"LE RETOUR DE CHANDU"
12 EPISODES DE 2 BOBINES
UN MAGNIFIQUE FILM MYSTERIEUX REMPLI D'ACTION — INTERPRETE PAR UN MAGICIEN EXTRAORDINAIRE.

RADIO-CINEMA Ltée
5011 AVE VERDUN
VERDUN — MONTREAL
YORK 4601 - 7176 - 7177

BIENTOT LE NOUVEAU PROJECTEUR "DeVRY"



UN APPAREIL AVANCE DE CINQ ANS ! ! !

Caractéristiques
● Luminosité puissante — 1200 watts
● Amplificateur puissant — 40 watts
● Entraînement du film par intermittence
● Couloirs du film, démontables
● Tambours débiteurs de gros diamètres
● Mécanisme scellé dans un bain d'huile "visible" (exclusif)
● Stabilisateur de son, mobile
● Optique sonore ajustable, permettant une meilleure reproduction des films mal synchronisés
● Contrôles individuels pour micro-phono — Volume et tonalité.

ATTENDEZ LE NOUVEAU "DeVRY"
PRIX AVANTAGEUX

L'évaluation immobilière

Le système montréalais

Causerie de Me Honoré Parent à Toronto

Me Honoré Parent, C.R., administrateur-délégué de la ville de Montréal a donné vendredi, une causerie à Toronto, dans l'*Economic Building*, 273, rue Bloor. Il parlait sur l'invitation de l'Association ontarienne des courtiers en immeuble, à l'Université de Toronto, qui donne des cours sur les questions de valeur immobilière.

Me Parent a parlé des principes fondamentaux de l'évaluation.

Depuis 1930 on a apporté une attention toute spéciale à cette question par suite de l'abaissement général dans les valeurs immobilières, de la diminution qui en est résultée dans les revenus municipaux de ce chef, et surtout parce que l'on recherchait un moyen de rétablir l'égalité dans la taxation et surtout dans la façon de faire les évaluations.

Le but principal de l'évaluation immobilière n'est pas d'apporter, stabiliser ou augmenter les revenus municipaux, ni de créer des valeurs artificielles, c'est de déterminer la véritable valeur et la valeur réelle seulement. Car, par le fait même, on obtient cette égalité d'évaluation que l'on recherchait. Jusqu'à présent, à Montréal, l'évaluation foncière était faite à tous les ans, ce qui entraînait plusieurs inconvénients notamment pour l'étude approfondie de la valeur des propriétés et la difficulté d'accorder aux plaintes tout le temps désirable.

Désormais, l'évaluation sera faite à tous les trois ans, et sera en vigueur pendant ce temps. Le contribuable à moins de changements notables et évidents ne peut faire qu'une seule fois ses plaintes. Le rôle se trouve ainsi stabilisé pour trois ans, les causes en appel sont mieux entendues, et surtout l'examen des propriétés est fait avec plus de soin.

Le nouveau système sera mis en vigueur le 1er décembre prochain, dans Montréal.

M. Parent explique le fonctionnement du bureau de revision qui entend toutes les plaintes portées contre les évaluations foncières et locatives de $1,000 et plus. Le Bureau de revision est maitre en dernier ressort des estimateurs et des estimations. Il peut même déterminer la façon dont les estimateurs doivent procéder dans leur travail, les faire comparaître, etc.

Mais l'essentiel dans un système d'évaluation équitable, c'est de posséder tous les détails matériels possibles sur chaque propriété, lui donner en quelque sorte une fiche qui indique les volumes, quantités, valeur, qualités des matériaux qui sont entrés dans la construction, prix unitaires de construction. Pour cela il faut évidemment des principes fixes et des règles uniformes. C'est pourquoi les autorités municipales ont décidé qu'en marge du bureau de revision, il y aurait des techniciens, arpenteurs, architectes qui procèdent au mesurage des immeubles, au calcul des quantités de matériaux de chaque bâtisse sans oublier la dépréciation annuelle de chaque immeuble. Les prix des terrains sont fixés par des comités d'estimateurs, d'après des prix unitaires.

Les quatre points saillants du système montréalais sont les suivants:

a) la division technique détermine le coût de remplacement des bâtiments;

b) les prix unitaires des terrains sont déterminés par des comités d'estimateurs;

c) on impose l'usage d'une fiche d'estimation;

d) les dimensions, les quantités et les prix unitaires des terrains et des bâtiments sont déterminés par d'autres que l'estimateur.

Ces fiches seront fort utiles, car elles serviront aux estimateurs, reviseurs, aux tribunaux en fournissant un résumé clair et dépouillé de détails trop techniques du dossier de chaque propriété. Chaque fois qu'il s'agira d'un problème d'évaluation, l'hôtel de ville aura un dossier prêt d'avance, ce qui lui a manqué quelque peu jusqu'ici.

Il s'ensuivra que la ville de Montréal pourra démontrer devant les tribunaux que les rôles sont préparés avec soin et un grand souci de l'exactitude et de la justice, avec toutes les garanties possibles contre l'arbitraire et la fantaisie ou l'incompétence.

La valeur d'un immeuble ne réside pas dans la somme des prix unitaires des terrains ajoutés aux prix unitaires des bâtiments, car pareille doctrine ne tient aucun compte de la valeur locale, de leur état d'entretien, de leurs revenus, du prix payé, etc., tous facteurs qui doivent entrer en ligne de compte dans l'établissement d'une estimation équitable.

A Montréal, désormais, l'estimateur n'entre en ligne que lorsqu'on lui a donné les mesurages, quantités, qualifications, superficies de l'immeuble, les prix unitaires des terrains et de l'immeuble. Et ces données sont fournies par des techniciens. L'estimateur peut donc se prononcer en toute connaissance de cause, et il ne marche pas par à peu près. Il y a ainsi toutes les chances contre les erreurs grossières, et il reste encore l'appel au bureau de revision, au surplus.

M. Parent estime que si ce système n'est pas la perfection, il est tout de même ce qu'on a tenté de mieux à Montréal pour résoudre le problème de l'estimation foncière.

A l'Arcade

Après avoir joué au Saint-Denis *Le Maître de Forges* et *La Vierge Folle*, avec la grande vedette française Jeanine Crispin, les Comédiens de l'Arcade font leur rentrée dans leur théâtre en jouant la jolie pièce *L'Amour Défendu*, de Pierre Wolff.

L'auteur aborde un grand problème passionnel, et fait passer un souffle d'humanité à travers une comédie de moeurs. Après un premier acte mondain un peu léger, nous entrons dans une intrigue dramatique, avec la dualité entre deux hommes qui aiment la même femme, conflit qui met en scène l'amour, l'honneur et le devoir.

L'Amour Défendu, créé à Paris sur une des premières scènes du boulevard, obtint un immense succès: succès qui se prolongea pendant de nombreuses années, ici à Montréal, au théâtre National, avec M. Scheler, Mme Thiery, etc.

Dans *L'Amour Défendu*, on retrouvera de consciencieux artistes comme Marcel Journet, Paul Kinsley, Marc Forrez, Jeanne Demons, Andrée Basilières, Janine Sutto et autres. (Comm.)

Le sénateur Lacasse et la section Duvernay

C'est le 4 décembre prochain que la section Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal reprendra la série de ses dîners-concerts. Le conférencier sera M. Gustave Lacasse, qui entretiendra ses auditeurs de *La situation des nôtres en Ontario*.

Comme par le passé, le dîner, auquel les membres de la section et leurs amis sont invités, aura lieu au *Cercle universitaire*, à 6 h. 30. Retenez la date: le 4 décembre. Tenue de ville. Dames et messieurs sont invités. Pour réserver vos billets, appelez PLateau 1131.

Au collège de l'Assomption

Lundi soir prochain, le 24 novembre, à 8 heures précises (heure avancée), les musiciens interpréteront la fameuse comédie: "Le voyage des Berluron". Les intermèdes seront fournis par la chorale, l'harmonie et l'orchestre.

Cette soirée de la Sainte-Cécile sera sous la présidence d'honneur de M. Bernard Bissonnette, président de l'Assemblée législative.

"Les Noces de Jeannette" pour les colons

Lionel Daunais et Caro Lamoureux, entourés d'une belle distribution, présenteront *Les Noces de Jeannette*, les 15 et 16 décembre prochains, à la salle du Gesù, à l'occasion des fêtes de clôture de la 12ème Guignolée des colons, organisée par l'Association professionnelle catholique des Voyageurs de commerce du Canada.

Matinée du "Tréteau"

Mme Léon-Mercier Gouin a accepté de présider la matinée que donnera le groupe dramatique "Le Tréteau", dimanche prochain, le 23 novembre, à 2 h. 30, au M.R.T. français, 1704, rue St-Denis.

"Le Tréteau" offrira les profits de sa représentation de ce jour-là à l'Oeuvre de la soupe, pour aider à payer les frais de la vente de charité qui est organisée par cette oeuvre les 24, 25 et 26 novembre, en l'édifice de la Bibliothèque St-Sulpice.

Duquesne dans "Barbe-Bleue"

C'est un immense éclat de rire qui a accueilli les premières de "La huitième femme de Barbe-Bleue", jeudi en matinee et en soirée. Les habitués de la Comédie de Montréal n'ont pas caché leur gaieté à suivre les tribulations de cet étonnant Brown et de sa huitième femme, Monna. Quel couple étonnant que ces deux têtes fortes qui s'opposent, se combattent, en viennent aux coups sans savoir que l'amour les guette. Et comme ces deux personnages sont rendus vivants par Albert Duquesne et par Sita Riddez.

Quelle pièce que cette oeuvre de Savoir avec son air impertinent et désinvolte, l'esprit qui y pétille ou plutôt mieux que l'esprit, une certaine qualité d'ironie et d'humour. L'interprétation que donne la Comédie de Montréal n'est pas inférieure à la valeur de la pièce. Auprès de Albert Duquesne et de Sita Riddez, on retrouve Antoinette Giroux, Catherine Moissan, François Rozet, Jaque Catelain, Paul Gury, Camille Ducharme, Paul Guèvremont et J.-Avila Cusson. Les dernières représentations ont lieu samedi soir, dimanche en soirée et en matinée, au Monument National.

(Comm.)

A l'Imperial

A partir d'aujourd'hui et pour trois jours seulement, le principal film à l'affiche du cinéma Impérial sera "When Ladies Meet", avec Robert Taylor et Joan Crawford. Le film "Bad Men From Missouri" passera en second. Les vedettes en sont Wayne Morris, Dennis Morgan et Arthur Kennedy.

Dans "When Ladies Meet", Joan Crawford joue le rôle d'une femme écrivain que Robert Taylor trouve fort de son goût. Mais l'éditeur, Herbert Marshall, est plus attrayant aux yeux de Mlle Craword, ce qui n'est pas pour plaire à la femme du dit éditeur.

"Bad Men From Missouri" raconte les aventures de la bande des frères Cole, célèbres pour les vols sensationnels qu'ils effectuaient sur les trains. Un banquier crapuleux assassine le père des Cole, qui entreprennent de venger cette mort.

Au Cinéma de Paris

Le film *La Charrette Fantôme* qui prendra l'affiche samedi, au Cinéma de Paris, est du metteur en scène Julien Duvivier, qui l'a tiré d'une légende nordique écrite par la romancière suédoise Salma Lagerlof. C'est une grandiose réalisation cinématographique. Dans le livre comme dans le film il s'agit d'une tragédie de la misère sur laquelle se broche le thème fantastique du Charretier de la Mort venant chercher, à la fin de chaque année, les âmes des morts.

L'euvre de Duvivier est belle et d'une résonnance profonde. Micheline Francey, qui tient ici son premier rôle, révèle un talent immense et une émotion vibrante et comme transfigurée; Pierre Fresnay joue David Holm avec une intelligence aiguë; Louis Jouvet est hallucinant en voyou devenu charretier des âmes. Valentine Tessier, Marie Bell, Mila Parély, Jean Mercanton, Palau, René Génin, LeVigan sont autant de silhouettes inoubliables.

Réalisme et surnaturel se partagent cette production, et il est difficile de dire laquelle des deux parties est le mieux réalisée.

A LA SCENE, AU CONCERT ET A L'ECRAN

Gazette artistique

22 nov.: MONUMENT NATIONAL. — La Comédie de Montréal, dans *La huitième femme de Barbe-Bleue*, d'Alfred Savoir, avec Sita Riddez, Antoinette Giroux, Catherine Moissan (de Paris), Albert Duquesne, François Rozet, Jaque Catelain, etc. En soirée, les 22 et 23; en matinée, le 23 novembre.

* * *

22 nov. — ARCADE. Les Comédiens de l'Arcade, dans: *L'amour défendu*, de Pierre Woiff. Toute la semaine, en matinée et en soirée.

* * *

22 nov.: SALLE ST-SULPICE. — Débuts du groupe dramatique Le Tréteau, dans *La Jalousie du Barbouillé*, de Molière.

* * *

24 nov., HIS MAJESTY'S. — La Columbia Grand Opera Company dans une série de huit représentations. Lundi, 24, *Carmen;* mardi, *Faust;* mercredi, en mat., *Martha;* mercredi, en soirée, *Il Trovatore;* jeudi, *Rigoletto;* vendredi, *Cavalleria Rusticana* et *Paillasse;* samedi, en mat., *La Traviata;* samedi soir, *La Bohème*.

* * *

26 nov. — MONUMENT NATIONAL. Reprise du *Ballet-Music-Hall*, grand spectacle chorégraphique d'automne du studio Morenoff.

* * *

27 nov.: MONUMENT NATIONAL. — Les Variétés Lyriques dans: *Joséphine vendue par ses soeurs*, opéra-bouffe avec Marthe Lapointe et Olivette Thibault. Aussi, les 28, 29 et 30 nov. en soirée.

* * *

28 nov., TEMPLE MESSIAH. — (Coin Simpson et Sherbrooke). 7e récital-causerie de George Brewer, organiste.

* * *

2 déc. — AUDITORIUM DU PLATEAU. Les "Concerts Symphoniques de Montréal", direction de Désiré Defauw. Soliste: Emanuel Feuermann, violoncelliste.

* * *

4 déc. — MONUMENT NATIONAL. La Comédie de Montréal, avec Albert Cloutier, dans: "Ruy Blass' 38". Aussi les 6 et 7 décembre, en soirée.

* * *

4 déc. — TEMPLE TRINITY MEMORIAL, coin Sherbrooke et Marlowe. L'organiste John Weatherseed, sous les auspices de la Société Casavant.

* * *

4 déc. — WINDSOR. Le Quatuor à cordes McGill. Soliste: Robert McBride, clarinettiste et compositeur américain. Sous les auspices des Festivals de Montréal.

* * *

5 déc. — TEMPLE MESSIAH. Coin Sherbrooke et Simpson. 8e et dernier récital-causerie de l'organiste George Brewer: l'Orchestre.

* * *

15 déc. — GESU. Soirée de clôture de la Guignolée des Colons de l'A.P.C.V.C. Au programme: "Les Noces de Jeannette", avec Caro Lamoureux et Lionel Daunais.

"Joséphine vendue par ses soeurs"

Cette brave Joséphine était née pour le malheur. Dès ses premiers ans, la Nature l'avait affligée d'une voix de mezzo-soprano qui devait la conduire dans les aventures les plus terribles pour une jeune fille née dans la loge d'une concierge bavarde et à la tête d'une troupe de douze soeurs. C'est ainsi, continuant dans la voie de la fatalité, que cette brave petite enfant alluma une passion aveugle dans le coeur d'un pacha égyptien qui la vit et en fut transporté au point de vouloir renier les usages antiques et solennels qui régissaient son sérail depuis l'ère où Moïse traversa le Nil. D'abord, il voulut louer un logis dans la conciergerie que surveillait Mme Jacob, mère de Joséphine. Puis ensuite, il acheta celle-ci de ses soeurs, affolées de jalousie. Il ne trouva rien autre chose ensuite que de l'enlever et de la transporter sur un grand navire qui se promène sur la mer Méditerranée jusqu'à son palais. Et là en guise de compliments et cadeaux, il ne trouva rien mieux que de vouloir la jeter aux crocodiles pour la convaincre que l'amour est vorace. Pauvre Joséphine vendue par ses soeurs! Et en guise de consolation, elle s'amouracha de Montosol, un baryton qui ne pouvait découvrir autre genre de conversation que de chanter des airs d'opéras. Et c'est l'histoire lamentable de l'héroïne de "Joséphine vendue par ses soeurs!", opéra-bouffe en trois actes, que les *Variétés lyriques* présenteront les 27, 28, 29 et 30 novembre, au Monument National. Marthe Lapointe est l'interprète de cette désopilante Joséphine.

(Comm.)

L'horaire des spectacles

CINEMA DE PARIS
La Charrette Fantôme
12 h., 2 h. 25, 4 h. 50, 7 h. 15 et 9 h. 40.

ST-DENIS
L'Esclave Blanche
12 h., 3 h. 28, 6 h. 28 et 9 h. 57.
Monsieur Bégonia
1 h. 35, 5 h. 03, 8 h. 31.

LOEW'S
Honky-Tonk
11 h. 10, 1 h. 50, 4 h. 30, 7 h. 10, 9 h. 50.

PALACE
Skylark
11 h. 20, 2 h., 4 h. 35, 7 h. 15, 9 h. 55.

CAPITOL
International Scadron
10 h. 10, 1 h. 10, 4 h. 05, 7 h. 05, 10 h. 04.
Body Disappeared
11 h. 45, 2 h. 45, 5 h. 40, 8 h. 40.

PRINCESS
This Woman is Mine
10 h. 15, 1 h. 10, 4 h. 05, 7 h., 9 h. 55.

Ciné-Guide

Indications sur quelques films à l'affiche aujourd'hui

(Titres et texte enregistrés — Tous droits réservés. Ottawa 1937)

Saint-Denis

L'ESCLAVE BLANCHE — Film qui décrit les moeurs de la Turquie d'avant-guerre. Vedettes: Viviane Romance, John Lodge.

MONSIEUR BEGONIA — Vaudeville. Interprètes: Pauley, Josette Day, Max Régnier, Pierre Stephen, Suzanne Dehelly, Colette Darfeuil, Camille Bert.

SCENARIO — M. et madame Merchant, grands couturiers, cherchent un directeur. Parmi ceux qui se présentent, l'un d'eux, très jeune, semble convenir, mais il n'a pas l'allure commerciale. Le lendemain il revient grimé de telle manière que nul ne le reconnait. Il est engagé sous le nom de M. Bégonia. Il profite de ses fonctions de directeur pour donner la place de première à sa fiancée qui ne le reconnait pas davantage. Bientôt Bégonia empêchera Merchant d'être la victime d'un escroc et il amènera involontairement l'arrestation du bandit. Un mariage en pescpective clôt l'histoire.

"Cinéma de Paris"

LA CHARRETTE FANTOME — Drame. Réalisateur: Julien Duvivier. Interprètes: Pierre Fresnay Louis Jouvet, Valentine Tessier, Marie Bell, R. LeVigan, Pérès.

SCENARIO — La jeune Salutiste, Soeur Edith, s'attache au premier misérable qui vient, la veille de l'inauguration de l'asile, demander refuge. Il s'agit de David Holm, souffleur de verre, ivrogne et tuberculeux, que sa misère a rendu sauvage et débauché. Durant toute l'année, Soeur Edith espère ramener David sur le chemin du devoir et de la rédemption. Un ancien compagnon de débauche: Georges, meurt une fin d'année et, emporté par le Charretier de la Mort, devient, à son tour, le funèbre conducteur de la Charrette fantôme. Il vient chercher David le soir de la Saint-Sylvestre, mais David ne veut pas mourir. Il comprend le néant de sa vie, il veut sauver sa femme et ses enfants, racheter sa vie perdue. Au lit de mort de Soeur Edith qui meurt de tuberculose, David puise la foi dans son rachat. Et le Charretier de la Mort n'emportera pas David, qui ne mourra pas, reviendra auprès de sa famille pour commencer une vie de travail et de repentir.

"Capitol"

INTERNATIONAL SQUADRON — Film d'actualité qui se passe dans le domaine de l'aviation militaire. Vedettes: Ronald Reagan, Olympe Bradna, William Lundigan, Lewis Seller, Michael Aimes.

"Imperial"

WHEN LADIES MEET — Comédie. Vedettes: Robert Taylor, Joan Crawford, Greer Garson, Herbert Marshall.

BAD MAN FROM MISSOURI — Drame historique qui rappelle la vie des frères Cole, célèbres bandits américains du siècle dernier.

"Loew's"

HONKY-TONK sera présenté aujourd'hui au Loew's avec Clark Gable et Lane Turner, et autres artistes de Boom Town, réunis pour la première fois depuis ce dernier film. Comme celui-ci, Honky-Tonk est dirigé par John Conway. C'est un film plein de couleur et d'aventures.

"Palace"

SKYLARK — Comédie qui raconte l'histoire d'un ménage dont le mari délaisse sa femme pour ses affaires.

"Princess"

THIS WOMAN IS MINE — Comédie. Vedettes: John Carroll, Franchot Tone, Walter Brennan, Carol Bruce.

BACHELOR DADDY — Comédie.

Au Princess

"This Woman is Mine", avec Franchot Tone, John Carroll, Walter Mrennan et Carl Bruce prend l'affiche aujourd'hui au cinéma Princess.

Ce film est basé sur le roman populaire "I James Lewis" de Gilbert W. Gabriel. Ce film raconte le voyage aventureux qu'en 1810 accomplit la goélette *Tonquin* autour du cap Horn afin d'aller établir des postes de fourrure américains dans le Pacifique.

Franchot Tone trouve un de ses meilleurs rôles depuis sa magnifique interprétation dans "Mutiny on the Bounty", qu'avait dirigé Frank Lloyd, lequel dirigea également "This Woman is Mine".

Le second film à l'affiche sera "Bachelor Daddy", avec Sandy. La distribution compte également Edward Everett Horton, Donald Woods, Raymond Walburn, Franklin Panghorn, Jed Prouty, Evelyn Ankers, Kathryn Adams et autres.

Les Liédistes français

Gabriel Fauré

La série dite des "Liédistes français" que présentent les Festivals de Montréal a commencé jeudi soir, à la salle du Prince de Galles de l'hôtel Windsor, devant un assez mince auditoire. Et c'est grand dommage, parce que le commentateur, M. Marcel Valois (Jean Dufresne), est très intéressant et que les deux artistes qui présenteront les oeuvres des musiciens français, Mme Jeanne Desjardins et Marie-Thérèse Paquin, — on doit les mettre sur le même pied, l'accompagnateur dans le lied, montant au grade de partenaire — comptent parmi nos meilleures. A tout prendre, et sous vouloir aucunement diminuer l'intérêt qui s'attache aux séances du Quatuor McGill, il n'y a aucune raison d'art pour que la série des "Liédistes français" n'attire pas autant d'auditeurs que les séances de musique de chambre, à moins, disait, jeudi soir, un frondeur endurci, qu'une chanteuse de chez nous ne puisse généralement valoir par définition une quelconque soprano ou un quelconque ténor venu de loin ailleurs. Ah! si l'on pouvait convaincre certaine gens qu'il serait très bien porté, cet hiver, d'être vu à ces séances.

Mme Jeanne Desjardins, qui illustrera les causeries de M. Marcel Valois, nous a donné dix-huit des plus belles mélodies de Gabriel Fauré (c'est ainsi que les intitule l'auteur), dont le *Jardin Clos*, qu'il écrivit à l'âge de 73 ans et qui est l'une de ses plus belles inspirations. Il n'est pas ici question de disserter sur la voix de la chanteuse; c'est un fait acquis qu'elle est fort belle. Mais quand on chante du Fauré, c'est ce qu'il y a derrière la voix qu'il faut considérer: l'intelligence et la sensibilité. Il faut certes posséder la voix, mais par-dessus tout il faut y mettre de l'art, ce sens intime que tous les effets de *bel canto* ne sauraient remplacer. Avec le concours intelligent de Mlle Marie-Thérèse Paquin, les mélodies de Fauré ont été traitées avec un respect de leur sens intime qu'on ne saurait trop louer.

M. Marcel Valois a commenté l'art de Fauré, plutôt que les oeuvres au programme et il l'a fait de la plus intéressante façon. Résumer ses commentaires qu'il a d'ailleurs dits d'une voix peu habituée à la résonance de la salle, et avec volubilité n'étant pas chose facile, M. Marcel Valois a bien voulu m'en donner le résumé suivant.

Le commentateur appuya sur le fait que Fauré fut lui-même dès l'âge de 20 ans, trouva sa vocation tout seul, puisque les compositeurs de son temps se tournaient tous vers l'opéra. Gabriel Fauré sentait si bien que là n'était pas sa voie et que son oeuvre devait être consacrée au *lied* et à la musique de chambre, qu'il rompit ses fiançailles avec Marianne Viardot, la fille de la célèbre cantatrice, parce qu'il ne voulait pas fausser sa carrière en écrivant pour la scène comme le désirait sa future belle-famille. Plus tard, Fauré épousa Marie Frémiet, la fille du sculpteur animalier de réputation.

"Elève dès l'âge de neuf ans de l'école Niedermeyer à Paris, Fauré devint plus tard organiste et professeur. Il succéda à Saint-Saëns à l'église de la Madeleine. Ses oeuvres pour la voix et le piano sont vraiment classiques dans le sens que l'inspiration est enclose dans les bornes de l'équilibre, de la mesure et d'un goût infaillible. Fauré met en lumière tous les mots des textes qu'il a choisis au point que certains poèmes de Paul Verlaine ou de Sully-Prud'homme ne peuvent plus être lus ou récités sans qu'on entende immédiatement la mélodie de Fauré. Le grand compositeur, décédé en 1924 à près de 80 ans, conserva dans son vieil âge toute sa fraîcheur d'inspiration puisqu'il composa à 73 une oeuvre aussi pleine que *Le Jardin Clos*.

22-XI-41 Frédéric PELLETIER

Au His Majesty's

Au cours de la semaine d'opéra qui commencera lundi prochain au théâtre His Majesty's, on pourra entendre la cantatrice Josepha Chekova. Cette artiste est née à New-York et a chanté au State Opera de Prague, où elle interpréta le premier rôle féminin de *La Fiancée Vendue*, de Smetana.

Mme Chekova sera entendue, pour la première fois à Montréal, au théâtre His Majesty's, quand elle chantera le rôle de Leonore dans *Il Trovatore*, de Verdi. Cet opéra est au programme pour mercredi en soirée.

Les autres rôles seront tenus par Ralph Errolle, Alfredo Chigi, Margaret Matzanauer, Arthur Anderson et Rosa O'Amato.

L'orchestre est sous la direction d'Emerson Buckley et le metteur en scène est Philip Culcasi.

Aux Variétés Lyriques



DOLORES DROLET, qui chantera le rôle de *Fatima* dans l'opéra-bouffe "Joséphine vendue par ses soeurs", présenté par les *Variétés lyriques*, les 27, 28, 29 et 30 novembre en soirée, au Monument national.

Amicale Saint-Arsène

L'Amicale de l'école Saint-Arsène de Montréal donnera un thé-causerie qui tiendra lieu de réunion annuelle, demain, à 2 h. 30 de l'après-midi.

La conférencière, Mme T. Jodoin, présidente générale des J. M., traitera de *La mère chrétienne, meilleure ouvrière de progrès humain*. Le programme musical sera exécuté par Mlles Gisèle Racicot et Gisèle Phaneuf, des *Variétés lyriques*.

Pour tous renseignements, téléphones: à l'école Saint-Arsène, DOllard 9862 ou à Mlle Yvette Poupart, à DOllard 9681.

Rudolf Serkin au "Ladies' Morning"

Voici le programme qu'exécutera jeudi prochain, à trois heures de l'après-midi, en l'hôtel Ritz-Carlton, devant les membres du Ladies' Morning Musical Club, le pianiste Rudolf Serkin:

Toccate en mi mineur, de J.-S. Bach; Sonate en si bémol majeur opus 106, de Beethoven; Douze études, de Chopin.

La Sonate de Beethoven dure une demi-heure et les auditeurs sont priés d'être dans la salle avant que l'artiste ne commence à la jouer, sans quoi ils devront attendre la fin de l'exécution avant de prendre leurs sièges.

A la matinée du "Tréteau"

On remarquera dans l'assistance du M.R.T. français, rue Saint-Denis, lors du spectacle inaugural du "Tréteau", composé de "La Jalousie du Barbouillé, de Moliere et de "La farce de Mestre Pathelin", que présentera ce nouveau groupe dramatique, aujourd'hui, 22 novembre, en soirée, Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal, M le consul général de France et d'autres éminentes personnalités. Mme Léon-Mercier Gouin présidera la représentation du dimanche après-midi, 23 novembre, dont les profits seront versés, comme il a été annoncé, à l'Oeuvre de la Soupe. Les étudiants de l'Université et des collèges classiques trouveront, à la matinée de dimanche, les prix des places sensiblement réduits à leur intention.



















Une scène du film "WHEN LADIES MEET", au cinéma Imperial.

COMMERCE ET FINANCE

Savons-nous qu'un jour les hostilités cesseront?

Nous réagissons trop peu en face des problèmes qui se posent et dont les conséquences seront profondes et inévitables

Nous savons tous que nous sommes en guerre. Savons-nous, par exemple, qu'un jour les hostilités cesseront? A la façon dont nous paraissons nous désintéresser de certaines questions vitales, il semble que nous nous soucions peu de l'après-guerre; car nous ne nous préoccupons pas de préparer cette période de rajustement.

Au point où nous en sommes aujourd'hui, comme on l'a déjà souligné dans *Canadian Business* d'avril dernier, que connait l'homme d'affaires ordinaire, le directeur d'entreprise moyen et même la plupart de nos petits barons de la finance, au sujet de notre effort de guerre, de sa portée, de son caractère, de son organisation, de la multiplicité des gens, des offices, des commissions, des comités, des contrôleurs, de la signfication et de la portée des mesures que l'Etat prend tous les jours — mesures dont les conséquences lointaines seront d'importance vitale?

Très peu de chose.

Nos hommes d'affaires ont collaboré loyalement avec le gouvernement, mais que savent-ils de la direction de notre effort de guerre, distincte de son administration?

Encore très peu chose.

Cette apathie au sujet de la chose publique est contraire au bon fonctionnement de notre système démocratique, qui semble nous échapper par la force des circonstances. Si nous ne travaillons pas dans le présent, que sommes-nous en mesure d'attendre de l'avenir?

Qui peut travailler aujourd'hui et en quoi consiste ce travail? Ce sont les chefs de qui on attend l'orientation. Les hommes de bonne volonté sont légion. On dirait qu'il n'y a que le Comité d'organisation industrielle de Lewis qui se soucie de canaliser les énergies.

L'apathie est grande. En voici, entre autres, deux preuves: au sujet du rapport Dafoe-Sirois, une association a réuni quelques compétences en la matière pour obtenir une directive afin d'orienter l'opinion publique. Résultat? On a dit que le temps manquait pour se rendre à cette demande explicite et chaque homme de science est retourné à son cabinet de travail sans faire le travail qui s'imposait et qui s'impose encore. Dans un autre milieu, on a convoqué un groupe d'hommes d'affaires personnellement et directement touchés par l'arrêt en conseil relatif à la fixation des prix maxima. Normalement, à cause de la personnalité de ceux qui avaient été convoqués à cette réunion, on aurait cru qu'on déciderait de prendre une attitude ferme et énergique. Il n'en fut rien: on a décidé de laisser s'appliquer la loi pour la faire corriger ensuite, s'il y a lieu.

Partout on se croise les bras, on attend. "Et alors, en face d'un Parlement trop lourdement chargé d'un côté et d'une nation submergée de problèmes, de difficultés et d'une série de mesures nouvelles, compliquées et grosses de conséquences, quel rôle joue le monde des affaires? quel rôle jouent les hommes d'affaires? Se familiarisent-ils individuellement ou collectivement avec les problèmes auxquels le capital et le travail ont à faire face — problèmes de salaires, de niveaux de prix, d'inflation et de ses dangers ou de ses conséquences, de contrôle gouvernemental ou de paternalisme et des changements qui en résulteront, d'assurance-chômage et de ses effets sur le commerce et l'industrie?"

Les problèmes du monde des affaires, écrivait M. Gratton O'Leary dans la revue que nous avons citée plus haut, et son rôle dans notre vie nationale ne finiront pas avec la guerre. Au contraire, ils grandiront. Les hommes d'affaires auront à relever toutes sortes de défis: jusqu'où ironsnous dans la voie du socialisme? dans celle de la planification? dans celle du paternalisme et du collectivisme? Jusqu'où permettrons-nous qu'un état de choses se développe dans lequel l'Etat pourra décréter *combien* de biens peuvent être produits, et *quand*, et *où*, et *comment*?

Il est temps, grandement temps, de nous atteler à la tâche de montrer plus d'intérêt "dans les questions de gouvernement, de les étudier davantage, d'apporter notre contribution à l'oeuvre, de donner au pays un gouvernement sain et efficace. C'est le défi que la guerre lance aux hommes d'affaires. C'est le défi que leur lanceront les temps de paix. Car de plus en plus, guerre ou paix, les questions qui touchent aux affaires seront entremêlées avec les questions de gouvernement".

24 XI-41 **Alvarez VAILLANCOURT**

Commerce en valeurs mobilières

En août le commerce en valeurs mobilières entre le Canada et les autres pays est un peu plus considérable qu'au cours du mois correspondant de l'an dernier, mais il laisse voir un déclin en regard de celui du mois précédent. Les ventes et les achats se chiffrent à $12,-713,059, comparativement à $14,-243,985 en juillet et $7,261,203 en août 1940. Les ventes s'élèvent à $6,954,015 en septembre, à rapprocher de $7,862,319 en juillet et $3,-823,887 en août 1940; les achats se placent à $5,764,044, contre $6,381,-666 en juillet et $3,432,316 l'an dernier.

Au cours des huit mois terminés en août le commerce en valeurs mobilières s'établit à $98,566,999; les ventes à $56,713,176 et les achats à $41,853,823. La période correspondante de 1940 le commerce s'élevait à $168,015,486, dont $95,416,555 pour les ventes et $72,-598,931 pour les achats. Une forte proportion de ce commerce s'est faite entre le Canada et les Etats-Unis.

Marché du bétail

Les arrivages durant la semaine finissant le 20 novembre 1941 sur les deux marchés de Montréal furent comme suit: 3941 bêtes à cornes, 7836 porcs, 3941 moutons et agneaux, et 3370 veaux. En plus, il y avait 138 porcs qui furent consignés aux maison de salaisons.

Le nombre de bêtes à cornes fut égal à celui de la semaine dernière y compris 6 à 7 chars des provinces de l'Ouest. Il y avait un grand percentage de vaches pour la mise en conserve et celles de qualité commune a moyenne. Les bouvillons fermes à .25 sous plus haut et les vaches en partie .25 sous plus bas.

Les bouvillons variaient de $5 à $9.75 avec la plupart des ventes entre $6 et $9.25. Les taures $4.50 à $8.25. Les bonnes vaches rapportaient $6.25 à $6.75, les moyennes $5 à $6 et les communes de boucheries $4.25 à $5. Les vaches pour la mise en conserve $3 à $4 en partie $3.25 à $4. Les taureaux communs $4.50 à $5.50, et ceux de boucheries $6 à un extrême choix à $7.25. Les vaches laitières $60 à $110 chacune.

Les prix des veaux plus fermes. Les bons veaux de lait $13 à $13.50 avec les communs aussi bas que $9. Les veaux nourris à la chaudière $7 à $8.50 et ceux d'herbe $5.50 à $6.50, la plupart autour de $6.

Les bons agneaux rapportaient $11 à $11.50. Les sujets communs et non châtrés subissaient une coupe de $2 du cent livres et ceux pesant autour de 100 livres et plus $1 du cent livres. Les moutons $3.50 à $6.50, la majorité $5.50 à $6.50.

Les porcs $15 pour B-1 abattus, $11.25 pour B-1 vivants nourris et abreuvés, et $11.35 avec quelques ventes à $11.50 livrés par camions. Grade A obtenait $1 de prime par tête avec les déductions sur les autres catégories. Les truies $7.50 à $8.50 pesées vivantes.

Commerce de détail dans le Québec et les Provinces des Prairies

La valeur estimative des ventes de détail dans la province de Québec en 1940 s'élève à $623,189,000, augmentation de 10 p. c. sur la valeur des ventes en 1939; presque tous les genres de commerce pour lesquels il existe des données séparées laissent voir des augmentations. Les ventes sont inférieures de 4 p. c. à celles de 1930.

Dans les Provinces des Prairies les ventes de détail sont estimées à $616,270,000 en 1940, augmentation de 10 p. c. sur celles de 1939 et de 55 p. c. par rapport au creux atteint en 1933. Les gains sur 1939 sont généraux pour chaque genre de commerce en chaque province. Les ventes se chiffrent à $176,505,-000 au Manitoba en 1940 contre $161,835,000 en 1939; à $162,228,-000 en Saskatchewan comparativement à $144,477,000; en Alberta, à $177,537,000 en regard de $164,211,-000 en 1939.

Production d'or en août

La production canadienne d'or en août s'élève à 467,224 onces, en regard de 456,650 le mois précédent et 466,946 le mois correspondant de l'an dernier. La production des huit mois terminés en août atteint un total de 3,560,129 onces contre 3,500,256 la période correspondante de 1940.

Par région, la production en août est la suivante (totaux de 1940 entre parenthèses): Ontario, 274,555 (279,176) onces; Québec, 91,936 (85,528); Colombie canadienne, 58,401 (58,485); Manitoba et Saskatchewan, 24,873 (22,313); Yukon, 10,485 (15,070); Territoires du Nord-Ouest, 5,424 (4,564); expéditions de la Nouvelle-Ecosse à la Monnaie Royale du Canada, 1,543 (1,791).

Nombres-indices des prix de gros

Les changements des prix de gros sont pour la plupart peu importants et diversifiés la semaine terminée le 14 novembre; l'indice du Bureau fedéral de la Statistique, sur la base 100 en 1926, se maintient au niveau de la semaine précédente, soit à 94.0. La semaine correspondante de l'an dernier il s'établissait à 84.0.

A la Chambre de commerce de Montréal

Rapport du comité de l'assurance-vie adopté par l'assemblée générale trimestrielle

La Cour supérieure en juin 1940 et, plus récemment, la Cour d'appel ont rendu un jugement dans la cause de l'Equitable Life Assurance Society of the United States contre Mme Rosa-Belle Larocque, qui crée une situation sérieuse à laquelle il faut remédier.

En bref, voici le sens du double arrêt. En vertu de l'article 1301 du Code civil, l'épouse non commune en biens "ne peut s'obliger avec ou pour son mari". Or, en empruntant sur la garantie d'une police d'assurance dont son mari est l'assuré et dont elle est la bénéficiaire, Mme Larocque s'est obligée pour son mari, puisqu'elle a pris l'engagement de rembourser l'assureur conjointement avec celui-ci. Comme resultat, le paiement fait à Mme Larocque est censé non avenu, la police est considérée en vigueur au moment de la mort de l'assuré, bien que les primes n'aient pas été payées depuis plusieurs années, et l'assureur doit verser à la bénéficiaire le montant de l'assurance moins les primes impayées, augmentées de l'intérêt.

Ces jugements n'auraient qu'un intérêt isolé s'il ne s'en dégageait une affirmation de principe dont les conséquences sont graves au double point de vue de l'assureur et de l'assuré. Pour le premier, ils ouvrent la porte à des procès nombreux et extrêmement coûteux parce que des avances ont été faites, dans les circonstances similaires, à une multitude d'assurés. Ces procès vont donner lieu à d'énormes frais et, si la jurisprudence est établie, ils exposent l'assureur à des pertes de l'ordre des millions de dollars non prévues par les calculs actuariels parce que les prêts étaient conformes à la pratique établie dans le monde entier. Par le principe qu'ils appliquent, ces jugements transforment des avances faites de bonne foi et en conformité des clauses du contrat d'assurance en des opérations d'un caractère absolument nul.

Pour l'assuré, la conséquence principale est également sérieuse puisqu'il lui sera impossible à l'avenir d'emprunter quand sa femme sera le bénéficiaire d'une police d'assurance. Comme le plus grand nombre des contrats se lisent ainsi, l'assuré sera donc privé d'un privilège précieux auquel il avait recours dans les moments de gêne financière. Pour ne pas s'exposer à de nouvelles pertes à la suite de l'opinion exprimée par le juge Barclay au sujet de l'article 1265, l'assureur devra également refuser de remettre la valeur de rachat. Ainsi, l'assuré perdra le droit de se faire rembourser la partie de la réserve à laquelle la résiliation du contrat lui donnait droit jusqu'ici. De plus, l'assuré va, à l'avenir, éviter de nommer sa femme bénéficiaire, et celle-ci perdra les avantages que le législateur avait voulu lui accorder par la loi des maris et des parents.

Pour ces raisons, il est proposé et résolu que la Chambre de commerce du district de Montréal prie respectueusement le premier ministre de la province de Québec et ses collègues du cabinet de faire amender la loi des assurances de la province de Québec, dès la prochaine session, afin

a) de légaliser les prêts faits par les compagnies d'assurance-vie sur la garantie des polices d'assurance dont le bénéficiaire est l'épouse de l'assuré. Et cela nonobstant les dispositions de l'article 1301 du Code civil;

b) de permettre aux compagnies d'assurance de verser la valeur de rachat aux intéressés lorsque le bénéficiaire du contrat d'assurance-vie est attribué à la femme de l'assuré, sans s'exposer à voir le paiement invalidé par les tribunaux, en vertu de l'article 1265 du Code civil.

La Chambre de commerce du district de Montréal demande que, dans l'intervalle, on veuille bien lui donner l'assurance que des dispositions seront prises dès la prochaine session afin que tous les intéressés se sentent protégés le plus tôt possible.

Les forêts aident à la finance de guerre

Ottawa, Canada. — Les forêts jouent un rôle important à l'appui de nos finances de guerre, annonce le ministère des Mines et des Ressources. On s'en rend facilement compte en analysant les statistiques de notre commerce extérieur qui embrassent toutes nos importations et toutes nos exportations de marchandises, excepté celles de l'or non monnayé.

Le commerce de toutes les denrées autres que le bois, les produits du bois et le papier a accusé une balance défavorable de $199,000,000 durant l'année civile 1940. Les exportations d'or non monnayé, estimées à $203,000,000, ont compensé ce déficit et laissé un excédent de $4,000,000 à notre crédit. Les échanges de bois et de papier ont accru ce solde créditeur de $310,-000,000. Ces chiffres montrent que la balance favorable attribuable au bois et au papier, a dépassé en 1940 de $107,000,000 la valeur des exportations d'or non monnayé; ils font du même coup ressortir le rôle prépondérant qu'ont pris nos forêts et nos industries forestières dans l'accumulation des devises étrangères indispensables au Canada pour ses achats formidables de matériel de guerre à l'étranger.

Les forêts canadiennes ont en outre fourni les matériaux nécessaires à la construction de milliers de nouveaux édifices en bois requis depuis la guerre. Elles constituent également la principale source de bois d'oeuvre dont dispose le Royaume-Uni.

Aperçu du tourisme

Le nombre de touristes entrés en automobile aux endroits de la frontière canadienne en août accusait une augmentation marquée sur le mois correspondant de 1940, mais une légère régression par comparaison aux totaux d'août 1939. Dans le groupe des voyages sans permis (locaux), 416,156 voitures sont entrées contre 337,185 en août l'année dernière et 430,665 en août 1939. Les entrées de véhicules de voyageurs munis de permis s'élevaient à 287,621 contre 211,181 en août 1940 et 290,497 en août 1939. Le nombre total de voitures des Etats-Unis qui sont entrées pendant le mois était de 717,915.

En août l'année dernière et dans les années précédentes, un grand nombre de véhicules commerciaux ont été inclus dans la catégorie des voitures automobiles sans permis (48 heures), tandis que cette année elles forment un groupe séparé, s'élevant à 14,138 entrées, dont une bonne partie représente tout probablement la circulation locale. D'un autre côté, le comptage des automobiles dans la catégorie sans permis a été plus complet en août 1941 et comprend les voyages répétés des abonnés, dont un certain nombre n'était pas compté dans les tableaux précédents.

La province d'Ontario a admis 188,808 voitures en vertu de permis de véhicules de voyageurs pendant le mois, dont la majeure partie ont été visitées aux trois principaux ports, viz., Windsor, 47,788 voitures, Fort-Erié, 45,297 voitures et Chutes Niagara, 44,675 voitures. La province de Québec a admis 55,-383 voitures en vertu de permis de véhicules voyageurs, dont 15,209 à Lacolle, 10,664 à Phillipsburg et 7,883 à Rock-Island. Il est entré en Colombie canadienne 18,253 voitures de ce groupe, 8,295 à Pacific-Highway et 3,031 à Victoria. Venaient ensuite le Nouveau-Brunswick, avec 15,132 voitures (Saint-Etienne 8,567), Alberta 4,842 voitures (Chief-Mountain 3,576), Manitoba 3,375 voitures (Emerson 2,674), Saskatchewan 1,310 voitures, Nouvelle-Ecosse 518 voitures.

Comme la Nouvelle-Ecosse et l'île du Prince-Edouard n'ont pas de port d'entrée sur la frontière américaine, les voitures doivent passer par des ports d'autres provinces pour s'y rendre, (sauf celles qui arrivent directement des Etats-Unis par vapeur), et elles sont enregistrées dans ces provinces.

Le plus grand nombre de voitures inscrites dans la catégorie sans permis à un seul port fut de 131,867 à Fort-Erié. Les deuxieme et troisième endroits d'entrée le plus actif pour cette catégorie de circulation furent Windsor, qui a admis 89,207 voitures, et les Chutes Niagara, visitées par 79,558 voitures

Les voitures canadiennes rentrant au Canada sont maintenant classifiées par longueur du séjour selon qu'elles ont passé plus ou moins de 24 heures à l'étranger. En tout, 69,463 voitures canadiennes se sont déclarées à l'entrée en août. Parmi elles, 48,883 voitures ont été à l'étranger 24 heures ou moins, 8,187 voitures pour des périodes dépassant 24 heures, tandis que le reste de 12,393 voitures se composaient de véhicules commerciaux revenant au pays, c'est-à-dire des camions canadiens qui avaient voyagé aux Etats-Unis pour des fins commerciales.

Le plus grand nombre de voitures canadiennes de retour d'un voyage de plus de 24 heures à l'étranger annoncées par un seul port a été de 893, à Pacific-Highway, C. C. A Boundary-Bay, C.C., 741 voitures de cette catégorie ont été déclarées à leur entrée. Voici d'autres endroits importants: Chutes Niagara, 660 voitures, Windsor, 640, Emerson, Man., 481, Sarnia, Ont., 468, Fort-Erié, 458, Phillipsburg, P.Q., 417, Wingsgate, C.C., 410. Les Chutes Niagara ont admis 5,820 voitures canadiennes rentrant au pays après des séjours de moins de 24 heures. L'endroit qui venait deuxième pour cette circulation était Saint-Etienne, N.-B., avec 4,460 voitures, suivi de Edmundston, N.-B., avec 4.074 voitures, Windsor, 3,546 voitures, Boundary-Bay, C.C., 2,971 voitures. Un chiffre de 2,367 voitures commerciales sont entrées à Fort-Frances, Ont., pendant le mois, 1,768 par Edmundston et 1,372 par Walkerville, Ontario.

Débits bancaires en septembre

La somme des chèques encaissés par les succursales des banques à charte s'élève à $3,301,000,000 en septembre, en regard de $2,571,-000,000 le même mois de l'an dernier. L'augmentation de 28.4 p.c. reflète l'accélération des opérations commerciales et la hausse des prix. Les dernières données connues révèlent une avance marquée de l'indice du volume physique des affaires comparativement au niveau de 130.1 en septembre l'an dernier. L'indice de l'emploiement dans les manufactures passe de 134.5 à 172.9. L'indice des prix de gros, qui se plaçait à 83.1 en septembre l'an dernier, est à sept points près de l'année de base (1926).

Il y a des augmentations en chacune des cinq régions économiques comparativement au même mois de 1940. Les plus grandes augmentations proportionnelles sont celles de l'Ontario et du Québec. Dans les Provinces Maritimes les débits bancaires augmentent de $62,700,000 à $78,400,000; en d'autres termes, le total est de 25 p. c. plus fort qu'au cours du même mois de l'an dernier. Les gains sont généraux en chacun des trois centres de compensation de la région économique.

Au cours des neuf premiers mois de l'année les chèques encaissés dans les centres de compensation s'élèvent à $28,502,000,000, en regard de $24,653,000,000 la même période de 1940, soit une augmentation de $3,849,000,000 ou de 15 .6 p. c. Trente-deux des trente-trois centres laissent voir des augmentations sur les mêmes mois de l'an dernier. La plus forte augmentation proportionnelle est celle de l'Ontario, suivie de celle de la Colombie canadienne.

A Montréal les débits bancaires augmentent de $625,500,000 en septembre 1940 à $853,900,000 en septembre cette année. Il y a également une augmentation à Sherbrooke, mais à Québec les débits se maintiennent à peu près au même point; le total de la province augmente de $716,000,000 à $945,000,-000, gain de 32 p.c. Chacun des centres de l'Ontario pour lesquels les statistiques sont connues accuse des gains par rapport au mois de septembre de l'an dernier. A Toronto les débits augmentent de $689,000,000 à $962,000,000. A Ottawa le total est de $284,000,000 contre $193,300,000 en septembre l'an dernier. Le total de la province est de $1,536,000,000, augmentation de 40.5 p. c.

Sept des dix centres des Provinces des Prairies laissent voir des gains. A Winnipeg, les débits passent de $311,000,000 à $337,000,000. Le total des dix centres de la région économique est de $540,000,-000 comparativement à $531,000,000 en septembre 1940; l'augmentation se limite à 1.7 p. c. Chacun des trois centres de la Colombie canadienne accuse des augmentations, le total de la province étant de $200,300,000 en regard de $168,-300,000. La majeure partie de cette augmentation est attribuable à Vancouver, dont les débits passent de $129,000,000 à $156,000,000; le gain en cette province est de 19.4 pour cent.

Production de lait concentré

La production canadienne de lait concentré (lait entier et sous-produits) s'élève à 18,544,770 livres en octobre, augmentation de 3,661,644 livres ou de 25 p. c. sur la production d'octobre 1940. Par suite du déclin saisonnier habituel pour ce temps de l'année, la production d'octobre est inférieure à celles de septembre qui s'établissait à 22,220,203 livres. Au cours des dix mois de cette année la production forme un total de 214,498,-313 livres, comparativement à 171,279,387 la période correspondante de 1940.

Chargements de wagons

La semaine terminée le 8 novembre les chargements déclinent à 69,572 wagons, comparativement a 72,936 wagons la semaine précédente et 59,492 wagons l'an dernier. Dans la division de l'Est les chargements augmentent de 38,897 wagons en 1940 à 43,453 et dans la division de l'Ouest, de 20,595 à 26,-119 wagons.

Commerce de détail en Ontario, en Col. can. et dans les Pr. Maritimes

En Ontario le commerce de détail en 1940 augmente de 13 p. c. comparativement a 1939 et est à son plus haut niveau depuis 1929, d'après les résultats du relevé annuel du commerce de détail fait par le Bureau fédéral de la Statistique. Les ventes globales sont estimées à $1,129,821,000 en 1940 et $1,002,-071,000 en 1939, soit une augmentation de 3 p. c. en 1940 comparativement à 1939. Tous les genres de commerce pour lesquels existent des chiffres séparés accusent une augmentation de leurs ventes.

En Colombie canadienne les ventes de détail se chiffrent à $248,-333,000 en 1940, augmentation de 11 p. c. sur celles de 1939; elles sont à peu près égales au volume des affaires en 1930, la première année où il existe des données comparables. A l'exception des vendeurs de combustible, tous les genres de commerce laissent voir une augmentation de leurs ventes en regard de 1939.

L'expansion marquée des achats des consommateurs dans les Provinces maritimes depuis le début de la guerre se reflète dans les statistiques du commerce de détail en 1940. Les ventes sont estimées à $217,077,000 dans les trois provinces, augmentation de 18 p. c. sur celles de 1939 et de 10 p. c. sur celles de 1930. L'augmentation des ventes se fait sentir dans tous les genres de commerce.

Nouvelles Raisons Sociales

Les sociétés et compagnies récemment enregistrées

Stainless Steel Specialty Reg'd, 6252, boul. St-Laurent, U. Bigras, Ludger Rioux.
Pharmaceuticals Ltd, 950, rue St-Urbain, H. R. Horner, prés.
Paradise Beverages Co., 6968 ave Grand, Aaron Bitensky.
Adolphe Lemay Enreg., 25 est, rue Laurier.
Biltex Fabrics Reg'd, Myron J. Israël et Montague Israël.
C. Robillard Ltée, 5309 Berri, Fabien Côté, prés.
Commercial Bowling Academy, 4145 rue De Bullion, Jacob Caplan, Morris Caplan, Joseph Caplan.
Richmond Delicatessen, Maurice Hutkin.

1 LA BANQUE PROVINCIALE 1
6 est heureuse d'exprimer ses voeux et hommages aux 9
4 Messieurs de Saint-Sulpice 4
1 à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de leur illustre Compagnie. 1

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Troisième Centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice

HOMMAGES

Que nos "Messieurs" veuillent agréer, avec nos hommages et nos voeux, l'expression de notre profonde admiration.

La Société d'Administration et de Fiducie
5 EST, RUE ST-JACQUES
PL. 3821 MONTREAL



Votre succession sera tributaire de d-e-u-x gouvernements: ceux de Québec et d'Ottawa. Mais vous pouvez compenser l'augmentation. Confiez-nous vos placements: ils auront un rendement plus élevé.

SOCIETE NATIONALE DE FIDUCIE
41, O.S.-Jacques, Montréal-HA.3201

HOMMAGES
AUX
Messieurs de Saint-Sulpice
A l'occasion du troisième centenaire de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice. — Nos voeux et l'expression de notre profonde admiration.

Cie Mutuelle d'Immeubles, Limitée
Caisse d'Epargne pour Prêts Mutuels
1306 est, rue Ste-Catherine Tél. : CH. 5415-5515

Notre part à l'effort de guerre

L'ACCROISSEMENT considérable de l'embauchage qui résulte du vaste programme de guerre actuellement en voie d'exécution met en évidence le rôle que jouent les services de la Compagnie des Tramways de Montréal pour le succès de notre effort de guerre.

L'an dernier la Compagnie des Tramways de Montréal a transporté en tout plus de 225,000,000 de voyageurs, c'est-à-dire environ un tiers du public voyageur de tout le Canada qui utilise les transports urbains, ou encore l'équivalent de la population des deux Amériques. Durant l'année, les véhicules de la compagnie ont parcouru 33,733,468 milles, ou plus de 3¼ fois la circonférence du globe terrestre chaque jour.

Un système de transport urbain efficace, sûr et économique est un facteur essentiel à la vie économique d'une grande cité. Aujourd'hui, plus que jamais, nos circuits de transports sont des "voies de communication" vitales.

LA COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL

LA VIE SPORTIVE

Les Rangers seront opposés aux Tricolores

Le Canadien est encore à gagner sa première joute de la saison dans les séries de la ligue Nationale de hockey mais les Habitants de Dick Irvin espèrent pouvoir enregistrer leur premier triomphe ce soir, alors que les Rangers viendront faire la lutte aux salariés de la Canadian Arena Co. et les amateurs montréalais se rendront en nombre pour encourager les nôtres à la victoire et ils peuvent être assurés d'une intéressante exhibition car ces deux clubs ont toujours fourni de belles luttes et celle de ce soir ne fera pas exception.

L'instructeur Irvin croit que son club a eu sa part de malchance et que le Tricolore pourra maintenant s'acheminer vers le championnat du circuit Calder et une double victoire sur les New-Yorkais en fin de semaine permettrait au Bleu-Blanc-Rouge d'améliorer considérablement sa position.

Les Rangers ont perdu quatre parties depuis le commencement de la présente série et occupent le cinquième rang ce qui démontre que les protégés de Lester Patrick ne sont pas aussi redoutables que par le passé et que le Tricolore, s'il est quelque peu favorisé par la chance ce soir, au Forum, et demain, à New-York, peut facilement avoir raison de son adversaire.

Le Canadien aura son équipe régulière ce soir en plus de Conny Tudin, qui a été rappelé de Washington, et Toe Blake reprendra son poste sur l'ataque, et devrait être d'une aide précieuse. Lach sera le seul régulier à ne pouvoir jouer et il ne reviendra sur l'alignement que dans six ou huit semaines.

Demain soir, au Madison Square Garden, Charlie Sands remplacera Terry Reardon, sur l'aile droite, car le joueur emprunté des Bruins de Boston ne peut passer la ligne quarante-cinquième vu qu'il n'a pu obtenir de passeport et Charlie, qui a fait preuve d'une grande amélioration au cours des pratiques de cette semaine, devrait être effectif en compagnie de Blake et de Tudin.

Dick Irvin a remanié ses lignes d'avants et ce soir, comme demain, Bunny Dame jouera avec Johnny Quilty et Joe Benoit tandis que la troisième ligne comprendra Murph Chamberlain, Ray Getliffe et Tony Demers.

Il n'y aura aucun changement sur la défense mais tout semble indiquerq ue Cliff Goupille et Bouchard resteront aussi longtemps que possible sur la glace à moins que Portland n'indique une amélioration dans son jeu. Bert Gardiner sera de nouveau le gardien des filets pour le Bleu Blanc Rouge, car la direction du tricolore n'a pu décider Dave Kerr à venir à Montréal pour garder les buts des Habitants.

Ce soir, à Toronto, la première position sera à l'enjeu alors que les invincibles Eperviers Noirs rencontreront les Leafs de Toronto, les détenteurs de la première place. Seulement un point sépare les deux équipes. Dans l'autre partie ce soir, les Américains de Brooklyn rencontreront les Ailes Rouges de Détroit à New-York. Les joueurs de Détroit sont également dans un mauvais sentier ayant perdu 4 joutes consécutives. Demain, les Eperviers et les Leafs en viendront de nouveau aux prises à Chicago pendant que les Ailes Rouges retourneront sur leur patinoire pour y rencontrer les Bruins de Boston.

Les séries de la Ligue Montréal

La première position de la ligue de hockey Montréal sera en jeu, demain après-midi à l'Arena de Lachine, alors que les Rapides recevront la visite des Cataractes de Shawinigan. Dans l'autre partie de la ligue les Cyclones de Joliette visiteront le club Valleyfield tandis que le club Montréal jouera une partie d'exhibition à Sherbrooke contre le club Richmond, de la ligue des Cantons de l'Est.

Les Rapides et les Cataractes dominent actuellement le classement de la ligue avec trois victoires à leur crédit en autant de parties, cette saison. Le vainqueur de la partie de dimanche passera donc seul en tête de la ligue et tout laisse anticiper une rencontre fort intéressante.

Dans leur dernière partie, les Rapides sont venus de l'arrière pour triompher du club Montréal dans la dernière période. A Shawinigan, les Cataractes ont vaincu le même soir les Braves de Valleyfield par le score de 7 à 1.

La partie de demain sera d'autant plus importante que la première position sera en jeu. Les hommes de Sylvio Mantha devront fournir leur meilleure performance pour tenir tête au Shawinigan, qui possède cette saison une équipe de beaucoup supérieure à celle de l'an passé avec un Larry Laframboise, un Jacques Lavoie, un Calhoun et autres.

Dans l'autre partie à Valleyfield, les Cyclones et les Braves batailleront pour la troisième position. Les Braves ont subi quatre défaites depuis le commencement de la saison et tenteront de remporter leur première victoire aux dépens des visiteurs qui ont perdu leur seule partie jouée à date contre Shawinigan.

Le club Montréal, de Jean Lalonde, qui a fort impressionné à ses débuts, jeudi soir, en livrant une belle lutte aux Rapides, jouera un match exhibition à Sherbrooke contre le club Richmond.

Le Cornwall a eu raison des Pats

Cornwall, 22 (P.C.) — Les Volants de Cornwall se sont placés sur un pied d'égalité avec Ottawa et Québec en première position de la ligue Québec Sénior en battant les Pats 3-1 ici hier soir dans une joute contestée.

Les Volants ont montré plus de "fini" autour des buts et un meilleur jeu d'ensemble pour s'assurer la victoire. Cornwall a eu l'avantage du jeu presque tout le temps, mais les arrêts sensationnels de Bill Dickie dans les buts ont conservé leurs chances aux Pats.

Le retour de Lorrain Thibault dans l'alignement de Cornwall a ajouté de lap uissance et de l'entrain aux Volants. Thibeault s'est montré dangereux à l'attaque, quoiqu'il n'ait pu compter.

Personne n'a pu compter dans la première période, mais au milieu de la seconde, Ted Saunders a donné l'avantage aux Volants. George Imlach a porté le résultat à 2-0 peu après le début de la troisième, mais deux minutes plus tard, Roger Gaudette a compté pour les Pats.

Six minutes avant la fin, Lloyd Ailsby s'est échappé avec Steve Latoski pour aller compter le dernier point. Latoski a été la vedette de la partie, aidant Saunders et Ailsby à compter leurs points.

Johnny Wilkinson a fait ses débuts à la défense des Pats. Johnny n'est pas en condition, mais il s'est montré solide. Le trio Mattson-Riley-Gaudette a été le plus effectif des Montréalais à l'attaque.

CORNWALL: But, Dion; défenses: Drummond et Ritchie; centre, Latoski; ailiers: Bélanger et Saunders; substituts: Imlach, Shaw, Lemire, Thibeault, Read, Cook, Ailsby et Maundrell.

PATS: Dickie; Jotkus et Larochelle; Majeau; Mullins et Carroll; Mattson, Gaudette, Riley, Eagan, Kelly, Murray, Marchand et Wilkinson.

Arbitres: Contant et Pames, de Cornwall.

Première période

Aucun but.

Punitions: Larochelle et Cook, Marchand.

Deuxième période

1. Cornwall, Saunders 10.49
(Latoski, Bélanger)
Punition: Wilkinson.

Troisième période

2. Cornwall, Imlach (Ritchie) 5.24
3. Pats, Gaudette 7.51
4. Cornwall, Ailsby (Latoski 14.55
Punitions: Thibeault, Jotkus et Maundrell.

Le hockey professionnel et amateur

HIER SOIR:

LIGUE SENIOR

Cornwall 3, Pats 1.

CE SOIR:

LIGUE NATIONALE

Rangers à Canadiens.
Chicago à Détroit.
Détroit à Américains.

LIGUE SENIOR

Canadien à Ottawa.

LIGUE AMERICAINE

New Haven à Cleveland.
Indianapolis à Pittsburgh.
Washington à Hershey.
Providence à Philadelphie.
Buffalo à Springfield.

DEMAIN APRES-MIDI:

LIGUE SENIOR

Cornwall vs Pats.
Ottawa vs Canadien.
Royal à Québec.

LIGUE MONTREAL

Shawinigan à Lachine.
Joliette à Valleyfield.

DEMAIN SOIR:

LIGUE NATIONALE

Canadien à Rangers.
Toronto à Chicago.
Boston à Détroit.

LIGUE AMERICAINE

Pittsburgh à Indianapolis.
New Haven à Buffalo.
Cleveland à Providence.
Hershey à Washington.

LE CLASSEMENT

LIGUE NATIONALE

	J.	G.	P.	N.	P.	C.	Pts
Toronto	6	5	1	0	23	16	10
Chicago	5	4	0	1	11	7	9
Américains	7	3	3	1	17	18	7
Boston	5	3	2	0	13	9	6
Rangers	6	2	4	0	16	20	4
Détroit	6	1	4	1	13	17	3
Canadien	5	0	4	1	10	16	1

LIGUE SENIOR

	J.	G.	P.	N.	P.	C.	Pts
Québec	8	4	3	1	29	20	9
Cornwall	8	4	3	1	33	31	9
Ottawa	8	4	3	1	29	21	9
Pats	8	2	3	3	19	26	7
Canadien	6	2	2	2	14	28	6
Royal	8	2	4	2	24	27	6

LIGUE AMERICAINE

section est

	J.	G.	P.	N.	P.	C.	Pts
New Haven	10	6	4	0	29	29	12
Springfield	8	5	2	1	22	18	11
Washington	11	3	5	3	22	30	9
Providence	10	3	5	2	37	34	8
Philadelphie	7	3	3	1	24	21	7

section ouest

	J.	G.	P.	N.	P.	C.	Pts
Indianapolis	11	7	2	2	33	21	16
Cleveland	7	6	0	1	24	14	13
Hershey	8	4	2	2	31	24	10
Buffalo	8	1	7	0	18	29	2
Pittsburgh	10	0	8	2	24	44	2

LIGUE JUNIOR

	J.	G.	P.	N.	P.	C.	Pts
Royal	1	1	0	0	7	4	2
Pats	1	0	0	1	3	3	1
Concordia	1	0	0	1	3	3	1
Canadien	1	0	1	0	4	7	0

LIGUE MONTREAL

	J.	G.	P.	N.	P.	C.	Pts
Lachine	3	3	0	0	26	12	6
Shawinigan	3	3	0	0	11	3	6
Montréal	1	0	1	0	4	5	0
Joliette	1	0	1	0	1	2	0
Valleyfield	4	0	4	0	10	30	0

Jean Pusie est mis à l'amende

Minneapolis, 22. — Le président George Higgins de l'Association américaine a imposé des amendes de $25 aux clubs St-Louis et Kansas City, et une autre amende de $25 et une suspension d'une joute à Jean Pusie, un joueur de défense de St-Louis, comme résultat d'une bagarre générale au cours de la joute de mercredi soir.

Higgins a dit que les amendes ont été imposées aux clubs pour avoir permis aux joueurs de quitter le banc pour participer à la mêlée, qui a été interrompue par la police. Il a ajouté que l'amende imposée à Pusie est pour avoir commencé la bagarre et qu'il a été suspendu pour être allé dans la chambre des joueurs de Kansas City après la partie pour tenter de recommencer la bataille.

Deux joutes ont marqué l'ouverture

La ligue de hockey de la Défense nationale a fait son ouverture hier soir au Forum alors que la Marine a vaincu l'Armée par le résultat de 8-0, tandis que le C.O.T.C. du Loyola a défait la Royal Air Force par 7-3. Plus de 3,000 personnes ont assisté à l'ouverture de la ligue militaire et elles ont été témoins d'une intéressante exhibition entre les deux parties lorsqu'un groupe de quelque 25 Néo-Zélandais ont donné une exhibition contre un nombre égal d'Australiens. Voici les sommaires:

PREMIERE PARTIE

MARINE — Buts: Pearson; défenses: Dunn et Harrison; centre: Caldwell; ailiers: Bélanger et Buchanan; subs: Aumais, Johansson, Kavanagh, Kenny, R. Lambertus, P. Lambertus, Gordon Wilcox.

ARMEE — Buts: MacLeod; défenses: Lapointe et Oss; centre: Putnam; ailiers: Bélanger et Fisher; subs: Greenshields, Irwin, Campbell, Gould, Moynaugh, Léger, Prorette.

Première période

1—Marine: Buchanan (Coldwell) 8.25
2—Marine: Bélanger 12.28
3—Marine: Irwin 14.02
4—Marine: Buchanan (Irwin) 14.58
Pun.: Lambertus, Irwin, Greenshields, Bélanger, Lapointe.

Deuxième période

5—Marine: Dunn 5.05
6—Marine: Bélanger (Buchanan) 6.32
Pun.: Aumais, Irwin, Greenshields (6).

Troisième période

7—Marine: Gould 7.00
8—Marine: Buchanan (Caldwell) 14.26
Pun.: Fisher, Greenshields, Moynaugh, Lapointe.

Arbitres: W. Lagacé et Med. Martel.

Deuxième partie:

AIR FORCE. — Buts: Gibson; défenses: Laurent et Grelow; centre: Murphy; ailiers: Irwing et Campbell. Subs.: Austin, Evans, Murphy, Burry, MacKay, Whitlow, Richardson, Wilson et Carpenter.

LOYOLA C.O.T.C. — Buts: Davis; défenses: McCallum et Broderick; centre: Newton; ailiers: Costigan et Cleary. Subs.: Braceland, Ross, Emberg, McDonald, O'Connell, R. MacDonald.

Première période

1—Loyola, Castigan 9.33
zPunitions: McKay et Druing.

Deuxième période

2—Loyla, H. McDonald 5.12
3—Loyola, O'Connell 9.49
4—Loyola, H. McDonald 12.50
5—Air Force, Druning 14.21
Punitions: Evans, Braceland et Carpenter.

Troisième période

6—Loyola, Cleary 3.42
8—Loyal, Emberg 5.47
9—Loyola, Cleary 6.22
10—Air Force, Irwing 14.46
Punition: Braceland.

Le sport du ski à la voirie québécoise

Voici le calendrier des événements sportifs du club de ski de la Voirie, pour la saison 1941-42:

Décembre, mercredi 3. — Soirée d'ouverture des Sports d'hiver manoir Saint-Castin. — Voirie Ski Club.

Dimanche, 7. — Inauguration du Castel de la voirie au mont Saint-Castin. Fielday ouvert. Voirie Ski Club.

Dimanche, 14. — Cross-country pour junior du club. Voirie Ski Club.

Dimanche, 21. — Concours de sauts. Tremplin Saint-Castin, V.S.C.

Dimanche, 28. — Slalom-géant. Côte du Manoir Saint-Castin pour les compétiteurs hommes et dames de la voirie. Les touristes qui le désirent seront admis à ce concours.

Janvier, dimanche, 4. — Course à relais interscolaire pour le trophée Seiberling. Auspices de la voirie S. C.

Dimanche 4. — Slalom ouvert côte de Beaupré, Montmorency, S.C.

Mardi, 6. — Slalom invitation par le Cercle Universitaire.

Dimanche, 11. — Concours de sauts. Tremplin du Saint-Castin, trophée Laurentide. Seniors et juniors. Voirie S.C.

Dimanche 18. — Cross-country à Lévis. Trophée Lévis-Mirepoix. Montagnard S.C.

Dimanche, 18. — Concours de descente interscolaire, voirie S.C.

Dimanche, 25. — Cross-country Seniors, 8 milles, juniors 4 milles. Trophée Laurentide Automobile par Voirie S.C.

Février, dimanche, 1er. — Concours de sauts. Vallée du St-Maurice, T.P.R.S.C.

Dimanche, 1er. — Slalom pour dames. Côte du Manoir, invitation sous les auspices du Manoir St-Castin et Voirie S.C.

Dimanche, 8. — Cross-country, seniors et juniors, championnat cité et district, Québec S.C.

Dimanche, 15. — Concours de sauts, Cité et districts St-Castin, Q.S.C.

Dimanche, 22. — Concours de sauts, championnat de la Beauce. Vallée-Jonction.

Dimanche, 22. — Concours de slalom interscolaire. Voirie S.C.

Mars, dimanche, 1er. — Slalom et descente pour dames, championnat ville de Québec par les employés civils, S.C.

Dimanche, 8. — Concours de descente seniors et juniors, championnat ville et district, Québec S.C.

Dimanche, 15. — Concours de slalom, seniors et juniors. Championnat ville et district de Québec S.C.

Dimanche, 22. — Slalom géant pour dames, trophée Château S.C.

Dimanche, 29. — Concours de sauts interscolaires, Voirie S.C.

Avril, dimanche, 5. — Slalom géant, championnat de la Voirie.

Dimanche, 12. — Concours de sauts, championnat de la Voirie trophée Georges Morency.

Dimanche, 19. — Ski de printemps. Piste des Cimes.

Instructeur du club: Maurice Lebon.

La date des concours extérieurs n'étaln pas encore fixée, certains concours sont sujets à changement.

Blanchissage pour Mt-Royal et Clearpoint

La ligue de hockey Mont-Royal junior a donné une autre séance intéressante hier soir, alors que trois parties étaient à l'affiche dans ce circuit, à l'Arena de Lachine.

Toutes les parties ont été chaudement disputées et les amateurs n'ont pas ménagé leurs applaudissements aux joueurs à chaque fois qu'un beau coup était exécuté.

Le Clearpoint a pu enregistrer un blanchissage aux dépens du Saint-Lambert lorsque ce dernier fut défait par un résultat de 2 à 0 dans la partie finale. Dans les autres rencontres le Mont-Royal a eu l'avantage sur les Winged Wheelers par 2 à 0, tandis que le Pointe-Claire a eu raison des North End Eagles par 3 à 2.

Composition des équipes:

MONT-ROYAL		WHEELERS
Ainwick	buts	Hodkinson
Thompson	défense	Rejan
King	défense	Bowies
Doherty	centre	Haddow
Boussamra	avant	Fine
Templeton	avant	Wener

Mt-Royal, subs: Shaver, Gelineau, Ambrosie, Griffin, Bird, Tyler et Woodside.

Wheelers, subs: Moore, Rogers, Leach, Shapiro, Gossack, Brophy et Seltzer.

Première période

Pas de point.

Punitions: Thompson, Ryan, Wener et Bird.

Deuxième période

1 Mt-Royal: Ambrosie-Doherty 3.45
Punitions: Ryan, Thompson, Haddow et Moore.

Troisième période

2 Wheelers: Haddow 1.40
3 Mt-Royal: Ambrosie-Boussamra 11.15
Punitions: King, Wener 2.

* * *

POINTE-CLAIRE		N. E. EAGLES
Neale	buts	Rowe
G. Brunet	défense	Haran
M. Brunet	défense	Malfara
Murray	centre	St-Amour
Boileau	avant	Velders
Corcoran	avant	Balktis

Pointe-Claire, subs: Allard, Pilon, Deschamps, Favreau, Sargent et Davies.

N. E. Eagles, subs: Glenen, Charbonneau, Morisson, G. Walker et E. Walker.

Première période

Pas de point.

Punitions: G. Brunet 3, St-Amour, Velders, (4 min.)

Deuxième période

1 Pte-Claire: Pilon-M. Brunet 11.00
Punitions: DeBellefeuille 2, Walker, M. Brunet, G. Brunet et Malfara.

Troisième période

2 Pte-Claire: Pilon 7.30
3 Eagles: Balktis-Rowe-Malfara 10.45
4 Pte-Claire: Allard-Corcoran 11.25
5 Eagles: Bowe-Malfara-Balktis 14.05
Punitions: Haran, M. Brunet, Pilon, Morrison 4 min.; Malfara, Deschamps, G. Brunet, Velders 5 min. maj. plus 10 min. insubordination).

CLEARPOINT. Buts: Weary; défenses: Donaldson et Roberts; centre: Lofthause; ailes: Thorpe et Symons. Subs.: Clarson, Latchmore, Tolan, Walker, Godsal.

ST-LAMBERT. Buts: Savageau; défenses: Jodoin et Bourke; centre: Martineau; ailes: P. Camerlain et C. Camerlain. Subs.: Innes, Hogron, Rajotte, Poirier.

Première période

1. Clearpoint: Thorpe 12.20
Pun.: P. Camerlain, Lofthause, Latchmore.

Deuxième période

Pas de point.

Pun.: Symons, Roberts.

Troisième période

2. Clearpoint: Latchmore .. 14.15
Pun.: Jodoin.

Arbitres: Léo Murray et Nick Carter.

Hostak déclassés par Overlin

New-York, 22. — Ken Overlin, l'ancien champion du monde des poids moyens, a fait un brillant début dans la division mi-lourde en triomphant d'Al Hostak par décision dans un combat de dix rondes disputé devant une foule de 7000 personnes au Madison Square Garden, hier soir.

Hostak qui en était à ses débuts dans l'Est du pays afficha une piètre tenue, tellement piètre qu'il songe à se retirer de l'arène. Rarement Overlin eut une tâche aussi facile et Hostak fut tellement malmené que ses seconds durent lui faire respirer de l'oxygène presque à chaque ronde.

Un seul alla au plancher au cours du combat. Ce fut à la deuxième ronde lorsque Overlin appliqua un solide crochet de gauche à la tête de Hostak. Ce dernier se releva cependant avant que l'arbitre ait eu le temps de commencer à compter.

Six équipes dans cette ligue

Nous avons appris hier qu'une nouvelle ligue intermédiaire est en voie de formation. Cete ligue comprendra six clubs et commencera bientôt ses activités à l'Arena de Lachine où trois parties seront jouées tous les samedis soirs. Les clubs qui feront partie de cete ligue sont le club Iberville, le Notre-Dame de Grâce, le Saint-Lambert, le Loco, le Verdun Luxor et les Sourds-Muets. Une assemblée sera tenue prochainement par les directeurs de la ligue pour terminer le programme de la saison.

Deux parties en deux jours pour Canadien

Le club de Paul Haynes, qui occupe la dernière position de la Ligue Sénior de Québec avec le Royal de Montréal, aura l'avantage d'améliorer son sort en cette fin de semaine car le tricolore a deux parties à jouer et s'il parvenait à triompher deux fois des Sénateurs d'Ottawa il pourrait passer en première position pourvu que les clubs Cornwall et Québec soient battus par leurs rivaux. La tâche est difficile mais il n'y a rien d'impossible et comme les Canadiens sont bien déterminés à faire mieux que leurs aînés de la Ligue Nationale ils batailleront courageusement ce soir et demain.

Les Canadiens joueront dans la capitale, ce soir, et ils recevront les Sénateurs dans la deuxième partie du programme double dominical au Forum. Dans l'autre partie de demain, les Volants en reviendront aux prises avec les Pats dans une autre partie importante pour chacun des clubs tandis que les Royaux joueront à Québec contre les As.

Les Canadiens ont livré une bonne pratique jeudi soir au Forum et l'équipe a paru en excellente condition. La brillante tenue de Legs Fraser dans les buts semble avoir grandement accru la confiance de l'équipe et conséquemment son efficacité. En huit parties, cette saison, les Sénateurs ont remporté 4 victoires, ils ont fait une joute nulle et ont connu trois fois la défaite. Ce sera la première fois, cette année, que le Canadien et les Sénateurs en viendront aux prises. En 6 parties, le Canadien a 2 victoires à son crédit et 2 joutes nulles. L'équipe a paru de beaucoup supérieure dans sa dernière partie et elle promet de rendre la vie dure aux autres membres du circuit en dépit d'un début de saison plutôt lent. Au moment où cesl ignes sont écrites, tandis que les Pats et les Volants bataillent à Cornwall, trois points seulement séparent le Canadien de la 1ère position.

Par leur victoire d'hier soir sur les Pats, les Volants sont passés sur un pied d'égalité en 1ère position avec les As de Québec et les Sénateurs d'Ottawa. Demain après-midi, ils tenteront de conserver cette position mais ils n'auront pas le travail facile.

Dans la dernière pratique des Royaux, jeudi, l'instructeur Frank Carlin a surveillé une équipe complète bien que Bud Farmer et Jimmy Haggerty, qui viennent de sortir de l'hôpital, n'étaient pas sur la glace. Haggerty pourra probablement jouer mercredi soir prochain, mais Farmer devra rester en repos durant six semaines ou plus. Les Royaux croient cependant qu'il pourra jouer de nouveau après le Jour de l'An.

George Slater, président de la ligue, est fort satisfait du travail des arbitres. Il seconde les officiels de tout son poids et il croit que chacun connait les règlements et sait les faire respecter par les joueurs.

La requête faite par les Pats pour l'engagement d'arbitres neutres est une de ces épidémies qui font leur apparition à peu près chaque saison mais cela n'inquiète pas Slater. Il croit que si ses arbitres sont assez bons pour réveiller l'attention de l'éclaireur de la ligue Nationale, ils doivent avoir quelques qualités. Néanmoins il a promis de porter la demande à l'attention de l'exécutif de la ligue dans une prochaine assemblée.

Campbell succède à Salter Hayden

Toronto, 22 (C.P.) — Peter Campbell, un sportsman de Toronto, a été nommé président du club de baseball Toronto de la ligue Internationale hier, succédant au sénateur Salter Hayden, qui a démissionné.

Campbell assistera à l'assemblée de la ligue Internationale lundi. On a appris que les Leafs n'auront plus d'entente avec les Athlétiques de Philadelphie l'année prochaine et qu'un nouveau gérant sera nommé pour remplacer Lena Blackburne.

TARIF

des annonces classifiées du "DEVOIR"

Téléphone : BElair 3361

1 cent le mot. 25c minimum comptant.

Annonces facturées 1½c le mot. 40c minimum

NAISSANCES, SERVICES, SERVICES ANNIVERSAIRES, GRANDS MESSES, REMERCIEMENTS POUR SYMPATHIES ET AUTRES. 2c par mot, minimum de 50c. FIANÇAILLES. PROCHAINS MARIAGES $1.00 par insertion

ORGUES D'EGLISE

Pour réparations, adressez-vous à Albert Chagnon, 38 années d'expérience chez Casavant Frères, 4295 boul. Gouin est, DUpont 4880.

Steinway à vendre

Beau piano à queue Steinway, ¾, acajou foncé, parfait état, chance exceptionnelle. S'adresser à A. Dumas, 3593, Ste-Famille, Montréal.

28-11-41

SACRISTAIN

Position ouverte immédiatement à quelqu'un de très bien recommandé. Presbytère de Bois-Filion, Co. de Terrebonne.

26-11-41

PROPRIETE à VENDRE

Belle propriété sise rue Christophe-Colomb, entre Beaubien et St-Zotique, duplex 8 pièces chacun, moderne, chauffage central à eau chaude, éclairée sur trois côtés, 2 beaux garages chauffés, avec entrée séparée. Construction récente, idéale pour professionnels. Ecrire case 20, le "Devoir".

Durocher aurait signé son contrat

Brooklyn, 22 — Portant des verres fumés pour cacher son identité, Léo Durocher a quitté la métropole américaine après avoir eu une seule conférence avec le président Larry MacPhail. Des bureaux du club Brooklyn, on annonçait que Durocher n'avait pas encore signé son contrat. Dans d'autres milieux, on affirme cependant que Durocher a bel et bien signé un contrat de $30,000 pour la saison 1942 mais que la signature ne sera annoncée officiellement qu'à l'assemblée du baseball majeur, à Chicago, le mois prochain.

Nommé capitaine du Brooklyn

New-York, 22. — Tommy Anderson, qui évolue maintenant sur la défense, a été nommé capitaine du club Américains de Brooklyn de la ligue de hockey Nationale. Il est le plus vieux joueur de l'équipe en années de service.

Avez-vous besoin de bons livres ?

Adressez-vous au Service de Librairie du "DEVOIR", 430 rue Notre-Dame (est), Montréal.

LA PROCHAINE FOIS, ESSAYEZ LA BIÈRE White Cap VOUS LA TROUVEREZ PLEINE DE GOÛT

C-27 LA BRASSERIE FRONTENAC Limitée - Montréal

Cartes Professionnelles et Cartes d'Affaires

ASSURANCES

HORACE LABRECQUE
COURTIER EN ASSURANCE
Nous invitons les Communautés Religieuses à se prévaloir de nos services particuliers.
441, St-François-Xavier - Montréal
Tél. MArquette 2383-2384

AVOCATS

Antoie Vanier, C.R. Guy Vanier, C.R
VANIER & VANIER
AVOCATS
57 ouest, rue Saint-Jacques
Tél. HArbour 2841

BREVETS D'INVENTIONS

Le Manuel de l'Inventeur et formule de preuve d'invention 10¢ écrivez à ALBERT FOURNIER PROCUREUR de BREVETS d'INVENTION 954 Ste CATHERINE Est MONTREAL

MARQUES DE COMMERCE
Protégées en tous pays
Demandez le manuel traitant des Brevets, marques de commerce, etc.
MARION & MARION
Fondée en 1892
1255, rue Université, Montréal

INVENTIONS
Protégées en tous pays
Demandez le manuel traitant des Brevets, marques de commerce, etc.
MARION & MARION
Fondée en 1892
1258, rue Université, Montréal

COMPTABLES

Anderson & Valiquette
Comptables-Vérificateurs
J.-Charles Anderson, L.I.C.
Jean Valiquette, C.A., L.I.C.
Roméo Carle, L.S.C., C.A.
A. Dagenais, L.S.C., C.A.
Georges Bernier, C.A.
84 Notre-Dame ouest - PL. 9709

CARON & CARON
Comptables Agréés — Chartered Accountants
Edmond Caron, B.A., L.S.C., C.A.
Henri Caron, B.A., L.L.L., L.S.C., C.A.
59, rue St-Jacques
HArbour 3635 MONTREAL
159, rue Alexandre, TROIS-RIVIERES

Chartré, Samson & Cie
Comptables agréés - Chartered Accountants
Successeurs de LaRue & Trudel et de Samson, Knight & Cie

Maur. Chartré, C.A.	Maur Samson, C.A.
Jacques LaRue, C.A.	A.-E. Beauvais, C.A.
J.-Paul Gauthier, C.A.	E. Harry Knight, C.A.
Léon Côté, C.A.	Gérard Marceau, C.A.
P.-Emile Brunet, C.A.	Lucien-P. Bélair, C.A.
Lionel Rousslin, C.A.	Jacques Angers, C.A.
G. Frank Laferty, C.A.	Raym. Fortier, C.A.
Dollard Huot, C.A.	J.-Paul LaRue, C.A.
Albert Garneau, C.A.	Guy Bernard, C.A.
Jean Lacroix, C.A.	

Montréal Québec Rouyn

P.-A. GAGNON & CIE
P.-A. Gagnon, C.A. - René Gagnon, C.A.
Comptables agréés
Chartered Accountants
IMMEUBLE DES TRAMWAYS
159 OUEST, RUE CRAIG
Tél. HArbour 5990

Hurtubise & Hurtubise
Léon-A. Hurtubise, C.P.A.
Gérard Hurtubise, C.P.A.
Comptables publics licenciés
60, St-Jacques O. - Montréal
Téléphone : HArbour 1553

DACTYLOGRAPHES

44 DU NOUVEAU 44
Assortiment complet
Underwood, Remington, Royal Portatif et Standard Machines à Additionner Calculateurs, Protecteurs de Chèques, Pupitres, etc. etc
Canada Dactylographe Enr.
Nouvelle adresse : 44 St-Jacques O.
HArbour 6968 R.-T. Armand, prop.

ROYAL, REMINGTON, UNDERWOOD.
Silencieux, régulier et portatif
Protecteurs de chèques et ameublement de bureau.
Machines à additionner. Service
N. MARTINEAU & FILS
1619 rue BLEURY BE. 2318
Entre les rues Vitré et Lagauchetière

ENCADREURS

Wisintainer & Fils
908 BOULEVARD ST-LAURENT
LES ENCADREURS
MANUFACTURIERS
Moulures — Cadres — Miroirs
Réparations de cadres et miroirs
LAnc. 2264

IMPORTATEURS

Fondée en 1892
C. X. TRANCHEMONTAGNE & CIE LTEE
Importateurs de tissus et toiles
Spécialités pour Communautés religieuses
459 St-Sulpice Tél. : BE. 2531-2

OPTOMETRISTES OPTICIENS

Spécialités: HArbour 5544
EXAMEN DE LA VUE, AJUSTEMENT DE VERRES
A. PHANEUF-A. MESSIER
OPTOMETRISTES-OPT'CIENS
1767 St-Denis Montréal

REMBOURREURS-MATELASSIERS

REMBOURREURS-MATELASSIERS
BOYER Limitée
Spécialités: meubles et matelas sur commande ainsi que réparations
Estimés gratuits sur demande
3886 Henri-Julien - Tél. PL. 1112

Avez-vous besoin de bons livres ?

Adressez-vous au Service de Librairie du "DEVOIR", 430 rue Notre-Dame (est), Montréal.



Compagnie d'Assurance sur la Vie
La Sauvegarde
MONTREAL
NARCISSE DUCHARME, PRESIDENT

Les Cercles des Jeunes Naturalistes

affiliés à la Soc. can. d'Histoire naturelle et reconnus d'utilité publique par le Gouvernement de la province de Québec.

COMMISSION DES C.J.N.

MEMBRES EX OFFICIO — F. MARIE-VICTORIN, F. E. C. le Père LEO MORIN, C.S.C., Pierre DANSEREAU, Jacques ROUSSEAU Marcelle GAUVREAU respectivement président honoraire président secrétaire général trésorier et chef du secrétariat de la S.C.H.N.

MEMBRES DESIGNES PAR LE CONSEIL DE LA SOCIETE — F ADRIEN C.S.C. directeur général des C.J.N. Les chefs de service suivants: F MARIE-VICTORIN (Botanique): Dr Georges PREFONTAINE (Zoologie): Gustave CHAGNON (Entomologie); P. Léo MORIN C.S.C (Géologie-Minéralogie); Henry TEUSCHER (Horticulture): Marcelle GAUVREAU (Pédagogie et Bibliographie.)

LE SIEGE SOCIAL DE LA S.C.H.N. ET DES C.J.N. EST AU JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL. ON EST PRIE D'ADRESSER COMME SUIT TOUTE CORRESPONDANCE CONCERNANT LA SOCIETE ET LES CERCLES:

Secrétariat de la S. C. H. N., Jardin Botanique de Montréal, 4101 est, rue Sherbrooke, Montréal.

No 549 — 22 novembre 1941

Les chrysanthèmes[1]

Histoire

C'est au sage Confucius lui-même que remonte l'histoire des chrysanthèmes. Vers 550 avant Jésus-Christ, le philosophe chinois leur avait consacré une place de choix dans son jardin. Ce n'est qu'en 386 de notre ère que des chrysanthèmes furent introduits de la Corée au Japon. Il s'agissait d'un *Chrysanthemum indicum* à fleur jaune. En l'an 910, l'empereur du Japon, Uda, institua la première exposition nationale de chrysanthèmes, au palais royal de Tokio. A cette époque apparait le *C. morifolium* double et cette belle fleur devient l'emblème national japonais.

L'Occident ne connut le chrysanthème qu'au milieu du XVIIe siècle. Les chrysanthèmes importés du Japon en Angleterre en 1754 n'eurent pas beaucoup de succès. On mentionne qu'il s'en trouvait encore un pied au Jardin Botanique de Chelsea en 1764. La France, à son tour, en 1789, en fit venir de Chine. L'année suivante, elle importa une variété pourpre. La propagation des chrysanthèmes à grandes fleurs devint à la mode en France, grâce au climat très favorable du Midi, où il était facile de propager les plantes par semis. En 1795, l'Angleterre, ayant perdu depuis longtemps son stock de 1754, importa des chrysanthèmes français. Cette fois, les belles fleurs japonaises connurent un succès total. En 1850, avait lieu la première grande exposition.

Les Anglais se passionnèrent pour les chrysanthèmes et cherchèrent à obtenir de nouvelles variétés. Entre 1846 et 1862 furent introduits par Robert Fortune les types "pompon" et "japonais".

Des sociétés de chrysanthèmes se fondèrent, les expositions se multiplièrent. Les chrysanthèmes devinrent une fleur de luxe et on en connut des milliers de variétés. Si bien que de nos jours, la culture du chrysanthèmes, en Europe et en Amérique, atteint une ampleur considérable et que des millions sont investis chaque année dans la culture et l'amélioration de ces belles fleurs orientales.

Classification botanique

Les chysanthèmes appartiennent à la famille des Composées. Les membres de cette famille sont faciles à distinguer parmi toutes les plantes à fleurs. En effet, ils sont caractérisés par une inflorescence en capitule. Un capitule se compose d'un disque sur lequel sont articulées un grand nombre de petites fleurs, très rapprochées les unes des autres et simulant à elles toutes une seule fleur. Qui ne s'est amusé à arracher les "pétales" des marguerites? Chacun de ces "pétales" est une fleur complète pour peu qu'on la regarde de près. Ces petites fleurs sont souvent désignées sous le nom de fleurons. Il en est de même du disque central de la marguerite, qui se compose d'une multitude de petites fleurs tubuleuses, également complètes. On voit donc qu'il peut y avoir deux types de fleurons chez les Composées. La chicorée n'a que le type ligulé ("pétales" des marguerites); le chardon n'a que le type tubuleux; tandis que le chrysanthème, l'aster, la verge d'or, l'heliopsis ont les deux types.

Pour les botanistes, la marguerite des champs est un chysanthème, car le genre *Chrysanthemum* contient environ 150 espèces. On rencontre, dans les jardins, trois chrysanthèmes annuels semés tôt dans la saison, en pleine terre, au soleil.

....Le genre *Chrysanthemum* est sans doute l'un des plus intéressants du règne végétal. Son hérédité est très riche et il a été possible aux horticulteurs, au cours des siècles, de sélectionner certains caractères, comme la couleur des fleurons, le diamètre du capitule, le nombre des fleurs par plant, les dimensions relatives des deux types de fleurs, etc. Or, de plus, le mode de culture permet d'obtenir des résultats étonnamment divers en se servant d'une même variété. Peu de plantes sont aussi sensibles à la taille, à l'édrageonnage et à l'éboutonnement. Ainsi, l'on arrive à faire varier le diamètre des capitules du simple au double. De même, l'on peut avancer d'un mois au moins l'époque de la floraison, en diminuant artificiellement le nombre des heures de lumière. De ces pratiques dépend le succès commercial de la culture des chrysanthèmes, qui est la récompense de la virtuosité des horticulteurs.

Classification horticole

Il faut superposer à la classification botanique des chrysanthèmes, une classification horticole, au moins en ce qui concerne les chrysanthèmes des fleuristes qui appartiennent tous à l'espèce *C. morifolium* ou proviennent d'un croisement de celle-ci avec le *C. indicum*. Ils sont souvent cultivés sous le nom de *C. hortorum*.

1. *Formes simples.* Les rayons sont disposés en une série (ou donnent l'impression de l'être), autour d'un disque plat constitué par des fleurons tubuleux jaunes, très courts. Il existe un type à petites fleurs (soit moins de 2 pouces de diamètre) et un type à grandes fleurs (où le capitule mesure environ 4 pouces de diamètre).

2. *Formes à fleur d'anémone.* Ici subsistent encore les deux sortes de fleurons, et les rayons sont toujours disposés en une série autour du disque. Mais celui-ci se compose de fleurons allongés et saillants. Il est un type à petites fleurs (capitule de 2-3 pouces de diamètre) et un type à grande fleur (diamètre de 4 pouces).

3. *Formes pompon.* Les capitules des variétés pompon (1 à 2 pouces de diamètre) n'ont que des fleurons ligulés (rayons), mais ceux-ci sont très courts et très serrés.

4. *Formes à très grandes fleurs.* Ici aussi, il n'y a que des aryons, très nombreux et allongés, et les capitules sont extrêment grands (6-8 pouces). Cette catégorie comprend plusieurs types:

a) Le type *poilu*, à fleurs globuleuses, hirsutes.

b) Le type *réfléchi*, à rayons plus ou moins plans, mais retombants.

c) Le type *incurvé*, à rayons réguliers remontants dont la pointe est dirigée vers le centre du capitule.

d) Le type *japonais*, à rayons de formes diverses, souvent tordus ou spiralés.

Il existe, naturellement, des intermédiaires entre ces catégories et ces types, mais c'est la tendance de l'horticulture moderne de les éliminer. On constate, cependant, que le caractère dit japonais et qui consiste en une certaine torsion ou une irrégularité des rayons, pourra apparaître parmi les formes à fleur d'anémone, les formes incurvées, réfléchies, etc., ou encore, les formes simples peuvent être semi-doubles, le disque peut devenir plus ou moins saillant, etc. Il est, d'autre part, évident que le mode de culture peut faire passer une plante d'une catégorie à une autre; ainsi une variété à fleur d'anémone, si elle conserve toutes ses fleurs, qui seront plus petites, peut devenir une "Anémone-pompon". Quant à la couleur, on trouve toute la gamme depuis le blanc pur jusqu'au bronze foncé, en passant par le rose, l'orangé et l'écarlate, dans tous les types.

La classification ci-dessus résume donc les tendances des chrysanthémistes modernes et permet de répartir adéquatement des variétés rencontrées dans les expositions et chez les fleuristes.

Jacques ROUSSEAU

(1) Extrait d'un Bulletin du Jardin Botanique de Montréal, No 1, 1940: *Les Chrysanthèmes*, par Pierre Dansereau et Adélard Bisaillon.

BOITE AUX QUESTIONS

Q.—A quelle plante appartient la grosse graine aplatie que je vous envoie?
Cercle Saint-François-Solano, C.J.N.

R.—Cette pièce est le noyau de la "mangue", en anglais et espagnol "mango", fruit du manguier (*Mangifera indica*) de la famille des Anacardiacées (famille de l'herbe-à-puce et du vinaigrier). Cet arbre qui atteint de 30 à 75 pieds de hauteur est l'un des arbres fruitiers les plus populaires dans tous les pays tropicaux. Certains auteurs croient même que c'est le fruit qui atteint la plus haute production sur la terre. Le fruit est une drupe oblongue, un peu déprimée, atteignant en général de 3 à 4 pouces de longueur. La peau est généralement jaune, mais elle est parfois d'une autre couleur, notamment verte et orangée. La chair jaune ou jaune orangé est très juteuse et parfumée. Dans les variétés sauvages, elle a généralement une saveur de térébenthine, mais dans les variétés cultivées, la saveur, qu'il est difficile de définir, est des plus exquises. Le noyau central comprenant, comme tous les noyaux, la partie lignifiée du fruit et la graine, est recouvert de fibres qui rendent les fruits non améliorés de consommation désagréable. Des variétés améliorées, toutefois, sont plus ou moins dépourvues de ces fibres. Le fruit doit se consommer très mûr.

Lundi soir, au Gesù

Fête de la jeunesse

Films en couleurs du Dr Prince — Couronnement des lauréats du Concours de Vacances — Exposition, de lundi à jeudi prochain, à la bibliothèque du Gesù

La soirée de couronnement du Concours de Vacances promet d'être fort vivante: si les étudiants de la région s'y rendent aussi nombreux que par le passé, ce sera vraiment la fête de la jeunesse.

Comme nous l'avons annoncé, il y aura, outre la brève distribution de prix aux lauréats, des films en couleur du Dr J.-B. Prince. Ce sont des films inédits. En voici les principaux themes: *Le merveilleux royaume des abeilles, une chasse à l'orignal, l'histoire d'une pomme, quelques aspects du Jardin botanique*, etc.

La soirée (lundi soir, 8 h. 30) marquera en même temps l'ouverture de l'exposition des travaux auxquels a donné lieu le Concours de Vacances. L'exposition se tient dans la bibliothèque du Gesù, de lundi à jeudi soir (de 11 heures du matin à 9 heures du soir). Entrée libre.

Le grand public est cordialement invité, et à la réunion de lundi soir et à l'exposition.

L'hôpital Ste-Justine poursuit sa campagne

N'ayant atteint que la moitié de son objectif, l'hôpital Sainte-Justine a décidé de continuer sa campagne de souscription pour compléter le montant de $50,000 dont elle a un urgent besoin.

Cette oeuvre est la vôtre. Elle a besoin de *vous!* Déjà vous y avez souscrit $25,000. Mais ce n'est pas suffisant. L'hôpital Sainte-Justine, pour continuer l'oeuvre magnifique de soins aux enfants, de protection de l'enfance, a besoin de votre aide. Demain, ce sera peut-être votre enfant qui souffrira, qui aura besoin du secours de l'hôpital Ste-Justine.

Une dame écrit: "J'ai répondu par l'envoi de $1 à votre appel par voie de circulaire. Parce que vous n'avez atteint que la moitié de votre objectif, je double ce montant. Vous trouverez ci-joint un autre dollar. J'espère que tous les amis de vos petits malades, de *nos* petis malades, feront de même..."

C'est un exemple à suivre. Songez à ce que représente pour nos enfants, l'oeuvre de Sainte-Justine. Protégez notre enfance en lui fournissant les soins spécialisés de l'hôpital Sainte-Justine. Si vous avez déjà souscrit, soucrivez de nouveau. Si vous n'avez pas encore souscrit, il est temps de faire votre part.

Réunion des chefs scouts

La récollection mensuelle des chefs scouts du diocèse aura lieu demain, au couvent des Franciscaines missionnaires de Marie, 120, est, avenue Laurier. Il y a messe à 8 h. 30, suivie d'un sermon du R. P. Yves Gauthier, aumônier diocésain de Québec. Après le déjeuner, quart d'heure de la bonne chanson avec le commissaire H. Dubreuil. Le R. P. H. Racine, C.S.V., traitera de la grâce. Le commissaire-adjoint T. Boulanger, continuera son étude sur "Votre garçon: l'intelligence". Le chef G. Boulizon enseignera quelques chansons de France. Enfin, M. le chanoine R. Drouin, aumônier diocésain, commentera une autre tranche de "Ton métier, chef: il est un sauveteur". Sont invités: les chefs de clan, de troupe et de meute, les assistants et les routiers. (Comm.)

Cuirassé américain de $70,000,000

Newport-News, 22 (A.P.) — Le secrétaire de la Marine Frank Knox, a présidé hier, la cérémonie du lancement du nouveau cuirassé américain *Indiana* de 35,000 tonnes, dont la construction a coûté $70,000,000.

Feu Georges Signori

M. Georges Signori, 1174, rue Amherst, surintendant du service extérieur de *Eastern Steel Product Ltd*, est décédé, hier soir, à l'âge de 56 ans, 10 mois.

Il était le frère de M. l'abbé Honoré Signori, vicaire au Sacré-Coeur. Il était veuf et sans enfants.

Lui survivent: son père, M. Dolor Signori; une soeur, Mme H. Bélanger (Yvonne); des frères: MM. Xiste, Henri, Clément, (abbé) Honoré, Gustave, professeur de pédagogie à Saint-Jean, Dyomède.

Les funérailles auront lieu lundi matin, 24 novembre, à 8 h. 30, à l'église Saint-Pierre-Apôtre.

* * *

Le *Devoir* prie la famille d'accepter ses vives condoléances.

Cargo français capturé

New-York, 22 (A.P.) — On a appris hier la capture du cargo français *Ville de Tamatave*, de 6,275 tonnes, lorsque le navire est arrivé d'Angleterre dans le port de New-York en battant le pavillon anglais. Les officiers qui le commandaient ont dit qu'il avait été capturé par des navires anglais au large de la côte africaine alors qu'il se dirigeait vers Marseille avec une cargaison de boeuf, de café, de thé, de peaux et de chocolat.

HOMMAGE à SAINT-SULPICE
Dr Marcel Verschelden
BE. 2761
354 est, boulevard Saint-Joseph

Animaux de laboratoire
vivants, conservés, embaumés, injectés.
Chiens, chats, lapins, lapines vierges, cobayes, rats, souris, pigeons, grenouilles, ouaouarons, tortues, sangues, etc.
LES FOURNITURES BIOLOGIQUES
ANDRÉ
1264 Montcalm, Montréal, FR. 7416

Tél. : TAlon 6215
V. GIRARD & Cie
V. GIRARD, prop.
Café, Thé, Epices
MANUFACTURIERS DE :
Gelée, Essences, Poudre à Pâte, etc.
5168, boul. St-Laurent
Montréal

Hommage et reconnaissance aux Messieurs de Saint-Sulpice
Yves Lafleur,
D. D. S.
Saint-Hyacinthe

Nouveauté
MARIAGE
en
tableaux synoptiques
EXPOSE théologique, éducationnel, économique et même médicinal de tout le problème matrimonial.
TRES UTILE aux prêtres, aux éducateurs, professionnels et gardes-malades.
INDISPENSABLE aux époux et fiancés.
EN VENTE seulement chez l'auteur: l'abbé J. Carrier, D. Th., aumônier, St-Ferdinand de Mégantic, P.Q.
PRIX : $1.50

Tél. AMherst 1543
GEORGES PRINCE
OPTOMETRISTE-OPTICIEN
Bureau au magasin L.-N. Messier
1490, ave Mont-Royal (est) - Montréal
Domicile : 181 boul. St-Joseph (est) Tél. : MA. 5877

Nos hommages à MM. de Saint-Sulpice
Iron Fireman Mfg. Co. of Canada
LIMITED
The Iron Fireman Automatic Coal Burner
MONTREAL
1124, Côte du Beaver Hall — PL. 8837

HOMMAGE A SAINT-SULPICE
Dr Roland Dussault
802, CHERRIER — CH. 0919

HOMMAGE RESPECTUEUX D'
ALBERT DYOTTE
ENTREPRENEUR-ELECTRICIEN
Spécialité : Communautés religieuses
7346, rue Saint-Hubert — DO. 5357

1641 HOMMAGES 1941
aux
Messieurs de Saint-Sulpice
à l'occasion du troisième centenaire de fondation de leur illustre Compagnie
Lefebvre Frères, Limitée
ATELIER MECANIQUE
970, rue de Bullion - Montréal - PL. 9011

"AD MULTOS ANNOS"
à la
Société de Saint-Sulpice
J. H. DESLAURIERS
INGENIEUR CIVIL — ARPENTEUR — GEOMETRE
133, 34e Avenue — LACHINE

Tél. : Wilbank 8738
PLANCHER DE MERISIER
T. Préfontaine & Cie
BOIS DE CONSTRUCTION
01417 Charlevoix,
Montréal

Heures d'affaires: 9 h. a.m. à 5 h. 30 p.m. Le samedi 9 h. a.m. à 10 h. p.m.
DUPUIS
Amateurs de belles gravures voyez cette offre extraordinaire ! ...
Louis Icart
ORIGINAUX DE CET ARTISTE ILLUSTRE.



Etrennes enviables ... ne manquez pas cette offre samedi chez DUPUIS.
Plusieurs personnes, au goût artistique exercé, voudront certainement profiter d'une semblable occasion ... aussi devez-vous venir dès 9 h. samedi matin pour un choix plus varié de sujets :
Musette — Chaperon rouge — Adieu de l'Aviateur — Petits oiseaux — Printanière — Marchande de fleurs — L'écran rouge — Souvenir — La rosière — Danse d'apache — Manon — Jeanne d'Arc — Les gardiens — Agneaux et brebis.
Encadrement moulure, coins sculptés, riche fini or mat — Environ : 21" x 28".
14.95
RAYON DES CADRES ET MIROIRS
DUPUIS — troisième (centre)



AMENEZ LES ENFANTS AU ROYAUME DES JOUETS
LE PERE NOEL
... est heureux de remettre à chaque visiteur ou visiteuse une bonbonnière-souvenir.
ENTREE : .05
LA FEE DES ETOILES
... place dans chaque boite-surprise ... quelque chose qui vous plaira, enfants.
ENTREE : .25
samedi : 9 h. 30 a.m. à 9 h. 30 p.m.
AU ROYAUME DES JOUETS
DUPUIS — sous-sol (De Montigny)
Dupuis Frères
LIMITEE
ALBERT DUPUIS, président
A.-J. DUGAL, v.-p. et dir.-gér., ARMAND DUPUIS, sec.-trés.

HOMMAGES
AUX MESSIEURS
DE SAINT-SULPICE
En ce glorieux troisième centenaire de fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice, nous sommes heureux d'offrir à nos "Messieurs" nos voeux et hommages.
La Photogravure Nationale,
Limitée
Paul-F. LALONDE, président et gérant général
282, Ontario (ouest) — Tél.: BE. 3984

Nous sommes heureux de présenter nos Hommages et nos Voeux aux Messieurs de Saint-Sulpice
à l'occasion du Troisième Centenaire de leur Compagnie.
Alb.Lapierre,Jr.
1850, Mont-Royal est
AMherst 1131-32
Arm. Lapierre
1330, Mont-Royal est
FA. 1145
BOUCHERS-EPICIERS
GROS et DETAIL — MAISON ETABLIE EN 1910